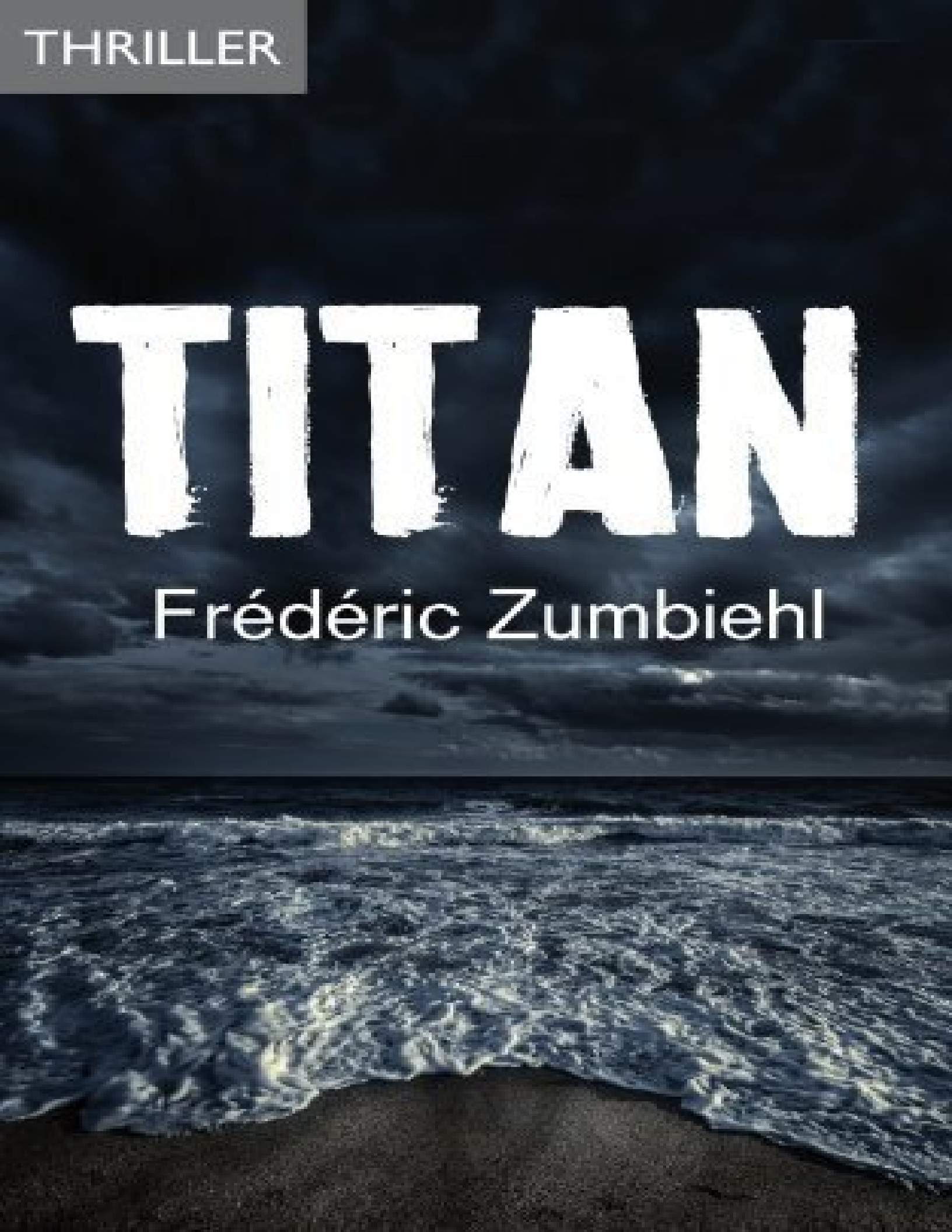
THRILLER

# TITAN

Frédéric Zumbiehl



# *TITAN*

**FREDERIC ZUMBIEHL**

OceanofPDF.com

**Droits d’auteur – © Frédéric Zumbiehl 2013**

**Tous droits réservés**

OceanofPDF.com

**Merci à Gwen, à Violaine, et à Caroline…**

OceanofPDF.com

# PROLOGUE :

## Désert oriental égyptien, monastère de Gabal Umm Naqqat, 1801…

Le soleil, très bas sur l'horizon, nimbait la plaine désertique d'une lumière mordorée, conférant au paysage désolé une aura presque mystique.

Frère Grégorius cligna des yeux ; son regard bleu pâle, délavé à force d'observer un monde brûlant, contemplait le combat perdu d'avance que menait la lumière contre l'obscurité. Le désert sans limite semblait aspirer l'astre diurne comme une entité vorace en quête de nourriture.

Le moine se détourna un instant. Derrière lui, l'écrasant de toute sa masse, l'architecture carrée du monastère contrastait avec la douce harmonie des formes naturelles des montagnes. Les derniers rayons solaires dardaient leur puissance encore redoutable sur les pierres usées du lieu saint, comme si la nature avait voulu supprimer, dissoudre jusqu'à la plus infime trace de cette excroissance géométrique, que les hommes, dans leur infinie arrogance, avaient osé ériger au cœur d'un monde qui n'était pas le leur.

Lorsqu'il reprit son observation de la plaine désertique, le soleil n'était plus qu'une boule rougeoyante dont la silhouette indécise planait dans la brume de chaleur.

Un hululement déchira l'air immobile ; un fennec, célébrant la venue de la nuit, aboya sa joie de la chasse à venir. L'atmosphère absorba le cri bref, comme si le désert lui-même, dans une étrange volonté de préserver un silence sépulcral, avait voulu en effacer jusqu'à l'écho blasphématoire.

Le moine frissonna ; son âme endurcie par une vie entière de sacerdoce au sein de ce monde minéral figé, hors du temps, lui semblait tout à coup bien frêle face à l'épreuve que Dieu lui infligeait.

Frère Grégorius appartenait à l'ordre des Cisterciens. Il avait soixante ans. Sa charge, au sein du monastère, était celle de prieur. Sous le titre commun se cachait une responsabilité certaine, celle du bien-être physique, mental et spirituel de ses six condisciples, une tâche que les évènements des dernières nuits rendaient soudainement exorbitante.

Le trappiste ferma les yeux quelques instants. La sérénité qui d'ordinaire régnait sur son visage émacié, avait totalement disparu. Des contractions involontaires agitaient ses maxillaires, creusaient davantage ses joues mangées par une barbe blanche, drue.

Le moine tentait de contrer la sourde angoisse qu'il sentait monter de ses entrailles, mais le combat était perdu d'avance.

Comme en contrepoint à ses états d'âme, l'obscurité fondit, retirant soudain toute couleur au monde. A regrets, il se retourna. Le monastère le dominait. Des ombres menaçantes rongeaient ses flans, les petites fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières, ressemblaient à des yeux noirs l'épiant perfidement. Sous sa robe de bure, son corps osseux, aux muscles noueux, se recroquevilla. Il pouvait presque sentir physiquement les émanations de la force sombre qui, depuis six jours maintenant, dès la nuit venue, profanait ces lieux saints.

Ils étaient sept moines. Cette nuit serait la septième. La connotation mystique du chiffre ne lui échappa point. Les heures qui allaient suivre seraient déterminantes. Il le sentait jusqu'au tréfonds de son âme.

Le temps d’affronter son destin était venu.

Frère Grégorius s'avança vers les lourdes portes de bois. Il se glissa par une ouverture basse dont il referma le ventail et se dirigea d’un pas rapide vers l’abbatiale. Ses sandales de cuir effleuraient à peine les dalles de l’interminable galerie du cloître, mais le frottement semblait résonner immodérément sous les voûtes de pierre, perturbant le silence de mort qui pesait dans l’enceinte carrée. Rien d’inhabituel dans ce calme, sauf que l’esprit des lieux semblait avoir disparu, remplacé par quelque chose de sombre, une présence dangereuse, maléfique.

Grégorius accéléra le pas et entra dans l’abbatiale. La majesté de la nef qui lui emplissait ordinairement le cœur de joie, lui parut au contraire menaçante. Les colonnes géminées soutenant les voûtes en demi-berceau se perdaient dans les ténèbres à vingt mètres du sol. Les arcs voûtés étaient invisibles, mais Grégorius sentait leur présence ; ils étaient comme de gigantesques faux de pierre suspendues entre ciel et terre, cerbères gardant le sanctuaire du chœur et menaçant l’intrus qui aurait l’audace d’en franchir les limites.

Grégorius s’avança ; les minuscules flammes des cierges tapissaient le sol telles une poignée d’étoiles, mais leurs multiples lueurs n’arrivaient pas à

combattre la nuit qui avait pris possession de la nef. Le moine se hâta vers le chœur. Il s'agenouilla au pied des marches, fit une courte prière et s'approcha du lutrin.

Une bible était ouverte sur l'Apocalypse de Saint Jean.

C'est approprié, songea-t-il.

Il tourna les pages enluminées d'un geste familier, un geste hérité de ses aînés depuis des éons, ce qui lui offrit un peu de réconfort et lut un passage à haute voix.

Ses paroles résonnèrent dans la nef, s'épanchant dans l'espace en une étrange sonorité. C'était comme le bruissement d'oiseaux invisibles tournoyant haut sous les voûtes, à l'aplomb de l'oculus.

Grégorius referma la bible. Le silence revint, si pesant et absolu que l'air en semblait presque dense.

Au-dessus de lui, les zones d'ombres entre les arcs étaient des mers obscures. Le prieur quitta rapidement le chœur et la nef pour s'engager dans un étroit couloir. Arrivé au bout, il ouvrit une porte de bois et entra dans la salle capitulaire.

Ses condisciples étaient rassemblés autour d'une épaisse table en chêne. Ils le fixèrent en silence tandis qu'il prenait place au milieu d'eux. Leurs habituelles expressions austères forgées par une vie de sacerdoce avaient laissé place à quelque chose de plus grave. Mais au-delà de leur regard lourd, Grégorius sentit autre chose, une angoisse sourde qui émanait de leur corps et transperçait chaque robe de bure aussi sûrement qu'une odeur pestilentielle.

- Grégorius, nous devons partir. Ces lieux sont maudits, annonça sans préambule Frère Damien.

Grégorius posa les mains à plat sur la table et regarda en face chacun des moines.

- Ce ne sont pas tant les lieux que notre hôte, qui est maudit. Mais que pouvons-nous faire ? Le jeter dehors après l'avoir recueilli, pansé, nourri ? Ce serait faire preuve de bien peu de charité chrétienne, mes frères. Le regard impitoyable de Dieu nous observe dans cette épreuve, soyez-en certains.

- Le Diable est en lui, vous le savez.

Le Diable… Invoquer l'Ange Déchu était la solution la plus commode, mais Satan n'avait que faire de quelques moines perdus en plein désert,

pensa Grégorius. Le Mal avait bien des visages, et celui auquel ils étaient confrontés en avait un très singulier.

- Il est possible qu'un démon soit à l'œuvre, répondit enfin Grégorius. Mais un démon très particulier.

- Alors pratiquons un exorcisme !

Grégorius ne dit rien. Par une fenêtre, il voyait le petit cimetière accroché au flanc d'une colline rocailleuse et son esprit s'évada un instant. Les quelques pierres tombales qui révélaient la continuité de l'ordre cistercien en ces terres inhospitalières depuis des siècles étaient érodées par les vents de sable. Leur exposition à l'ouest, plus haut que le monastère, leur permettaient de profiter d'une ultime clarté. Mais là-bas aussi le crépuscule passait par des stades subtils d'ombre et de lumière, retirant peu à peu toute couleur au monde.

Cette vision imposa une pensée à son esprit ; ils ne pouvaient abandonner ce lieu saint aux forces du Mal. C'eût été trahir son ordre et toute la lignée de ses aînés. C'eût été trahir le Père abbé, récemment décédé, et dont il portait l'écrasante charge en attendant que le saint Siège eut envoyé un remplaçant.

Un exorcisme.

Grégorius y avait songé. Ses études théologiques suivies d'une longue pratique des âmes lui avaient enseigné l'art de l'exorcisme canonique solennel, qu'il avait par ailleurs exercé à quelques reprises. Mais l'acte de chasser un démon d'un corps supplicié pouvait être lourd de conséquence. Dans le cas présent, il ne doutait pas qu'il y aurait des complications. Si toutefois il y parvenait.

- Grégorius, nous devons agir, insista Frère Benoit.

La peur déformait les traits d'ordinaire si placides du sacristain.

Agir, pour un homme de foi, était un oxymore, mais Grégorius, pour une fois, fut pleinement en accord avec son condisciple.

- Je vais le voir, annonça-t-il d'une voix sourde.

Il se leva et quitta la pièce sans un mot. Il referma la porte de bois et s'engagea dans le cloître, dont il traversa le jardin à pas rapides en direction du bâtiment des moines. Un escalier abrupt le mena au premier étage, vers les cellules-dortoirs.

Grégorius s'arrêta en haut des marches de pierre pour reprendre son souffle. Il voyait par delà les hautes meurtrières ajourant le palier, brûler les

étoiles froides et lointaines, mais n'en ressentit aucun réconfort. Au contraire, il avait l'étrange impression que Dieu lui-même répugnait à jeter son regard omnipotent en ces lieux maudits. Ils étaient abandonnés, il le ressentait au plus profond de son être.

Blasphème ! se morigéna-t-il avec violence.

Il récita une courte prière pour se donner du courage et s'avança. Les entrées des chambres sans porte alignaient leurs noires embrasures dans la pénombre du couloir. Grégorius les dépassa lentement pour s'arrêter sur le seuil de la dernière.

La cellule sombre exhalait l'haleine putride d'une gueule béante. L'angoisse lancinante qui imprégnait son cœur comme le souvenir diffus mais persistant d'un cauchemar, s'embrasa. Le danger vibrait dans l'air de cette pièce, tournait tel un esprit malfaisant en quête de proies, aussi palpable que la certitude de sa mort prochaine. Grégorius aurait donné en cet instant n'importe quoi pour être ailleurs. Mais le moine n'avait rien d'autre à offrir que sa foi. Il avait une tâche à accomplir. Il murmura une prière muette, prit son courage à deux mains, et entra.

Une forme massive était allongée sur une couche, au fond de la pièce. Grégorius s'approcha.

L'homme – mais était-ce bien cela ? – respirait doucement. L'ombre de ses arcades dessinait deux puits de ténèbres sur son visage, masquant le reflet de son regard plus sûrement qu'un voile noir. Le moine frissonna. Il sentait la peur s'immiscer en lui, tissant sa toile glaciale jusque dans les méandres les plus reculés de son être.

Au pied du lit, sur la gauche de la pièce, une armoire se dressait telle une immense pierre tombale. A son opposé, appuyée contre le mur dans lequel se découpait l'entrée, une table en bois dont le plateau ciré luisait doucement dans la pénombre, attira son attention. Depuis peu, les meubles n'étaient plus des choses inertes, mais des ennemis dont il fallait se méfier. Grégorius s'en tint à distance respectueuse et se pencha sur le blessé. Il avança très lentement une main qu'il aurait voulu plus ferme vers son front lorsqu'un picotement dans sa nuque le figea. Quelque chose derrière lui se mouvait en silence. Grégorius tourna très doucement la tête. La table avait bougé, il en était sûr. S'était-elle rapprochée de la porte ? Son regard glissa sur les pieds et son sang se glaça. La table ne touchait plus le sol ; elle était en lévitation à quelques centimètres au-dessus des dalles de pierre.

Il y eut un mouvement imperceptible sur sa gauche. Autour de lui, l'obscurité se mit à frémir. Grégorius resta pétrifié quelques instants, puis pivota brutalement sur lui-même. Ce qu'il vit lui arracha un cri : la lourde armoire de chêne glissait très lentement le long du mur, ses pieds détachés du sol. Elle se rapprochait de la porte ; nul doute qu'elle allait lui couper toute retraite.

Dans cette pièce, les principes du monde réel n'existaient plus. Mais il n'était pas encore temps de fuir. Grégorius avait ce don rare de pouvoir lire dans les âmes. Il voulait en avoir le cœur net ; il devait sonder l'homme, savoir quels abîmes grouillants il recelait. Pour cela, il devait le regarder au fond des yeux, tâche qu'il n'avait pu réussir jusqu'à présent, car le blessé, brûlant de fièvre, gardait obstinément paupières closes depuis sept jours.

Grégorius saisit une chandelle posée sur la table de nuit et l'alluma. Lorsqu'il approcha la flamme vacillante du visage, sa main tremblait. Néanmoins, il se força à observer attentivement le blessé.

Des ondes de fièvres le parcouraient.

- Les serpents… les serpents… murmura-t-il soudain.

Grégorius posa la main sur son front… et la retira brusquement comme s'il s'était brûlé. Il était glacial ! Comment un blessé enfiévré pouvait-il avoir le front glacé ? C'était un non sens ! D'aucun y aurait vu une œuvre diabolique, mais Grégorius pencha pour autre chose. Il n'eut cependant pas le temps d'approfondir, car l'homme ouvrit les yeux.

Au premier abord, la douceur du regard le surprit. Il caressa les joues rugueuses en murmurant des paroles apaisantes. L'homme le fixa, et, durant l'espace de quelques instants, une étrange communion sembla s'établir. Mais sous la placidité de son regard trop lisse affleuraient des choses innommables. En cet instant, Grégorius fut empreint d'une certitude absolue : la folie vivait au fond de ces yeux. Un exorcisme ne servirait à rien. Aucun démon n'habitait son âme. Le Mal était ici différent. Grégorius n'avait jamais été confronté à pareil cas et, au delà de la peur qu'il éprouvait, cela le dérouta profondément. Mais il n'y avait pas que la folie. La Mort rôdait également dans ces yeux. Une mort violente, brutale, sauvage, une mort primitive surgie du fond des âges. Puis le regard dément s'enfonça comme une vrille dans celui du cistercien, déclenchant une peur primale qui le submergea au-delà de toute raison. Comme en contre-point de sa panique, l'homme se redressa brusquement sur son séant.

- Maudit Mamelouk !! hurla-t-il en pointant un doigt accusateur vers le moine.

Grégorius fut violemment projeté contre le mur par une force invisible ; dans le même temps, la table lui fonça dessus et le percuta. Grégorius sentit ses os craquer. Il se rua vers l'ouverture et parvint à sortir juste avant que l'armoire ne vienne la murer. Il s'enfuit dans le couloir, passant en trombe devant les autres chambres avant de s'engouffrer dans les escaliers. Il redescendit les marches précipitamment, courut aussi vite que ses vieilles jambes le lui permirent.

Grégorius traversa à la hâte le jardin du cloître et se précipita vers la salle capitulaire. Il ouvrit la porte à la volée et faillit tomber dans les bras de Frère Benoit. Alerté par un sixième sens propre aux âmes pénitentes, les moines s'étaient levés et s'apprêtaient à quitter la pièce pour aller prêter main forte à leur prieur.

- Nous devons partir d'ici au plus vite, lança dans un souffle Grégorius.

Pas une parole ne fut prononcée tandis que les cisterciens entassaient de maigres provisions dans des balluchons. Malgré l'urgence, il eut été suicidaire d'affronter le désert sans eau ni nourriture. Lorsqu'ils furent prêts, ils soufflèrent les chandelles, ouvrirent la porte donnant sur le cloître et s'engagèrent dans la nuit sous les sombres voûtes de pierre.

Le monastère était figé sous une chape de silence, pétrifié tel un tombeau condamné à la nuit éternelle. Il flottait dans l'atmosphère comme un parfum de mort.

Les sept moines s'engagèrent en file indienne dans le jardin, ombres parmi les ombres, Grégorius en tête. Le prieur remarqua une chose étrange ; pas la moindre chaleur n'irradiait des pierres qui avaient pourtant été chauffées à blanc toute la journée. C'était comme si toute l'énergie solaire accumulée avait soudain disparu, avalée par le néant.

Au firmament, les étoiles brillaient d'une lueur froide. Le spectacle grandiose de la voûte céleste n'offrit aucun réconfort à Grégorius. Bien au contraire, la lumière stellaire semblait donner de la densité au silence, ainsi qu'une perspective trompeuse sur toute chose.

Pour atteindre l'unique porte donnant sur l'extérieur, ils devaient passer au pied de l'escalier menant au bâtiment des moines.

Grégorius sentit le duvet de sa nuque se hérisser ; il perçut sa présence avant même de le voir. L'homme était là, tapi dans l'ombre des arches. Il

s’avança vers eux, chancelant, les lambeaux de son uniforme pendant comme les défroques d’un noyé. Ses yeux étaient deux puits de ténèbres ; son sourire sans âme s’ouvrait sur une bouche noire. Grégorius sentit son cœur s’arrêter. Puis, la réalité s’altéra ; un fourmillement aux limites de la perception humaine agita l’obscurité autour d’eux. C’était comme une vibration à la fois intense et très basse qui s’étendait dans l’air, enveloppant toute chose. Une onde de douleur traversa le crâne de Grégorius. Il porta les mains à ses tempes, puis les tendit en avant dans un geste suppliant.

- Nous sommes vos amis, murmura-t-il .

L’homme marmonna quelques mots incompréhensibles en réponse.

Un liquide chaud coula sur le menton de Grégorius. Le moine approcha sa main et la retira pleine de sang.

En cet instant, une pensée puissante s’imposa à lui ; il devait subsister un témoin de ce qui s’était passé entre ces murs. Le monde devait savoir qu’un Mal d’un nouveau genre était à l’œuvre, qu’une énergie maléfique venue du fond des âges avait surgi et qu’il faudrait la combattre avec acharnement.

Grégorius sortit de sa besace un carnet relié de cuir dans lequel il avait patiemment relaté les faits, jours après jours depuis la découverte de l’intrus mourant dans le désert. Protégé par l’obscurité, il le passa discrètement au moine derrière lui, qui fit de même et ainsi de suite jusqu’au dernier de la file, Frère Damien.

Le sacristain comprit sa mission à l’instant où le carnet toucha sa paume. Il recula très lentement tandis que ses frères faisaient un barrage de leurs corps pour le cacher. Il se fondit dans la nuit et rebroussa chemin vers la nef. Il lui faudrait escalader le mur d’enceinte pour s’échapper de la forteresse de pierre, mais l’énergie qui l’habitait en cet instant lui aurait permis de gravir les plus hautes montagnes.

Grégorius récita un pater à l’intention de son condisciple. Puisse-t-il l’aider à porter au monde la connaissance d’un nouveau fléau, songea-t-il.

Les cisterciens s’étaient placés en arc de cercle autour de lui. Ils agrippèrent leur crucifix comme s’il était leur seule planche de salut et le brandirent devant eux. Frère Benoit se mit à réciter des paroles saintes, bientôt reprises en cœur par les autres moines. Grégorius reconnu celles du psaume LIV, le texte sacré utilisé en exorcisme. Mais tout cela était vain, Grégorius le savait. Il regarda ses frères avec une peine grandissante, tandis

que leur liquide vital suintait de leur nez et de leurs oreilles. Il forma bientôt une flaque à leurs pieds.

Grégorius fit une prière, pas seulement pour lui, mais pour le salut de ses frères.

Quelle était la pire façon de mourir ? Seul le silence profond de son âme lui répondit.

Alors, éprouvant un étrange détachement, il s'avança vers la source de leur tourment, les bras tendus en un geste d'apaisement tandis que le sang des moines coulait entre les pierres, s'épanchait dans l'entrelacs des jointures comme s'il était animé d'une vie propre avant d'être absorbé par la terre.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 1

**De nos jours, Dimanche 15 Décembre, 20 h 30, quartier de Harlem, New York…**

Le fourgon cellulaire s'engagea très lentement dans Lenox Avenue. La neige qui tombait sans discontinuer depuis cinq heures du soir rendait la chaussée glissante et le chauffeur conduisait avec précaution. Il remonta l'avenue vers le nord sur une dizaine de blocs avant de tourner vers l'Hudson River.

Malgré le sel répandu sur la route, le lourd véhicule dérapa légèrement lorsqu'il stoppa devant l'hôpital psychiatrique de Riverside. Les portes arrière s'ouvrirent et un sergent engoncé dans sa parka descendit avec précaution. Trois autres policiers suivirent en tirant une silhouette emmitouflée dans une couverture, qu'ils portèrent presque jusqu'au perron. L'un d'entre eux lâcha un juron lorsqu'il glissa sur le trottoir enneigé. Les quatre flics et leur prisonnier entrèrent avec soulagement dans le hall de l'hôpital psychiatrique. La bouffée de chaleur qui les cueillit au visage fut la bienvenue. L'homme de tête, le sergent, cligna des yeux sous l'éclairage cru. Ses bottes trempées firent un bruit de succion lorsqu'il se dirigea vers le bureau des admissions.

- Salut, on a un client pour vous.

L'employée, une femme noire d'une quarantaine d'années bien en chair, leva un regard peu amène sur les nouveaux arrivants. Cela ne découragea en rien le policier ; il avait l'habitude.

- Je suis le sergent O'Reilly

- Vous êtes quatre pour l'accompagner ? fit-elle en désignant la silhouette emmitouflée.

Apparemment, voir autant de personnes souiller de leurs chaussures détrempées le hall d'entrée lui posait un problème. Peut-être faisait-elle des heures supplémentaires en tant que femme de ménage, pensa le flic.

- Ce dingue a blessé deux de mes hommes. On a dû lui filer un coup de taser pour le calmer.

- Il est drogué ?

- Nan, négatif à la prise de sang, ou alors, il a pris un truc qu'on n'a pas pu dépister

- J'appelle le médecin de garde.

La matrone décrocha un combiné, passa un appel rapide sans détourner les yeux du sergent.

O'Reilly profita du temps mort pour jeter un coup d'œil autour de lui. La salle d'attente, à gauche du hall d'entrée, était vide. Les fauteuils en sky marron semblaient si avachis qu'ils avaient dû recevoir les postérieurs de plusieurs générations de familles. C'était à croire que le poids de leur peine avait creusé physiquement les fauteuils. Une table basse offrait au lecteur potentiel, non pas une collection de Vanity Fair ou d'Architectural Digest comme dans les cliniques privées chics, mais quelques exemplaires défraîchis du New York Times. Point non plus de tableau Art déco aux murs vert pâle pisseux, mais deux représentations florales décolorées, probablement achetées pour trois fois rien dans une brocante. Il régnait ici un je ne sais quoi de désespérant qui lui donnait l'envie de foutre le camp au plus vite. O'Reilly secoua la tête et reporta son attention sur la réception. Deux couloirs partaient de chaque côté du comptoir et s'enfonçaient dans les entrailles du bâtiment. Une porte claqua dans celui de droite ; un homme en blouse blanche se matérialisa comme un spectre et s'avança d'un pas traînant.

- Bonsoir, je suis le docteur Michael.

O'Reilly serra la main tendue, si molle qu'il la crut un instant désarticulée.

- Qu'est-ce qu'il se passe avec cette… personne ?

Le sergent se tourna à demi vers la silhouette emmitouflée dans une couverture grise. Sa tête était recouverte, de sorte que l'on ne distinguait que le bas de son visage émacié et recouvert d'une barbe de plusieurs jours. Deux de ses collègues le maintenaient fermement au niveau des biceps, ses bras étant menottés dans le dos. Le troisième se tenait deux pas derrière, un taser à la main, prêt à lui coller une décharge électrique au creux des reins.

- Ce connard de clodo a bousillé deux de mes collègues.

- Ah… et comment est-ce arrivé ?

- Sans crier gare. On le questionnait gentiment lorsqu'il nous a sauté dessus. J'ai deux hommes à l'hosto pour fractures.

Le médecin hocha doucement la tête, comme si ce que venait de dire le sergent était l'évidence même. Ce calme apparent eut le don d'énerver O'Reilly.

- Doc, ce mec est dangereux. Je l'ai vu de mes propres yeux soulever deux types de cent kilos et les jeter contre le mur comme des paquets de chiffons. Même un enculé de junkie shooté au PCP a pas cette force ! Comment il a fait, c'est un mystère, mais je peux vous donner un conseil : mettez-lui une de vos camisoles de force et jetez-le dans une cellule capitonnée !

Le médecin s'avança lentement vers l'homme. Il sentit les deux policiers raffermir leur prise tandis qu'il faisait glisser en arrière la couverture. Un visage maigre apparut. De longs cheveux noirs en désordre tombaient sur ses épaules. L'homme devait avoir entre trente et quarante ans. Difficile d'être plus précis. Il était à l'évidence sous-alimenté. De profonds cernes creusaient ses yeux, la peau de son visage était si distendue au niveau des pommettes, qu'elle paraissait prête à craquer. Une barbe noire mangeait la partie inférieure de son visage comme une lèpre. Mais le plus étrange était ses yeux. Ils irradiaient littéralement le calme et la sérénité. L'impression générale qui se dégageait de l'homme était une ambivalence extrême. C'est cela plus qu'autre chose qui alerta le psychiatre.

- Très bien, nous allons le garder en observation.

Le docteur Michael se tourna vers la réceptionniste en rajustant ses lunettes.

- Becky, faites le nécessaire pour son admission voulez-vous. Durée légale de soixante douze heures pour commencer.

Pendant que l'employée s'activait, le psy prit le sergent O'Reilly par le bras et l'entraîna à l'écart de quelques pas. Il planta son regard dans celui du policier.

- Sergent, racontez-moi en détail ce qui s'est passé.

*

L'hôpital psychiatrique de Riverside était un petit établissement en vérité peu reluisant, situé dans un quartier décrépi bordé d'immeubles vétustes noircis par des décennies de pollution urbaine. Construit dans les années vingt, à une époque où le jazz joué dans Harlem rayonnait dans le monde entier, l'établissement s'était peu à peu enfoncé dans la misère inhérente à

tout le quartier, accentuée par la crise du logement et de l'emploi après-guerre. Et même si un vent de rénovation soufflait à nouveau sur Harlem, son souffle n'atteignait pas le Riverside, enchâssé au cœur d'un quartier trop excentré, oublié du rêve américain.

Les malades étaient pour la plupart des rebuts de la société, rejetés par leur famille, la rue et même le système carcéral. Les subventions étant à l'avenant du prestige des patients, le « Riverside », comme on l'appelait, crevait doucement au rythme lancinant des impayés, avec comme seule perspective d'avenir un peu plus de misère.

Le personnel était en sous effectif chronique, surtout la nuit, ce qui expliquait la présence de seulement quatre personnes pour gérer trente cinq malades : une infirmière réceptionniste, deux infirmiers et un médecin de garde.

Ce soir-là, les deux infirmiers de service étaient Cox et Delgado.

Brian Cox, le plus grand des deux, travaillait au Riverside depuis une dizaine d'années. C'était un solide afro-américain d'un mètre quatre vingt dix, avec qui ses collègues aimaient bien faire équipe lorsqu'il fallait s'occuper de patients récalcitrants. Depuis l'avènement des camisoles chimiques, cela n'arrivait plus que sporadiquement, lors d'admissions de sujets violents dont le traitement n'avait pas encore débuté.

L'autre infirmier se nommait Luis Delgado. Il avait le teint mat de ses origines mexicaines et une taille supérieure à la moyenne de sa race, sans toutefois atteindre les dimensions de Cox. Les deux hommes avaient sensiblement le même âge – la trentaine – ce qui était un net avantage en terme de centres d'intérêts communs prompts à alimenter des discussions permettant de meubler les longues nuits de garde. Ils devisaient tranquillement en entamant leur deuxième tour de ronde, qui devait les mener du quatrième et dernier étage de l'établissement au rez-de-chaussée, lorsqu'une pause dans leur échange verbal leur permit de prendre conscience du changement. Un silence tendu, en attente, s'imposa telle une évidence malsaine. Les deux hommes s'entreregardèrent.

- Y'a un truc bizarre, lança Delgado.

Cox se contenta de secouer la tête, une expression indéchiffrable sur le visage.

Un calme inhabituel régnait dans les couloirs de l'hôpital.

Généralement, des cris, des gémissements transpiraient des portes closes des chambres et cellules presque continuellement jour et nuit. Les malades mentaux hurlaient sporadiquement la détresse de leur âme brisée, emprisonnée dans un esprit que la vie avait fini par détraquer. Pour le profane, cela avait quelque chose de terrible. Peut-être parce que ces cris rappelaient à chacun sa condition précaire face à la souffrance psychique tapie dans les méandres de l'esprit humain, un fléau qui pouvait toucher n'importe qui à chaque moment de l'existence. Mais pour le personnel de l'hôpital, cette détresse était aussi banale que l'hémoglobine pour un chirurgien.

Les deux hommes parcoururent le long couloir du quatrième lentement, l'oreille aux aguets. Parvenus devant les ascenseurs, ils marquèrent un temps d'arrêt. Cox avança la main dans l'intention de presser le bouton d'appel, mais quelque chose le retint, comme une petite voix lui susurrant de ne pas mettre en branle le mécanisme bruyant de l'ascenseur.
Il hésita une seconde, puis désigna une porte latérale.

- Passons par l'escalier.

Delgado n'opposa pas d'objection et les deux infirmiers s'engouffrèrent dans la cage d'escalier.

Ils débouchèrent sur le palier du troisième et s'engagèrent dans le couloir, l'oreille aux aguets. Pas un seul gémissement, pas un cri ne sortait des dix chambres de l'étage. Ils passèrent devant les portes comme des fantômes, étrangement convaincus qu'il ne fallait pas troubler ce silence surprenant. Arrivés au bout du couloir, Cox poussa la porte et les deux infirmiers se lancèrent dans les escaliers.

Le deuxième étage était d'un calme aussi stupéfiant que les précédents. Ils le traversèrent avec lenteur, attentifs au moindre bruit. Il n'y en eut aucun.

C'est au premier que les choses se précipitèrent. L'éclat lumineux des néons baissa en intensité une première fois, lorsqu'ils furent à mi-chemin du couloir. Presque aussitôt, une deuxième baisse d'énergie diminua l'éclairage jusqu'à une obscurité presque totale. Les néons grésillèrent fortement, telle une nuée d'insectes hargneux.

- Putain, c'est quoi ça ? lança Delgado.

Les mots à peine sortis de sa bouche, une sensation d'oppression le submergea. Il chancela et dû s'appuyer au mur pour ne pas flancher. Cox,

prenant conscience du malaise de son collègue, le saisit sous les aisselles et le plaqua doucement contre la cloison.

- J'arrive plus à respirer, putain.

Delgado roulait des yeux paniqués tandis que sa cage thoracique montait et descendait à un rythme rapide.

- Tu fais de l'hyperventilation.

Les jambes de Delgado ne le soutenaient plus. Cox l'allongea au sol et s'agenouilla à ses côtés. C'est au moment où il débouclait sa ceinture qu'il fut submergé à son tour. Il glissa au sol en gémissant.

Un instant, Cox crut qu'il allait mourir étouffé. La sensation était atroce. Ses poumons cherchaient à contrer une force invisible qui écrasait sa poitrine. Cela dura une bonne minute, soixante secondes qui s'étirèrent comme l'éternité. Puis son corps s'adapta et il put respirer à nouveau. L'oppression était toujours présente, mais plus supportable.

A ses côtés, Delgado gémissait sourdement. Cox se redressa avec peine et se mit à genoux. Les forces lui manquaient pour se redresser. Il resta dans cette position et inspira plusieurs fois profondément. Il pratiquait le hata yoga depuis plusieurs années. Il maîtrisait parfaitement la respiration ventrale, ce qui lui permit de reprendre son souffle plus rapidement que son camarade. Encore chancelant, il s'appuya au mur, puis aida Delgado à se remettre sur pieds.

- Ça va ?

- Mieux.

La lumière était revenue. Delgado, le dos plaqué contre la cloison, dégrafa sa chemise en respirant bruyamment.

- Madre de Dios, Brian, toi aussi tu l'as senti, hein !

- Ouais.

- Qu'est-ce qu'il vient de se passer, c'était quoi, ça ?

- C'est peut-être ça qu'ont éprouvé les autres ? lança Cox.

- Quoi ?

- Les malades. J'veux dire…C'est peut-être pour ça qu'on ne les entend plus.

- Je te suis pas.

- Les malades… ils ont ressenti ça avant nous.

Delgado ne répondit pas. Sa tête penchait en arrière, l'occiput contre la paroi. Il avait fermé les yeux et respirait la bouche ouverte, les deux mains

ouvrant largement sa chemise sous sa blouse blanche d'infirmier.

- Brian, finit-il par articuler péniblement, les trois quarts sont sous camisole chimique. Ils ressentiraient même pas un tremblement de terre.

- Ils ont une perception différente de la nôtre.

- Bon d'accord, et alors ?

- Faut qu'on regarde dans les chambres. Il y en a peut-être qui s'étouffent…

Joignant le geste à la parole, Cox s'approcha de la porte la plus proche. Elle était peinte, comme toutes les autres, ainsi que les murs, d'un ton bleu pâle censé apaiser les esprits. Un judas se découpait à hauteur des yeux. Il le fit coulisser d'un coup sec, colla son œil devant l'ouverture. Ce qu'il vit lui causa un tel choc qu'il resta paralysé plusieurs secondes. Delgado ne s'en aperçut pas. Il ouvrait au même moment celui de la porte opposée. Il fit un bond en arrière.

- OH PUTAIN !!

Cox referma l'œilleton et fixa son camarade qui s'était plaqué contre le mur opposé. Delgado soufflait fortement, les mains en appui sur les genoux, le regard exorbité.

- Madre de Dios !

Cox se dirigea vers une autre porte. Il inspira profondément plusieurs fois pour se calmer. Quand il se sentit près, il ouvrit très doucement l'œilleton. Comme la fois précédente, un œil collé contre le judas, de l'autre côté de la porte, le regardait fixement. Comme la première fois, une horrible sensation de malaise s'empara de lui. Il referma le judas et s'éloigna de la porte comme si elle était contaminée par quelque germe mortellement contagieux.

Delgado était appuyé au mur, deux mètres plus loin. L'infirmier leva la tête ; par la minuscule meurtrière restée ouverte, face à lui, l'œil le dévisageait. Sa fixité avait quelque chose d'obnubilant. Et de dangereusement inquiétant.

Delgado claqua rageusement l'œilleton et se tourna vers Cox.

- Mais qu'est-ce qui se passe dans ce putain d'hôpital ? Qu'est-ce qui se passe Brian ?

Cox contempla le couloir d'un air indéchiffrable durant quelques secondes.

- Quel est le changement le plus remarquable de cette soirée, Luis ?

Delgado resta interdit une seconde, puis enchaîna nerveusement.

- L'admission du 18.

En l'absence de nom, le personnel médical désignait les patients sous leur numéro de chambre.

- Paraît que ce dingue à molesté des flics.
- Viens. Faut aller voir.

La porte de la cage d'escalier claqua dans leur dos. Le bruit fit sursauter Delgado. Les deux hommes descendirent les marches à pas de loup, conscient que chaque pas les rapprochait du dénouement de cette étrange situation.

L'architecture du rez-de-chaussée était différente des autres étages. A part quatre cellules de contention capitonnées, il n'y avait pas de chambres. L'espace était occupé par un réfectoire, des cuisines attenantes, une grande salle de repos qui donnait sur une cour intérieure. Le bureau des médecins était contigu au deux salles de soins, situées à proximité du hall d'entrée.

Les infirmiers débouchèrent dans le couloir nord, derrière les cuisines. Ils longèrent une rangée de grandes fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure. Par les vitres grillagées, Cox s'aperçut que la neige ne tombait plus. Une épaisse pellicule blanche brillait doucement dans la pénombre de la cour, atténuant chaque forme, absorbant les sons en provenance de la rue, de l'autre côté du haut mur d'enceinte. Pas un flocon ne volait dans l'air glacé, comme si l'atmosphère elle-même s'était figée hors de l'écoulement du temps.

Cox frissonna imperceptiblement et continua sa progression vers les cellules de contention. Le couloir faisait un coude autour du réfectoire, avant de s'enfoncer dans le cœur du bâtiment. Les deux hommes tournèrent au coin et s'engagèrent dans la dernière ligne droite menant aux chambres capitonnées. Leurs pas se ralentirent inconsciemment. L'atmosphère semblait prendre une consistance presque palpable à mesure de leur progression. La nature même du silence avait changé ; l'absence de bruit n'était maintenant plus seulement totale, mais s'emplissait d'autre chose, comme un sombre maléfice s'épanchant dans l'air immobile.

Chacun de leurs pas semblait les rapprocher de la source de leur tourment. C'était une impression terriblement présente, qui s'enracinait profondément en eux, comme celle d'un dénouement inéluctable et fatal. Cox tentait de

lutter contre cette impression avec toute la rationalité dont il était capable, mais le combat était trop inégal. Il sentait que les parois mentales bien minces de son esprit logique risquaient de rompre à tout instant face à l'incongruité de ce qu'il vivait. Il n'était tout simplement pas préparé à ça.

La gorge nouée, Cox stoppa devant la porte affichant le numéro 18. A ses côtés, Delgado respirait bruyamment. Les infirmiers restèrent figés ainsi un bon moment.

- On devrait appeler le docteur Michael, murmura Delgado.

Cox ne répondit pas. Ses yeux ne pouvaient se détacher des deux chiffres métalliques collés sur la porte. La dorure du laiton scintillait sous les néons comme si elle était animée d'une énergie propre. Quelques vingt centimètres au-dessus, l'œilleton dessinait une balafre sur la surface de la porte. Cox leva la main. Son bras semblait peser une tonne. Il saisit la petite boule métallique entre son pouce et son index, puis actionna le judas très lentement. Le bruit habituellement ténu du métal crissant sur le métal résonna cette fois plus fortement, sinistrement amplifié par l'étrange silence. Le cœur de Cox battait à tout rompre. La vision choquante des yeux fixes s'imposait à son esprit. Le judas coulissait millimètre par millimètre, il sentait la panique émerger en lui telle une marée incontrôlable. Ce n'était pas tant les faits qui le terrorisaient, que leur totale incompréhension. Quelque chose se passait dans cet hôpital, quelque chose de profondément contre nature, il en était maintenant intimement convaincu. Les problèmes électriques, le malaise respiratoire et les patients en attente tels des zombies derrière les judas n'en étaient que des conséquences, des indices matérialisant la partie émergée de l'iceberg. Il aurait dû prendre ses jambes à son cou, s'enfuir d'ici le plus vite possible. Mais une fascination morbide incontrôlable le poussait à savoir. Il *devait* savoir.

Le judas était maintenant totalement ouvert. Aucun œil ne le fixait de façon démente, rien d'autre que la pénombre d'une chambre capitonnée. Cox approcha avec une grande méfiance son visage, comme si un cobra allait surgir et lui mordre la face. Rien ne se passa.

Lorsque son regard se fut accoutumé la pénombre, il aperçut le 18. L'homme était assis, appuyé contre le mur capitonné de gauche, dans le coin le plus éloigné, recroquevillé sur lui-même. Ses longs cheveux sales cachaient presque totalement son visage, de sorte que ses yeux étaient invisibles. Et puis, il enserrait ses genoux de ses bras. Ce dernier détail

frappa Cox plus que tout le reste. Il ne sut d'abord pourquoi, car l'énormité de ce que cela impliquait mit quelques secondes à parvenir à sa conscience. L'infirmier fit un pas en arrière, le visage blême.

- Oh merde !
- Quoi ?!
- Bon Dieu Luis, il a viré sa camisole !
- C'est impossible !

Delgado bouscula son collègue pour regarder à son tour. La camisole gisait en un tas informe à l'opposé du malade, contre le mur droit.

- Putain, Brian, qui c'est ce mec, Houdini ou quoi ?

Cox ne répondit pas, mais la remarque de son ami fit naître en lui une étrange réflexion ; le célèbre prestidigitateur se libérait de ses liens grâce à sa force, un entraînement draconien et un esprit hautement rationnel. Le patient 18 manquait assurément de toutes ses qualités, mais cependant était inexplicablement parvenu au même résultat. Comment avait-il pu réussir pareil exploit ? Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir.

- Hé, Brian, qu'est-ce que tu fais ?

Les deux lourds verrous claquèrent dans le silence tandis que Cox les manœuvrait. Les gonds grincèrent légèrement ; une bouffée d'air à l'odeur indéfinissable leur parvint alors que la porte s'ouvrait en grand. Luis secouait la tête comme un enfant buté.

- Je sais ce que tu as en tête, mec, mais il est pas question que j'entre là-dedans !

Cox ne répondit pas ; il pénétra dans la cellule.

Curieusement, l'atmosphère était ici moins lourde que dans le couloir. Mais l'odeur étrange était plus forte. Sa poitrine se serra. Il crut un instant que l'oppression allait recommencer, mais après quelques respirations profondes, il parvint à se maîtriser. Sans quitter le malade des yeux, il se dirigea vers la camisole et la ramassa. A son corps défendant, il dut suspendre sa surveillance de l'homme afin de porter son attention sur la masse de tissu beige. La toile épaisse était éclatée comme si on l'avait attachée entre deux camions démarrant dans le sens opposé. Aucune force humaine n'était capable d'un tel exploit. Cox se tourna lentement vers Delgado. Son collègue l'observait depuis le pas de la porte. Son teint naturellement bronzé avait viré couleur cendre. Il respirait avec difficulté.

Cox tendit le bras vers lui, la camisole déchirée pendant de son poing comme une peau de serpent.

- Comment il a pu faire un truc pareil ?

Deldado avait chuchoté. Sa gorge serrée était incapable d'émettre un son normal. Il fit un pas en avant, hésita à faire le suivant. Son regard allait du malade à la camisole. Il luttait contre la panique qu'il sentait monter en lui comme une lame de fond noire et glaciale. En cet instant, les certitudes immuables de sa vie avaient toutes volées en éclat. Les lois du monde étaient violées. Il entrait sur le territoire d'un monstre où la rationalité n'existait plus. Delgado fit un pas en arrière. Rejoindre Cox était au-dessus de ses forces. Le dégoût et la terreur que lui inspirait la bête immonde recroquevillée à l'opposé de la pièce lui apparaissaient sans limite. Un autre pas le ramena devant l'entrée de la cellule.

- Brian, viens, sors de là !

Il avait de nouveau chuchoté, appuyant ses paroles d'un geste impérieux. Mais Cox ne bougeait pas. Il semblait ne pas l'entendre ni même le voir ; il fixait le patient 18 d'un air étrange. Delgado fut parcouru d'un long frisson. La certitude absolue d'un danger imminent s'imposa violemment à lui. Cox devait sortir de cette maudite pièce tout de suite. Il fallait qu'ils referment cette porte et se tirent de là le plus vite possible.

- Brian, putain, sors de là, on se casse !

Quelque chose n'allait pas. Cox ne réagissait pas. Son attention restait braquée sur le malade mental, à l'autre bout de la chambre. Delgado aurait dû entrer et sortir de force son collègue de cette maudite cellule, mais il ne pouvait pas. S'il entrait, il ne sortirait pas vivant de là. La peur irrationnelle qui s'était emparée de lui, avait gravé cette certitude dans son esprit comme dans le marbre. Il sentait jusqu'au tréfonds de sa chair une force obscure roder dans la cellule, une énergie prédatrice qui rampait sur le sol, grouillait sur les murs et le plafond, investissait chaque molécule d'air tel un immonde parasite.

A l'autre bout de la chambre de contention, celui que l'on surnommait le patient 18 eut un frémissement de paupières. Ses yeux fous roulèrent dans leurs orbites et s'ouvrirent sur un monde que son esprit malade percevait avec distorsion. Au sein de son cerveau bouffé par les drogues et l'alcool, des connexions synaptiques habituellement inutilisées par ses congénères, s'établirent. Il n'avait aucune conscience de la façon dont il s'y prenait.

Tout ce qu'il savait, c'était que le fantôme blanc qui flottait devant ses yeux, au centre de la pièce, lui voulait du mal, et qu'il devait le neutraliser.

Delgado fut violemment projeté en arrière dans le couloir lorsque la porte se ferma brutalement. A moitié assommé, il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser que Cox, resté prisonnier dans la cellule, hurlait à plein poumon.

*

Malgré la couche de neige rendant le sol glissant, une longue silhouette emmitouflée dans un manteau sombre avançait à grands pas sur le trottoir. La gorge du docteur Emmet Walsh se serra lorsqu'il aperçut l'éclat des gyrophares qui déchirait la nuit hivernale devant l'hôpital de Riverside. Une ambulance et deux voitures de police étaient garées en double file sur la chaussée enneigée. Walsh resserra les pans de son manteau et accéléra le pas vers son hôpital. Il le dirigeait depuis maintenant cinq ans et le coup de fil laconique de la réceptionniste, un quart d'heure plus tôt, l'avait jeté hagard hors de son domicile douillet. Il habitait à deux blocs de là, ce qui expliquait pourquoi il était venu à pied dans le froid glacial de cette nuit d'hiver. Ses cheveux prématurément blancs ondulaient dans la bise glacée ; le froid piquait la peau tendue de son visage maigre. Arrivé devant l'entrée, il marqua un temps d'arrêt, observant les véhicules dont les gyrophares lançaient des éclats de lumière vive dans tout le quartier. Il inspira une grande bouffée d'air gelé et s'engagea dans le hall.

La réceptionniste l'accueillit avec un regard soulagé. Deux policiers en uniforme se retournèrent et le dévisagèrent d'un regard peu amène.

- Becky, bon Dieu, qu'est-ce qu'il se passe ?

L'interpellée n'eut pas le temps de répondre ; des éclats de voix mêlées à des bruits de pas détournèrent son attention et celle des flics. Trois infirmiers poussant un brancard roulant surgirent à toute vitesse du couloir de droite. Walsh eut le temps d'apercevoir une forme inanimée allongée sous un drap blanc taché de sang, dont le visage méconnaissable était partiellement caché sous un masque à oxygène. L'un des infirmiers tenait un goutte à goutte tout en courant à côté du brancard. Ils s'engouffrèrent dans le hall, poussèrent violemment la porte d'entrée et disparurent dans la nuit. Les portes arrière de l'ambulance claquèrent, la sirène se mit à mugir.

Le temps que Walsh parvienne à l'entrée et regarde par la vitre, l'ambulance avait tourné au coin de la rue.

Le psychiatre se retourna lentement. Il percevait parfaitement l'ambiance funeste qui s'était abattue sur l'hôpital. Un sentiment morbide lui saisit le cœur et c'est d'un pas lourd qu'il retourna vers la réception.

L'esprit aussi vide que le couloir qu'il arpentait, Walsh aperçut trois silhouettes en grande discussion devant la porte de la chambre 18. Le docteur Michael discutait à voix basse avec deux policiers. Dès qu'il l'aperçut, il vînt à sa rencontre.

- Bonsoir Emmet.
- Martie, j'aimerais comprendre ce qui se passe.
- Moi aussi.

Toute la peine du monde semblait s'être abattue sur les épaules du jeune psychiatre, d'ordinaire si placide.

- L'homme qui vient d'être évacué, dans le brancard…
- C'est Brian Cox. Il est… il était de garde cette nuit.
- Il était ? Martie, bon Dieu, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Michael détourna les yeux, gêné par la réponse qu'il devait formuler. C'est lui qui était entré en premier dans la cellule. L'état dans lequel il avait trouvé l'infirmier avait bien failli lui faire rendre son dîner. Delgado étant incapable de l'aider, il avait dû tirer Cox hors de la cellule tout seul. La trace de sang qu'avait laissé son corps écrasé en glissant sur le sol était toujours visible par le judas. Elle partait du mur de droite et finissait sur le palier de la porte, à l'endroit même où il avait été chargé sur le brancard. Les quatre hommes faisaient d'ailleurs très attention de ne pas marcher dedans. La porte était maintenant close et le patient était toujours dans sa cellule.

Walsh jeta un coup d'œil par le judas ; l'homme était assis le dos appuyé contre le mur de gauche, vers le fond de la cellule capitonnée. Il entourait ses genoux de ses bras et se balançait d'avant en arrière, psalmodiant des paroles que lui seul comprenait. A le voir comme ça, il n'avait pas l'air spécialement dangereux. Ce qu'il avait fait à un infirmier pesant deux fois son poids n'en défiait que plus l'imagination.

L'un des deux policiers en uniforme était le sergent O'Reilly. Ce dernier regarda à son tour au travers de l'œilleton, puis échangea un regard lourd

avec Michael, mais ne pipa mot. Il avait vu dans quel état était Cox. En son for intérieur, il était soulagé que ce salopard ne se soit pas lâché avec ses hommes. Les quelques fractures dont ils avaient écopées n'étaient rien à côté de ce qu'il avait fait à l'infirmier. Ce qui se passait ici n'était pas de ses compétences et plus de sa juridiction. En vingt ans de carrière, il n'avait jamais vu un truc pareil. Ses certitudes étaient profondément ébranlées, sauf une : quoiqu'il se passe maintenant, il n'entrerait pas dans cette cellule pour interpeller ce psychopathe. Ni aucun de ses hommes.

On avait installé Luis Delgado dans l'infirmerie, sur l'un des quatre lits disponibles. Un comprimé de valium achevait de se dissoudre dans son estomac. Les premiers effets commençaient à se faire sentir, mais n'atténuaient pour le moment en rien les affres de son esprit traumatisé. Il s'était recroquevillé en position fœtale, dans une attitude inconsciente de protection. Cela n'empêchait pas les images de violence de hanter son cerveau. Tout en pleurant, il psalmodiait doucement des prières, tels des mantras censés exorciser l'horreur. Mais toutes les larmes de son corps ne sauraient purger son âme du non-sens dont il avait été le témoin. Les lois immuables de ce monde avaient été bafouées devant ses yeux, et pour lui, au-delà de ce qui était arrivé à son compagnon, c'était ce qu'il y avait de pire.

Trente minutes plus tard, le directeur entra dans son bureau, referma soigneusement la porte et vint s'asseoir dans son fauteuil avec un soupir de lassitude. A cinquante cinq ans, bien que correctement conservé, son visage, mais surtout son esprit affichait les stigmates d'une vie passée à écouter les complaintes des autres. Traiter les affections mentales de milliers de patients laissait des bleus indélébiles à l'âme. Sa retraite serait la bienvenue, dans cinq ans si tout allait bien. Une perspective qui l'aidait à tenir bon à la tête de cet hôpital de troisième zone, ultime refuge pour rebus de la société.

La pendule murale affichait minuit passé lorsqu'il déverrouilla l'un des tiroirs métalliques de son bureau, en extirpa une enveloppe marron qu'il posa sur son sous-main. D'un geste sec, il la décacheta et en sortit une feuille de papier à entête gouvernementale. Un tampon dont les lettres rouges formaient le mot « confidentiel » ornait le haut de la page.

Il avait reçu cette note très spéciale sept ans plus tôt. A cette époque, lorsqu'il l'avait parcouru, son étonnement avait graduellement fait place à une certaine inquiétude. Quelques jours plus tard, il avait téléphoné à plusieurs de ses collègues directeurs d'hôpitaux psychiatriques ; tous avaient reçu la même lettre. C'était une directive gouvernementale enjoignant à chaque responsable d'établissement psychiatrique d'informer sans délais les autorités de tout comportement démontrant des capacités paranormales chez un patient. Cet acte relevait de la sécurité nationale et tout manquement serait considéré comme une atteinte grave à la sûreté de l'état, avec des conséquences lourdes pour leurs auteurs.

Le ton menaçant de la directive l'avait irrité, bien entendu. Mais au-delà de l'arrogance administrative, il y avait bien plus grave, en l'occurrence les implications que cela entraînait : un organisme gouvernemental menait un programme d'étude sur la parapsychologie et prospectait pour trouver des sujets. Bien entendu, la circulaire ne précisait pas dans quel but. Walsh n'avait cependant pas de mal à voir l'ombre de la recherche militaire derrière tout ça. C'était cela qui avait causé son inquiétude. Lorsque les militaires s'intéressent à un nouveau domaine, c'est rarement pour le bien de l'humanité.

« Et bien messieurs, je vous ai trouvé quelqu'un de plutôt doué », murmura Walsh.

Il regarda la lettre avec attention. Un numéro de téléphone était mentionné en fin de page. A contacter vingt quatre heures sur vingt quatre. Walsh souleva le combiné. Il hésita à peine avant de composer le numéro. Leur livrer un patient ne lui plaisait pas. Mais d'un autre côté, il était trop heureux de se débarrasser d'un psychotique aux capacités insensées.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 2

La sonnerie du téléphone tira le docteur Karl Hellmann d'un sommeil agité. Il émergea presque immédiatement, un instant désorienté avant de tâtonner à la recherche du combiné.

- Hellmann, j'écoute !

- Désolé de vous réveiller, monsieur, mais nous avons urgence. On vient d'en trouver un autre. D'après les renseignements reçus, il pourrait s'agir d'un « Classe 3 » monsieur.

Les brumes du sommeil furent chassées de l'esprit d'Hellmann en un clin d'œil. Le mot magique venait d'être prononcé. Un « Classe 3 » !

- Prévenez l'équipe d'alerte, j'arrive !

Hellmann raccrocha et s'assit sur le rebord du matelas. Un interphone était fixé dans le mur, à proximité de la tête de lit. Il enfonça le bouton d'appel. Moins de cinq secondes plus tard, la voix métallique de son chauffeur-garde du corps, retentit.

- Oui monsieur ?

- Conrad, nous allons au labo.

- A vos ordres Monsieur.

Hellmann s'habilla rapidement tout en pensant au protocole d'acquisition. C'est ainsi que l'on nommait l'opération consistant à récupérer un patient. S'il n'y avait en général aucun problème à « inviter » un sujet de « Classe 1 ou 2 », attraper un sujet psychokinétique de « Classe 3 » était une entreprise risquée, qui requérait une technique s'apparentant à la capture d'un grand fauve.

Un protocole très spécial avait été mis sur pied après le fiasco de la tentative de capture du premier « Classe 3 ». Deux hommes avaient perdu la vie lors du « contact initial ». L'un d'entre eux était alors le bras droit d'Hellmann, et cette perte avait été, hormis le contexte humain, extrêmement préjudiciable au programme. Hellmann avait lui-même mis en place le protocole, formé la première équipe, et avait assisté de loin à la capture du deuxième « Classe 3 ».

Celui-ci, si l'information était confirmée, serait le quatrième.

Hellmann sortit sur le perron de sa demeure victorienne. L'excitation qu'il ressentait en cet instant l'empêcha de remarquer le froid piquant qui saisissait à la gorge. Un « classe trois » était un sujet très rare. Il n'en possédait que trois sur la centaine d'« hôtes » que comptait le programme Energia.

Le chauffeur ouvrit la portière et Hellmann s'engouffra à l'arrière de la limousine.

La puissante voiture démarra dans le feulement de son V8, sortit de l'allée principale et s'engagea dans la nuit, en direction de l'Institut, laissant les lumières de la propriété disparaître derrière elle, comme aspirées par un gouffre sans fond.

Confortablement installé sur la banquette en cuir, Hellmann, l'esprit en ébullition, repensait à la classification des sujet PK qu'il avait lui-même établie. Un « Classe 1 » était un sujet possédant un faible, mais néanmoins réel potentiel de télékinésie. Une telle personne était capable d'agir sur la matière avec le seul pouvoir de sa volonté, mais à faible échelle, comme faire bouger de petits objets, telle une épingle, ou bien tordre une petite cuillère - pour les plus doués. Le célèbre Uri Geller, bien qu'il fut surpris à frauder lors d'une émission de télé diffusée en direct, en était un.

Les « Classe 2 », quant à eux, pouvaient déclencher des poltergeist. C'était un phénomène beaucoup plus inquiétant, que l'on ramenait bien souvent à des cas de possession démoniaque. Les portes claquaient, les meubles bougeaient, les lumières s'éteignaient, les ampoules éclataient. Ces manifestations terrorisaient en général l'entourage. Mais les premières victimes en étaient les sujets eux-mêmes, car ces actions psychiques incohérentes étaient involontaires et très pertubantes pour leurs auteurs.

Les « Classe 3 » étaient un peu la combinaison des deux premières classes : des effets psychiques puissants et volontaires. Ce qui en faisait des êtres particulièrement dangereux. Heureusement pour la survie de l'espèce humaine, ils étaient extrêmement rares. Le grand public n'avait pas connaissance de leur existence, car, la plupart étant incapable de gérer ces capacités hors normes, ils perdaient la raison et terminaient leur existence au fond d'un asile, bourrés de drogues inhibantes, leurs aptitudes refoulées à jamais au fin fond de leur esprit si rare. Hellmann enrageait à la pensée de ce potentiel perdu. Dieu sait combien de ces sujets si précieux étaient

enfermés dans des cellules capitonnées, le cerveau bouffé jusqu'à la moelle par des produits chimiques. C'est pourquoi il avait lancé ce programme de recherche paranormal sept ans plus tôt. Et cela avait porté ses fruits. Avec un peu de chance, il recueillerait le quatrième sujet cette nuit.

Une onde de satisfaction le parcourut, néanmoins vite tempérée par une sombre pensée.

Igor…

Comment allait-il prendre la chose ? Il lui faudrait user encore une fois de toute sa psychologie pour lui faire admettre la nécessité de ce quatrième sujet. Igor prenait très mal toute atteinte à sa souveraineté, même la plus minime pour lui, comme celle d'un « Classe 3 ».

Le docteur Hellmann laissa son regard errer machinalement vers l'extérieur. La puissante berline filait dans la nuit, au cœur des monts Appalaches, vers l'Institut.

Durant un instant, il repensa à la classification, et, au-delà de cette échelle de comparaison, à ce qu'elle impliquait pour le devenir de l'humanité.

Il y avait peu de temps encore, l'échelle s'arrêtait à trois. Personne ne pensait pouvoir aller au-delà. Personne ne pensait qu'il puisse exister de « Classe 4 », y compris lui-même. Mais ça, c'était avant qu'il ne rencontre Igor…

OceanofPDF.com

**Langley Air Force Base, deux heures plus tard…**

Le bi-réacteur militaire Gulfstream IV stationnait sur le tarmac, réacteur droit tournant, lorsque l'un des gros 4x4 Dodge noir de l'institut entra sur le parking.

New York, la destination finale, n'avait été communiquée aux pilotes que trente minutes plus tôt. Le délai pour déposer un plan de vol était normalement de soixante minutes, mais le commandant de bord n'était pas inquiet. Il pourrait décoller dès ses passagers embarqués. Il possédait un ordre de mission valable en permanence, lui conférant une priorité absolue sur tous les vols civils. Seule une mission militaire de défense du territoire, ou bien Air Force One, l'avion présidentiel, serait prioritaire sur lui. Et cette nuit, il y avait peu de chance pour que cela se produise.

Le Dodge stoppa aux pieds de la passerelle. Les portes s'ouvrirent toutes en même temps et quatre silhouettes s'extirpèrent des sièges. A la lueur des lampes au sodium du tarmac, il reconnut les membres de l'équipe numéro une. Ils étaient vêtus de noir et deux d'entre eux portaient une longue mallette, noire également. Il ressentit les vibrations de leurs pas lorsqu'ils grimpèrent dans la cabine arrière, par la courte échelle. La porte latérale claqua dans un bruit sourd et le mécanicien de bord lui fit signe, pouce en l'air, que tout était paré.

Le commandant de bord donna l'ordre à son co-pilote de démarrer le moteur numéro deux. Pendant que la turbine faisait entendre un son crescendo, il s'absorba dans la lecture de sa fiche de décollage.

Moins de dix minutes plus tard, le Gulfstream s'élançait dans le ciel nocturne à l'assaut des hauteurs glacées de la troposphère.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 3

**Mardi 17 Décembre, université de Stanford, Palo Alto, Californie…**

La salle de conférence du campus était anormalement bondée en ce début d'après midi. Les étudiants, mais aussi nombre d'enseignants de Stanford s'entassaient sur les gradins jusqu'aux recoins les plus éloignés de la grande salle. Le nom du conférencier, ou plutôt de la conférencière, auteur du best-seller « Le cerveau infini », était assez réputé pour attirer foule.

Sur l'estrade, derrière un pupitre surmonté d'un micro, une grande et belle femme approchant la quarantaine tenait son auditoire en haleine. Le docteur Ellen Menken n'avait en général pas à forcer pour attirer l'attention des gens sur elle. Outre un visage harmonieux surmontant une silhouette mince et élancée, un profond magnétisme émanait de sa personne toute entière, renforçant une élégante beauté naturelle qui n'avait de ce fait pas besoin d'être mise en valeur par les habituels artifices féminins. Des cheveux bruns mi-longs effleurant les épaules encadraient son visage à la beauté altière, mais ce qui marquait le plus, lorsqu'on la voyait pour la première fois, était la profondeur de son regard. Ses yeux clairs à la beauté diaphane intimidaient les hommes pas tant par leur perfection que par l'aura de profonde sagesse qu'ils dégageaient.

Ellen Menken marqua une pose calculée, observant un instant son auditoire. La rhétorique était un art dont elle maîtrisait les aspects les plus subtils avec une aisance de conférencière accomplie. Psychologue de formation, parapsychologue par passion, elle donnait actuellement un cycle de conférence sur la côte Ouest, dont le point d'orgue était la célèbre université de Palo Alto. Elle reprit d'une voix chaude et profonde.

- Après la télépathie, la clairvoyance et la précognition, parlons maintenant de psychokinèse, plus communément appelée PK. Troisième principe de parapsychologie, et probablement l'élément le plus controversé, la PK est, je cite le dictionnaire anglais d'Oxford, « le mouvement imprimé sur des objets physiques par le mental sans intervention extérieure d'aucune sorte ». Généralement, la PK soulève une

réaction de rejet, car elle est le lien entre la pensée et la matière. Transformer une énergie psychique en énergie cinétique, revient à résoudre l'énigme fondamentale, celle qui unifierait la mécanique céleste à la physique quantique. Personne n'y est encore parvenu de manière théorique, et cela n'est pas faute d'avoir cherché, puisque c'est par ailleurs l'un des défis de notre nouveau millénaire. Or, que nous apprend la physique quantique actuelle ? Que la matière n'est pas seulement « matière », mais onde et corpuscule, énergie et particule. L'ultime structure de la matière n'est pas solide.

Le docteur Menken interrompit son discours quelques secondes, laissant ses dernières paroles imprégner l'esprit de son auditoire.

- Savez-vous, reprit-elle, que si l'on retirait le vide composant tous les atomes formant la presqu'île de Manhattan, gratte-ciels compris, la matière solide tiendrait dans un sucre ? Un simple petit sucre de noyaux et électrons agglutinés pour des kilomètres-cubes de matière. Qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement que ce que nous tenons pour du solide, béton, métal, asphalte, n'est que du vide. Enfin, pas tout à fait du vide. En vérité, il faudrait parler d'énergie. Car c'est bien cela, l'énergie, qui propulse les électrons en orbites autour des noyaux. Cette énergie, un cerveau humain peut-il l'altérer, la modifier ? Pourquoi pas ! Après tout, le cerveau humain dégage assez d'énergie pour allumer une ampoule de dix watts.

- Suivons Heisenberg un instant et allons plus loin : la structure ultime de la matière, au niveau subatomique, n'est pas déterminée, mais probabiliste. Autrement dit, lors d'une expérience, la neutralité de l'observateur est remise en cause, puisque ce dernier est intrinsèquement lié au résultat, donc à la mise en forme de la réalité.

- Cela rejoint mes travaux sur les générateurs numériques aléatoires, ou encore GNA, qui prouvent qu'un sujet peut modifier par le simple pouvoir de sa pensée une distribution d'évènements totalement aléatoires. Y aurait-il quelqu'un dans cette salle pour lancer le mot qui fâche ?

Ellen marqua une pose, observant l'assistance d'un regard amusé. Personne ne leva la main.

- Allons, personne pour parler de hasard ? Tans pis pour vous : voici une petite anecdote assez édifiante sur le sujet. En 1998, Une jeune femme du nom de Sheila King va s'amuser à Las Vegas. Elle mise cinq cents dollars dans une machine à sous - une première pour elle – et gagne… deux cent

cinquante mille ! Elle empoche cent mille dollars de plus en attendant qu'on veuille bien lui remettre son chèque. Elle en est actuellement à deux cents millions de dollars de gain.

Alors, est-ce du hasard ? Qui pense sérieusement qu'il y a la moindre place pour le hasard dans cette histoire ? De la chance peut-être ? Mais qu'est-ce que la chance, finalement ? Une sorte de hasard heureux, régi par une probabilité positive pour son bénéficiaire ? De temps à autre, pourquoi pas, mais gagner presque à chaque fois que l'on joue pour en arriver à deux cents millions de dollars ? Qui peut croire une chose pareille ?

OceanofPDF.com

- Je pourrais vous donner des centaines d’exemples de cette sorte. Certains d’entre vous en ont probablement vécu, mais voici quelque chose d’encore plus édifiant.

- Vous êtes je suppose tous au courant des expériences menées au Wadsworth center, à Albany, dans l’état de New York ? Pour ceux qui ne le seraient pas, voici un bref rappel : des patients paralysés, atteints de lésions à la moelle épinière, parviennent à commander un ordinateur par le seul pouvoir de leur pensée. Et cela, sans aucune électrode implantée dans le cerveau, mais avec un simple casque munit de capteurs à électroencéphalogramme posé sur le crâne. Les patients se concentrent et déplacent un curseur à l’écran.  Le mouvement se fait dans deux dimensions, avec un taux de réussite de quatre vingt dix pour cent. *Quatre vingt dix pour cent* me semble assez loin du hasard pour que l’on puisse parler de micro-PK, vous ne croyez pas ?

OceanofPDF.com

- Cela fonctionne également avec les animaux. Mon équipe et moi-même avons fait une expérience assez édifiante avec des poussins. Vous savez que juste après sa naissance, un poussin considère comme étant sa mère la première chose en mouvement qu'il aperçoit. Nous avons placé une cage et un tychoscope sur une table traçante. Un tychoscope, pour ceux qui ne sont pas très versés dans les expériences parapsychologiques, est un petit cylindre muni de roues, qui se déplace de façon totalement aléatoire grâce à un moteur électrique. Un crayon placé sous son ventre permet de relever le tracé de ses déplacements. Dès la sortie de sa coquille notre poussin a pris le tychoscope pour Maman Canard. Qu'est-ce que l'on désire le plus au monde lorsque l'on est un petit poussin ?…et pas qu'un poussin d'ailleurs (rires étouffés dans la salle)… Etre avec sa Maman ! Le relevé des tracés du tychoscope a révélé qu'il s'était approché deux fois plus de la cage que son déplacement aléatoire ne l'aurait supposé. La même expérience reproduite avec un poussin connaissant sa vraie mère, a bien entendu montré un déplacement parfaitement aléatoire du tychoscope.

- Qu'est-ce que cela prouve ? Que n'importe quel être vivant doté d'un cerveau peut influencer à distance la matière, de façon subtile, ou encore à très petite échelle, si vous préférez, sans aucune préparation ou entraînement. C'est une possibilité innée que nous possédons tous. Cette dernière caractéristique est au centre de mes recherches actuelles, je vais y venir dans un instant. Je voudrais auparavant faire une parenthèse sur deux autres aspects de la parapsychologie, afin d'être exhaustive dans mon exposé.

- Il existe deux autres types de manifestations bien plus démonstratives que celles dont je viens de vous parler ; il s'agit de la Bio et de la Macro-PK. Je ne ferai que les survoler, car ces deux derniers types de manifestations n'entrent pas dans le cadre de ce cycle de conférences.

- La bio-PK est une interaction de l'esprit sur la matière vivante, que les guérisseurs, les chamans, les magnétiseurs pratiquent depuis les temps immémoriaux. Si l'on étudie l'histoire de l'humanité du point de vue parapsychologique, on s'aperçoit très vite qu'elle est parsemée de manifestations bio-psychokinétiques. Transmission du « Souffle divin», imposition des mains et autres « signes de Dieu ». Les textes anciens les citent par centaines, de la Bible aux antiques écrits égyptiens, en passant par Socrate, Platon, Aristote, pour ne citer que les plus illustres. La célèbre

devise royale du Moyen Age « Le Roi te touche, Dieu te guérit » introduit l'idée que le roi est dépositaire d'un pouvoir de guérison divin.

- Je ne développerai pas plus avant ce passionnant sujet. Mon collègue historien et ethnologue, le professeur Adam Grindberg, est, dans ce domaine, bien plus qualifié que moi et débutera un cycle de conférence sur ce thème le mois prochain. Je vous incite très vivement à le suivre.

- Avant de passer à la conclusion, venons-en maintenant au dernier type de manifestation parapsychologique, qui est aussi le plus controversé, je veux parler de la macro-PK. Pourquoi controversé ? Parce que nous atteignons ici non plus les lois de la physique quantique, mais celle de la physique tout court ! Lévitation, production de chaleur, d'énergie électrochimique ou électromagnétique, déplacement d'objets, phénomènes de poltergeists. Les lois de la physique rationnelle sont ici bafouées et la science rationaliste tire à boulets rouges en parlant de charlatanisme. Je n'entrerai pas dans ce débat. La polémique non constructive ne m'intéresse pas. Pour ceux néanmoins que cela passionne, sachez qu'il en existe de nombreux témoignages dans les écrits socio-religieux de notre histoire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Beaucoup d'ouvrages contemporains existent sur ce sujet, que je vous invite expressément à lire. Vous trouverez toutes les références de ces livres sur le site Internet de notre institut.

- Pour conclure cette conférence, j'aimerais vous présenter maintenant le projet sur lequel mon équipe et moi travaillons depuis maintenant cinq ans. Il s'agit du Projet de Conscience Global, un vaste programme de recherche paranormale, à l'échelle de la planète entière. Je tiens à signaler que nous n'en sommes ni les initiateurs, ni les propriétaires. Ce programme a été lancé il y a maintenant neuf ans par Dean Radin de l'université du Nevada, Dick Bierman de l'université d'Amsterdam et Dieter Vaitl de l'université de Giessen. En 1996, ils eurent l'idée de tester la nouvelle génération de GNA, inventée par Roger et Greg Nelson, respectivement psychologue du PEAR et expert en intelligence artificielle à l'American Nuclear System. Ces Générateurs Numériques Aléatoires nouveaux modèles fonctionnent de la façon suivante : à chaque seconde, ils génèrent une séquence de deux cents bit informatiques, une séquence aléatoire de zéros et de un si vous préférez. C'est un peu comme si on lançait deux cents pièces de monnaie en l'air à chaque seconde et que l'on notait chaque résultat. Ces GNA sont reliés à des ordinateurs, qui transfèrent automatiquement les données toutes les cinq

minutes à un ordinateur central, situé au PEAR de Princeton. Un réseau de GNA a été placé en cinquante six points sur la surface terrestre, une vingtaine en Amérique du nord, trois en Amérique du sud, une quinzaine en Europe, trois en Afrique et enfin treize répartis entre l'Asie et le Pacifique. Toutes les cinq minutes, le PEAR collecte les infos.

- Quels sont les résultats obtenus ? Depuis 1998, l'ordinateur central de Princeton trace une courbe qui fluctue plus ou moins aux alentours d'une valeur que nous avons dénommée « ligne de base du hasard ». Or, cette courbe ne suit pas le tracé qu'elle devrait. A chaque fois qu'un évènement à forte connotation émotive se produit dans le monde, tel que l'enterrement de Lady Diana, ou bien celui de Mère Térésa, la courbe subit un pic plus ou moins significatif.

- Le 11 Septembre 2001, la courbe commença à augmenter quelques minutes après le premier crash. Elle atteindra un pic peu après l'effondrement de la deuxième tour.

Ellen marqua une pause, fixant l'assistance de son regard pénétrant, maintenant en haleine son public.

- Quelque chose affecte les GNA, reprit-elle, quelque chose que nous nommons « conscience globale », autrement dit, un état psychique de l'humanité. Lors de ces évènements dramatiques, des millions de cerveaux sont entrés en interaction pour communier dans l'émotion, créant une sorte de champ de conscience globale. Nous touchons ici à ce que pressentait Jung lorsqu'il parlait d'inconscient collectif, ou encore Teilhard de Chardin avec sa « noosphère », ou conscience de la Terre. Le biologiste anglais Ruppert Sheldrake a élaboré une théorie plutôt pertinente, appelée « champs morphogénétiques », dont le principe de base est le suivant : chaque espèce vivante possède une sorte de mémoire collective, un champ de conscience reliant tous les inconscients de tous les individus de l'espèce en question. C'est ainsi qu'une caractéristique vitale émergeant au sein d'une population d'une espèce donnée, parfois même isolée, finit par se transmettre dans l'espèce à l'échelle du globe sans qu'il n'y ait forcément de contact physique entre les individus. Cette théorie s'adapte parfaitement au vol de masse des oiseaux. Un vol d'étourneaux, par exemple, évolue comme une seule et même entité, à la manière des poissons se mouvant en bancs. Là où certains scientifiques évoquent une sorte de mystérieuse « résonance

affective », les mystiques, eux, parlent « d'âme groupe ». Mais, à la fin du compte, sous des appellations différentes, n'est-ce pas la même chose ?

Ellen laissa son auditoire digérer cette masse d'informations avant de reprendre d'une voix claire et vibrante de passion communicative.

- Où en sont nos recherches ? Et bien, nous savons que cela se produit, c'est un fait incontestable. Ce que nous ne savons pas, c'est *comment* cela se produit. De quelle façon les milliers ou millions de cerveaux humains qui focalisent émotionnellement au même instant sur ces évènements, tissent une toile d'énergie capable d'influencer nos GNA à l'échelle de la planète entière. Nous mettons toute notre volonté à répondre à ces questions, et, vous pouvez me faire confiance, nous trouverons les réponses !

Ellen laissa ses dernières paroles pénétrer le public.

- Je vous remercie de votre attention, conclut-elle d'une voix chaleureuse.

Il y eut à peine une seconde de battement avant qu'un tonnerre d'applaudissements n'explose dans la salle. Les acclamations sincères étant une gratification relativement rare dans un domaine aussi décrié, Ellen les goûta avec plaisir. Lorsque les applaudissements se furent un peu calmés, elle reprit le micro pour préciser l'adresse de son site internet, où, dit-elle, on pouvait suivre au jour le jour l'évolution du projet de conscience globale, ainsi que celle de ses propres recherches.

Elle reposa le micro sur son support au moment même où Lenny Chen vint la tirer par la manche.

- Ellen, il est tard, faut qu'on y aille !

Agé d'une trentaine d'années, d'origine asiatique, Lenny Chen était son premier assistant, un jeune type qui prenait son boulot tellement au sérieux qu'il devait probablement en rêver la nuit. Sa tenue Jean-basket-sweetshirt contrastait pour le moins avec l'élégante tenue d'Ellen – un pull en cachemire noir moulant sur un pantalon gris à coupe droite -, mais sous ses airs d'ado attardé tendance geek, c'était une sacrée pointure dans le domaine des sciences cognitives, doublé d'un spécialiste en informatique ; deux atouts parfaits pour le programme de conscience globale. Ellen l'avait engagé deux ans plus tôt, après son troisième cycle au MIT. Il s'était montré si compétent, si acharné dans son travail, qu'elle lui avait peu à peu délégué la plupart de ses dossiers et qu'elle le laissait maintenant gérer son agenda.

Ils sortirent rapidement du campus, éludant poliment mais fermement plusieurs personnes qui tenaient à poser des questions. Ils avaient une

longue route à faire et ne voulaient pas s’attarder. Les mondanités qui suivaient habituellement ce genre de conférence furent réduites à leur plus simple expression : Ellen serra les mains du doyen de l’université, des organisateurs et de quelques autres personnages de marque, avant de s’éclipser. Elle avait eu la délicatesse de les prévenir au préalable, aussi ces derniers ne s’en formalisèrent-ils pas.

Ils quittèrent le campus et montèrent dans une Ford de location, dont Lenny prit le volant, direction Los Angeles. Palo Alto étant situé au sud de San Francisco, ils n’avaient pas à traverser la ville, ce qui était déjà ça. Lenny s’engagea sur la nationale 101, vers le sud et mit le cruise control dès que la circulation devint fluide.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 4

Ellen renversa la tête en arrière et ferma les yeux. Loin de se relâcher, son esprit était dopé – moins par les applaudissements que par la perspective de la toute prochaine expérience. La date de la conférence à Palo Alto avait un intérêt particulier, celui de coïncider avec un phénomène à la fois rarissime et spectaculaire, une éclipse solaire totale. Ellen désirait absolument en profiter, car une telle conjoncture astrale était extrêmement rare pour un lieu donné, en l'occurrence, la proximité d'un observatoire célèbre, qui attirerait une foule importante. L'éclipse serait bien entendu visible à l'œil nu de n'importe quel endroit de la région, mais l'expérience prouvait qu'une certaine catégorie de gens aimait à se retrouver en un lieu approprié aux observations célestes. En Californie, il n'y avait rien de mieux que l'observatoire du Mont Palomar.

La catégorie en question qui intéressait Ellen était un public connaisseur et enthousiaste, avec un certain état d'esprit nécessaire à son expérience. Car Ellen avait une théorie personnelle sur le champ de conscience globale. Jusqu'ici, on n'avait mesuré à grande échelle que des émotions que l'on pourrait qualifier de négatives : peur et angoisse pendant des actes terroristes, tristesse et chagrin durant des enterrements. Les GNA lançaient leurs séries aléatoires de bit, les ordinateurs les récoltaient, les logiciels les analysaient de façon globale, c'est à dire qu'ils se contentaient d'enregistrer des variations par rapport à un niveau de base, que l'on avait qualifié de ligne du hasard. En résultait une courbe, plus ou moins pentue selon les cas, et toujours déterminée dans le même sens, en l'occurrence vers le haut, comme si elle était positive mais en fait, ce n'était qu'une détermination mathématique arbitraire. Néanmoins, ce sentiment était troublant, car il tronquait la réalité. Cela dérangeait Ellen et c'est ainsi qu'elle s'était mise à imaginer comment améliorer le système.

- Ellen, ils sont encore là.

La voix nerveuse de Lenny la coupa dans ses réflexions. L'œil dans le rétro, il surveillait la route derrière eux.

- Ils ne cherchent même pas à être discrets, ces cons !

Lenny faisait allusions à leurs suiveurs. Ellen se tourna sur son siège ; elle aperçut la Lincoln noire avec deux types à bord qui, depuis maintenant un mois, ne les lâchaient pas d'une semelle dès qu'ils organisaient une expérience sur le terrain. Comment avaient-ils eu vent de cette dernière, pendant un cycle de conférences ? Mystère.

- Ils me foutent les glandes, ces mecs.

- Lenny, relaxe. Ils ne font que nous suivre. De toute façon, ils ne nous ont jamais approchés à moins de cent mètres. Ils se contentent de nous observer, c'est tout.

Ellen tentait de dédramatiser la chose, de calmer l'inquiétude de Lenny, mais au fond d'elle même, cette situation l'agaçait. Que l'armée, les services secrets ou Dieu sait quel autre service gouvernemental s'intéresse à eux, c'était logique et même flatteur. Après tout, c'était le signe qu'on commençait à les prendre au sérieux. Mais pour quelle raison ne prenaient-ils pas contact directement avec elle ? Ellen n'avait rien à cacher. Les résultats du Projet de Conscience Globale étaient diffusés sur Internet, n'importe qui pouvait avoir accès aux données. Alors pourquoi ce cinéma ?

- Dans les années quatre vingt, la CIA a dépensé plus de vingt millions de dollars pour étudier la clairvoyance, poursuivit Lenny. Ces abrutis s'imaginaient pouvoir piquer des secrets aux russes en employant des médiums. T'imagine ça ? Des médiums agents secrets ! A hurler de rire !

- Pas tant que ça Lenny. Le projet s'appelait « Star Gate », et entre nous, ça n'a pas mal marché.

- Comment tu sais ça ? C'est top secret.

- Ils ont déclassifié pas mal de documents, et puis… elle hésita une seconde avant de poursuivre : j'avais un très bon ami qui bossait sur ce projet, Karl Hellmann. Il a été en quelque sorte le mentor de Marcus.

Le ton de sa voix se modifia imperceptiblement, prenant une gravité que Lenny ne connaissait que trop bien lorsqu'elle prononçait le nom de son défunt mari. Marcus était mort il y a huit ans dans d'étranges circonstances, et cette disparition avait marqué Ellen au fer rouge. A tel point que tant d'années après, elle n'était toujours pas remariée, et bien que les prétendants ne manquaient pas, Lenny ne lui connaissait même pas de petit ami.

- Star Gate a débuté en 74, continua-t-elle. C'était un projet conjoint entre l'US Army, la Navy, la CIA et même la NASA.

- Qu'est-ce que la NASA vient faire là dedans ? Ils voulaient avoir des infos sur la face cachée de la Lune sans envoyer d'astronaute ?!

Ellen ne releva pas.

- Ils ont employé plusieurs médiums afin d'obtenir des renseignements que leurs propres espions ou leurs satellites ne pouvaient leur donner. Ils ont ainsi découvert des sites de missiles en URSS, mais aussi en Irak, pendant la première guerre du Golfe. Est-ce que tu as déjà entendu le nom de Joseph McMonaegle ?

- Jamais entendu parler.

- C'était leur médium numéro un. Il a fait partie du programme Star Gate depuis le début en 74, jusqu'à la fin, en 95. Il est maintenant retraité de la CIA, a monté sa propre compagnie et travaille pour des archéologues, des pétroliers et même la police.

- Bon, d'accord, et alors ?

- Je ne suis pas étonnée que nos recherches les intéressent.

- Ouais, et je parie qu'ils essayent de rentrer dans leur argent en nous laissant bosser, nous surveillant, et qu'ils nous piqueront les résultats au dernier moment !

Ellen laissa échapper un petit rire.

- Je ne vois pas ce que la CIA ferait du projet de conscience globale !

- Le contrôle des masses, qu'est-ce que tu crois !

Il leur fallut un peu plus de huit heures pour parcourir les sept cents kilomètres séparant Palo Alto du mont Palomar, qui se situe entre Los Angeles et San Diego, à l'intérieur des terres. Ils s'arrêtèrent quelques kilomètres plus au nord, dans un Comfort Inn à Temecula, sur la nationale 15. Il était dix heures du soir passées et ils étaient fourbus, aussi dînèrent-ils léger et montèrent dans leur chambre sans s'attarder.

Avant de sombrer dans le sommeil, Ellen eut une pensée pour son fils Matthias, resté en Pennsylvanie, chez sa grand-mère. Elle l'avait appelé quelques heures plus tôt pour lui souhaiter une bonne nuit. Il lui manquait, elle lui manquait et elle s'en voulait d'être séparée de lui. Elle avait organisé son cycle de conférence pour qu'il se déroule pendant les vacances scolaires de Noël, afin que sa mère puisse le garder. Elle lui avait promis

d’être de retour avant le 24 Décembre, chose qu’elle avait bien l’intention de faire, quoi qu’il se passe.

Le lendemain matin, ils quittèrent l’hôtel au point du jour. La région montagneuse imposait une température beaucoup moins clémente que sur la côte. Ils avaient revêtu de chauds blousons pour la combattre, mais ce n’était pas suffisant. Ellen tapa dans ses mains gantées jusqu’à ce que le chauffage de la voiture rendit une température acceptable dans l’habitacle.

L’éclipse était prévue pour onze heures. Ils avaient du temps devant eux, cependant Ellen voulait arriver suffisamment en avance pour préparer son expérience. Le directeur de l’observatoire était prévenu. La salle de conférence et les tours des télescopes seraient probablement pleines de visiteurs, aussi, afin qu’ils puissent disposer de suffisamment de calme, le directeur lui avait proposé de leur laisser son bureau. Cela était fort aimable, tout semblait parfaitement planifié, cependant, sa longue pratique des expériences de terrain prouvait qu’un impondérable de dernière minute était bien plus que possible, presque inévitable ; Ellen était heureuse d’avoir pour une fois du temps devant elle.

Situé à mille huit cent mètres d’altitude, l’observatoire du Mont Palomar est desservi par une unique route en lacet, habituellement empruntée par des fondus de descente en VTT. Sauf en ce jour d’éclipse, car, les autorités prévoyant une circulation infernale, avaient purement et simplement interdit les descentes en vélo.

Le décor était à couper le souffle. La chaîne des Colorado Mountains étalait ses replis enneigés jusqu’à perte de vue. Une brume matinale envahissait le creux des vallées ; les pentes boisées, couvertes de sapins enneigés, accrochaient par endroit la lumière naissante. Un sentiment de paix extraordinaire émergeait de cette nature, tel un don de Dieu fait aux hommes qui ont le courage de se lever tôt.

L’observatoire venait à peine d’ouvrir lorsqu’ils arrivèrent au sommet, un peu après neuf heures et s’engagèrent sur le parking public. Celui-ci était totalement désert, si l’on faisait exception du gardien frigorifié dont les expirations formaient des petits nuages de condensation autour de sa tête. Il leur indiqua où se garer, sur le parking privé dévolu aux membres de l’observatoire. Ellen apprécia le geste. Ils seraient plus près des bâtiments.

La température extérieure devait frôler les moins dix et moins longtemps elle resterait dans cette atmosphère glaciale, mieux elle se porterait.

La petite route d'accès au parking privé serpentait entre les arbres enneigés, contournait l'un des quatre dômes abritant les télescopes. Ils débouchèrent sur un parking déjà bien rempli et Lenny gara la Ford sur l'une des rares places libres, devant un long bâtiment plat sans étage.

Ils sortirent leur matériel du coffre et s'engouffrèrent sans s'attarder dans l'entrée du bâtiment administratif.

Le directeur de l'observatoire les accueillit dans le hall. C'était un grand type d'une quarantaine d'années à l'allure énergique, probablement un cadre de chez CalTech puisque l'observatoire était géré par le célèbre California Institute of Technology. Les présentations faites, il les entraîna vers son bureau. Sur le chemin, ils longèrent une galerie de photographies retraçant l'histoire de l'observatoire. Les premières dataient apparemment des années quarante. Elles étaient en noir et blanc ; Ellen s'arrêta devant l'une d'elles, montrant un petit homme en costume trois pièces, moustache et lunettes cerclées, posant fièrement devant ce qui semblait être une lentille géante de près de cinq mètres de diamètre.

- George Ellery Hale, le fondateur. Il a acheté le terrain sur lequel est construit l'observatoire en 1934. Le malheureux n'a pas vu l'achèvement de son œuvre : il est mort en 38 et l'observatoire a été inauguré en 47, se crut obligé d'expliquer le directeur.

- Il a fallu autant de temps pour le construire ?

- Et bien, il y a eu pas mal de problème avec le grand miroir. Deux années complètes ont été nécessaires rien que pour le polissage final ! Et puis, la seconde guerre mondiale a tout retardé.

Ellen hocha la tête imperceptiblement.

- Oui, bien sûr…

- Les premières observations purement opérationnelles ont débuté en 49. A l'époque, c'était le plus grand télescope du monde. Sa lentille était spécialement conçue pour observer l'espace profond, les galaxies lointaines et les structures célestes fines. Malheureusement, l'extension des banlieues de Los Angeles et San Diego, en augmentant la pollution lumineuse du ciel, a considérablement diminué ses capacités. Il a ensuite été détrôné par des systèmes plus perfectionnés, plus puissants aussi, comme l'ESO – l'observatoire européen austral – dans les Andes

chiliennes, qui possède quatre télescopes géants de huit mètres de diamètre.

Un large sourire éclaira le visage du directeur, accentuant la fossette qui creusait son menton, lui donnant l'air presque enfantin.

- Néanmoins, l'observatoire est toujours un centre de classe mondiale pour les recherches astronomiques. Des astronomes, astrophotographes et astrophysiciens du monde entier viennent inlassablement profiter de ses quatre télescopes. Mais je vous ennuie avec tout ça ; venez, mon bureau est par là.

Joignant le geste à la parole, il les entraîna quelques mètres plus loin et les fit entrer dans une pièce au volume confortable, sobrement meublée d'un long bureau en acajou, d'un canapé couleur crème et d'une table basse de style moderne. De spectaculaires photographies de galaxies insérées dans des cadres en aluminium, égayaient le fond pastel des murs.

Après leur avoir souhaité bonne chance, le directeur prit congé ; Ellen et Lenny déballèrent leur matériel.

- La table basse, ça me paraît bien !

Lenny se jeta sur le canapé, posa sa mallette à coque dure sur le plateau en verre et dégagea de sa gangue de mousse protectrice un petit appareil électronique de trois centimètres de large sur dix de long qu'il connecta à la prise USB de son ordinateur portable grâce à un câble de liaison 1.0.

Pendant ce temps, Ellen travaillait en parallèle, s'employant à connecter son GNA à son ordinateur, un Mac Powerbook dont la blancheur éclatante tranchait froidement avec le verre fumée de la table basse. C'était une procédure de redondance indispensable permettant ainsi de parer à toute panne d'un des deux systèmes.

Lenny leva la tête de son ordi et jeta des regards nerveux dans toutes les directions.

- Où sont planquées les prises ? … ah, voilà !

Il se leva brusquement et tira les rallonges vers une prise murale, puis brancha les transformateurs électriques des deux portables sur le secteur. Il connecta ensuite les modems aux prises téléphoniques. Chacun démarra son ordinateur, avant de lancer le logiciel GCP d'acquisition de données. Ces derniers étaient une version modifiée censée différencier par différences de fréquences vibratoires les émotions analysées. Les GNA, asservis aux systèmes informatiques, débutèrent automatiquement leurs émissions de

bits. A la cadence de deux cents par seconde, les séries aléatoires de zéro et de un s'enchaînèrent bientôt en un flot ininterrompu.

Sur les écrans, le bruit quantique était matérialisé par une courbe rouge. Pour le moment, la courbe suivait la « ligne de base du hasard », tracée en bleu et représentant la sommation moyenne des tirages aléatoires sans intervention externe. Les disques durs des ordinateurs mémorisaient les données au fur et à mesure, mais, pour plus de sûreté, elles étaient envoyées par Internet au serveur de Princeton toutes les cinq minutes.

- Et voilà, on est paré ! lança Lenny d'un air optimiste.

Ellen hocha doucement la tête. Ils échangèrent un long regard.

- Tu crois que ça va marcher ? souffla la psychologue.

- Je n'en ai pas la moindre idée. Désolé d'être si pragmatique !

Si l'un des deux scientifiques avait regardé par la baie vitrée vers l'extérieur, il aurait pu voir un gros van Dodge Suburban de couleur sombre pénétrer à vitesse lente sur le parking visiteur. Le van fit une brève halte devant le gardien, puis s'engagea sur la petite route menant au parking privé de l'observatoire. Il stoppa à l'endroit le plus reculé, fit une marche arrière de manière à ce que ses doubles portes soient face aux arbustes délimitant l'aire bétonnée, à l'opposé du bâtiment administratif. Trente secondes plus tard, la Lincoln noire aux vitres teintées vint se garer juste à côté, masquant de son imposante carrosserie tout l'arrière du van.

Personne ne sortit des véhicules. Un observateur attentif aurait remarqué de la fumée sortant des échappements. Le moteur des deux véhicules tournaient afin de permettre à leurs occupants de ne pas geler. Des occupants qui s'apprêtaient à attendre un bon moment sans bouger.

Ellen, installée sur le canapé, fixait l'écran de son ordinateur d'un air absent. La dalle à cristaux liquide affichait le schéma mathématique basique du bruit de fond quantique. Les générateurs numériques enchaînaient leurs émissions aléatoires, dont, pour le moment, seul le hasard guidait l'ordre. Le résultat était une ligne a peu près plate sur le graphique. Mais cette situation n'allait pas durer. Lorsque l'éclipse commencerait, l'énergie mentale du public viendrait interférer au niveau quantique avec les séquences générées par les GNA. Les murs du bâtiment et l'éloignement relatif avec le public ne seraient en rien une gène. Les multiples expériences

menées dans le cadre du « Projet de Conscience Globale » depuis neuf ans, avaient permis de découvrir que les ondes mentales n'étaient stoppées ni par la distance, ni par aucun matériaux. Cette découverte rejoignait la théorie de la « non séparabilité quantique », stipulant que deux particules émanant d'une même source, restent reliées entre elles, même si elles sont séparées par des milliers de kilomètres. Agir sur l'une revenait à interagir sur l'autre. Bien entendu, le mécanisme de ce fait surprenant était totalement inconnu. On touchait là les limites de l'univers embrassé par l'homme. A bien y réfléchir, Ellen pensait que l'humanité vivait au beau milieu d'une échelle graduée, dont les deux extrémités se perdaient dans l'inconnu. D'un côté, l'Infiniment Grand, le vaste univers, dont le concept même d'infinité était inenvisageable pour l'esprit humain. De l'autre, l'Infiniment Petit, les constituants de la matière dont le nombre paraissait également infini, et dont chaque nouvelle découverte posait plus de questions qu'elle n'en résolvait. Ce maelström de particules violait les lois ordinaires de la physique, plongeant les scientifiques dans une perplexité chaque année plus grande, induisant des concepts qui, finalement, rejoignaient les courants mystiques les plus anciens.

Ellen ferma les yeux un instant. L'étendue des connaissances humaines lui apparaissait parfois bien mince, comme en cet instant, et la finalité de son travail presque hors d'atteinte. Le doute la surprenait alors, tel un animal malfaisant tapi dans les méandres de son esprit, mais elle ne se laissait pas prendre au piège. Bien qu'en ces moments, la tâche lui paraissait insurmontable, elle savait ce qu'elle avait à faire : séquencer ses recherches, avancer pas à pas dans l'inconnu. Et, pour ce qui concernait le moment présent, tenter de valider sa théorie.

- Ellen, ça va commencer !
- Quoi ?
- L'éclipse !
- Oh !

Ses réflexions lui avaient fait perdre la notion du temps. Quarante cinq minutes s'étaient écoulées sans qu'elle s'en aperçoive. Etrange distorsion du temps, ou plus exactement, étrange distorsion de la perception humaine du temps.

- Tiens, mets-ça !

Lenny lui tendit une paire de lunettes aux verres spéciaux. Ils s'approchèrent de la baie vitrée. Celle-ci donnait sur la partie sud du site, de sorte que l'on voyait sans peine la plus grande partie de l'observatoire. Sur la gauche, le dôme du grand télescope dépassait des frondaisons, tandis qu'à son opposé, Ellen voyait une large portion du parking visiteur, regorgeant maintenant de véhicules. Partout où son regard portait, elle voyait des gens, venus par centaines, levant les yeux vers le ciel. L'incongruité de l'événement céleste attisait les esprits avec presque autant d'intensité qu'antan. La fascination pour le ciel était une constante humaine qui perdurait depuis les temps immémoriaux. Seul la gamme des émotions était différente. La science moderne avait chassé la magie ; la rationalité du phénomène n'échappait plus à personne, transformant les mauvais augures en pur spectacle céleste, chassant l'effroi qui jadis enserrait les cœurs au profit du merveilleux. La féerie de l'éclipse engendrerait une communion de ravissement qu'Ellen comptait bien mesurer avec ses appareils.

- L'éclipse débute, souffla Lenny.

En effet, la trajectoire lunaire progressait rapidement vers son point de rencontre avec le plan de l'écliptique ; le disque apparent de la Lune commençait à mordre sur celui du soleil, qu'il envahissait peu à peu telle une amibe au vorace appétit de lumière.

Ellen se détourna, ôta ses lunettes et revint s'asseoir devant son ordinateur. Durant quelques secondes, elle étudia la ligne qui s'affichait sur l'écran. Une légère déviation sur l'échelle des abscisses s'était amorcée.

- Lenny, on a un début de réponse !

Le jeune homme quitta son point d'observation pour se jeter sur le canapé ; il se pencha vers son écran.

- On dirait bien que nos joyeux observateurs ont le grand frisson ! lança-t-il d'un air enjoué.

Le logiciel GCP possédait plusieurs échelles de temps, suivant les données que l'on désirait étudier. Pour les expériences suivies en direct sur le terrain, les chercheurs choisissaient en général la plus détaillée. Ellen n'avait pas dérogé à la règle et l'échelle des ordonnées de son graphique indiquait des minutes. Elle pouvait ainsi suivre la progression de la courbe dont un nouveau segment s'affichait toutes les dix secondes.

Il était indéniable que le signal de base était affecté ; la ligne rouge s'infléchissait vers le haut suivant un angle encore faible, mais néanmoins

confirmé.

Lenny remua sur son siège.

- L'amplitude est assez faible pour le moment, mais ça devrait s'intensifier d'ici peu.

Ellen ne répondit pas ; elle se contentait d'observer la petite ligne rouge progresser sur son écran à un rythme régulier. Ces dernières années, elle avait étudié quatre vingt dix enregistrements, en avait elle-même réalisé trente deux à l'occasion de manifestations aussi diverses que l'enterrement de stars ou de personnalités, la finale du Super Bowl ou même les obsèques du pape. Et comme à chaque fois, elle trouvait totalement fascinant de voir en direct que quelque chose affectait le comportement des générateurs numériques. Là, sous ses yeux, en ce moment même, une force inconnue jaillissant de milliers d'esprits humains connectés sur le spectacle de l'éclipse solaire, faisait infléchir la courbe rouge sur l'écran de son ordinateur.

Lenny était retourné à son poste d'observation, devant la fenêtre. Ses étranges lunettes sur le nez, il observait le ciel. Ellen le rejoignit. Par la vitre, elle pouvait voir la lumière baisser très nettement, à mesure que l'astre nocturne venait à masquer l'astre diurne. La lune atteignit le point nodal et l'obscurité fut presque totale. Du soleil ne subsistaient que des jets coronaux s'échappant de la couronne. Le centre, masqué par la lune, était complètement sombre. L'effet était saisissant. On aurait dit qu'un soleil noir jetait une faible et sinistre lueur sur le monde, préludant à sa fin tel un augure maléfique. La délimitation de l'ombre lunaire était parfaitement visible juste au-dessus de l'horizon, marquant une nette transition dans le ciel. Les montagnes aux alentours ne brillaient plus, mais se découpaient en ombres chinoises sur la bande claire s'étendant sous l'ombre de la lune.

Un silence total régnait dehors ; le temps semblait s'être figé comme s'il avait été aspiré hors du monde en même temps que la lumière.

Ellen retira ses lunettes et retourna observer son PowerBook. Sur l'écran, la courbe marqua un net infléchissement vers le haut.

A l'extrémité du parking réservé aux membres de l'observatoire, les portes arrière du van s'ouvrirent. Deux hommes jeunes, solidement bâtis et chaudement vêtus, en sortirent. Ils aidèrent une femme à descendre à son tour. C'était une vieille femme, aux gestes saccadés, malhabiles. Ses longs

cheveux blancs, épais et mal peignés, retombaient en désordre sur son manteau noir. Elle regarda tout d'abord autour d'elle, comme hébétée. Les deux hommes la tenaient sous les bras, non pour l'empêcher de s'échapper – elle avait renoncé à toute velléité de fuite depuis longtemps – mais pour la soutenir. Une autre femme descendit à son tour du fourgon. Elle était beaucoup plus jeune, la trentaine à peine, et en bien meilleure santé. Ses cheveux blonds attachés en queue de cheval, son anorak noir de belle facture, ses bottes chics, tout en elle respirait l'élégance. N'était l'extrême froideur de son visage, elle aurait pu paraître presque belle. Dans ses mains gantées de cuir noir, elle tenait un pistolet à injection, qu'elle braqua immédiatement sur le cou de la vieille femme. Celle-ci n'y prit pas garde, non qu'elle ne soit pas consciente de la menace posée sur sa nuque, mais elle l'acceptait, tout simplement, comme un fait nécessaire à son état particulier.

La vieille femme cligna des yeux quelques instants, comme déroutée par l'ambiance étrange que causait la luminosité restreinte. De son regard sans âge émanait une impression de solitude extrême, celle d'un être au-delà de la souffrance, dont l'âme emprisonnée s'était recroquevillée au fond d'elle-même depuis longtemps, hors d'atteinte, épuisée. C'est alors qu'elle se rendit compte de quelque chose. Elle tourna son visage décharné vers le ciel, vers le soleil noir qui semblait enlever toute couleur au monde. Le sang se retira encore un peu plus de son visage. Les deux billes sombres de son regard sans âge cillèrent ; de ses lèvres exsangues s'échappa un souffle rauque qui se mua peu à peu en un cri, un horrible cri, le plus déchirant qu'un être humain puisse pousser. Même ses gardiens, pourtant habitués à leur étrange prisonnière, en frémirent.

Postée sur le flanc gauche de la vieille femme, droite comme un I, la blonde pressa le pistolet contre sa veine jugulaire et appuya sur la détente.

- Lenny, quelque chose d'anormal se passe !
- Quoi ?!
- Regarde ça !
- Oh merde !

Lenny Chen n'en croyait pas ses yeux. Sur le graphique, la courbe rouge descendait presque à la verticale.

- Bon Dieu, t'as vu l'amplitude ?!

- A peu près trois fois la valeur nominale, répondit Ellen.

Elle aussi avait de la peine à croire à ce qu'elle voyait. En neuf ans de programme, c'était la première fois qu'une telle chose se produisait. Puis le pic remonta aussi vite qu'il s'était manifesté. La courbe revint à son statut antérieur, poursuivant sa course dans des valeurs plus habituelles.

Les deux scientifiques restèrent interdits quelques instants. Ils avaient besoin de digérer l'énormité de ce dont ils venaient d'être témoins.

- Ce ne peut être qu'une aberration, lança Lenny en secouant lentement la tête.

Ils échangèrent un regard, puis le jeune scientifique baissa les yeux sur son écran.

- D'accord, je sais, le logiciel ne permet pas ce genre d'erreur.

Ellen ne disait rien ; elle semblait perdue dans ses pensées.

- Deux générateurs numériques distincts, deux ordinateurs non couplés, reprit Lenny. Putain, c'est dingue ! J'arrive pas à y croire !

- Moi non plus Lenny, moi non plus. C'est comme si… comme si un émetteur psychique trois fois plus puissant que tous ces gens réunis avait émis pendant quelques secondes… et s'était brusquement arrêté.

Ellen pinça ses lèvres un instant.

- Comme une ampoule que l'on éteint.

Tel un contrepoint à ses paroles, la lumière baissa encore. Dans la pièce presque totalement noire, seuls les écrans plats des ordinateurs jetaient un faible éclat, nimbant leurs visages d'une lueur fantomatique. Ils restèrent ainsi, sans mot dire, perdus dans leurs réflexions, jusqu'à ce que la lumière revienne doucement.

Vingt minutes plus tard, lorsqu'Ellen et Lenny sortirent du bâtiment administratif, le soleil d'hiver brillait à nouveau de tout son éclat. Les deux scientifiques arboraient une mine soucieuse en se dirigeant vers leur voiture. Lenny fut le premier à repérer la Lincoln de leurs suiveurs, garée au fond du parking, à côté d'un gros van sombre. Tandis qu'ils rangeaient les attachés-cases dans le coffre de la Ford, Lenny murmura.

- Ils sont là.

- Qui ça ?

- Nos suiveurs.

Ellen se redressa, suivit le regard de son compagnon.

- Je ne les ai pas vus ce matin.
- Moi non plus, mais ils nous ont suivis quand même.
- Bon, et bien je vais aller les voir !

Joignant le geste à la parole, elle fit quelques pas vers la Lincoln. Lenny la rattrapa et la retint par le bras.

- Ellen, attends…
- Quoi ?!
- Ces types me foutent les glandes.
- Raison de plus pour savoir ce qu'ils veulent et leur dire de foutre le camp, tu ne crois pas ?

Lenny ne répondit pas, se contentant de lui jeter un regard noir. Ellen soupira.

- Lenny, ils ne vont pas sortir leurs armes et me descendre en plein jour !
- Avec les services secrets, on ne sait jamais. Tu sais combien la CIA a éliminé directement ou indirectement de personnes depuis la seconde guerre mondiale ? Trente millions Ellen, trente millions ! Ils ne sont pas à un meurtre près !

Ellen secoua la tête, se dégagea et reprit sa marche. Alors qu'elle n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la voiture noire, les portières avant s'ouvrirent dans un bel ensemble, laissant deux solides gaillards en émerger. Ellen hésita un instant, puis reprit sa marche décidée. Elle se planta deux mètres devant l'homme le plus proche d'elle et le toisa d'un air sévère. L'homme fit un pas en avant en tendant la main droite. Ellen baissa les yeux vers l'objet qu'il lui tendait. C'était un paquet de la taille d'un petit livre, emballé dans du papier kraft. L'homme s'exprima d'une voix douce qui contrastait bizarrement avec son aspect froid et impassible.

- Docteur Menken, je suis l'officier Warren, de la DIA. On m'a chargé de vous remettre ceci en main propre.
- Pourquoi nous suivez-vous, officier Warren ?
- Par précaution madame.
- Par… précaution ? Par précaution contre quoi ? Votre réponse subodore que je serais soumise à un danger quelconque ?
- On n'est jamais trop prudent madame. Mon collègue et moi sommes chargés de vous protéger.
- Et bien, c'est rassurant ! Les services secrets de l'armée me protègent à mon insu sans me dire contre quoi !

- Le docteur Hellmann se chargera lui-même de répondre à vos questions.

A l'énoncé du nom, le visage de Ellen perdit des couleurs.

- Le docteur Hellmann ? Karl Hellmann ?
- Oui madame. Je travaille sous ses ordres.

Ellen marqua un temps d'arrêt, scrutant le visage de l'agent pour y déceler la moindre trace de … de quoi d'abord ? de mensonge, d'ironie ? Elle fit un pas en avant, le fixa au fond des yeux. Impassible, l'homme lui rendit son regard. Ellen saisit le paquet et fit un pas en arrière. L'agent fit un petit signe de tête en guise de salut et remonta dans la Lincoln, suivi par son collègue.

Karl Hellmann. Cela faisait bien six ans, non, plutôt sept, à la réflexion huit, qu'elle n'avait plus entendu prononcer ce nom.

Derrière le pare-brise de la Lincoln, les deux agents la regardaient placidement. Ellen s'apprêtait à faire demi-tour vers son propre véhicule lorsque quelque chose attira son attention. Non pas un mouvement, plutôt une sensation, mais dont l'origine émanait très nettement du gros van noir garé à côté de la Lincoln des agents. Derrière les vitres fumées, quelqu'un l'observait. Ellen fixa le flanc sombre du véhicule. Durant un instant, son cœur se mit à battre très fort dans sa poitrine. Elle sentit une main invisible caresser son cerveau, l'envelopper dans une gangue de… désespoir ? Cela perdura quelques secondes, puis la sensation fugace et dérangeante s'évanouit totalement. En un clin d'œil, il ne resta plus rien, à peine l'impression d'avoir rêvé. Ellen secoua la tête, comme au sortir d'un mauvais songe. Elle fit lentement demi-tour et regagna l'autre bout du parking. L'air piquant lui fit du bien et elle avait presque chassé cette mauvaise sensation lorsqu'elle monta dans la Ford.

Elle claqua la portière et soupira.

- Ils travaillent pour Hellmann.
- Hellmann… LE Hellmann ?
- Lui-même.
- Putain !

Karl Hellmann était une sorte de légende dans le monde de la parapsychologie. Enfin, cela remontait principalement à une douzaine d'années, lorsqu'il œuvrait dans le domaine de la recherche psychique au Psychophysical Research Laboratories de Princeton. A cette époque, il avait créé le Dream Lab – le laboratoire des rêves - et mis au point un protocole

de privations sensorielles permettant d'induire des états seconds propices à la télépathie. Dénommé *Ganzfeld*, ce protocole était encore utilisé par les chercheurs en parapsychologie du monde entier. Fort de ses succès, Hellmann avait été sollicité par la Navy et la CIA pour effectuer une expérience de transmission de pensée dont l'un des sujets se trouvait enfermé dans un sous-marin atomique, perdu au milieu de l'océan Atlantique. Personne ne connaissait le résultat de cette expérience militaire et Hellmann disparut de la circulation peu après, happé par l'armée. Ellen savait qu'il avait été placé sur le programme Stargate, car son mari travaillait avec lui. C'était juste avant sa mort.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Lenny en désignant ce que Ellen serrait entre ses mains.

- Un cadeau d'Hellmann.

Tandis que Lenny démarrait la voiture, Ellen ôta ses gants et entreprit de déballer le paquet. Elle déchira le papier kraft, dégageant un vieux carnet de cuir à la couverture usée et tachée par les ans. Ellen laissa le bout de ses doigts flotter sur la peau tannée par le temps.

Lenny lançait la Ford dans la longue descente vers la côte. Tout en conduisant, il jetait de fréquents coups d'œil vers le carnet.

- Qu'est-ce que c'est ?

Ellen l'avait ouvert à la première page. Un titre se détachait à l'encre noire sur le vélin jauni du papier.

- Du latin. *Inferno Primus* – Enfer Premier.

- Et bien, ça promet !

Ellen effeuilla rapidement l'ouvrage jusqu'à la dernière page. Un post-it avait été glissé au dos de la dernière feuille : « J'espère que ton latin n'est pas trop rouillé. Appelle-moi. Karl ». Suivait son numéro de téléphone.

Ellen ferma les paupières un instant. Le nom d'Hellmann agissait comme un sésame, ouvrant des portes qu'elle avait cru scellées depuis des années. Trop de souvenirs remontaient à la surface de sa mémoire, comme des fantômes tirées des limbes par quelque mauvais sort. Des souvenirs liés à son mari, à la peine qui l'anéantit presque totalement suite à son décès.

Un brutal crissement de pneus la ramena à la réalité ; Lenny lançait la Ford dans les courbes de la descente avec entrain.

- Heu… Lenny, on n'est pas si pressé !

- Si on veut chopper la navette de 17 heures 30, faut pas traîner.

Arrivé au bas du mont Palomar, Lenny engagea la voiture sur la nationale 74. Une heure plus tard, ils arrivèrent dans les faubourgs de Los Angeles.

Ils réussirent à attraper le vol de 17 heures 30 pour la côte Est. Lenny s'endormit aussitôt après le décollage. Ellen, assise dans le siège voisin, regardait le Pacifique offrir le miroir de son immensité incandescente au soleil couchant. Puis le Boeing vira vers l'est, vers la nuit. Les lumières naissantes de la mégapole disparurent en arrière, hors de vue, laissant la place à l'obscurité du désert.

Ellen avait retardé autant qu'elle le pouvait la confrontation avec son passé. Elle savait, elle connaissait trop bien Hellmann pour savoir que le paquet qu'il lui avait fait remettre était une porte vers un autre univers, et que le sien allait voler en éclat.

La phrase fétiche d'Hellmann lui revint en mémoire, tel un flash sarcastique émergeant du passé pour la railler : « S'il y a une seule certitude en ce bas monde, Ellen, c'est que l'on n'échappe pas à son destin ».

Elle ne pouvait plus décemment reculer. Avec un soupir, elle alluma la veilleuse au-dessus de sa tête, extirpa le carnet de son sac et l'ouvrit. Le titre – *Inferno Primus* – s'inscrivit dans son esprit en lettres de feu. Il était clair qu'il avait été rajouté à la hâte en cours de rédaction. Son lettrage, tracé à la plume d'une façon trop appuyée, renfermait une énergie angoissée qui transparaissait dans chaque trait, chaque courbe, s'incarnait dans les espaces et les liaisons. Elle ferma les yeux un instant, un minuscule instant qui permit à son intuition profonde d'émerger. Mais c'était inutile ; elle savait déjà, depuis l'échange de regard avec l'agent Warren, qu'à la lecture de ce carnet, sa vie ne serait plus jamais pareille.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 5

## Jeudi 19 Décembre, Boston, siège central de la Norstrom Offshore…

Situé dans Roosevelt Avenue, au beau milieu du quartier des affaires, l'immeuble en verre et acier de la Norstrom Offshore projetait son arrogance géométrique vers le ciel comme une moderne tour de Babel.

Située au cinquante sixième étage, la salle du conseil d'administration était à l'avenant du building abritant la société : immense et froide. Une table en épais verre trempé noir trônait dans la pièce tel un navire futuriste. Assis autour à intervalles régulier, une vingtaine d'hommes en costumes coûteux devisaient tranquillement entre eux, tuant le temps en attendant leur directeur général.

Les murs gris pâle étaient décorés de cadres représentant les diverses possessions du groupe dans le monde. Des terminaux pétroliers, des plate-formes de forage, des navires à la longueur démesurée, chacune de ces photographies chantait les louanges de l'exploitation pétrolière.

Aucune chaleur ne régnait dans ce décor, encore moins de style, uniquement une efficacité froide, dure, impitoyable, à l'image des hommes occupant les lieux.

Parmi les associés présents, un seul ne parlait pas. Malgré le fait qu'il soit assis à la même table que les autres, il semblait coupé du monde. Personne ne devisait avec lui, ni même ne semblait s'intéresser à lui, et cet état de fait lui allait parfaitement.

Niclos de Angelis était le doyen du conseil d'administration de la Norstrom Offshore. Agé de soixante-douze ans, c'était un homme petit et sec, à l'élégance raffinée dont l'épaisse crinière blanche accrochait l'éclat des lampes halogènes savamment réparties dans le faux plafond de la salle. Son visage curieusement peu ridé pour son âge avancé, ne reflétait aucune expression tandis qu'il observait ses condisciples. Même son regard semblait lisse. Pourtant, si ces derniers avaient pu connaître les pensées qui agitaient leur aîné, ils auraient été horrifiés, mais de Angelis avait une

longue pratique dans l'art du faux-semblant. Rien ne transparaissait de sa personne et cela servait ses plans à merveille.

Tandis qu'il observait ces hommes au visage lourd, animé par l'unique passion de l'argent, son esprit vagabondait sur les circonstances l'ayant amené à ce point précis de sa vie, cette cruelle ironie d'un destin qu'il croyait tracé avant même sa naissance. Il était né dans ce milieu de rapaces qui vidaient la terre de son sang noir pour s'enrichir et s'apprêtait maintenant à renier tout ce qui avait fait sa vie, l'avait construit, porté, enrichi encore plus pour finalement consommer sa déchéance. Car au crépuscule de son existence, on lui avait volé son bien le plus précieux, non pas l'argent – la richesse matérielle était une constance familiale depuis des générations - mais le pouvoir. Et cela, il ne pouvait le pardonner.

Un mouvement du côté de la porte attira son attention ; son regard acéré se posa sur le personnage massif qui faisait son entrée. Gert Scheller, le directeur général de la Norstrom, traversa la pièce d'un pas étonnamment vif pour sa carrure et vint s'asseoir dans le seul fauteuil resté vide jusqu'ici, en bout de table. Il croisa les doigts devant lui et attendit que le silence se fasse peu à peu. Les conversations moururent ; tous les regards se tournèrent vers lui. Scheller fixa chacun des administrateurs droit dans les yeux, un bref instant. Excepté de Angelis, qu'il survola comme s'il n'existait pas. Dès qu'il fut certain d'avoir capté toute l'attention, il commença.

- Messieurs, il y a exactement six ans, nous avons lancé un projet terriblement ambitieux, probablement le plus téméraire de l'histoire pétrolière. Durant ces dernières années, cette entreprise nous a tenus en haleine, et aujourd'hui, elle arrive à son terme.

Scheller marqua une courte pose avant d'enchaîner.

- La rumeur va vite et je suis sûr que vous êtes tous au courant de la bonne nouvelle. Mais je tenais à vous l'annoncer personnellement et de façon officielle : notre toute nouvelle et révolutionnaire plate-forme pétrolière Titan est enfin terminée.

Une rumeur d'approbation vint sustenter les paroles du DG, dont les lèvres épaisses s'étirèrent sur un large sourire.

A l'autre bout de la longue table, Niclos de Angelis observait l'homme qui lui avait ravi son siège avec le détachement qui sied aux grands manipulateurs. Bien qu'il éprouva un ressentiment extrême à l'égard de son

rival, pas une émotion ne traversa son visage. Dans le monde où il vivait, toute manifestation physique d'agressivité était à proscrire formellement, même un simple regard. Seule la finesse permettait d'évoluer vers les buts choisis. Et les siens, parfaitement définis, seraient bientôt atteints. Au détriment de ses condisciples ici présents et en particulier de Gert Scheller.

- Le gisement sur lequel Titan est implantée, le champ pétrolifère d'Hibernia, vous le savez, est estimé à environ six milliards de barils, soit un chiffre d'affaire au cours actuel du brut d'environ trois cents milliards de dollars.

Tandis que le DG discourait, de Angelis observait les hommes assis à la table. Pas un qui ne suintait d'une écœurante autosatisfaction, non par fierté d'avoir réalisé quelque chose de remarquable – et la plate-forme pétrolière l'était à bien des égards - mais parce que chacun d'entre eux savourait par avance ses propres bénéfices à venir. Dans un futur proche, sauf problème grave, la cotation en bourse de la Norstrom Offshore allait grimper en flèche, c'était inéluctable. Les analystes s'entendaient déjà sur un triplement de valeur du titre.

- Notre accord avec le gouvernement canadien nous accorde l'exclusivité totale d'Hibernia sur les trente prochaines années, ce qui, au vu du rythme d'extraction de notre plate-forme révolutionnaire, nous garantit d'arriver au terme des réserves réelles, qui sont, comme vous le savez, toujours supérieures aux prévisions de nos experts en prospections.

Ce que Gert Scheller omettait de rappeler dans son euphorisante homélie, était la clause d'annulation du contrat liant la Norstrom au propriétaire du champ d'Hibernia, autrement dit, l'état canadien. Cette clause faisait état d'un quota annuel minimum à respecter, faute de quoi, la concession serait remise sur le marché et accessible au conglomérat le plus à même de pomper efficacement l'or noir. C'était une pratique courante dans le domaine de l'exploitation pétrolière. On ne pouvait en vouloir au gouvernement canadien de profiter de l'aubaine financière, puisqu'il toucherait un pourcentage sur chaque baril rempli, ni d'en faire profiter sa population. Les retombées économiques dans la région seraient énormes. L'exploitation de la plate-forme drainerait un flux important de sous-traitants. De nombreux partenaires du secteur privé s'étaient déjà installés, créant des milliers d'emplois dans le pays.

Or, si pour une raison quelconque, Titan ne parvenait pas au quota, la Norstrom perdrait la concession. Le manque à gagner pour la compagnie serait considérable, mais il y aurait plus grave. Les conditions d'exploitations régnant sur ce champ pétrolifère si particulier étant uniques au monde, la plate-forme avait été construite spécifiquement pour Hibernia. Cela impliquait qu'elle ne serait pas utilisable ailleurs. L'investissement le plus cher de l'histoire pétrolière – très exactement deux milliards de dollars - serait une perte sèche dont la compagnie ne se relèverait pas.

Si cela devait arriver, les personnes assises autour de cette table perdraient beaucoup d'argent, peut-être même tout pour certain. Y compris lui-même. Mais cette dernière réflexion ne l'effleurait même pas. Sa richesse personnelle était bien au-delà de ces basses considérations matérielles.

Si tout se déroulait comme on le lui avait promis, dans exactement cinq jours, le compte à rebours final serait déclenché.

Sa vengeance était en marche.

Pour la première fois de la soirée, Niclos de Angelis se permit un sourire. Si certains le remarquèrent, ils mirent cela sur le compte de l'euphorie générale.

Rien n'était plus faux.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 6

**Vendredi 20 Décembre, plate-forme pétrolière Titan…**

A quatre vingt mètres au-dessus des flots gris de l'Atlantique nord, l'aire d'appontage de la plate-forme pétrolière était un lieu plein d'agitation. Une petite foule d'hommes équipés de combinaisons de survies rouge vif embarquait en bon ordre dans trois énormes hélicoptères Super Puma frappés du logo noir et or de la Norstrom.

Les hommes étaient heureux de rentrer chez eux. Malgré le sifflement atroce des turbines qui déchirait les tympans, le vent violent et froid qui giflait les visages, ils souriaient, plaisantaient en pensant aux réjouissances familiales qui les attendaient.

Lorsque le pilote du premier Super Puma embraya le rotor, de sourdes vibrations vinrent s'ajouter au vacarme des moteurs que le vent, malgré sa violence, ne parvenait pas à dominer. Le gros hélicoptère s'arracha de la zone d'appontage avec une facilité déconcertante pour sa masse et grimpa à l'assaut du ciel, emmenant sa cargaison humaine vers des contrées plus hospitalières.

Deux étages plus haut, bien à l'abri derrière les épaisses baies vitrées du Central-Opération, Marc Deville, l'ingénieur en chef de la plate-forme, observait la noria des hélicos évacuer son personnel vers l'île de Terre Neuve.

On était quatre jours avant Noël, et les ingénieurs et techniciens qui travaillaient sans discontinuer depuis des mois sur la plate-forme avaient bien gagné les quelques jours de repos que la compagnie leur avait accordés.

A l'ouest, le soleil couchant irisait l'océan d'une longue bande de métal en fusion.

Deville observait la mer sans mot dire. L'ingénieur en chef de Titan était un solide gaillard d'origine canadienne, bâti comme le bûcheron qu'avait été son père. Cependant, même sa robuste constitution ne le préservait pas des

dégâts dus à un stress prolongé. Son visage que l'on aurait dit sculpté dans le granit par quelque artiste primitif aurait pu refléter une sorte de beauté brute si ce n'était les ravages que la fatigue avait causés. D'ordinaire calme et serein, sa physionomie affichait les stigmates d'un excès de tension nerveuse trop longtemps endurée. En trente années de vie passée au service de l'industrie pétrolière, Deville n'avait jamais été aussi fatigué, aussi miné par les soucis, les problèmes incessants, les responsabilités écrasantes auxquels il devait faire face depuis le début de la construction de la plate-forme pétrolière.

Un tic nerveux agitait sa paupière gauche tandis qu'il observait le dernier Puma quitter le bord et s'éloigner dans la lumière rasante, frêle silhouette qui ne fut bientôt plus qu'un petit point perdu au-dessus de l'immensité liquide.

Deville laissa monter du plus profond de son être un long soupir. Sa carcasse épuisée s'affaissa imperceptiblement. Le départ du personnel aurait dû ouvrir une parenthèse de repos dans le planning chargé des essais à la mer de la plate-forme. Malheureusement, un événement très inattendu avait perturbé cette promesse de répit.

Tard hier soir, alors qu'il s'apprêtait à se coucher, Deville avait reçu un appel sur son téléphone-satellite personnel émanant de Niclos de Angelis, l'ancien PDG de la compagnie, rétrogradé au rang de simple associé pour de sombres raisons - d'après ce que l'on murmurait, il avait laissé entrer les loups dans la bergerie en cherchant des investisseurs pour augmenter le capital de sa société et s'était fait débarquer par le nouveau conseil d'administration.

Quoiqu'il en soit, de Angelis lui avait demandé de lui rendre un service plutôt étrange, consistant à permettre la venue de deux personnes sur la plate-forme pendant Noël. Cette requête venait à l'origine du département américain de la défense, qui recherchait un endroit isolé, complètement coupé du monde pour mener à bien une expérience de parapsychologie. Pendant la période de Noël, la plate-forme serait en équipe réduite avec seulement cinq membres d'équipage, lui y compris, ce qui était des conditions parfaites pour mener cette expérience à bien, lui avait expliqué l'ancien PDG.

Deville avait refusé tout net - il avait assez de soucis comme ça - jusqu'à ce que de Angelis lui rappelle que l'US Navy avait très généreusement

prêté huit de ses plus gros remorqueurs – ceux construits pour tracter un porte-avion géant en panne de machines - pour remorquer Titan jusqu'à sa position actuelle, à trois cents kilomètres au large de Terre Neuve. On ne pouvait décemment leur refuser ce petit service. Tout cela devait bien entendu rester confidentiel. Deux jours, pas plus, et les deux personnes repartiraient comme elles étaient venues, ni vues ni connues, avant même le retour de l'équipage.

Comme avait expliqué de Angelis, refuser ce service à l'armée américaine pourrait se révéler lourd de conséquence, surtout s'il fallait à nouveau déplacer les six cent mille tonnes de la plate-forme vers, par exemple, un gisement plus prometteur.

Le soleil était maintenant passé sous l'horizon et l'océan prenait une teinte aussi sombre que ses pensées. Il était responsable de la plus grande plate-forme pétrolière au monde. Qui se trouvait, de par sa situation géographique, être aussi la plus dangereuse.

En contemplant la masse liquide presque noire qui l'entourait sur trois cent soixante degrés, Deville ne pouvait empêcher un mauvais pressentiment de prendre vie délicatement dans son esprit. Peut-être était-ce une des conséquences de la fatigue ? Mais, en fin de compte, il ne croyait guère à cette explication par trop simpliste. Des milliers de choses le chagrinaient, cependant les plus importantes concernaient sa récente conversation avec de Angelis. Son instinct lui dictait que le vieux roublard ne lui avait pas tout révélé de cette affaire. Et puis, il y avait ce trou du cul envoyé par la compagnie, Carson Mc Pherson, un soit-disant cadre supérieur de la Norstrom, arrivé comme par hasard ce matin même par le Super Puma navette de neuf heures. Il lui avait été d'emblée antipathique. C'était le genre de connard suffisant que Deville détestait par-dessus tout. Il n'avait en général aucune patience pour ce genre de personnage. Dans son état de fatigue actuelle, encore moins. Les prochains jours risquaient fort d'être tendus. C'était un euphémisme pour dire qu'il s'attendait à quelques complications.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 7

**Samedi 21 Décembre, Princeton, New Jersey…**

Les yeux perdus dans la nuit, Ellen Menken se tenait devant l'une des hautes fenêtres à guillotine de son vaste appartement. Dehors, de gros flocons tombaient doucement dans la lumière diffuse des lampadaires, virevoltant au gré des courants d'air qui fouettaient les trottoirs de Jefferson street. Mais Ellen ne les voyait pas. Son esprit survolté était trop occupé à tenter de digérer ce qui s'était passé ces dernières heures. Et les implications que cela entraînait.

Derrière elle, une bûche craqua dans la cheminée, propulsant une gerbe d'étincelle qui s'évanouit comme un fantôme dans la pénombre du salon.

Posé sur une table basse en acajou près de la cheminée, le vieux carnet relié de cuir semblait animé d'une vie propre dans la lumière tremblotante des flammes. Il était comme une écorce, renfermant en ses pages jaunies, calligraphiées par une main tremblante, le plus terrifiant des récits.

Ellen ferma les yeux.

Inferno Primus.

Enfer premier. C'était bien l'Enfer qu'avaient connu ces malheureux moines, isolés dans ce monastère perdu en plein désert.

Qu'avaient-ils rencontré là-bas ?

Comme tout scientifique, avant même d'envisager l'idée d'une quelconque intervention mystique, elle cherchait en premier lieu une explication logique. Il y en avait peut-être une. Ténue, certes, mais possible. Elle se raccrochait à cette idée comme un naufragé à une bouée.

Car s'il devait s'avérer qu'aucune rationalité n'intervenait dans ce récit, cela voudrait dire que le Diable existe. Et Ellen, qui n'était pas croyante, pas au sens religieux du terme, n'était pas prête à envisager une telle éventualité.

Dehors, les tourbillons de neige redoublèrent d'intensité, tombant en rangs serrés, engloutissant la rue, les trottoirs et les voitures garées dans une

ouate cotonneuse. Une camionnette passa doucement, son conducteur tentant de garder le contrôle de son véhicule malgré la chaussée glissante. Son échappement créait un nuage de vapeur qui s'épanchait dans la froideur nocturne tel un djinn facétieux, un esprit surgi du passé, peut-être celui d'Hellmann, venu la narguer après toutes ces années.

Ces années qu'il lui avait fallues pour se reconstruire.

Ellen frissonna, secoua la tête comme pour chasser ses idées noires. Elle se détourna de la fenêtre et avec des gestes mécaniques, s'approcha de l'âtre dans lequel elle remit une bûche.

La vigueur renouvelée des flammes éclaira le carnet posé devant elle, sur la table basse. Elle le saisit, laissa un instant courir ses doigts délicats sur le cuir usé de la couverture. Elle poussa un soupir et releva la tête. Son regard erra dans la pièce. Autour d'elle, les ombres lui parurent épaisses. La chaude intimité de son appartement cossu s'était évaporée, laissant place à un malaise lui enserrant les tripes tandis que ses certitudes vacillaient comme les flammes dans la cheminée.

Ses yeux se posèrent sur le téléphone, trônant sur une desserte en bois précieux, près de la porte à double battant. L'appareil semblait la narguer, la défier de l'utiliser, d'appeler Hellmann et d'en finir avec ses interrogations. Elle en brûlait d'envie, mais redoutait les révélations que ne manquerait pas de lui faire son ancien mentor, elle en était certaine, et qui remettraient probablement en question tout son travail universitaire.

Etait-elle prête à jeter au panier des années de recherches ? Quelle saveur auraient ses travaux lorsqu'elle connaîtrait les avancées d'Hellmann ? L'armée disposait des meilleurs outils de recherche, des meilleurs cerveaux, appâtés par des crédits pratiquement illimités. Il était évident que les recherches militaires de son ancien mentor étaient à des années lumières des siennes. Le fait même d'avoir découvert ce carnet le prouvait. Ellen était l'une des chercheuses les plus à la pointe de la recherche parapsychologique mondiale, et n'avait jamais été en possession d'un document d'une telle qualité.

S'il s'avérait qu'il était authentique, bien entendu, mais de cela, elle ne doutait pas.

Ce qui engendrait un problème à la fois simple et cruel : tout ce que lui révèlerait Hellmann serait sous le sceau du secret militaire ; elle ne pourrait en faire mention nulle part, ni même l'utiliser pour ses propres travaux.

Mais elle saurait. Elle saurait que la parapsychologie avait fait un incroyable bond en avant, dont elle ne profiterait pas, tandis qu'elle resterait confinée dans ses recherches dont la finalité lui apparaîtrait insignifiante.

Peut-être qu'en jouant finement, pourrait-elle donner une nouvelle et discrète orientation à son travail, sans révéler quoi que ce soit risquant de l'amener devant un tribunal. Mais, de toute manière, le manque d'argent la laisserait loin derrière.

Peut-être valait-il mieux ne rien savoir ?

Foutaise, ma Vieille, et tu le sais très bien, pensa-t-elle.

Il y avait bien entendu une autre solution – éminemment détestable - mais qu'elle ne pouvait rejeter : travailler pour l'armée. Elle n'était pas dupe ; si Hellmann la faisait surveiller, l'avait contactée en lui offrant à lire le carnet, ce n'était pas par bonté d'âme. Il aurait une proposition à lui faire.

Aurait-elle la force de la rejeter ?

Elle avait toujours détesté les militaires, leur goût immodéré du secret, leurs buts inavouables.

Vendrait-elle son âme au Diable ?

Elle espérait bien que non, mais, en son for intérieur, elle n'en était pas aussi sûre.

Ellen fixa le téléphone une nouvelle fois ; elle ne pourrait pas reculer éternellement la confrontation. A quoi bon tergiverser ? Elle se leva et se dirigea d'un pas décidé vers le téléphone lorsqu'un cri déchira le silence.

Ellen se précipita hors du salon, courut dans le couloir et ouvrit à la volée la porte de la chambre de son fils.

Dressé dans son lit, Matthias tremblait de tous ses membres, son délicat visage reflétant l'empreinte de son cauchemar récurrent.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 8

OceanofPDF.com

**Lundi 23 Décembre, montagnes Appalaches, état de Virginie…**

Une froide pénombre rampait insidieusement sous le couvert de la forêt à mesure que le soleil descendait vers l'horizon. Des écharpes de brume grisâtre se levaient lentement de la terre gorgée des récentes pluies, se répandant entre les troncs sombres qui parsemaient la pente comme une armée figée par le temps et l'ennui. Curieusement, il n'avait pas encore neigé cette année sur les Appalaches, mais on sentait que le froid prendrait bientôt possession de la région toute entière.

Un chemin sinueux mais étrangement bien entretenu serpentait au milieu des fougères et des sapins peu à peu gagnés par l'obscurité. Un puissant véhicule tout terrain de l'armée le gravissait vers le sommet en rebondissant sur ses suspensions. Le Hummer roulait trop vite, secouant sans ménagement ses deux occupants, mais le chauffeur, les yeux rivés sur sa route et les mains crispées sur le volant, n'avait apparemment aucune intention de ralentir. L'homme assis à son côté se cramponnait à la solide poignée de maintien passager tout en serrant son fusil M-40 entre ses genoux et sa main libre. Il faisait bien attention à ce que la lunette de visée ne vienne rien heurter qui puisse la dérégler.

Le conducteur immobilisa son engin au sommet d'une petite butte, coupa le moteur, ouvrit lentement sa portière et descendit avec précaution. Il fit quelques pas en direction du plateau qui s'étirait au sommet de la colline qu'ils venaient de gravir. Ils étaient encore bas sur la pente, assez loin de l'Iron Peak, de sorte que le plateau paraissait enchâssé de toute part par une multitude de sommets.

La vue qui s'offrait à eux était pour le moins insolite. Le plateau, d'une superficie d'une centaine d'hectares, était recouvert d'un champ de mâts en treillis métallique – trois cent soixante pour être exact - d'une quarantaine de mètres de hauteur chacun. Un œil averti en aurait déduit qu'il s'agissait d'antennes, mais d'un type totalement inédit.

L'homme observa un instant l'étendue plate à l'œil nu, tentant d'y déceler un mouvement quelconque. Son compagnon le rejoignit sans bruit, son fusil tenu à deux mains en travers du corps, à la manière des tireurs d'élite.

Le chauffeur porta une paire de puissantes jumelles Zeiss à ses yeux et commença à balayer la zone devant lui. Son regard acéré glissa lentement sur la première rangée d'antennes, puis la suivante, et ainsi de suite.

Lorsqu'il eut examiné visuellement chaque parcelle du plateau, il laissa retomber ses jumelles sur son torse et sortit d'une sacoche pendue à sa ceinture un petit appareil électronique. En moins d'une minute, il avait intégralement scanné au détecteur de mouvement le plateau, sans aucun résultat significatif. Il remit le détecteur dans sa sacoche et rabattit la fermeture à velcro d'un mouvement agacé.

- Que dalle. Encore une fausse alerte.
- Tu t'attendais à quoi ?
- Un peu d'action pour changer.

L'insigne des commandos Delta ornait les manches de leur parka au niveau des épaules.

Il était absolument inhabituel de voir des soldats de cette qualité garder un complexe militaire, ce qui en disait long sur le degré de confidentialité des recherches menées ici. Les deux hommes en étaient bien conscients, et, en bons militaires, ils redoublaient de vigilance afin d'être dignes de la tâche que l'on attendait d'eux. Mais ils s'ennuyaient à mourir.

Le tireur avait épaulé son fusil de haute précision et observait maintenant la zone à travers sa lunette de visée Bushnell. Le champ de vision était plus étroit que celui des jumelles Zeiss de son camarade, mais la focale plus puissante. Bien campé sur ses deux jambes, l'arme calée au creux de son épaule, il balayait méthodiquement le champ d'antenne. Quelque chose avait été repérée par les détecteurs de mouvements fixes, placés à intervalle régulier sur tout le périmètre, de sorte que rien de vivant plus gros qu'un renard ne puisse passer sans être détecté. Mais rien d'humain n'avait franchi les limites. Il baissa le canon.

- Probablement un daim, ou une biche qui aura détalé à notre arrivée.

La zone dont ils avaient la charge était, en quelque sorte, la face émergée de l'iceberg. Sous leurs pieds, creusé au cœur de la roche, se trouvait un énorme complexe entièrement souterrain, établi dans une ancienne base du NORAD héritée de la guerre froide, ce qui expliquait son aménagement au cœur de la montagne, censé la protéger d'une attaque nucléaire soviétique directe. Le centre de recherche scientifique militaire interarmes avait récupéré cette immense base en 1995 pour y implanter son laboratoire sur les recherches paranormales. L'isolement géographique du centre, ainsi que son confinement souterrain, avait semblé parfait au directoire du comité scientifique militaire lors de la phase initiale de recherche d'un site adéquat

pour le programme Energia. L'institut 166, comme on l'avait baptisé, était coincé entre l'Iron Peak et le Shenandoah national park, dans les montagnes Appalaches, à seulement deux heures de route de Washington, par la nationale 212, ce qui était un autre avantage.

Le complexe avait été réaménagé en moins de deux ans. De l'extérieur, rien ne paraissait différent de la précédente base du NORAD, excepté le champ d'antennes.

Le tireur d'élite replaça les caches obturant sa lunette de visée et reposa son arme au creux de son bras. Les deux hommes observèrent la zone en silence quelques instants. Si la recherche visuelle n'avait rien donné, ils laissaient maintenant opérer leur système auditif.

Et leur sixième sens. Durant leur longue et périlleuse carrière militaire qui les avait amenés à côtoyer pratiquement tous les points chauds de la planète ces dix dernières années, ils avaient appris à développer leur intuition et à s'y fier.

Leur lente respiration formait de petits nuages de condensation devant leurs narines tandis qu'ils inspiraient et expiraient silencieusement, tous leurs sens aux aguets. Le soleil se couchait et il commençait vraiment à faire froid.

Finalement, le chauffeur extirpa une petite radio portable de sa poche et la porta à son visage.

- PC, Chacal 6, fausse alerte, je répète, fausse alerte. Nous rentrons.

Sans échanger le moindre mot, les deux soldats firent demi-tour et rejoignirent le Hummer. Leur tour de garde s'achevait, et tandis qu'ils redescendaient le chemin cahoteux, le chauffeur ne pouvait s'empêcher de penser au fait qu'il préférait de loin arpenter les espaces grandioses des Appalaches dans l'inconfort d'un véhicule tout terrain spartiate et le froid et l'humidité des montagnes, que d'être en repos dans le complexe souterrain. Non qu'être enfermé au cœur même d'une montagne lui posait un problème particulier ; il n'était pas claustrophobe et la base souterraine recelait un confort matériel digne d'un bon hôtel. Ses concepteurs avaient même poussé le souci du détail jusqu'à régler minutieusement la température et le degré d'hygrométrie pour convenir parfaitement au corps humain.

Non, ce qui le dérangeait n'était pas en rapport avec le fait que la base soit enterrée sous la montagne, mais plutôt par ce qu'elle recelait. Les êtres qui étaient au cœur du programme Energia, bien qu'il ne les côtoyait que très

rarement, lui causaient un malaise qu'il aurait pu appeler, s'il avait été plus coutumier de ce sentiment, de la peur.

*

A trois cents mètres sous le niveau du plateau aux antennes, au cœur même de la roche, la vie battait son plein dans la base souterraine nommée « Institut 166 ».

Dans les quartiers de haute sécurité réservés aux hôtes psy, existait un secteur de confinement total, dont peu de personnes avaient accès.

Le docteur Karl Hellmann, en temps que directeur exécutif du projet Energia, était l'une d'entre elles. Il se tenait bien droit, les mains croisées derrière le dos, devant l'une des cellules de contention et contemplait par la vitre blindée le nouveau « classe 3 » avec un mélange de satisfaction et d'appréhension.

L'homme était assis au milieu d'une pièce ronde de trois mètres de diamètre sans la moindre ouverture hormis la baie d'observation en plexiglas incassable. Il était enchâssé dans une sorte de carcan qu'on aurait dit taillé dans un bloc d'ébène. Il ne s'agissait pourtant pas de bois précieux, mais d'un métal aux propriétés spéciales, parcouru par un champ électromagnétique qui en renforçait les liaisons moléculaires, le rendant ainsi imperméable à toute force psychique, aussi puissante soit-elle. C'est Hellmann lui-même qui avait inventé cette camisole, suite à une série d'accidents causés par des « Classe 3 » en phase de démence. Le principe en était fort simple, encore fallait-il connaître le fonctionnement du cerveau humain, et plus précisément le mode d'action des ondes psychiques, chose qui n'avait plus guère de secret pour Hellmann.

Le scientifique était satisfait. Le protocole d'acquisition avait été respecté à la lettre, bien que cela se soit révélé superflu, le sujet ayant épuisé toute son énergie psychokinétique quelques heures plus tôt. Non sans dégâts collatéraux, malheureusement : un infirmier était mort. Mais au moins, il ne s'agissait pas de l'un de ses hommes, et Hellmann en était soulagé. Leur nouvel hôte était maintenant sous contrôle, et si personne ne faisait d'erreur, il n'y aurait pas d'autre accident.

- Alors, qu'en pensez-vous ?

Hellmann se tourna vers le nouveau venu, un homme grand et sec d'une cinquantaine d'années, très élégant dans son complet à deux mille dollars. Il dominait Hellmann d'une bonne tête et le regard d'aigle qu'il dardait sur le scientifique ne s'accommodait pas de la moindre once de sympathie, ce qui, finalement, correspondait parfaitement à ses fonctions. Christopher Vaugh était un austère mais non moins éminent membre du gouvernement, l'un de ces hauts fonctionnaires totalement dévoués au système qui l'avait façonné avec tant de rigueur et d'efficacité. Il servait de liaison entre l'institut, le ministère de la défense et les quelques industriels impliqués dans le programme.

Hellmann se permit un léger sourire en reportant son regard sur le « Classe 3 ».

- Notre nouveau pensionnaire paraît fort prometteur.

- Quand sera-t-il prêt ?

- Hé bien… nous devons d'abord évaluer parfaitement ses capacités. Comme vous le savez, ce n'est pas la partie la plus difficile. Ce qui nous a toujours posé problème, jusqu'ici, c'est de déterminer avec exactitude le « facteur déclenchant ».

- Je croyais qu'il suffisait de les mettre en colère pour que… ça arrive ?

- Ce n'est malheureusement pas aussi simple. Les pouvoirs psychokinétiques des « Classes 3 » sont puissants. Eux-même ne savent pas comment ils les déclenchent, et la plupart deviennent fous en réalisant ce qu'ils sont capables de faire. Nous avons affaire à des esprits malades. Dans leur genre, ce sont des génies, mais des génies à la raison déficiente. Il est impossible de communiquer avec eux de façon normale, ce qui veut dire qu'il est impossible de suivre un protocole de recherche standard. Nous devons improviser en permanence, nous adapter, compter sur notre intuition et… un petit peu de chance. Cela en agissant avec grande prudence. J'ai déjà perdu cinq de mes assistants.

Vaugh contracta involontairement les mâchoires.

- Mais ne vous tracassez pas, reprit Hellmann. Nous ne l'emploierons pas pour la première phase. Les autres sont au point, Igor est prêt et…

- Oui, ce… psychopathe. Etes-vous bien certain de le contrôler ? le coupa Vaugh.

Hellmann marqua un temps d'hésitation avant de répondre.

Igor Gogolov était un cas spécial, très certainement unique au monde. Il était la pierre d'achoppement du programme, et par la même, indispensable. Quant à le contrôler, hé bien… personne ne le pouvait. A bien y réfléchir, c'était totalement effrayant. Mais Hellmann n'avait pas le choix.

L'instabilité mentale d'Igor était apparue peu à peu, à mesure que le programme Energia avançait. Ces derniers temps, elle avait empiré. Hellmann n'y pouvait rien, si ce n'était espérer qu'elle tienne encore quelques jours. Car dans quarante huit heures, si tout se déroulait comme prévu, un nouveau « Classe 4 » aurait émergé et prendrait la place d'Igor.

Energia sera à ce moment devenue une arme opérationnelle.

La plus formidable arme de tous les temps.

La plus terrifiante aussi.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 9

Hellmann entraînait Vaugh dans les couloirs de l'institut en direction de la « salle du trône ». Sur leur passage, les rares membres du personnel qu'ils croisaient faisaient un léger signe de tête à Hellmann en guise de salut.

Les deux hommes entrèrent dans un ascenseur. Hellmann appuya sur la touche indiquant le chiffre 2. Vaugh se tourna vers lui tandis que la cabine les emmenait vers le haut.

- Et le docteur Menken, vous êtes certain qu'elle viendra ?
- Je la connais bien. Elle était mon élève dans le temps, ne l'oubliez pas.
- Admettons. Mais si elle refuse d'emmener son fils ?
- Laisser Matthias seul pour les fêtes de Noël ? Vous savez bien qu'elle ne fera pas une chose pareille.
- Et s'il était malade ?
- Matthias ne peut pas être malade.
- Comment pouvez-vous en être si sûr ?

Vaugh marqua une pause, puis reprit, sur un ton qui aurait presque pu passer pour une excuse.

- Oui, c'est vrai… j'oubliais.

Hellmann et Vaugh sortirent de l'ascenseur, enfilèrent un corridor brillamment éclairé. Après quelques détours, ils parvinrent à une zone sécurisée, délimitée par une épaisse porte blindée. Il n'y avait aucun garde pour en bloquer l'entrée. L'ordinateur central suffisait. L'Institut 166 était l'un des centres de recherche les plus informatisés au monde. Ses concepteurs avaient délibérément choisi de confier le maximum de tâches, dont la sécurité, aux machines. Par manque de confiance dans l'animal hautement faillible qu'était l'homme.

Voilà qui ne manque pas d'ironie, songea Hellmann, si l'on considérait que la pièce maîtresse du programme est un psychopathe totalement névrosé, autrement dit, le plus instable des êtres humains !

Le scientifique plaça son œil droit face à un objectif fiché dans le mur contigu à la lourde porte en acier. La reconnaissance par scanner de son iris ne prit que cinq secondes et la porte glissa sans bruit sur un rail,

s’escamotant dans le mur. Il entra seul dans le sas, qui se referma derrière lui.

Les concepteurs avaient choisi ce système car l’examen de l’iris est le moyen le plus sûr de reconnaître quelqu’un. Aussi fiable que les empreintes digitales, il a l’avantage de nécessiter quelqu’un de vivant pour être reconnu, à contrario d’une main coupée ou d’un cadavre.

De plus, afin d’éviter toute intrusion forcée, on ne pouvait entrer qu’un par un dans le sas.

Au bout de deux secondes, la deuxième porte s’ouvrit. Hellmann pénétra dans la salle du trône. Il fut rejoint par Vaugh quelques instants plus tard et les deux hommes s’avancèrent dans l’immense salle semi-circulaire.

Hellmann observa quelques instants deux techniciens en combinaison blanche fixer une boite de dérivation sur un grand pan de mur recouvert de câblages électriques à très haute tension. Puis son regard parcourut l’énorme volume qui avait été taillé dans le roc par des excavatrices géantes. La forme générale était celle d’un amphithéâtre dont on aurait étendu démesurément l’estrade au détriment des gradins. Ceux-ci supportaient des consoles informatiques dont chacune était équipée de plusieurs moniteurs de contrôle. Mais les sièges étaient pour l’instant vides ; l’activité de ruche était centrée ailleurs. Deux équipes d’électriciens achevaient de raccorder tout un faisceau de câbles qui couraient sous le faux plancher. Des caisses à outils et des rallonges électriques traînaient partout dans un désordre indescriptible.

Une onde de contrariété traversa l’esprit d’Hellmann, vitre réprimée ; il n’était pas homme à gaspiller son énergie pour des détails pratiques. D’autres s’en chargeaient à sa place. Lui se réservait pour les aspects grandioses, tels ce qu’ils allaient accomplir ici même très bientôt.

L’homme, au cours de son histoire, avait réalisé des choses extraordinaires. Il avait bâti les pyramides d’Égypte, inventé l’écriture, composé des musiques qui élevaient l’âme. Il avait peint des chefs d’œuvres, envoyé des hommes dans l’espace et même sur la Lune. Il avait inventé l’intelligence artificielle, il maîtrisait l’atome et bientôt la génétique. Le 20ème siècle avait vu une explosion technologique sans précédent dans l’histoire de l’humanité, exacerbée par deux guerres mondiales, plus une troisième larvée nommée guerre froide.

A la lumière de tout cela, il fallait bien admettre que l'être humain était passé maître dans l'art de tuer son prochain. Le programme Energia ne faisait pas exception à la règle, mais la transcendait. Non seulement ce qui allait bientôt se passer entre ces murs de roc serait le plus grand bond en avant de l'histoire humaine, reléguant la bombe atomique au rang de pistolet à bouchon, mais cela ouvrirait une ère radicalement nouvelle pour l'humanité. L'ère de l'Esprit. L'Esprit qui vainc la matière.

Bien sûr, il fallait en passer par un aspect militaire bien déplaisant pour un scientifique de la trempe d'Hellmann, mais, comme pour tout projet d'envergure, la fin ne justifiait-elle par les moyens ?

On avait rattaché le programme Energia au projet HAARP, à des fins techniques, mais également par souci de dissimulation.

Sur le plan technique, Energia utilisait le même système de propagation d'énergie vers la ionosphère que HAARP, d'où le champ d'antennes qui surgissait du sol de façon si incongrue en plein milieu des Appalaches.

Sur le plan du leurre, Energia utilisait HAARP à un double niveau, car HAARP était déjà un leurre en soi. Les campagnes de relations publiques du département de la défense tentaient de faire croire à l'opinion publique que HAARP – pour High-Frequency Active Auroral Research Program - était un inoffensif programme de recherche atmosphérique. Mais la réalité, sur plusieurs plans, était bien différente.

Tout d'abord, HAARP en lui-même. Seul des naïfs pouvaient penser que le département de la défense dépenserait des centaines de millions de dollars pour étudier l'atmosphère. Il s'agissait bien évidemment d'une arme. Et plus précisément d'une arme à haute énergie.

Chaque base abritant un programme HAARP – il n'y en avait que trois dans le monde - possédait son champ d'antennes, dont chacune d'entre elles était connectée à un émetteur d'un million de watts, alimenté par six turbines à gaz de trois mille six cents chevaux. La fantastique puissance ainsi dégagée – un milliard de watt - servait à propulser de l'énergie à deux cent soixante quinze kilomètres d'altitude, directement sur l'ionosphère, une couche de l'atmosphère terrestre constituée de particules ionisées hautement énergétiques.

Le bombardement énergétique d'une zone bien précise créait ainsi une sorte de miroir géant, capable de réfléchir dans l'atmosphère et jusqu'à la surface de la terre, un faisceau d'ondes ELF – Extremely Low Frequency -,

autrement dit, des ondes très basse fréquence. Cela revenait ni plus ni moins à créer un four à micro-onde géant, capable de griller avions et missiles, de brouiller toute communication radio, mais également, puisque les ondes ELF pénètrent profondément dans le sol, et par effet d'impulsion, à déclencher des tremblements de terre.

En 1991, au tout début de la première guerre du Golfe, une arme expérimentale EMP – Electro Magnetic Pulse –, utilisant la même technologie, avait été testée sur le champ de bataille. Tous les systèmes de communications irakiens avaient été détruits, mais ce n'était pas tout. De nombreux observateurs avaient été forts surpris d'apprendre que la redoutable armée de Saddam Hussein avait abandonné ses armes dans les sables du désert pour s'enfuir à toutes jambes. Hellmann n'avait aucunement participé à l'élaboration de cette arme EMP, mais il connaissait les effets néfastes des ondes basse fréquence sur le corps humain, et plus précisément sur le cerveau.

Cependant, il existait une autre application de HAARP, encore plus terrifiante.

En envoyant de grandes quantités d'énergie dans la haute atmosphère, il était possible de modifier la circulation des grands courants aériens régnant à très haute altitude, et donc d'influer très nettement sur le climat en certaines régions du globe. Et cela, bien que les modifications de la biosphère à des fins militaires soient interdites par la convention ENMOD de 1977. Bien évidemment, l'armée américaine n'était jamais freinée par ce genre de détail.

Le département US de la défense avait lancé HAARP en 1990, dont la plus récente émanation était le programme Energia.

A la formidable puissance énergétique de HAARP, Hellmann avait eu l'intelligence d'y associer la capacité psychique surdéveloppée d'un esprit humain hors norme, celui d'Igor Gogolov, appuyé par trois « Classe 3 ». Le résultat était un défi à l'imagination. Et la plus terrifiante des armes jamais inventée. En théorie du moins, car la phase opérationnelle ne devait débuter que dans quelques jours.

Malheureusement, comme tout projet d'envergure, il avait une faille, un talon d'Achille nommé facteur humain.

- Il est là, n'est-ce pas ?

Vaugh désigna d’un imperceptible mouvement du menton l’endroit le plus impressionnant de la salle. Au centre de la zone plane correspondant à l’estrade, une sorte d’énorme sphère métallique émergeait du sol dans un entrelacs tentaculaire de câbles et de tuyauteries, telle une monstrueuse pieuvre. Hellmann remarqua les détours que faisait chaque ouvrier pour éviter de passer trop près de l’endroit. Il n’y avait qu’une seule explication, qui n’avait pas échappé à Vaugh : Igor était là.

Hellmann s’avança lentement vers le devant de la sphère, où une large ouverture permettait de voir à l’intérieur. La surface interne était entièrement tapissée de demi-sphères de la taille d’un balle de golf – des capteurs électromagnétiques ultra-sensibles refroidis à l’azote liquide. Au centre exact se trouvait un large siège, dont la structure en titane était recouverte d’une assise ergonomique et pourvue de sangles de maintien en kevlar, le tout d’un noir d’ébène.

Le « trône », comme on le surnommait, était un croisement inquiétant entre un fauteuil de dentiste et une chaise de torture moyenâgeuse. Mais ce n’était pas le siège qui fascinait Hellmann.

Il était là, avachi dans le fauteuil, énorme dans sa combinaison rouge sang, sa grosse tête enfoncée dans le torse massif comme s’il n’avait pas de cou, son crane chauve luisant dans la pénombre de la sphère.

Ses yeux étaient clos. Cela ne voulait pas dire qu’il dormait. Igor pouvait rester ainsi pendant des heures, totalement coupé du monde. Ce n’était pas un état de méditation ; Igor ne faisait jamais le vide dans son esprit. Au contraire, le médium voyageait souvent et longuement en lui-même, explorant les abîmes insondables de son esprit dérangé d’où il émergeait parfois avec une lueur de folie au fond des yeux, comme s’il revenait de contrées interdites et révélatrices de vérités connues de lui seul.

Le soulagement d’Hellmann de ne pas avoir à affronter son regard fut de courte durée. Comme s’il avait senti sa présence, Igor ouvrit soudain les yeux. Le scientifique ne put s’empêcher de le dévisager, captivé par son regard tourmenté. Les iris, presque transparents, semblaient contenir un kaléidoscope de couleurs en perpétuel mouvement. L’effet était hypnotique, presque ensorcelant. Il s’était renforcé ces derniers temps, signe pathologique d’une accélération de son instabilité mentale. Il n’avait pas voulu alarmer Vaugh, tout à l’heure, mais il était inquiet. L’imminence de

l’expérience in vivo augmentait le stress du « Classe 4 », bien qu’il n’en laissait rien paraître.

- Comment te sens-tu Igor ?

- Comme Dieu avant la création du monde, répondit-il d’une voix très basse.

Comme tous les psychopathes, Igor se prenait très au sérieux.

- Voilà qui ne manque pas d’ironie, fit Hellmann d’un ton léger.

Igor ferma les paupières et replongea dans les méandres de son esprit. Hellmann en profita pour faire demi-tour et s’en aller rejoindre Vaugh. Le technocrate était resté en arrière, à dix mètres de là. Il était clair qu’il n’avait pas eu l’intention d’approcher. Hellmann ne pouvait pas lui en vouloir. Personne de censé ne souhaitait être en présence d’Igor, que ce dernier soit conscient ou bien enfermé au plus profond de lui-même.

Alors que les deux hommes repartaient vers le sas, la diffusion intérieure demanda le docteur Hellmann. Le scientifique décrocha l’appareil mural le plus proche.

- Hellmann, j’écoute.

- Docteur, un appel extérieur pour vous. Un certain docteur Menken… Ellen Menken.

Par le simple fait que les communications hertziennes ne passaient pas dans la roche, les téléphones mobiles étaient obsolètes au sein de l’institut. Ce qui était également un bien du point de vue sécuritaire. Les communications avec l’extérieure étaient donc acheminées par fibre optique jusqu’à un central téléphonique qui filtrait tous les appels pour éventuellement les relayer vers leurs destinataires, soit par téléphone filaire, soit par les haut-parleurs de la diffusion générale.

- Très bien. Notez son numéro et dites-lui que je la rappelle depuis mon bureau dans dix minutes.

- Bien monsieur.

Hellmann reposa le combiné sur son support et se tourna vers Vaugh un mince sourire aux lèvres.

- Vous voyez, inutile de s’inquiéter.

- Je dois reconnaître que vos prévisions se sont avérées exactes jusqu’à présent. Cependant…

Vaugh marqua une courte pose avant d’enchaîner.

- Ce programme est très ambitieux. Trop, aux yeux de certains. Je vous ai toujours soutenu, et cela depuis le début. Mais si votre « classe 4 », ce Igor, nous lâche, je n'ai pas besoin de vous expliquer où cela nous mènera vous et moi.

Hellmann s'abstint de lui répondre que si Igor craquait, son devenir serait le cadet de ses soucis vu qu'il serait très probablement mort. Et pas de la façon la plus agréable. Mais il se contenta de répondre calmement.

- Pour le moment, nous n'avons pas le choix. Igor est l'unique « Classe 4 » en notre possession, et très probablement le seul au monde. Pour l'instant.

Hellmann ne put s'empêcher de jeter un regard anxieux vers la sphère. Igor était trop loin pour les entendre, néanmoins, le scientifique jugea plus prudent de poursuivre la conversation en dehors de la pièce. Il plaça son œil droit devant le scanner et entra dans le sas lorsque la porte s'ouvrit. Quelques instants plus tard, les deux hommes se retrouvèrent de l'autre côté. Hellmann se plaça face à son interlocuteur et le fixa droit dans les yeux.

- L'essai in vivo que nous allons déclencher dans moins de quarante huit heures, se terminera, si tout se déroule comme prévu, par l'émergence d'un deuxième « Classe 4 ». Beaucoup plus stable celui-là. Igor n'aura alors plus aucune raison d'être.

- Que ferez-vous de lui ?

Bien que la réponse fut évidente, la question méritait d'être posée. Et Dieu sait qu'Hellmann l'avait tournée et retournée dans son esprit de toutes les façons possibles. On ne se sépare pas facilement du sujet d'expérience qui a bercé vos rêves pendant dix ans et qui vous conduira à la gloire éternelle. Mais on ne laisse pas en liberté un monstre. On ne le laisse même pas vivre.

Hellmann regarda Vaugh avec une certaine tristesse.

- Nous l'éliminerons. Il n'y a pas d'autre solution.

Vaugh hocha lentement la tête. Le destin de Igor était scellé. A moins qu'il ne scelle le leur auparavant d'une façon tout aussi définitive.

C'était une éventualité à ne pas négliger.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 10

OceanofPDF.com

**Mardi 24 Décembre, quelque part au-dessus de la Pennsylvanie…**

Ellen déboucla sa ceinture et s'étira longuement sur son siège de cuir. Le jet d'affaire Golfstream IV qui les emmenait, elle et son fils, vers l'aéroport de Charlottesville, en Virginie, avait décollé de Trenton quelques minutes plus tôt. Il filait maintenant dans l'éther comme un bolide.

En son for intérieur, Ellen ne put s'empêcher de penser aux moyens financiers mis à la disposition d'Hellmann. Karl avait envoyé un puissant jet d'affaire rien que pour elle et Matthias. Un appareil de vingt millions de dollars, deux pilotes et une hôtesse à son entière disposition. Ça la changeait des classes économiques !

Si les différences de moyens liés à la recherche étaient du même ordre, et bien… ce qu'elle allait découvrir dans le complexe militaire où travaillait son ancien mentor risquait fort de la surprendre.

Ce n'était pas pour lui déplaire. Un petit frisson d'excitation la parcourut, vite tempéré par le souvenir du carnet du moine, et de ses implications. Ce qui s'était passé dans le monastère de Gabal Umm Naqqat un siècle et demi plus tôt avait un rapport direct avec sa présence à bord de cet avion. Elle ne pouvait le nier, juste espérer que les choses horribles qui s'y étaient déroulées ne seraient pas un sinistre augure pour ce qu'elle s'apprêtait à faire avec Hellmann.

Karl lui avait demandé son aide. Après dix ans de silence – mais à dire vrai, cet interlude avait été scellé par une sorte d'accord tacite, suite au décès de son mari, dont elle lui imputait une part de responsabilité – lui, le génie secret, se manifestait pour lui demander son aide, à elle, la chercheuse médiatique.

Ellen n'en revenait toujours pas, bien qu'au fond d'elle même, elle n'en soit pas si surprise.

La conversation téléphonique qu'ils avaient eue lorsqu'elle se fut décidée à l'appeler, deux jours plus tôt, juste après le cauchemar de Matthias, avait duré plus d'une heure. Il lui avait expliqué qu'il avait besoin de sa notoriété pour rendre public ses travaux. Elle en était tombée des nues. Mais son argumentation était logique ; Hellmann avait, d'après ses dires, fait des découvertes bien trop énormes pour rester confinées sous le sceau du secret militaire. Le plus grand crime serait, non pas de briser ce secret, mais au contraire, de ne pas le divulguer. L'humanité entière devait en bénéficier.

Il ne lui avait pas dit de quoi il s'agissait, pas au téléphone avait-il insisté, mais ses convictions lui avaient paru assez fortes pour emporter les siennes. Toutefois, c'est surtout les conséquences sur la vie personnelle d'Hellmann qui avaient finalement emporté ses dernières réticences. Sa carrière militaire serait brisée, il ferait même probablement de la prison, mais il s'en moquait.

Elle retrouvait soudain le Karl enjoué et passionné qu'elle avait rencontré dix huit ans plus tôt, lorsqu'elle était étudiante. Et qu'elle avait perdu, lorsqu'il était entré sous la coupe du département de la défense. Bien sûr, elle ne pouvait effacer d'un trait toute la rancœur que sa décision avait fait naître en elle. Lui, le prof génial qui subjuguait ses élèves par ses idées, ses intuitions et sa vision presque philosophique de la recherche paranormale, le mentor charismatique qui avait su déceler ses aptitudes, l'avait prise sous sa coupe et lui avait promis un avenir radieux, avait soudainement tout lâché, l'avait abandonné elle, ainsi que ses autres étudiants pour travailler avec les militaires. Sa déception avait été totalement consommée lorsqu'il avait voulu l'entraîner avec lui.

Il y avait presque réussi, en un sens. Marcus, son mari, l'avait suivi.

Et ça lui avait coûté la vie. Et la sienne avait basculé. A jamais.

Leur association serait détonante, un parfait cocktail de génie et de relations publiques, avait dit Hellmann.

On verrait bien.

Tout lui semblait tout à coup si confus.

Un gémissement étouffé attira subitement son attention. Ellen regarda son fils qui faisait la sieste, allongé sur la banquette située en face de son fauteuil.

Matthias avait huit ans. C'était un petit garçon merveilleux, tout le portrait de son père : intelligent, vif, enjoué, et beau comme un dieu. Le seul bémol à sa personnalité était ses cauchemars.

Chaque nuit, invariablement, il se réveillait en hurlant, le regard fou, le cœur battant à tout rompre. Curieusement, il ne pleurait jamais.

- Tout va bien madame ?

L'hôtesse s'approcha et regarda Matthias. C'était une grande fille plutôt jolie, malgré son uniforme vert olive qui mettait peu en valeur ses formes. La jupe, surtout, aurait bien eu besoin des retouches d'un tailleur. Ellen

s’était toujours demandé pourquoi des femmes pouvaient bien vouloir devenir militaires. Après tout, la guerre était plutôt une affaire d’homme.

- Il fait un cauchemar on dirait !

Elle se pencha sur lui d’un air soucieux.

- C’est juste une agitation passagère, ne vous inquiétez pas, lança-t-elle à la jeune femme.

Elle aurait pu ajouter que le vrai cauchemar viendrait plus tard, mais elle n’avait pas envie d’en parler. En tout cas pas à une inconnue qui ne saurait que se montrer compatissante devant un phénomène qui dépassait tout le monde, même les soi-disant spécialistes.

Freud voyait dans les rêves l’expression des désirs de l’inconscient, et dans les cauchemars, l’expression des désirs refoulés. Une angoisse résultait ainsi de l’opposition entre la censure du désir et le désir lui-même. Mais c’était bien plus que de l’angoisse qui jetait son fils hurlant dans ses bras tous les soirs à la même heure, et cela depuis maintenant presque six mois.

Elle avait beau être psychiatre et parapsychologue, le symbolisme des terreurs nocturnes de son fils lui échappaient complètement. Quelque chose n’allait pas et malgré toutes ses connaissances, elle était impuissante.

Elle avait d’abord pensé que cela avait un rapport avec la disparition prématurée de son père. Mais non. Alors elle avait creusé. Elle avait mené des investigations avec les meilleurs pédiatres, sondant son passé, menant une véritable enquête, faisant subir un authentique interrogatoire au malheureux garçon, sans rien trouver de probant.

Le plus inquiétant venait de la récurrence du cauchemar. Matthias rêvait toujours de la même chose, ou plus exactement, du même personnage. Un ogre. Ce qui est étrange, c’est qu’une image symbolique aussi forte n’aurait pas dû être difficile à décrypter. Et pourtant…

Forte de ses connaissances en parapsychologie, Ellen avait alors pensé à une autre forme de conflit, quelque chose remontant de beaucoup plus loin, une peur ancestrale intrinsèquement liée à son patrimoine génétique, un conflit remontant à ses ancêtres.

Une discipline relativement nouvelle, nommée psychobiologie, s’intéressait aux conflits trans-générationnels. Ellen avait consulté les meilleurs spécialistes. En vain, encore une fois.

Elle en était réduit pour le moment à espérer que ces cauchemars s'arrêtent aussi soudainement qu'ils étaient apparus. En soit, c'était, du point de vue statistique, ce qui avait le plus de chance d'arriver. Sauf qu'elle n'y croyait pas vraiment.

Le Gulfstream se posa sur l'aéroport de Charlottesville après seulement trente minutes de vol.

Une limousine les attendait au pied de l'avion. L'hôtesse les y conduisit, puis, après les avoir aimablement salués, les laissa à la charge d'un jeune officier qui se tenait droit comme un i devant la portière grande ouverte de la luxueuse voiture. Ellen et son fils montèrent à bord et la voiture quitta le tarmac sans autre forme de procès.

Cinq minutes plus tard, le véhicule serpentait dans les Appalaches en direction de l'institut.

Lorsque les immenses portes blindées qui en barraient l'accès glissèrent sur leurs rails scellés directement dans la roche, Matthias écarta de grands yeux. La limousine s'enfonça au ralenti dans un tunnel brillamment éclairé, creusé à même la montagne, qui menait à un immense parking souterrain.

C'est à cet endroit que le docteur Leviticus Crane, l'assistant de Karl Hellmann, vint accueillir les nouveaux arrivants pour les conduire dans le bureau de son patron.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 11

Le bureau d'Hellmann se trouvait au quatrième niveau. Crane frappa deux coups rapides à la porte, puis, sans attendre de réponse, fit entrer Ellen et son fils.

Ellen fit un pas, puis s'arrêta. C'était la première fois en dix ans qu'elle revoyait son ancien mentor. Celui-ci s'était levé de derrière son bureau. Il le contourna, fit quelques pas vers elle puis stoppa lui aussi.

Hellmann avait bien changé. Ses traits s'étaient creusés, ses cheveux s'étaient clairsemés, mais plus encore peut-être que le reste, c'était son regard qui trahissait les ravages du temps et de la tension nerveuse. Malgré le large sourire qui lui fendait le visage, Hellmann paraissait au bout du rouleau. Sans un mot, il franchit l'espace qui les séparait en quelques pas, écarta les bras et serra Ellen contre lui. La jeune femme marqua un temps d'hésitation, puis lui rendit son étreinte. Après tout, une telle démonstration d'émotion n'engageait à rien de plus que ce qu'elle était : superficielle.

- Ellen… mon Dieu !

Hellmann la tenait maintenant par les épaules, les bras tendus, et la regardait dans les yeux d'un air ravi. Ellen avait de son côté bien du mal à lui rendre la pareille. Elle se força à sourire malgré elle, mais l'hypocrisie n'était pas son for. Finalement, elle tourna le regard vers son fils, qui se tenait debout à ses côtés, l'air un peu gêné.

- Matthias, je te présente mon ancien professeur, le docteur Karl Hellmann.

Hellmann se désintéressa d'Ellen pour se pencher vers Matthias, à qui il tendit la main.

- Bonjour Matthias, je suis très heureux de faire ta connaissance.
- Bonjour monsieur, répondit Matthias d'une voix assurée.

Une bouffée d'émotion envahie Ellen à la vue de son fils serrant la main d'Hellmann. Par un étrange mimétisme perdurant par delà le temps et les générations, l'attitude de Matthias lui rappelait en tout point celle de

Marcus lorsqu'elle l'avait présenté à Hellmann près de quinze ans plus tôt. Même rectitude du corps, même regard assuré.

Une boule coincée au fond de la gorge, Ellen s'avança vers le coin salon du bureau où son ancien professeur l'invita à venir s'asseoir. Sur un signe de tête, Crane s'approcha de Matthias et entraîna le jeune garçon vers la porte en lui parlant gentiment. Ellen leur lança un regard inquiet, mais Hellmann s'empressa de la rassurer.

- Ne t'inquiète pas. Leviticus a l'habitude des enfants. Nous avons ici une ménagerie qui intéressera bien plus ton fils que notre conversation.

- Vous faites des expériences sur des animaux ? s'alarma Ellen.

- Non. Nous ne les utilisons que pour l'effet calmant qu'ils ont sur les patients. Nous avons des chiens, des singes, quelques chevaux, et même un grand bassin avec des dauphins.

Ce n'était bien entendu pas l'exacte vérité. Si la vertu calmante des animaux était incontestable et utilisée, elle n'était en aucun cas la raison première de leur présence ici. Mais Hellmann, connaissant le côté sensible de son ancienne élève, jugea plus prudent de ne pas lui expliquer à quoi ils servaient réellement.

Le temps était venu de jouer le rôle pour lequel il s'était préparé depuis longtemps.

Hellmann inspira profondément, recentrant ses idées, se concentrant pour l'épreuve qui l'attendait. Ellen était non seulement une psychologue accomplie, mais également son ancienne élève. Elle le connaissait bien et le percerait à jour au moindre faux pas.

Hellmann se composa une expression grave et se pencha vers sa condisciple en la regardant au fond des yeux.

- Ellen, j'ai beaucoup de choses à te dire, lança-t-il de sa voix la plus profonde.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 12

- Six moines d'un aride monastère perdu en plein désert ont été impitoyablement massacrés par une force obscure il y a de cela un siècle et demi.

Ellen ne répondit pas. Hellmann la fixait gravement.

- A quoi ont-ils été confrontés ? poursuivit-il. A un Démon ? Au Diable en personne ? Pour n'importe qui, il s'agirait d'une force maléfique, mais pas pour des spécialistes comme toi et moi.

Hellmann marqua une pause, les yeux toujours rivés à ceux d'Ellen, dont le sang semblait se retirer peu à peu de son visage.

- Tu as lu le carnet. Quel est ton diagnostic ?

La psychologue croisa lentement ses longues jambes. Ils abordaient le sujet qui la hantait depuis qu'elle avait lu ce maudit carnet. Pour elle, il ne pouvait, il ne devait y avoir qu'une seule solution.

- C'est un poltergeist, Karl. Un poltergeist d'une violence inouïe. Et meurtrier.

Hellmann approuva en hochant doucement la tête. Il l'interrogea à nouveau.

- Que sais-tu des poltergeists ?

Ellen décroisa les jambes et se pencha en avant.

- Et bien… ce sont les phénomènes les plus extrêmes de la macro-psychokinèse. On les associe bien souvent à des phénomènes de hantise, à cause de leurs effets importants sur la matière qui bafouent les lois physiques : armoires déplacées, jets de pierre, vols d'objets, coups dans les portes, dans les murs…

- Des esprits frappeurs.

- Exactement. Sauf que c'est totalement faux.

- Toujours aussi agnostique à ce que je vois, lança Hellmann avec un mince sourire.

- La croyance n'a rien à voir là-dedans. Il s'agit de science.

- De parascience Ellen.

- Où est la différence ? La science n’est-elle pas une parascience avant d’avoir été démontrée ?

- C’est une façon de voir les choses. Continue.

- Les poltergeists sont provoqués par des personnalités perturbées, très émotives, psychiquement instables, qui ont une faible tolérance à la frustration. Les phénomènes se produisent souvent pendant des crises d’hystérie. L’explication communément avancée est qu’elles évacuent un trop plein d’énergie mentale, qui se transforme inexplicablement en énergie cinétique.

Ellen écarta les mains dans un geste d’impuissance, avant de reprendre.

- Mais la caractéristique principale des poltergeists, est qu’il n’y a aucun ordonnancement logique dans les manifestations. Elles sont totalement incontrôlées.

Ellen marqua une pause, le regard perdu dans le vide. Hellmann reprit doucement.

- Cette absence de contrôle ne correspond pas vraiment à ce qui s’est passé dans ce monastère, n’est-ce pas ?

- Non, en effet. La… la force était à l’évidence dirigée.

Hellmann hocha encore une fois lentement la tête.

- Dirigé pour tuer. Et c’est bien ce qui est arrivé. Six moines sont morts de façon atroce.

- Et le sacristain, sait-on ce qu’il est devenu ?

- Le Fère Damien ? Son ordre l’a récupéré après sa fuite dans le désert. Il a été rapatrié en Italie, mais le malheureux est mort fou peu de temps après.

- Comment as-tu fait pour récupérer son carnet ?

- Tu te souviens de cette russe, Nina Kugalina ?

- La star soviétique de la psychokinèse ?

- Oui. Elle arrivait à mettre en lévitation de petits objets pesant jusqu’à cinq cents grammes. Elle a défrayé la chronique en URSS dans les années quatre-vingt.

- C’était la grande époque des médiums russes.

- De grands noms de la physique soviétique l’ont étudié. On a même tourné un film sur elle, à Leningrad.

Hellmann se permit un mince sourire.

- Lorsque les pontes de la CIA ont vu le film, ils ont complètement paniqué. C’était comme pour la conquête spatiale. Le Pentagone et la

Maison Blanche se sont soudain aperçus qu'on était deux kilomètres derrière les russes. Et la CIA a lancé le programme Star Gate.

- C'est pour ça que tu as tout lâché ? demanda Ellen avec un regard qui en disait long.

Hellmann détourna les yeux et poussa un profond soupir. Il n'avait jamais expliqué à personne les raisons de son abandon de la recherche civile. Il n'aimait pas se justifier. Cela revenait à admettre implicitement une faute, une erreur, un comportement illogique dont l'idée même égratignait son ego. Lui, le Grand Génie de la parapsychologie, n'avait aucune justification à donner. A personne. Mais il avait su qu'en demandant à son ancienne élève de la rejoindre ici, il devrait le faire. C'était un bien mince sacrifice en regard de la suite. Il inspira et se lança.

- Ils se sont mis soudain à chercher tout azimut des spécialistes en psychokinèse. Le centre universitaire de Palo Alto, où nous travaillions, était réputé, tu le sais. Des hauts responsables de la CIA m'ont contacté. Ils m'ont remis le carnet. Je n'ai jamais su comment ils l'avaient eu, mais ils m'ont certifié qu'il avait été authentifié. Ils m'en ont fourni la preuve.

Il marqua une pause en hochant la tête.

- Tu l'as lu, tu sais ce qu'il renferme, reprit-il. Comme toi, il m'a hanté. Je voulais comprendre ce qui s'était passé, qui était ce médium extraordinaire, s'il était possible de reproduire cette puissance psychique inconcevable pour l'époque. Rappelle-toi où nous en étions, Ellen ! On jouait avec des cartes de Zener, on faisait des tests de clairvoyance, du remote viewing ! Nos financements étaient dérisoires, les autres départements scientifiques nous riaient au nez. On nous prenait pour des dingues, tout le monde s'en foutait ! Et malgré ça, on était les meilleurs !

Hellmann croisa ses bras sur sa poitrine, regardant devant lui comme s'il revivait en cet instant un passé qu'il regrettait. Il n'en était rien, mais c'est l'impression qu'il voulait donner.

- J'aimerais te dire que j'ai longuement réfléchi, que j'ai pesé le pour et le contre pendant des jours et des nuits, mais cela serait faire insulte à ton intelligence.

Le scientifique regarda sa condisciple une nouvelle fois, avec comme un air de culpabilité au fond des yeux.

- Ils m'ont apporté mon rêve sur un plateau, Ellen : la direction de la recherche en macro-psychokinèse du programme Stargate et des crédits

illimités.

Un silence s'installa entre eux deux. Chacun semblait soudain perdu en lui-même, ressassant les implications de ce qu'il venait d'être dit.

Ellen savait très bien qu'Hellmann avait sciemment omis de parler de certaines choses. D'elle et de son avenir soudainement compromis, de son mari qui avait succombé aux sirènes du département de la défense, malgré leur inimitié commune pour l'armée, les secrets et l'art de la guerre en général, qu'il soit conventionnel ou parapsychologique. Mais le temps n'était plus à la rancœur. Si le passé était écrit, le présent conditionnait un avenir que l'on pouvait changer en bien. C'est en tout cas ce qu'Hellmann avait laissé entendre à Ellen au téléphone. Et elle était bien décidée à l'aider dans cette tâche, quel que soit son ressentiment.

Ce fut elle qui reprit la parole la première.

- Revenons au carnet du Père Grégorius. Il y a quelque chose qui ne colle pas.

- Je t'écoute.

Ellen fit une pause, juste le temps d'ordonner ses pensées.

- Karl, les poltergeists sont les phénomènes les plus puissants de la psychokinèse, mais ils sont aussi involontaires. Or, ce qu'il s'est passé dans ce monastère était dirigé.

- C'est exact.

- Mais c'est impossible ! Un poltergeist ne peut pas être dirigé ! Aucun être humain ne peut posséder une telle puissance psychique ! Tu peux reprendre toute la littérature liturgique des deux derniers millénaires, étudier tous les miracles qui parsèment la Bible, les archives de l'église catholique ou encore les siddhis de la tradition indoue, tu trouveras des cas de guérison spontanée, des statues qui saignent, des vierges portant des stigmates et même des moines faisant de la lévitation, mais aucun cas de poltergeist dirigé. Même au dix-neuvième siècle, durant la période de spiritisme exacerbée de la bonne société où il y avait plus de tables tournantes que de tables bien stables, il n'y a aucun cas rapporté de poltergeist volontaire. Même chose chez les chamans d'Amérique du sud, d'Afrique ou d'Asie. C'est une impossibilité que la nature ne permet pas. Et heureusement, parce que sinon…

Karl sourit doucement devant le désarroi de sa collègue. Ce qu'elle venait de dire était absolument vrai. A quelques exceptions près. Cinq pour être

précis.

- Sinon quoi ?

- L'être capable d'une telle chose serait un monstre.

- Ou un saint.

- Non, un monstre. Aucun être humain, dans l'état actuel de conscience de l'humanité, ne peut gérer un tel pouvoir psychique. Je ne dis pas que l'esprit humain n'en est pas capable – les poltergeists et les médiums existent bien – mais la conjugaison des deux est hors de notre portée. Et heureusement !

- Sauf dans ce monastère, il y a un peu plus d'un siècle.

Ellen ne répondit pas. Karl reprit la parole d'une voix calme qui contrastait avec le timbre passionné d'Ellen.

- Dans cet institut, nous avons classifié les médiums suivant une échelle croissante afin de les cataloguer plus facilement. Nous en avons plusieurs ici, et cette classification se révèle fort pratique comme tu vas le voir. Les « classe 1 » sont des médiums tout ce qu'il y a de plus ordinaires, dotés de pouvoirs psychiques réels, mais limités. Ils peuvent faire bouger une pièce de monnaie sur un plateau de verre, deviner des combinaisons de cartes ou faire avancer un GNA. Les « Classe 2 » sont des sujets capables de déclencher des poltergeists involontairement, cela va de soit, comme tu l'as si bien souligné. La suite de notre classement propose logiquement la combinaison des deux premiers éléments, que nous avons appelé « classe 3 ». Notre médium assassin serait donc un « classe 3 ».

- Où veux-tu en venir Karl ? Ils n'existent pas.

- Ellen… nous en avons plusieurs ici.

- C'est impossible.

- Tu te souviens de ta dernière expérience, au Mont Palomar ? Je parie que tes assistants sont encore en train de travailler sur l'aberration que les GNA ont enregistrée. Tu ne devines pas ce qui s'est produit ?

Ellen était pâle comme un linge, son cœur battait la chamade. Hellmann poursuivit.

- J'avais envoyé l'un de mes « Classe 3 » sur place, une femme pour être précis. Elle a été très impressionnée par la vue de l'éclipse. J'aurais bien aimé voir ta tête et celle de ton assistant lorsque vos GNA ont enregistré sa réaction psychique.

- Ô mon Dieu !

- Dieu n’a rien à voir là-dedans, Ellen. Les « Classe 3 » sont une réalité qu’il va te falloir admettre. Ils existent et on peut les exploiter.

Ellen semblait sur le point de tourner de l’œil. Elle parvint à murmurer.

- Qu’est-ce que tu veux dire ? murmura-t-elle.

Hellmann ne répondit pas. Il se contenta de sourire. Ellen sentit un frisson glacé courir le long de son épine dorsale.

- Karl, qu’est-ce que vous faites ici ? Quelles expériences interdites vous faites ici ?

Le sourire d’Hellmann s’élargit imperceptiblement.

- Répond-moi Karl !

- Tu veux le savoir ?

Hellmann se leva et entraîna Ellen vers la porte.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 13

Hellmann avançait d'un pas rapide dans le labyrinthe des couloirs souterrains. A ses côtés, encore sous le choc, Ellen marchait comme un automate.

- Je dois te parler de quelque chose d'important, Ellen. Le médium du monastère de Gabal Umm Naqqat, que nous pouvons j'en suis certain placer dans la catégorie des « Classe 3 », n'était pas quelqu'un d'exceptionnel. C'était un soldat de l'armée de Napoléon Bonaparte pendant la campagne d'Egypte, comme il en existait des dizaines de milliers à cette période.

- Lui et quatre de ses camarades, alors qu'ils effectuaient une patrouille dans le désert, aux abords de Louxor, ont été capturés par une bande de Mamelouks, des guerriers à la solde du Sultan. Ces gens devaient avoir une haine profonde à l'égard des soldats français puisqu'ils ont décidé de les tuer d'une façon plutôt horrible. Ils les ont tout d'abord entraîné loin dans le désert, hors de portée des autres patrouilles françaises. Ils leur ont lié les mains et les pieds, puis leur ont plongé chacun leur tour la tête dans un sac rempli de vipères des sables. Notre homme était le dernier, puisque les moines ont retrouvé les cadavres de ses malheureux camarades étendus sur le sol, la tête atrocement gonflée et recouverte de morsures.

Hellmann stoppa devant les ascenseurs, appela une cabine et reprit son monologue.

- Le Frère Grégorius a consciencieusement reporté tous les détails de sa macabre découverte dans son carnet, que tu as lu comme moi. Ce qui nous a permis de reconstituer tout ce qui s'est passé ce jour là.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit ; Hellmann fit entrer Ellen, lui emboîta le pas et pressa sur la commande murale une touche indiquant le niveau – 10.

- Les moines ont retrouvé notre homme brûlant de fièvre, délirant, environ vingt quatre heures plus tard. Il ne portait aucune trace de morsure, ni à la tête, ni ailleurs. A ses côtés, outres les corps de ses infortunés camarades, gisaient les cadavres de huit Mamelouks, ainsi que ceux de trois chameaux. Le Frère Grégorius a noté que, étrangement, les corps des

Mamelouks ne portaient aucune trace de coup, ni de balle, n'avaient pas été poignardés ni frappés avec un quelconque objet contondant. Même chose pour les chameaux. Cependant, un point commun les réunissait : ils avaient tous abondamment saigné des oreilles, du nez, de la bouche, des yeux, de la vessie et de l'anus, comme si leur pression sanguine avait soudain augmenté dans des proportions ahurissantes. Quant aux serpents, ils n'avaient plus de têtes ; celles-ci avaient littéralement explosé. Cela a profondément affecté nos moines, qui n'ont cependant pas hésité à emporter le soldat dans leur monastère pour le soigner. Mais tu connais la suite. Mal leur en a pris.

L'ascenseur stoppa ; les portes glissèrent dans un chuintement à peine audible et Hellmann entraîna son ancienne élève à sa suite dans un nouveau couloir.

- Nous avons cherché pendant des mois ce qui avait bien pu se produire. Pourquoi, mais surtout comment cet homme ordinaire a réussi à acquérir un pouvoir psychique aussi extraordinaire et provoquer l'impensable. Nous avons étudié tous les rapports militaires que nous avons pu trouver sur la campagne d'Egypte de l'armée napoléonienne. Une sacrée masse de travail, tu peux me croire. Pas un seul ne fait mention d'un quelconque comportement étrange de la part d'un soldat. Si notre homme avait possédé ce pouvoir psychique, il s'en serait vanté. Ses camarades l'auraient su. Il est impossible qu'un grognard ait pu vivre vingt quatre heures sur vingt quatre dans une telle promiscuité en cachant de telles capacités.

- Où veux-tu en venir Karl ?

- A ceci : notre homme ne possédait aucun pouvoir psychique avant le dramatique enlèvement par les Mamelouks. Une preuve supplémentaire en est donnée par le fait qu'il n'aurait pas laissé ses camarades mourir aussi atrocement s'il avait eu le pouvoir de l'empêcher.

- Ce que tu es en train de me dire, c'est que…

- Ce don a été déclenché par l'épisode du sac aux vipères. A l'évidence, notre homme avait la phobie des serpents et a éprouvé une peur incommensurable lorsque son tour d'avoir la tête dans le sac est venu.

Ils étaient parvenus devant une porte blindée. Celle-ci, à la différence du sas bloquant l'entrée de la salle du « Trône », était commandée par un garde assis dans une sorte de guérite enchâssée dans la roche. Hellmann montra son badge et la porte coulissa.

Dès qu'ils pénétrèrent dans le quartier de haute sécurité réservé aux hôtes psy, Ellen perçut le changement d'atmosphère. Une sensation de malaise émanait des couloirs creusés dans la roche, comme si une énergie négative s'était imprégnée dans la pierre.

Insensible à l'étrange sentiment qu'éprouvait sa condisciple, Hellmann reprit.

- Tu dois savoir que la peur phobique est la plus puissante des peurs. Freud la décrivait sous le terme d' « hystérie d'angoisse », car elle possède une structure mentale comparable à l'hystérie. Or, les poltergeists sont bien souvent déclenchés par des êtres aux névroses hystériques.

Ellen ne répondit pas ; Hellmann enchaîna.

- Il y a dix ans, lorsque nous avons débuté ces recherches, nous n'avions que des présomptions. Les preuves sont venues plus tard. Mais nous avons dès le départ posé le postulat que les évènements de Gabal Umm Naqqat étaient la conséquence directe d'un phénomène très spécifique, une sorte de sésame des pouvoirs psychokinétiques. Ce phénomène, nous l'avons appelé le « facteur déclenchant ». Il se résume de la façon suivante : une émotion ultraviolente telle qu'une peur phobique, peut littéralement briser les barrages mentaux qui retiennent les forces psychiques phénoménales que nous avons tous en nous.

- Karl, des milliers d'êtres humains subissent chaque jour des émotions ultraviolentes de par le monde. Si des pouvoirs psy démesurés se déclenchaient à chaque fois, le monde serait rempli de… de dingues aux pouvoirs paranormaux !

- Je suis d'accord avec toi Ellen. C'est pourquoi on peut raisonnablement penser qu'il y a un deuxième facteur : la prédisposition.

Hellmann fit un geste de la main, comme une invite.

- Viens, je vais te montrer quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

Il arrêta Ellen devant une baie vitrée donnant sur une cellule de contention et désigna une femme décharnée à la longue chevelure grise, qui se tenait assise sur une chaise, face au mur du fond. Elle portait une combinaison blanche qui lui donnait un air presque irréel. La manche gauche était remontée, dénudant un bras famélique dans lequel une intraveineuse était fichée. Un tuyau transparent la reliait à un flacon suspendu à une potence. La femme ne faisait aucun mouvement. Ellen ne savait pas si elle dormait assise ou si elle fixait le mur de ce qu'elle imaginait un air absent.

Hellmann reprit la parole.

- Voici Tabitha. Elle est âgée de quarante cinq ans, a passé les quinze dernières années de sa vie en hôpital psychiatrique. Elle est arrivée ici, à l'institut, il y a sept ans. Tabitha est l'un de nos « Classe 3 ». Ses pouvoirs se sont déclenchés lorsque son fils de cinq ans est passé sous les roues d'un trente huit tonnes juste devant ses yeux.

- Mon Dieu…

- Le camion s'est inexplicablement renversé sur le côté et son chauffeur a été retrouvé mort dans sa cabine. L'autopsie a révélé que le système sanguin cérébral avait totalement éclaté. Tabitha a été retrouvée en transe cataleptique aux côtés de ce qui restait de son fils. Elle a été internée, placée sous camisole chimique. Elle est restée enfermée pendant huit ans, et le serait probablement toujours si je n'avais pas eu l'idée, il y a sept ans, de faire envoyer par le département de la défense, une circulaire enjoignant aux hôpitaux psychiatriques de signaler tout comportement médiumnique. Elle faisait peur à tout le personnel à l'hôpital et le directeur a été très content de s'en débarrasser.

Hellmann se tourna vers Ellen avec un mince sourire.

- C'est elle que j'ai envoyée au Mont Palomar.

Ellen ne dit rien, se contentant de regarder la psychokinétique. Hellmann mit les mains dans ses poches et fixa d'un air presque absent la femme aux cheveux gris.

- Nous la traitons au Depakote, reprit-il. C'est un antipsychotique nomorthymique qui inhibe les transmissions nerveuses du cerveau. C'est ce que nous avons trouvé de plus efficace pour contrôler nos « Classe 3 ».

Anticipant la réaction d'Ellen, le scientifique poursuivit.

- Tu dois comprendre que le facteur déclenchant brise le barrage d'une façon irréversible, ce qui implique que le sujet peut ensuite utiliser ses capacités psychiques à volonté. Le problème, c'est qu'il ne parvient pas à les dominer et sombre dans la violence. C'est ce qui est arrivé à notre soldat napoléonien et à nos autres patients. Pourquoi ? Parce que l'émergence de ces pouvoirs s'est jusqu'à présent produite dans un contexte dramatique, exacerbant le côté sombre de la psyché humaine.

Hellmann fit un geste de la main comme s'il était désolé.

- Ces gens sont dangereux Ellen. Je sais que c'est navrant, mais nous n'avons pas d'autre choix que de les traiter de cette façon.

- Il y en d’autres comme elle ?

- Dans le monde ? Probablement quelques dizaines. Ici, nous en avons quatre. Mais nous continuons à chercher.

- Et leur facteur déclenchant ?

- Toujours dramatique. D’où leur dangerosité.

- Et supposons qu’un beau jour tu découvres un psychokinétique dont les pouvoirs auraient émergé suite à une extase mystique ?

Hellmann se tourna vers sa condisciple avec un sourire triste.

- J’aime ton côté positif Ellen. Je crois que c’est ce qui m’a attiré en premier chez toi.

Hellmann secoua doucement la tête.

- Malheureusement, je doute d’en trouver un jour. Les extases mystiques ne sont pas assez puissantes pour briser le barrage mental. Seul un contexte impliquant le réflexe le plus enraciné en nous, le principe de survie, et encore, seulement dans des conditions bien précises, peut libérer cette puissance.

Hellmann désigna la femme en blanc.

- Il n’y a qu’un seul moyen d’activer le facteur déclenchant : une terreur au-delà de l’imagination. Elle peut prendre différent visage, suivant les individus. Pour Tabitha, cela a été l’émotion la plus épouvantable que puisse ressentir une mère : voir la mort de son jeune fils en direct. Pour notre grognard, ce fut une phobie qui menaçait son existence. Nos autres « Classe 3 » ont subi des traumatismes tout aussi dramatiques qui ont altéré leur santé mentale en libérant leurs prédispositions.

- Cette voie semblerait condamnée par avance si l’un de nos psychokinétiques de talent n’avait pas suivi un chemin très différent. Il s’agit, pour être franc, de notre sujet le plus prometteur. Il s’appelle Igor Gogolov. Je voudrais te le présenter. Mais tout d’abord, repassons par mon bureau. J’ai quelque chose à te montrer.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 14

Le bureau d'Hellmann dégageait une froide austérité qu'Ellen n'avait pas remarquée lorsqu'elle y était entrée pour la première fois, environ une heure plus tôt. Les murs tendus de velours gris, le sol blanc, un bureau en verre et en métal, pas la moindre décoration, une lumière crue qui semblait effacer jusqu'aux ombres, tout respirait la froide efficacité militaire.

Ellen et son ancien mentor étaient revenus dans la pièce quelques minutes plus tôt, sans proférer la moindre parole, chacun perdu dans ses pensées. Ils étaient maintenant assis dans les confortables fauteuils du coin salon, les yeux perdus dans le vague, savourant leur mutisme comme une entracte nécessaire. Le silence se prolongeait, aucun des deux ne souhaitant reprendre l'initiative de la discussion. Karl avait expliqué le comment. Restait à justifier le pourquoi et l'un comme l'autre savait pertinemment que la dernière partie du débat serait un exercice dialectique de haut vol, dont l'issue impliquerait des conséquences importantes pour chacun d'entre eux.

Ellen était profondément ébranlée. Durant l'heure précédente, à mesure qu'Hellmann parlait, elle avait senti un vertige l'envahir. Il ne l'avait pas quittée. Elle avait l'étrange impression de ne plus s'appartenir, d'être un témoin qui regardait avec détachement chacune des révélations d'Hellmann briser un peu plus les liens qui la rattachaient à ses certitudes les plus profondes.

Elle avait pressenti qu'en acceptant son invitation, sa vie basculerait. Elle n'avait pas imaginé à quel point et savait que c'était loin d'être fini.

Hellmann finit par rompre le silence.

- Ce que nous faisons ici, Ellen, n'est rien moins que préparer une ère nouvelle pour l'humanité. De façon sous-jacente bien entendu. Les militaires veulent des armes. Et accessoirement des guerres pour les employer. Nous leur fabriquons des armes. Ça fait partie du jeu. Je n'en suis pas fier, mais finalement, je crois que c'est peu cher payé en retour de ce vers quoi nous nous dirigeons.

- Karl, va droit au but s'il te plait.

Hellmann hocha lentement la tête et enchaîna.

- Je t'ai parlé de notre psychokinétique le plus puissant, Igor Gogolov.

Hellmann marqua une courte pause, le temps de laisser le nom pénétrer l'esprit d'Ellen.

- Le parcours d'Igor est très différent de celui des autres « Classe 3 » de notre institut. Ce qui m'amène à dire que les voies menant à ce que j'appellerai la « surhumanité », sont nombreuses et variées. C'est pour moi une nouvelle preuve de l'émergence inéluctable de…

- Une surhumanité ? Tu as dit une surhumanité ? Karl, c'est comme ça que tu nommes ces monstres ?

Malgré son ton indigné, Ellen n'avait pas élevé la voix. Mais Hellmann ne s'y trompait pas ; la jeune femme ne serait pas facile à convaincre.

- Ce ne sont que de grossières esquisses, Ellen. Nous n'en sommes qu'à la préhistoire de la future humanité.

- La future humanité ? Karl, de quoi parles-tu ? J'ai l'impression d'entendre un gourou new age en plein délire !

- Ne t'y trompe pas, Ellen, ces sujets psy ne sont pas des phénomènes isolés, des aberrations de la nature ; ils sont une avant-garde. Un signe des temps.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Ellen, notre civilisation arrive à un point décisif de son histoire. Une ère nouvelle s'ouvre en ce moment-même. NOUS sommes en train de l'ouvrir…

- Karl, je…

- Ellen, ne te ferme pas, je t'en prie. Essaie un instant d'imaginer ce qui se passe. Des capacités psychokinétiques sont enfermées dans notre esprit depuis l'aube des temps, littéralement emprisonnées dans les circonvolutions inconnues de notre cerveau. Les premiers chamans utilisaient leurs dons psy pour la chasse, pour la guerre entre les tribus, pour soigner leurs blessés, guérir leurs malades. Il y a soixante dix mille ans, nos ancêtres avaient déjà ces pouvoirs larvés au fond de leur esprit. Quatre mille générations plus tard, qu'en avons-nous fait ? Les avons-nous développés ? Avons-nous progressé psychiquement ? Nous domestiquons l'atome, l'espace, la génétique, sans nous occuper le moins du monde des trésors que renferme notre propre cerveau. Pire que ça, nous avons régressé. Ces deux cents dernières années nous ont psychiquement inhibés par un matérialisme

exacerbé à outrance. L'ère industrielle, par un lent et pernicieux processus d'acculturation, a laminé tout ce qu'il y a d'irrationnel dans notre société, reléguant nos capacités psy au rang du charlatanisme. N'est-ce pas aberrant ? Depuis quatre mille générations, le code génétique humain se reproduit à l'identique, perpétuant sans cesse, avec une constance remarquable, notre cerveau, ses qualités conscientes, et ses possibilités inconscientes. Si cela n'avait aucun sens, si ces dons n'avaient aucune utilité, ils ne seraient probablement pas apparus. En tous cas, ils n'auraient pas perduré. Si la nature, l'Evolution, Dieu, ou quoi qu'on lui donne comme nom, nous a donné ces capacités, les a reproduites en nous depuis les premiers pas de l'homme, nous devons les utiliser. C'est ce que nous faisons ici, Ellen. Nous étudions ces dons, nous recherchons la façon de les déclencher…

- Mais nous ne sommes pas prêts, Karl ! Nous n'avons pas atteint le niveau de conscience pour gérer ces pouvoirs ! Regarde le monde, regarde ce qu'il est ! Nous sommes une race incroyablement violente. Nous nous entretuons sans cesse. L'humanité a connu plus de quatre mille guerres depuis l'âge de Bronze. Il y a soixante ans, autant dire hier, le président du soi-disant pays le plus civilisé au monde a donné l'ordre de lancer une bombe atomique sur deux villes, Karl ! Hiroshima et Nagasaki étaient des villes remplies de civils ! Des hommes mais aussi des femmes, des enfants, des vieillards sont morts dans d'atroces souffrances pour des raisons que l'on a voulu nous faire croire militaires, mais qui ne sont que politiques. Nous sommes des barbares, Karl ! Nous avons progressé technologiquement, oui, c'est un fait. Mais notre conscience, elle, est restée à l'Age de Pierre !

Un long silence étendit ses ailes comme l'aigle-totem d'une vieille prophétie indienne. Une minute passa, puis Karl reprit la parole.

- Que tu le veuilles ou non, que nous soyons prêts ou non, cela arrive. Nous devons faire face.

- Avec le département de la défense ? Avec des dingues qui ne rêvent que de posséder des jouets de plus en plus destructeurs ? C'est avec eux que tu veux lancer ton ère psychique ? Si c'est ça, alors la fin du monde est proche.

Ellen se renfonça dans le dossier de son fauteuil en croisant les bras sur sa poitrine d'un air farouche. Devant elle, Hellmann se tortillait sur son siège.

Il ouvrit les mains dans un geste d'apaisement.

- La recherche militaire m'a donné l'occasion de faire un pas de géant, se défendit-il. Je n'ai malheureusement pas pu m'en affranchir. Le système militaro-industriel américain est l'entité la plus puissante de la planète. Je me suis servi de ses moyens illimités pour parvenir à mes fins. ILS ne le savent pas, mais j'ai l'intention de faire profiter le monde entier de mes découvertes, Ellen. Et j'ai besoin de toi pour ça. Aide-moi, je t'en prie.
- Et tu crois qu'ils vont te laisser faire ?
- J'ai un plan imparable.
- Ils te détruiront.
- Je cours le risque.

Ce fut au tour d'Hellmann de se laisser aller contre le dossier en croisant les bras.

Ellen secoua la tête. Elle était en proie à des émotions contradictoires, la colère le disputant à l'incrédulité. Jamais elle n'avait imaginé que Karl en soit arrivé à ce stade. S'il disait vrai – et elle n'avait aucune raison de ne pas le croire – le danger était grand, démesuré même. Le système militaire le plus puissant de la planète, et qui, sous couvert de bon droit, était aussi le plus arrogant, le plus destructeur et le plus cyniquement dépourvu de scrupules, était sur le point de reléguer la bombe atomique au rang d'arme primaire. Elle ne savait pas de quoi il retournait exactement, Karl ne lui avait rien expliqué à ce sujet et elle savait qu'il ne le ferait pas, mais elle était parfaitement en mesure d'en imaginer les implications. Elle ferma les yeux un instant et les images terrifiantes d'une armée de soldats aux pouvoirs psychokinétiques surdéveloppés apparurent dans son esprit. Rien ni personne ne serait capable d'y faire face. Un champ de bataille envahit par ces monstres deviendrait un cauchemar. Les officiers qui les commandaient en perdraient fatalement le contrôle. C'était une évidence aussi immuable que la fragilité de la conscience humaine face au pouvoir. Alors, l'humanité sombrerait dans le chaos et le pire des cauchemars deviendrait réalité.

Ellen sentit une boule de glace se former au creux de son ventre. Un long frisson la parcourut. Elle était abasourdie par la tournure que prenait les évènements et se sentait totalement désarmée. Elle lissa machinalement ses cheveux pendant que son esprit fonctionnait en vitesse surmultipliée. Il n'y

avait qu’une seule solution. Elle planta un regard fiévreux dans celui d’Hellmann.

- Que veux-tu de moi ?

- M’aider à annoncer cette nouvelle ère à l’humanité.

- Et comment comptes-tu t’y prendre ?

- Je veux t’envoyer dans un endroit isolé, coupé de tous liens avec l’extérieur, afin de mener une expérience parapsychologique telle que le monde n’en a jamais connu. Quelque chose de si extraordinaire, de si énorme, que l’humanité entière en restera bouche bée. J’ai besoin de ta renommée pour monter cette opération.

- Continue.

- Le protocole scientifique pour le bon déroulement de cette expérience exige un lieu totalement à l’écart du monde. Tu comprends aisément que je n’ai pu choisir un endroit sous contrôle militaire, comme un porte-avions ou un sous-marins nucléaire. Je vais donc t’envoyer sur une plate-forme pétrolière, Ellen. C’est le meilleur choix pour réaliser cette expérience. Un de mes amis placé à la tête d’une grande compagnie pétrolière met à ma disposition pendant quarante huit heures la plus grande plate-forme pétrolière au monde. Elle est située au large de Terre-Neuve. Il n’y a presque personne à bord car elle est encore en phase expérimentale. Dès que tu auras validé le protocole et que tu le jugeras infalsifiable, j’enverrai sur la plate-forme un groupe de journalistes représentatifs des revues scientifiques les plus côtées…

- « Science » et « Nature » ?

- Entre autres, ainsi que de plusieurs grands quotidiens, comme le «New York Times » ou le « Washington Post ». Je suis un illustre inconnu, mais toi tu es célèbre. Ton best-seller est universellement connu. Ton nom suffira à les faire venir. Nous réaliserons alors cette expérience. Grâce aux médias, elle fera le tour du globe en quelques heures. Le département de la défense sera mis au pied du mur.

- Sa réaction sera violente.

- Je serai projeté sur le devant de la scène. Les médias du monde entier s’arracheront mes résultats, mes interviews. Je serai intouchable.

- Il y aura des poursuites judiciaires.

- Inévitablement. Mais elles seront balayées par un véritable ras de marée médiatique. Ne t’inquiète pas, je ne risque pas grand chose.

- C’est avec ce Igor Gogolov que tu comptes mener l’expérience ?
- Oui.
- Quelles sont ses capacités ?
- Tu ne me croirais pas si je te le disais. Je préfère te laisser les découvrir.
- Cette expérience est prévue pour quand ?
- Le jour de Noël. Je suis désolé, je n’ai pas pu avoir une autre date. C’est d’ailleurs parce que la plate-forme est en équipe réduite pour les fêtes que j’ai pu l’obtenir. Mais tu peux emmener Matthias, c’est prévu.

Ellen resta interdite un instant. Hellmann reprit.

- Ne t’inquiète pas, il n’y a absolument aucun danger. Et je suis sûr que ça lui plaira.

Hellmann sourit largement.

- Passer Noël sur une plate-forme pétrolière. Tu verras qu’il en parlera encore dans dix ans !

Ellen ne répondit pas. Elle passait en revue toutes les possibilités pour ne pas impliquer son fils dans cette histoire en l’emmenant avec elle, mais elle n’en trouvait aucune de vraiment valable. De toute façon, il était impensable qu’elle ne passe pas Noël avec lui. Elle se tourna vers lui d’un air résigné.

- Très bien, nous sommes le 24 Décembre. Je suppose que…
- Tu pars ce soir.
- Question timing, c’est plutôt serré ! Je suppose que tu avais tout prévu ?
- Je savais que tu ne refuserais pas.

Hellmann se leva.

- Mais avant que vous ne partiez, Matthias et toi, il reste une dernière chose à faire.

Ellen se redressa à son tour. Hellmann l’entraîna vers la porte en lui souriant.

- Je vais te présenter quelqu’un.

Il passa son bras derrière les épaules de la jeune femme et la poussa doucement dans le couloir.

- Quelqu’un qui va bouleverser ta vie à tout jamais, ma chère Ellen.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 15

Ellen fut introduite dans une pièce à la blancheur éclatante, violemment éclairée par deux rangées de néons enchâssés dans le plafond. Un mobilier spartiate - une table et deux chaises, blanches également - en occupait le centre.

La psychologue plissa les paupières, le temps de s'accoutumer à la forte luminosité. Hellmann lui désigna la chaise du fond.

- Installe-toi, je vais le chercher.

Il sortit en refermant la porte sur lui.

Ellen tira la chaise et s'assit de l'autre côté de la table, face à la porte d'entrée. Un instant, elle tenta de profiter de ce moment de solitude pour faire le point, mais son esprit était en feu ; la soudaineté et la brutalité des révélations d'Hellmann lui avaient causé un véritable choc qu'elle ne pourrait digérer qu'avec le temps. Confusément, elle savait qu'elle n'avait d'autre solution que d'encaisser en tentant d'éviter l'écrasement par le poids psychologique qu'impliquait ce qu'elle venait d'apprendre. Les évènements s'enchaînaient trop vite depuis son arrivée à l'institut et avec trop de force pour qu'elle puisse les analyser pleinement.

Et puis une autre épreuve l'attendait. Dans quelques secondes, elle serait confrontée à Igor Gogolov.

Hellmann lui avait brossé en venant ici le portrait du psychokinétique le plus puissant de l'Institut 166, et par là même du monde entier, mais elle sentait obscurément qu'il ne lui avait pas dit l'essentiel. Pire, qu'il était resté en surface, comme si les profondeurs de la personnalité d'Igor recelaient des abîmes insondables où grouillaient des choses que même lui ne pouvait contempler.

Igor était un ancien officier d'élite soviétique, l'une de ces machines à tuer nommées « spetnaz » qui avaient martyrisé les afghans, puis les tchétchènes par la suite. Le sang, la sueur et la violence avaient émaillé son quotidien brutal pendant quinze ans avant qu'un événement dramatique ne vienne soudainement changer le cours de sa vie. Et de son destin.

Lorsque, en 1986, le réacteur nucléaire de la centrale Lénine, implantée à quinze kilomètres de Tchernobyl, avait crevé son enveloppe protectrice, suite à une inconcevable série d'erreurs humaines, l'unité d'Igor était en exercice sur les rives du Dniepr. Elle avait reçu l'ordre d'aider la population civile à évacuer les lieux.

En entrant dans la centrale pour porter secours au directeur - qui refusait obstinément de quitter la salle de commande, bien qu'il n'y ait plus rien à faire pour redresser la situation -, Igor et plusieurs de ses camarades avaient été fortement irradiés.

Soigné dans un hôpital militaire, tandis que ses malheureux compagnons perdaient leurs cheveux et déclenchaient des oedèmes cérébraux foudroyants qui les emportèrent en quelques jours, Igor avait stupéfié les médecins. Les rayonnements nocifs s'étaient rapidement dissous dans son organisme, comme absorbés par les tissus et les organes sans causer le moindre dommage. C'était un non-sens à la fois médical et physique. Exposé à une dose massive évaluée à une cinquantaine de gray, l'énergie ionisante des rayonnements Alpha et Gamma transférée dans son corps aurait dû causer une mort cellulaire rapide en nécrosant le système vasculaire, en inhibant le système immunitaire tout en détruisant la moelle osseuse et en déclenchant des infections et des hémorragies.

Mais aucune de ces horreurs n'arriva. Igor se portait comme un charme, au grand étonnement des médecins qui se relayaient à son chevet.

Il resta ainsi en observation pendant une semaine, avant que la sécurité militaire ne vienne l'évacuer pour le conduire dans le centre de recherche médicale militaire de Tchéliabinsk.

Dans la courte histoire nucléaire humaine, c'était la première fois qu'un être humain n'était pas affecté par la radio-activité. Possédait-il un gène spécial ? Il était absolument nécessaire de comprendre. Pour des raisons médicales, mais aussi militaires.

Là, entre les murs de béton gris de ce sinistre centre de recherche, la froide efficacité d'une médecine sans âme tenta de percer ce mystère.

Igor fut examiné sous tous les angles, subit les pires examens. Les plus grands spécialistes en médecine nucléaire se passionnèrent pour son cas ; des physiciens de renommée vinrent le rencontrer. Le géant chauve était une aberration, une impossibilité physique qui déjouait les lois de la

conservation de l'énergie, de la biologie, de la bio-chimie et de la mécanique quantique.

Ses dons psy apparurent peu après, et avec eux, l'embryon d'une explication.

Les puissantes émissions de radiation émanant du réacteur en fusion avait libéré en lui, à l'instar de certains enfants japonais nés après les catastrophes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, des facultés télékinésiques qui lui avaient aussitôt permis de s'auto-protéger, dans un réflexe inconscient de survie.

Les examens corroboraient cette théorie ; s'il n'y avait aucune trace de radioactivité dans son corps, il n'en allait pas de même pour son cerveau. Une analyse par tomographie révélait dans certaines parties – les lobes frontaux principalement - des altérations neuronales que seules des radiations ionisantes peuvent provoquer. En d'autres termes, son cerveau avait absorbé l'énergie des rayonnements jusqu'à un niveau suffisant pour altérer sa « normalité » et libérer ses nouveaux dons, qu'il avait immédiatement mis à profit pour contrer les émissions nocives de rayons Alpha et Gamma. Mieux encore, son esprit, dans un réflexe inconscient d'auto-guérison, avait permis à son corps d'éliminer par la suite les effets néfastes des premières radiations reçues dans tout son organisme. Et c'était peut-être cela le plus extraordinaire.

Pour Hellmann, la gestion inconsciente de cet incroyable processus démontrait une implacable logique, celle d'une programmation biologique inscrite dans les gènes, enracinés en l'homme depuis la nuit des temps. C'était le signe patent d'une évolution. De l'ultime évolution humaine. Igor Gogolov était le premier être d'une nouvelle race, de la *nouvelle humanité*.

Sauf que Igor le « sur-homme » était aussi un tueur.

Son psychisme avait commencé à s'altérer quelques temps plus tard, peu après son transfert dans la banlieue de Moscou, au centre d'étude psychique de Gorki.

Son nouveau statut de star avait rapidement induit en lui une pathologie narcissique, exacerbée par une insociabilité que son « don » rendait inexorable. Non seulement il était différent du commun des mortels, mais ses capacités psychiques s'avéraient très supérieures à celles des autres pensionnaires du centre. L'intérêt qu'il suscitait auprès des

parapsychologues était énorme. Tout le monde voulait le voir, travailler avec lui.

C'est à cette période qu'il commit son premier meurtre – psychiquement parlant, s'entend. Un accès de colère violemment dirigé contre l'un des internes du centre, et le malheureux s'était effondré, mort. L'autopsie avait révélé de nombreuses lésions dans son système sanguin cérébral.

Ce drame avait incroyablement amplifié l'égocentrisme d'Igor. Car les responsables du centre, trop empressés dans leur quête de succès parapsychologiques, ne prirent aucune mesure disciplinaire. Igor Gogolov était un être unique ; il était leur champion.

Ils avaient étouffé l'affaire.

Dès cet instant, la relation d'Igor avec le monde avait franchi une nouvelle étape. Dorénavant, il n'avait plus besoin d'une arme ou de ses mains pour tuer, mais, plus important, il pouvait infliger la mort à autrui sans conséquence.

Tel un jeune dieu, Igor était au-delà des lois humaines.

Et tel un démon, il se mit à régner par la peur, à jouir de ce pouvoir sans limite qui terrorisait tant le personnel.

La CIA eut vent des exploits parapsychologiques d'Igor Gogolov peu de temps après la catastrophe de Tchernobyl. Elle envisagea un temps d'enlever le psychokinétique afin de redonner un nouvel élan à son programme Star Gate moribond, projet vite avorté quand l'agent en charge du dossier apprit la dangerosité du sujet.

Lorsque l'Union Soviétique s'effondra, l'agence invita néanmoins Igor à venir travailler aux Etats Unis. Karl Hellmann reçut la lourde et périlleuse tâche de réceptionner Igor et de voir dans quelles conditions il serait possible de l'employer. Sans danger s'entend.

Grand spécialiste des états altérés de conscience, Hellmann avait par le passé mis au point plusieurs protocoles chimiques permettant de développer ou d'inhiber certaines aires du cerveau. Il concocta un mélange qui lui permit d'adoucir suffisamment la psychopathie d'Igor pour l'intégrer au programme Energia.

Ce qu'il n'avait pas dit à Ellen, c'est qu'il devait sans cesse augmenter les doses. Car l'extraordinaire cerveau d'Igor s'adaptait aux nouvelles drogues à une vitesse déconcertante. Ces derniers temps, elles ne faisaient pratiquement plus effet. Igor était un psychopathe né, dont le psychisme

hors norme accentuait de jours en jours la pathologie dégénérative. C'était inexorable. Et dangereux.

Pour l'aboutissement du programme Energia, il était indispensable qu'Ellen rencontre Igor. Hellmann aurait préféré éviter cette confrontation, mais le protocole l'exigeait, avait-il soutenu.

Igor devait s'accorder psychiquement avec Ellen, prendre en quelque sorte son empreinte mentale, afin d'être à même de la localiser avec précision lorsqu'elle serait sur la plate-forme pétrolière, à des milliers de kilomètres d'ici. Cela se ferait incidemment, au cours d'une simple conversation, qu'Igor tenait d'ailleurs à avoir avec l'ancienne élève d'Hellmann. Le psychokinétique était toujours très curieux de connaître les gens avec qui il allait travailler.

Ellen, assise seule sur sa chaise, ne se sentait pas prête. Le portrait que lui avait brossé Hellmann d'Igor était suffisamment effrayant en lui-même. Cependant, elle sentait confusément qu'il ne lui avait pas tout révélé. Mais elle n'avait plus le loisir de reculer.

La porte s'ouvrit et Igor Gogolov apparut.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 16

Sanglé dans une incroyable combinaison rouge vif, Igor entra dans la pièce et se figea sur le seuil. Ellen aperçut Hellmann dans l'ombre de son imposante masse, refermant doucement la porte.

Igor était un géant. Plus de deux mètres, une largeur en conséquence. Elle était seule lui.

Igor observa la pièce avec une étrange attention, comme si la réalité n'était qu'un leurre cachant sous la surface bien lisse des murs un message sous-jacent affleurant par endroit, tels des hiéroglyphes sur une stèle usée par les siècles.

Ce n'est qu'après avoir consciencieusement examiné chaque endroit qu'il consentit enfin à la regarder. Elle comprit instantanément qu'elle ne mènerait pas la partie.

Igor se mit en mouvement avec une remarquable économie de mouvement eu égard à sa masse corporelle. Il semblait glisser à la surface du sol en venant vers elle, telle une énorme tache de sang écarlate sur le carrelage immaculé d'un bloc opératoire.

Rouge et blanc, pêché et pureté. Fallait-il voir dans cette opposition théologique primaire une coïncidence ou un message sous jacent ?

Comme mue par une force indépendante de sa volonté, Ellen se leva maladroitement.

- Monsieur Gogolov, je suis le doc…

- Docteur Menken, c'est un plaisir !

Sa voix était basse, rauque, et la façon qu'il avait de rouler les « r » la rendait râpeuse comme la peau d'un alligator.

Il écarta de la table sa chaise d'un geste désespérément lent et s'assit. Ellen l'imita.

- Monsieur Gogolov, c'est un plaisir également. Le docteur Hellmann m'a longuement parlé de vous et…

- Ce bon vieux Karl, il est intarissable. J'espère qu'il ne vous a pas choquée avec toutes ces horribles histoires !

Il se redressa et se pencha en avant, les mains bien à plat sur la table. Ellen eut un mouvement de recul involontaire.

- Il paraît que j'ai fait des choses peu recommandables par le passé ; il vous a raconté ?

- Pas dans les détails, mais je…

- Puis-je vous poser une question docteur Menken ?

- Oui, bien sûr.

Igor se pencha davantage, approchant sa grosse tête imberbe de la psychologue. La table qui les séparait lui parut soudain insignifiante. Il la fixait de son regard pénétrant, un sourire bizarre flottant sur ses lèvres épaisses.

- Pensez-vous que je sois un pêcheur ? Je parle du vrai pêché, celui qui est profondément contre nature.

La question faillit la désarçonner.

- Hé bien… c'est un vaste sujet philosophique, bredouilla-t-elle.

- Laissez donc les philosophes en dehors de ça !

Il n'avait pas élevé la voix, mais la puissance qu'il mit dans sa répartie heurta Ellen de plein fouet. Elle le sentit presque physiquement.

- Ils ne comprennent rien à rien, ce ne sont que des théoriciens de la pensée. Ils se croient supérieurs, mais ces pauvres pantins sont englués dans leur rationalité mécaniste. Ils jouent avec les mots comme le chat avec la souris, mais sans jamais consommer. Et savez-vous pourquoi ? Parce que contrairement au chat pour qui la mort est une nécessité, pour eux, elle n'est qu'une inéluctable et misérable fin. Je trouve ça pathétique.

D'un mouvement très lent, il se repoussa en arrière sur sa chaise, sans cesser de sourire. La métaphore du chat et de la souris n'avait pas été lancée au hasard. A l'évidence, il se considérait comme un félin face à sa proie.

Ellen déglutit péniblement. Les mains toujours posées à plat sur la table, économisant le moindre mouvement comme un reptile à l'affût, il continua.

- J'ai toujours été fasciné par la mort. La seule certitude que nous ayons de notre imprévisible futur. Nous nous agitons en tous sens dans l'espoir vain de pouvoir l'oublier quelques instants, mais un jour ou l'autre, son masque grimaçant nous apparaît. C'est juste une question de temps. Mais la mort n'est rien, docteur Menken, c'est la souffrance qui importe. Avez-vous peur de souffrir Ellen ?

Il avait prononcé son prénom avec une étrange langueur, comme une sorte de délectation perverse. Un long frisson remonta le long de sa colonne vertébrale.

- Monsieur Gogolov, je suis venue ici pour discuter de vos…

- Pouvoirs ? Est-ce donc uniquement cela qui vous intéresse ? Le pouvoir psychique ?

Un sourire trop large s'ouvrit comme une plaie palpitante dans le visage du psychopathe, découvrant une rangée de dents étincelantes.

- C'est un concept passionnant, je vous l'accorde, et assez nouveau pour la race humaine. Mais ce n'est que la surface des choses, un frémissement de l'ombre enfouie sous la réalité. La vraie question est plus profonde.

Il s'arrêta brusquement de parler pour la fixer d'une façon encore plus pénétrante.

Ellen commença à transpirer. Igor l'observa sans ciller quelques secondes encore, puis son étrange immobilité oculaire se modifia, ses pupilles se dilatèrent, emplissant presque complètement l'iris. De transparents, ses yeux devinrent d'un noir profond.

Ellen sentit son malaise amplifier irrésistiblement, tel un barrage libérant un flot tumultueux. Elle dut se faire violence pour se contrôler, résister à l'envie de mettre fin à l'entretien pour s'enfuir, quitter cette pièce, cette atmosphère qui l'étouffait, l'emprisonnait et semblait se resserrer autour d'elle tel un sarcophage. Le regard hypnotique d'Igor ne la quittait pas, ne lui laissait pas le moindre répit ; il fallait qu'elle reprenne le contrôle d'elle-même, qu'elle parle, qu'elle dise quelque chose, n'importe quoi pour briser la gangue qui l'étouffait.

- Monsieur Gogolov… (sa voix desséchée croassait comme celle d'un vieux corbeau), quelle est cette question profonde dont vous commenciez à parler ?

Le rictus d'Igor se transforma lentement en sourire. Il plissa les yeux tout en hochant imperceptiblement la tête, acquièçant mentalement à une sombre évidence connue de lui seul.

Ellen se sentait comme une mangouste face à un cobra ; mais une mangouste à qui on aurait injecté un paralysant.

- Pensez-vous que je sois fou docteur Menken ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il enchaîna.

- Oui, vous le pensez. Et vu à travers vos lunettes sociales, je le suis. Mais par rapport à quoi ? A VOTRE normalité ? A la référence du plus grand nombre, de ce troupeau bêlant qui n'a même pas su reconnaître son sauveur il y a deux mille ans ? Si le Christ revenait maintenant sur Terre, on le déclarerait schizophrène et on l'enfermerait. Pour une raison très simple : les saints participent du vrai Bien. Rien à voir avec le bien ordinaire, non, je parle du vrai Bien, celui qui échappe à la conscience bassement humaine en transcendant les limites naturelles de l'esprit. Le vrai Bien, comme le vrai Mal, sont une extase de l'âme, docteur Menken. Dans des sens opposés, bien sûr.

Il eut un rictus mauvais.

- Mais je lis dans votre regard que c'est plutôt le Mal qui vous fascine.

Il eut un sourire satisfait avant de reprendre.

- Très bien. Parlons-en. Quelle en est pour vous la pire incarnation ? Un tueur en série, un horrible boucher qui découpe ses victimes avec une délectation perverse ? Ce n'est qu'un malade, une vulgaire bête sauvage. Il tue ? Et alors, tuer est dans la nature humaine. Il ne cherche pas à la dépasser, ne faisant que laisser libre cours à ses pulsions primaires. Alors que le vrai Mal est profondément contre nature. Vous vous demandez ce qu'il est exactement, où il se cache. On ne vous apprend pas ça à la fac, n'est-ce pas docteur ? Alors je vais vous le dire. Imaginez que les fleurs de votre jardin se mettent soudain à parler, que votre chien vous tienne un discours freudien de son cauchemar de la nuit précédente, ou encore que votre voiture décide d'aller faire une ballade sans vous derrière le volant. Serait-ce un miracle divin, ou un miracle infernal ?

Avec un geste très lent, Igor croisa ses mains sur la table, avant de reprendre.

- Mais le vrai pêché est rare. Il y a peu de vrais saints et encore moins de vrais pêcheurs, car il faut une volonté surhumaine pour pénétrer dans l'autre dimension, la sphère interdite. L'homme a chuté du jardin d'Eden et le vrai pêché, le vrai Mal, est de continuer cette chute.

Il ferma les yeux un instant, comme en proie à quelque tourment intérieur, puis darda de nouveau son regard sur la psychologue.

- On peut être le plus grand des pêcheurs et ne pas le savoir. Tout se passe à un autre niveau, en profondeur, là où nous n'allons jamais, parce que nous avons peur. Peur de découvrir ce que nous sommes réellement, notre vraie

nature. La vérité. Notre connaissance de nous-mêmes n'est qu'une conscience de surface. Mais au fin fond de l'abîme, dans l'obscurité la plus totale, qui sait ce que nous sommes réellement, qui sait quel monstre rôde en nous ? Avez-vous déjà sondé les tréfonds de votre âme Ellen ?

Igor la fixait avec une sorte d'exaltation malsaine, son énorme crane luisant sous l'éclairage cru, attendant une réponse qu'elle ne pouvait pas lui donner. Une irrépressible envie d'hurler la saisit soudain ; elle dû faire un effort considérable pour se dominer.

- Non, monsieur Gogolov, je n'ai pas eu ce… cette possibilité. Mais je suppose que vous, vous l'avez fait ?

- Oui.

- Et… et qu'avez-vous vu ?

Igor ne répondit pas ; il se contenta de sourire largement.

Installés dans une pièce adjacente, Hellmann et Vaugh ne perdaient pas une miette de la confrontation. Ils étaient assis dans de confortables fauteuils de cuir et suivaient avec une fascination malsaine l'échange sur un grand écran plasma. Grâce à un jeu de caméras discrètement fixées au plafond et dans les murs de la salle blanche, on pouvait varier les angles de vues à loisir. Hellmann avait opté pour trois vues simultanées : un gros plan de face de chacun des protagonistes et une vue de profil plus large. Sur les deux images où elle apparaissait, le malaise d'Ellen était flagrant.

Vaugh darda sur Hellmann un regard sévère.

- Cet homme représente une menace dont il faudra se débarrasser au plus vite. Dès l'émergence du deuxième « Classe 4 ».

Hellmann hocha lentement la tête sans quitter l'écran des yeux.

- Karl, promettez-moi que vos sentiments personnels n'entreront pas en ligne de compte au moment de son élimination.

- Je sais ce que j'ai à faire, Christopher, et surtout, à qui j'ai à faire, répondit Hellmann en fixant le visage d'Igor que l'éclairage cru rendait blafard.

- Bien.

Hellmann s'arracha avec regret à sa contemplation pour regarder Vaugh.

- Igor est très motivé par ce programme. C'est une sorte de consécration pour lui. Il fera ce qui est prévu, tranquillisez-vous.

Hellmann appuya sa remarque d'un sourire confiant, qui n'eut aucun effet sur le haut fonctionnaire.

- Il vaudrait mieux. Nous ne pouvons nous permettre le moindre dérapage, plus dans cette phase. Nous passerons en sécurité Alpha dans deux heures. J'espère qu'il sait ce que cela veut dire, dit-il en désignant l'écran d'un geste.

- Absolument.

- Parfait. Et votre protégée ?

- Elle me fait confiance. Elle jouera son rôle.

A cet instant, la porte derrière eux s'ouvrit sur l'assistant d'Hellmann. Le docteur Crane fit entrer le fils d'Ellen, derrière lequel trottait un petit chien blanc tacheté de noir.

Hellmann se leva et vint à leur rencontre.

- Ah, Matthias ! Je vois que tu as fait la connaissance de Chimo.

Il se pencha pour gratter la tête de l'animal avant de se tourner vers Matthias.

- Il te plait ?

- Ouais, il est génial !

- Mon vieux Chimo, j'ai l'impression que tu t'es trouvé un nouveau maître !

Le regard de Matthias fut attiré par l'écran plasma. Son attirance se mua en étonnement lorsqu'il reconnut sa mère.

- Qu'est-ce que fait Maman ?

- Elle discute avec mon sujet d'expérience. Il s'appelle Igor.

Matthias l'observa un instant.

- Comment le trouves-tu ?

- Plutôt bizarre !

Hellmann ne put retenir un sourire.

Matthias se rapprocha de l'écran sans même remarquer la présence de Vaugh. Le spectacle de sa mère assise à une table avec ce personnage étrange avait un côté surréaliste qui semblait presque l'hypnotiser. Mais quelque chose n'allait pas, il le perçut tout de suite. Une sorte de sensation pénible, comme de la détresse, émanait de sa mère. Cela le mit mal à l'aise. Puis il s'intéressa à l'homme assis en face d'elle. La couleur écarlate de sa combinaison lui rappela quelque chose, il n'aurait su dire quoi, comme un vague sentiment de déjà vu. C'est à cet instant que l'incroyable se produisit.

Igor tourna lentement la tête vers le plafond, regardant la caméra bien en face. Matthias eut un mouvement de recul : l'homme en rouge le fixait *droit dans les yeux !* Avec une soudaineté surnaturelle, ses pupilles s'agrandirent démesurément, dévoilant le gouffre noir d'un regard sans fond. Matthias était pétrifié ; il aurait voulu s'enfuir mais Karl était venu se placer derrière lui et le maintenait en place comme dans un étau. Il se pencha à son oreille.

- N'aie pas peur, murmura-t-il, il ne peut pas te voir, il n'y a aucun écran de son côté.

Mais Matthias savait au plus profond de lui-même que c'était faux ; l'homme en rouge le regardait lui. Comme pour lui donner raison, Igor découvrit ses dents en une horrible parodie de sourire. Un sourire qui lui était directement adressé, à lui, Matthias ! Le jeune garçon se sentit défaillir, mais Karl le maintenait en place. L'instant, dans l'élastique perception du temps, sembla durer une éternité. L'homme en rouge rompit enfin le charme maléfique. Il reporta les yeux sur Ellen comme s'il ne s'était rien passé.

Karl détourna le garçon encore hébété de l'écran. Ils firent quelques pas vers la porte et s'arrêtèrent pour observer Crane. Hellmann lui fit un signe de tête.

Crane dominait de toute sa taille le jeune chien assis à ses pieds ; il tenait entre le pouce et l'index une petite balle rouge qu'il leva très haut au-dessus de sa tête.

- Regarde bien, murmura Hellmann à l'oreille de Matthias.

Chimo se détendit soudain dans un bond prodigieux qui le propulsa à plus de deux mètres du sol ; il arracha la balle de la main de Crane avant de retomber souplement sur ses pattes. Puis il trottina vers Hellmann, devant lequel il s'assit en remuant la queue.

- Il est mignon, non ?

- Oui, répondit Matthias d'une façon mécanique, l'esprit encore imprégné par Igor.

Le scientifique enleva doucement la balle de la gueule du chien, avant de la tendre à Matthias.

- Est-ce que ça te plairait de l'adopter ?

- Heu…

- Matthias, je vais te confier un secret. Chimo est un chien très particulier.

Il fit une courte pause, le temps que ses paroles pénètrent son jeune interlocuteur. Matthias reprenait lentement ses esprits et lorsqu'il fut certain

d’avoir capté toute son attention, il poursuivit.

- Si tu prends bien soin de lui, si tu gagnes sa confiance, alors tu t’apercevras qu’il sait faire des choses très amusantes. Nous lui avons appris des tours de magie !

- C’est vrai ?

- Oui. Mais c’est un secret qu’il faut garder, poursuivit Hellmann en mettant un doigt sur ses lèvres.

- Pourquoi ?

- Parce que des gens mal intentionnés pourraient vouloir le prendre, l’enlever, justement à cause de ça.

Il marqua un temps d’arrêt, laissant ses informations imprégner le garçon.

- Matthias, Leviticus et moi (il fit un signe de tête en direction de son assistant), nous pensons que Chimo n’est plus en sécurité ici. Nous pensons qu’il est en danger.

Matthias fit des yeux ronds. Toute trace de l’intrusion psychique d’Igor avait maintenant disparu, avalée par son mental comme un cadavre par les eaux sombres d’un lac. Hellmann sourit par devers lui, toujours aussi impressionné par la capacité de l’esprit humain à enfouir au plus profond de son inconscient un épisode traumatisant. C’était surtout vrai chez les enfants.

- Greg et moi, nous avons décidé de te le confier, reprit Hellmann. Si tu es d’accord, bien sûr.

- Ouah ! C’est vrai ?

- Oui, mais à une condition : tu dois garder le secret sur Chimo. Personne ne doit savoir qui il est réellement, même pas ta mère. Je suis désolé mais c’est un secret qui doit rester entre toi, Leviticus et moi. Il y va de la vie de Chimo, tu en es conscient.

- D’accord ! lâcha Matthias en hochant gravement la tête.

Hellmann lui fit un large sourire.

- J’étais sûr que je pouvais compter sur toi !

- Mon vieux Chimo (il ébouriffa la tête du chien), je te présente Matthias Menken, ton nouveau maître !

- Ah, une dernière chose.

Hellmann désigna la balle que tenait Matthias.

- Chimo adore sa balle. Il y est très attaché. Ne laisse jamais personne la lui enlever, d’accord ?

Matthias tendit la balle rouge ; Chimo pencha la tête sur le côté pour la saisir délicatement dans sa gueule. Il fit retentir un petit jappement de plaisir qui arracha un sourire au jeune garçon.

- Et maintenant, fit Hellmann en se redressant, il est temps pour toi et ta Maman de faire une petite ballade en hélicoptère.

- On rentre chez nous ?

- Non mon garçon, pas encore.

Il lui caressa les cheveux d'un air songeur avant de le laisser partir avec Crane et le chien. Lorsque la porte se fut refermée, Vaugh se leva et vint le rejoindre au centre de la pièce. Les deux hommes échangèrent un regard en silence. Sur l'écran, derrière eux, Ellen était toujours assise. Igor était parti, mais la psychologue ne semblait pas s'en être aperçue. Elle fixait l'espace devant elle d'un regard aussi vide que la chaise abandonnée du psychopathe.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 17

Le BlackHawk s'éleva obliquement dans l'air glacial. A mille pieds, le pilote prit son cap vers la base aéronavale de Norfolk.

Assise dans la cabine arrière, Ellen regardait par un hublot défiler quelques rares lumières sans vraiment les voir. Son esprit, chauffé à blanc, repassait le film des dernières heures à grande vitesse, focalisant parfois sur un détail, une parole particulière. Elle s'obligea à se calmer, à ralentir le flot de ses pensées qui la submergeait sauvagement, tel un fleuve en crue débordant de son lit trop étroit.

A ses côtés, Matthias jouait avec son nouveau compagnon, mais elle n'y prêtait aucune attention. Elle ferma les yeux, se faisant violence pour apaiser son agitation intérieure.

En quelques heures, ses certitudes professionnelles s'étaient écroulées comme un vulgaire château de carte. Ses années de recherches, ses expériences, les livres qu'elle avait écrits, les conférences qu'elle avait données, pétrie de convictions profondes, tout cela avait volé en éclat, n'était plus qu'un fatras définitivement périmé. Sa carte mentale du monde se révélait être fausse. Mais au-delà de la remise en question déstabilisante qu'imposait cette obsolescence, un sentiment ambivalent l'habitait. En dépit des presque deux décennies qui la séparaient de sa première rencontre avec Hellmann, Karl était toujours son mentor. Son gourou. Il avait repris barre sur elle, la menait, la manipulait. Elle lui avait cédé comme il l'avait prévu, en tout point, ne perdant pas même une minute sur le timing qu'il avait choisi. L'hélicoptère qui l'emportait en était le symbole, fonçant dans la nuit vers un destin qu'elle ne maîtrisait plus.

Cependant, même si elle était secouée jusque dans ses fondements, elle ne ressentait étrangement pas le minimum d'exaltation que son nouveau rôle impliquait. Après tout, les capacités paranormales du cerveau humain qu'elle traquait depuis le début de sa carrière étaient maintenant confirmées au-delà de ses espoirs les plus fous. Son nouveau rôle consistait à les faire éclater au grand jour. La recherche – ses recherches – s'en trouverait totalement bouleversée. Si le programme basculait dans le domaine civil,

comme Karl l’espérait, qui serait mieux à même qu’elle de s’en occuper ? Sa vie prendrait un nouveau départ. L’humanité prendrait un nouveau départ.

Mais ce n’était pas aussi simple ; quelque chose la tourmentait, la mettait en garde, une intuition encore trop fugace pour être examinée consciemment. Et puis il y avait Igor.

Lorsqu’elle l’avait rencontré, ses certitudes avaient vacillé une deuxième fois. Elle ne voulait pas repenser à cette conversation démente. Pas encore. Des choses trop profondes, au-delà de la compréhension ordinaire, avaient été remuées. Elle avait besoin de se calmer, de retrouver des repères connus, quelque chose à quoi se raccrocher. Mais pour le moment, il n’y avait que le souffle ténu d’un malaise nauséeux.

La dernière phrase d’Igor lui sauta à l’esprit avec une fureur sauvage : « pensez-vous pouvoir reconnaître le vrai Mal s’il vous arrivait de le rencontrer, docteur Menken ? »

Hier encore, elle aurait répondu oui sans hésiter. Mais maintenant…

Un changement dans le régime des moteurs la tira de ses pensées. Elle redressa la tête et regarda par le hublot. Les lumières de Norfolk explosaient en milliers de lucioles étincelantes. Elles semblaient dessiner des figures magiques qui s’enchevêtraient en d’autres plus complexes pour former finalement un immense labyrinthe. Comme ses pensées.

Ellen ferma les yeux. Elle sentit son estomac se révolter lorsque l’appareil amorça sa descente.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 18

OceanofPDF.com

**Mardi 24 Décembre, aéroport de Saint Jone’s, Terre-Neuve…**

Le Gulf Stream IV en provenance de Norfolk se posa en douceur sur la longue piste bétonnée après deux heures d’un vol sans histoire. Le jet roula jusqu’au minuscule terminal, devant lequel était stationné un hélicoptère Super Puma aux couleurs de la Norstrom. Deux silhouettes en combinaison de survie orange attendaient dans l’obscurité glaciale leurs passagers.

Le commandant de bord coupa le réacteur gauche, dépressurisa la cabine, puis annonça au Stewart qu’il pouvait ouvrir la porte latérale.

Ellen et son fils furent accueillis par le co-pilote du Super Puma, un jeune homme avenant d’environ vingt cinq ans, aux origines inuit marquées, répondant au nom de Cole Nootak. Il les dirigea vers l’aérogare, avant de les introduire dans un vestiaire surchauffé où pendait sur deux longues rangées des combinaisons de survie. Il aida la mère et le fils à s’équiper, puis les ramena sur le tarmac.

Le Super Puma attendait sous la voûte étoilée du ciel d’hiver la fin de sa visite prévol. Son pilote, une jolie jeune femme blonde d’une trentaine d’années lui tournait autour, l’auscultant, le caressant d’une main experte en un balai bien réglé de gestes cent fois répétés. Comme mue par un sixième sens, elle se détourna de sa machine juste à temps pour accueillir les nouveaux venus.

- Docteur Menken, bienvenue à Terre-Neuve. Je suis Sandra Stavanger, votre commandant de bord pour la dernière partie de votre voyage.

Un petit nuage de condensation s’échappa de ses lèvres étirées sur un sourire franc. Elle serra la main d’Ellen d’un geste ferme, salua Matthias et les entraîna vers l’appareil.

- Vos bagages sont déjà à bord, madame, lança-t-elle, anticipant la question qu’Ellen s’aprêtait à poser.

Quelques instants plus tard, le puissant appareil s’éleva dans le hurlement de ses turbines, fouettant l’air glacé de son immense rotor. Dès qu’il eut pris suffisamment d’altitude, le pilote mit le cap à l’ouest, vers l’océan.

Dans la tour de contrôle, les deux fonctionnaires de service regardèrent ses feux de position disparaître dans la nuit.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 19

OceanofPDF.com

**Plate-forme pétrolière Titan, Atlantique nord, 22 h 30 mn…**

Le centre nerveux de Titan, appelé Central Opération – ou plus communément Central – baignait dans une lumière rouge tamisée facilitant la lecture des moniteurs vidéos, permettant également au personnel de garder une vision nocturne intacte. Même s'il n'y avait rien d'autre à voir à l'extérieur que l'obscurité déprimante d'une froide nuit hivernale enveloppant un océan noir et glacé.

Assis devant une console vidéo, Ruitchi Kanamura, un jeune eurasien dans la trentaine, frissonna malgré la douce température intérieure. Kanamura était ingénieur en météorologie et spécialiste en informatique. Il avait pris ses fonctions deux semaines plus tôt, concrétisant l'accord que la régie pétrolière avait passé avec l'Organisation Météorologique Mondiale, l'OMM, trop contente de trouver un relais dans cette région peu fréquentée du monde. L'OMM avait fait équiper la plate-forme d'une station fixe à ses frais ; en contre-partie, la Norstrom s'engageait à en assurer le fonctionnement et l'entretien. D'où un poste à plein temps pour un ingénieur météo, qui était bien entendu aux premières loges pour faire bénéficier Titan d'informations essentielles à la conduite des opérations d'exploitation. Ruitchi Kanamura avait ainsi rejoint la longue chaîne des quinze mille stations météorologique réparties sur toute la surface du globe.

Mais pour l'heure, le jeune eurasien était occupé à tout autre chose. Il observait avec attention la console du radar SPS de suivi aérien sur la quelle il espérait bientôt voir apparaître un plot en provenance de Terre-Neuve. Il leva les yeux de l'écran quelques secondes pour se détendre, laissant son regard errer dans le vaste espace du Central. Les baies vitrées qui courraient le long des quatre murs lui rappelaient la tour de contrôle de l'aéroport de Dallas, où il avait effectué un stage accéléré de contrôleur aérien un mois plus tôt. En y repensant, tout ça était complètement dingue. On n'avait jamais vu personne faire une formation réduite dans le domaine si sensible et stricte du contrôle aérien. Norstrom Offshore devait avoir le bras drôlement long pour se permettre d'obtenir des dérogations dans la chasse gardée hyper réglementée de l'aviation civile américaine.

- Alors, tu les as ?

Donald Moffat, un grand noir d'un mètre quatre-vingt-dix, spécialiste en électronique et systèmes de contrôle embarqués, se pencha sur lui, posant

ses larges mains bien à plat sur les frêles épaules du météorologue.

Kanamura secoua la tête d'un air fatigué.

- Pas encore.

- T'es sûr que ça marche au moins ? fit l'homme de couleur en désignant le scope radar d'un geste du menton.

Kanamura avait passé les dernières vingt quatre heures à calibrer les trois radars de la plate-forme à l'aide du Polar-Tracker, un remorqueur brise-glace dévolu à la sécurité de Titan.

- L'Oméra météo et le doppler de suivi de surface sont calés en azimut et distance. Mais pour le réglage en site du SPS aérien, je te signale qu'un brise-glace, ça vole pas très haut !

- T'auras qu'à voir ça avec Cole Nootak demain. Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de faire des ronds dans le ciel pour toi. En attendant, mec, tâche de pas les planter dans l'embase à l'arrivée !

- Vu la météo, il n'auront même pas besoin de moi.

Ce qui était parfaitement exact pour deux raisons : premièrement, des conditions aéronautiques aussi parfaites que rares à cette période de l'année ; ensuite, Titan était équipé de deux systèmes autonomes d'approche, comme sur les aéroport internationaux, en plus du GPS embarqué dont étaient pourvus toutes les hélicos de la Norstrom. Dans cette situation, le rôle de l'opérateur radar, à bord de la plate-forme, consistait plus à surveiller l'approche qu'à la guider.

Donald Moffat quitta son collègue pour se diriger vers la machine à café.

Kanamura reprit sa veille. Un plot apparut bientôt en limite de portée radioélectrique. Le code à quatre chiffres associés identifiait un appareil de la Norstrom. Les informations de cap, altitude et vitesse, indiquaient un hélicoptère. Kanamura leva les yeux de son écran pour se tourner vers le centre du Central, où une large console en U, surélevée, dominait l'espace comme la proue d'un navire. Une silhouette haute et massive se découpait dans la pénombre, solidement campé sur ses deux jambes. L'ingénieur en chef Marc Deville observait sans mot dire son fief. Kanamura se racla la gorge.

- Chef, les clients arrivent… quarante nautiques, plein ouest. Ils seront là dans trente minutes, lança-t-il.

- Okay, tu me bipes Mc Pherson s'il te plaît. C'est ses invités, qu'il se démerde avec. Appelle John également, j'aimerais qu'il s'occupe de

l’appontage, répondit Deville d’une voix éraillée de fatigue.

Une lueur d’amusement éclaira fugitivement le regard de Kanamura pendant qu’il décrochait un téléphone.

*

Le pont supérieur culminait à quatre-vingt-dix mètres au-dessus des flots. A l’origine, le dernier niveau était un vaste espace dégagé de cent mètres de long sur quatre vingt de large, mais pendant la phase finale de construction, on y avait apposé les deux derricks supportant les systèmes de forage, sorte d’énormes tours de cinquante mètres de haut dont les feux rouges anticollision brillaient maintenant dans la nuit comme quelque phare dantesque. Deux grues géantes à bras de charge rallongé pour le déchargement des cargos ravitailleurs, ainsi qu’un empilement de caisses de matériels, achevaient de défigurer l’harmonie cubique de Titan.

Seul le carré parfait du Central, émergeant péniblement au milieu de tout ce fatras de métal, ramenait un peu d’ordre et d’harmonie dans cette architecture futuriste.

Mais l’endroit le plus impressionnant était situé au nord. Là, face aux vents dominants descendant du pôle, la gigantesque poutre en treillis métallique du support de torche, inclinée à quarante cinq degrés au-dessus de l’océan, s’avançait d’une centaine de mètres dans le vide, défiant l’océan telle une fantastique figure de proue. Les quatre câbles d’acier haubanant l’énorme poutrelle passaient largement au-dessus d’une silhouette solitaire en parka polaire, qui observait l’horizon à travers des jumelles de vision nocturne. Malgré son inclinaison, la hauteur de l’ensemble dépassait allègrement celle des derricks, et l’impression première qui s’imposait à l’esprit lorsque l’on découvrait ce spectacle grandiose, était la puissance et l’invulnérabilité.

John Paxton savait par expérience que se laisser aller à une telle impression était trompeur. Et dangereux.

Sa radio portable émit quelques crachotements. Il la sortit de sa poche tandis que la voix de Kanamura se faisait entendre.

- John, ici Ruitchi, tu m’entends ?
- Qu’est-ce que je peux faire pour toi fils ?
- Marc voudrait que tu appontes l’hélico. Il sera là dans vingt minutes.

- Pas de problème. Autre chose ?

- Ouais, heu… est-ce que tu peux récupérer Mc Pherson en passant ? Je n'arrive pas à le joindre. Il est sûrement dans sa cabine.

- C'est pas vraiment sur mon chemin.

- Pourquoi, tu es où ?

- Pont supérieur !

Un court silence marqua la réprobation de Kanamura.

- Tu ferais mieux de rentrer avant de geler !

Le ton indiquait bien autre chose qu'un souci des dangers du froid pour son aîné. Le jeune ingénieur n'appréciait pas que l'on mette en doute l'efficacité de ses instruments et de son travail. La plate-forme était équipée du nec plus ultra en matière d'étude des courants marins qui charriaient les glaces descendant du Groenland, ainsi que du suivi des icebergs. Mais John Paxton n'occupait pas le poste essentiel de chef de la sécurité par hasard. Il possédait de façon innée les qualités inhérentes à cette lourde fonction : imagination, anticipation, plus un zeste de paranoïa. Quelques mauvaises langues disaient même qu'il avait un peu trop développé cette dernière caractéristique. Mais dans un milieu où les accidents sont fréquents, et bien souvent plus mortels que lésionnels, être paranoïaque pouvait faire toute la différence entre la vie et la mort. A cinquante deux ans, Paxton en avait déjà passé trente six au service de la recherche pétrolière. La direction de Norstrom l'avait nommé à ce poste redoutable sept ans plus tôt, alors que Titan n'était encore que des lignes abstraites sur un écran d'ordinateur. Sept ans de travail acharné pendant lesquels il avait dû gérer la sécurité des trois mille ouvriers coréens affectés à la construction des différents éléments. Deux millions d'heures de travail, cent soixante dix mille mètre-cubes de béton haute résistance coulés, cent mille tonnes d'acier à haute élasticité forgées et découpées.

Norstrom Offshore avait voulu le meilleur homme qui soit pour ce travail aux compétences si particulières, et l'avait eu.

Paxton reprit son observation quelques instants, puis abaissa ses jumelles, offrant pleinement son visage au vent glacial. Là-bas, au nord, perdu derrière l'horizon, il y avait le Groenland. Deux mille kilomètres d'étendue liquide séparaient la plate-forme de la banquise. Deux mille kilomètres animés par un courant de deux mètres par seconde, charriant des icebergs de plusieurs millions de tonnes. Et Titan était plantée pile sur leur route.

Paxton fouilla la nuit de son regard acéré encore un moment, puis se détourna lentement, comme à regret. Quelque chose le dérangeait, quelque chose qu'il ne connaissait que trop bien et contre laquelle même l'électronique la plus performante ne pouvait pas lutter. Pendant trois milliards d'années, la nature avait perfectionné certaines capacités indispensables à la survie des espèces. Et même si le fils prodigue de la création avait complètement oublié ses origines faibles et nues face aux fauves, l'instinct du danger restait imprimé dans ses gènes.

Dans le subconscient du chef de la sécurité de Titan, la mémoire cellulaire ancestrale venait d'allumer une petite lumière rouge.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 20

Les appareils électroniques emplissaient le Central de leur ronronnement velouté, ajoutant à l'ambiance lumineuse ouatée l'impression que tout était sous contrôle, sécurisé.

Pourtant, l'expression de l'ingénieur en chef ne cadrait pas avec cet ordre apparent. Deville examinait un écran vidéo avec une moue de profonde insatisfaction. D'un naturel peu expansif, son allure imperturbable ne laissait habituellement filtrer que peu d'émotions, mais des années de travail intensif, de fatigues cumulées, de stress permanent, avaient inexorablement fissuré son caractère bien trempé. Il en était conscient tandis qu'il observait une image satellite de l'Atlantique nord, du cap Farvel aux Bermudes et du Labrador aux Açores. Quelque chose ne cadrait manifestement pas avec ce à quoi il s'attendait. De l'irritation transpira dans sa voix lorsqu'il s'adressa à Kanamura.

- Ruitchi, viens voir ici s'il te plait !

Le jeune eurasien échangea un bref regard avec son camarade de couleur.

- Je te remplace, souffla Moffat.

Kanamura se dirigea rapidement vers la console centrale tandis que le grand noir se coulait avec souplesse devant le moniteur du radar.

Deville reprit d'une voix moins forte.

- Regarde le baromètre.

Répondant à l'injonction, l'eurasien se pencha sur l'écran vidéo regroupant les données météorologiques.

- Merde !

Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Moffat, alerté par le ton de son collègue.

- On a perdu cinq hectopascals en…

Il se pencha sur le clavier pour pianoter rapidement. Une courbe apparut à l'écran.

- A la vache ! Même pas cinq minutes !

La mine soucieuse, il détailla les informations.

- Et le vent a tourné aussi. Il est maintenant plein nord, vingt nœuds, en augmentation rapide !

Deville le regarda en coin.

- Ton diagnostic ?

Penché en avant, Kanamura scrutait les différentes courbes qui envahissaient maintenant l'écran.

- Je dirais qu'on va se payer un sérieux coup de vent.

- Ça ne devait pas rester stable pour le week-end ?

- Ouais, et c'est bien ce qui m'inquiète.

L'ingénieur fonça vers la console météo plus complète située contre la paroi est, juste à côté des écrans radar. Il se jeta sur le siège et pianota frénétiquement sur le clavier. Des données s'affichèrent sur plusieurs écrans, qu'il déchiffra à toute vitesse.

- Il n'y a rien sur le sat… Ah zut, on a encore pris cinq nœuds !

Il fit la grimace et se pencha vers Moffat.

- Donald, tu ferais bien de ramener l'hélico en vitesse !

*

- Bien compris Titan, on active !

Sandra Stavanger tourna sa tête casquée vers Matthias, assis entre les pilotes sur un strapontin.

- Mon chou, je préfèrerais que tu retournes à l'arrière. Ça va secouer un peu, rien de sérieux, ne t'inquiète pas, mais je voudrais que tu t'attaches. Et ta maman aussi, d'accord ?

La jeune femme lui offrit son plus beau sourire tandis que son collègue enlevait le casque radio posé sur les oreilles du garçon. Cole Nootak lui ébouriffa les cheveux avec un clin d'œil. Privé de l'isolation sonique des écouteurs, le bruit des moteurs déchira les tympans de Matthias. Dès qu'il fut hors de vue des deux pilotes, il plaqua ses mains sur ses oreilles. Revenu dans la cabine arrière, il se pencha sur sa mère et hurla pour se faire entendre.

- Maman, faut s'attacher ! Il paraît qu'on va être secoué !

Ellen haussa les sourcils d'un air fataliste. Elle attendit que son fils ait bouclé sa ceinture pour lui rendre le jeune chien qui dormait sur ses genoux. Chimo, brutalement réveillé, dressa la tête avant de s'échapper des bras de son hôtesse pour sauter sur son nouveau maître. Matthias le serra comme une peluche et le petit animal eut toutes les peines du monde à se dégager

pour lui lécher le visage. Ellen les observait tendrement depuis une seconde quand elle sentit la banquette se dérober sous elle et ses entrailles remonter brusquement. Elle coula un regard inquiet vers l'extérieur, mais le hublot à côté de sa tête était aussi noir qu'un abîme sans fond. Une nouvelle secousse l'imprima cette fois avec violence dans son siège. Elle prit machinalement la main de Matthias dans la sienne et la serra avec force, mais son geste servit plus à la rassurer elle-même qu'à réconforter son fils. Le plus jeune des deux pilotes leur avait expliqué avec un grand sourire les consignes en cas de crash, mais tout était brouillé dans son esprit. Elle était incapable de se rappeler la moindre phrase. De toute façon, cela n'aurait pas servi à grand-chose ; Ellen était une femme de réflexion, non d'action, et pour la deuxième fois en moins de vingt quatre heures, elle s'apercevait que sa connaissance des mécanismes de l'esprit humain ne l'avait pas préparé à ce qu'elle vivait.

Dans le cockpit, la luminescence verdâtre de l'écran radar se reflétait sur les casques des pilotes et creusait leur visage d'ombres sinistres.

L'éclairage de la plate-forme pétrolière était maintenant visible à travers la glace frontale du pare-brise, émergeant du néant telle une monstrueuse citée-usine de métal futuriste.

- SkyBus, la pression est toujours en chute libre. Le vent est plein nord pour quarante nœuds ! annonça Moffat par le canal de la radio.

Cole Nootak inclina l'appareil à gauche pour venir s'aligner face au nord, sur le cap d'approche. Une zone dégagée et brillamment éclairée par quatre projecteurs au sodium apparut à mi-hauteur de la plate-forme : l'aire d'appontage.

Le jeune métis raffermit sa prise sur le manche et se concentra au maximum. Les pilotes échangeaient régulièrement leurs rôles à chaque vol ; cette fois, c'était à Cole d'apponter l'hélico pendant que son chef de bord contrôlerait l'approche aux instruments et s'occuperait des échanges radio.

L'altitude diminua rapidement tandis que le lourd hélicoptère s'établissait sur son plan de descente. Les turbulences s'amplifièrent brutalement ; la partie difficile commençait : le Super Puma entrait dans une zone perturbée causée par la masse de la plate-forme pétrolière, qui, faisant écran au vent, créait des remous comme un rocher au milieu d'une rivière. Ce phénomène, bien connu des pilotes de l'aéronavale sous le terme « d'effet d'îlot »,

compliquait significativement la phase finale de l'approche, obligeant le pilote à réajuster constamment sa vitesse verticale pour rester sur le plan de descente prévu.

Si le pilotage requiert généralement de la souplesse, dans cette phase, en revanche, il n'en était plus question. Cole se battait avec ses commandes, plaquant l'appareil au plus près de la trajectoire matérialisée par l'ILS – Instrument Landing System, un appareillage électronique indiquant avec précision la pente et l'axe d'approche - malgré les secousses de plus en plus violentes.

A ses côtés, Sandra souleva un cache, découvrant un bouton qu'elle enfonça, puis abaissa le levier du train d'atterrissage. Lorsque les trois lampes vertes de confirmation se furent allumées, elle pressa le bouton de la radio.

- Titan, nous arrivons sur l'axe, trois cents pieds, train sorti et verrouillé, harpon armé !

- Okay SkyBus, appontage autorisé, le dernier vent du trois six zéro pour quarante cinq nœuds !

- J'ai jamais vu un vent augmenter aussi vite, marmonna Cole entre ses dents. Tu devrais dire à nos pax de se cramponner. J'ai idée que ça va secouer !

Sandra lui jeta un regard inquiet avant de basculer la radio sur l'intercom de bord.

Au travers du pare-brise, l'énorme masse de la plate-forme pétrolière se ruait à leur rencontre.

*

John Paxton se tenait fermement campé sur ses jambes, face à l'aire d'appontage, tournant le dos au hangar qui le protégeait du vent. Sur le sol devant lui, le traditionnel H blanc entouré d'un large cercle brillait dans la lumière crue des projecteurs.

Paxton ne quittait pas des yeux le phare d'atterrissage du Super Puma qui grossissait rapidement. Lorsque le bruit de l'hélicoptère, malgré le hurlement du vent glacé, fut clairement audible, il leva les bras et alluma les deux bâtons lumineux qui les prolongeaient.

Le battement sourd des pales s’amplifia soudainement tandis que l’appareil se cabrait en ralentissant. L’hélico prit brutalement contact avec le sol en même temps qu’un grappin d’acier jaillissait de son ventre pour venir se ficher dans un claquement sec de métal au milieu d’une grille soudée dans le pont. Paxton croisa les bâtons lumineux sur sa poitrine pendant que le Super Puma s’immobilisait. Alors que le vacarme des moteurs décroissait, il s’avança vers le cockpit, tapa sur la vitre en adressant un geste amical aux pilotes et se dirigea vers l’arrière. Il ouvrit la porte coulissante d’un geste vif, aida les passagers à descendre avant de les entraîner vers le hangar.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 21

Le chuintement caractéristique de l'ouverture des portes de l'ascenseur n'attira l'attention de personne, et Carson Mc Pherson, malgré une tenue surprenante dans un tel endroit, fit une entrée discrète dans le Central. Tiré à quatre épingles dans un élégant costume gris anthracite, ses courts cheveux noirs impeccablement coiffés, il portait avantageusement sa quarantaine et le petit sourire perpétuel qui décorait son visage quelconque aurait presque pu le faire paraître sympathique si ce n'était un détail. Carson Mc Pherson avait quelque chose de glacial dans le regard, une sorte de détachement qui rabaissait ses interlocuteurs au rang d'insectes insignifiants, tout juste bons à être écrasés d'un coup de botte.

Deville était penché sur un écran de la console centrale ; Mc Pherson fit quelques pas dans sa direction avant de l'apostropher.

- Ah, Deville, j'ai entendu nos inviter arriver. Tout s'est-il bien passé ?

L'interpellé redressa lentement la tête.

- Vous étiez où ? Ça fait un quart d'heure qu'on vous cherche.

- Je faisais une petite ballade au clair de lune, répondit tranquillement le cadre de la Norstrom.

Deville sentit un début de colère éclore en lui comme une fleur malsaine.

Mc Pherson était arrivé à bord de Titan deux jours plus tôt, directement depuis son bureau de Boston, au siège social de la société. Deville l'avait détesté dès le premier regard.

D'une façon générale, il n'aimait pas les bureaucrates, leur façon de compliquer les choses, avec leur vision étriquée de la réalité, déconnectée de sens pratique. Tout, chez eux, reflétait le manque d'adaptation aux contraintes de terrain, à commencer par leur tenue. Quel que soit l'endroit où ils débarquaient de leur jet d'affaire ou de leur hélico climatisé, que ce soit en Alaska ou en Afrique, ils portaient invariablement un costume de ville.

Au début, quand il n'était encore qu'un jeune ingénieur, il avait trouvé ça grotesque. Avec le temps, il avait appris à s'en méfier. Car ces gens détenaient l'unique véritable force de ce bas monde : le pouvoir financier.

Ils étaient les décideurs – ou leurs envoyés –, ne se privant pas de le faire remarquer avec leurs airs supérieurs, leurs regards condescendants, leur hautaine élocution. La dernière génération de technocrates était encore pire que les autres. Parlant bilans financiers, retour sur investissement, ils étaient toujours prompts à montrer sur l'écran de leur ordinateur portable dernier cri une courbe chiffrée dont les ordonnées s'étiraient invariablement vers le haut, ne comprenant pas que la réalité ne collait pas toujours à leurs schémas informatiques. Leurs idées préconçues dans un monde virtuel ne s'alignaient que rarement aux dures contraintes d'un milieu extrêmement dur et difficile. Il y avait alors des frictions et Deville, en devenant le responsable technique du projet le plus ambitieux de l'histoire pétrolière, avait hérité d'un rôle qu'il détestait au plus haut point : être l'interface entre deux mondes antagonistes. C'était la seule partie de son boulot qu'il détestait et son caractère bien tranché lui interdisait d'y mettre de la bonne volonté. Cependant, sa personnalité de chef indiscutable et son physique de bûcheron tempéraient généralement les ardeurs belliqueuses de ses interlocuteurs, qui, de toute façon, reconnaissaient ses talents incomparables de maître d'œuvre de la plus grande plate-forme pétrolière au monde. Deville pouvait donc se permettre pas mal de choses et les technocrates n'avaient qu'à bien se tenir. Mc Pherson y compris. Pourtant, quelque chose le chiffonnait à son égard. En trente ans de travail en équipe, il avait appris à connaître les hommes et bien souvent à les jauger avec précision dès la première rencontre. Mc Pherson était différent des autres cadres, Deville l'avait tout de suite sentit. Il y avait comme une dissonance dans sa personnalité, un accord qui sonnait faux. Deville n'aurait su dire en quoi exactement, pas encore, mais il était certain d'une chose : ce type allait lui causer des ennuis.

Pour l'heure, trop fatigué pour se lancer dans une joute verbale, il se contenta de lui darder un regard à faire fondre un iceberg, puis reporta son attention sur Kanamura. Le jeune météorologue, un téléphone en main, s'adressait à Moffat d'une voix nerveuse.

- Donald, toujours rien au nord ?

- Que dalle, même sur longue distance.

Mc Pherson s'approcha lentement d'eux. Kanamura conclut sa conversation téléphonique et raccrocha.

- Il y a un problème ? demanda le cadre de la Norstrom.

Kanamura lui décocha un bref coup d'œil avant de reporter son attention sur Deville.

- Chef, Saint Jone's n'a rien non plus, ni sur le satellite, ni au radar. Pourtant, on ne rêve pas !

Il désignait l'écran affichant les données météo.

- Je ne sais pas quoi te dire.

Mc Pherson les observa alternativement tous les deux.

- Quelqu'un peut-il me dire quel est le problème ?

Kanamura, l'air ennuyé, semblait attendre quelque chose de son chef, un encouragement, une autorisation qui ne venait pas.

- On a une chute phénoménale de pression avec un vent en augmentation rapide, lâcha-t-il enfin.

- Et alors ? Nous sommes dans l'Atlantique nord, en plein hiver. Une tempête se prépare. Où est le problème ?

Kanamura, comme piqué au vif par une attaque sur son propre terrain, répliqua sèchement.

- Le problème, c'est que les tempêtes, ça ne commence pas comme ça !

Il détourna les yeux un instant, gêné par l'agressivité de sa répartie, avant de reprendre d'une voix plus douce.

- Monsieur, je ne vais pas vous faire un cour de météo, mais pour qu'une tempête se déclenche, il faut des conditions bien précises. Et là, on n'a rien de ce qu'il faudrait. Aucune dépression, aucun front froid ou chaud, aucune entrée d'air polaire. On a juste notre petit anti-cyclone sur le Groenland, et lui, il nous doit un temps bien tranquille. Rien à voir avec ça !

Il pointait son doigt vers la console. Mc Pherson haussa les épaules d'un air fataliste, s'apprêtant à répliquer lorsque l'ascenseur fit entendre son léger chuintement. Le docteur Ellen Menken fit son entrée dans le Central, John Paxton sur ses talons.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 22

Ellen était confortablement installée dans un des fauteuils de la partie centrale, entièrement réservée, lui avait-on expliqué, à la sécurité et au commandement.

Situés juste sous ses yeux, plusieurs moniteurs vidéo de surveillance et de contrôle, savamment orientés, offraient pléthore d'informations en tous genres. Elle ne s'y attarda pas, préférant regarder au-delà, profiter du spectacle que sa position surélevée lui permettait d'apprécier.

Le centre nerveux de Titan était une grande pièce carrée renfermant autant de matériel électronique qu'une salle de contrôle de la NASA. Sur trois côtés, le long des parois, courait une console recouverte de moniteurs informatiques, de fax, de télescripteurs, de téléphones, ainsi que d'autres appareillages électroniques qu'elle ne parvint pas à identifier. Tout le côté est, lui avait expliqué Mc Pherson, était dévolu aux opérations extérieures – maritimes et aériennes – ainsi qu'à la météo. Le côté nord regroupait la gestion de l'exploitation de la plate-forme, autrement dit, les opérations de forage, de stockage et de transfert à bord des pétroliers-navettes. La gestion du personnel, la maintenance et le ravitaillement étaient situées côté ouest. Enfin, au sud, la console disparaissait au profit de l'énorme armoire de l'ordinateur central, d'une porte de sortie sur le pont supérieur et des deux ascenseurs.

Ellen ressentit immédiatement l'impression d'efficacité qui se dégageait de l'ensemble. A l'évidence, on avait étudié très sérieusement le problème de l'ergonomie fonctionnelle et le résultat semblait convainquant.

Assis à ses côtés dans le PC sécurité surélevé, Moffat pianotait sur un clavier informatique, tandis que Mc Pherson se tenait debout, juste derrière elle. Le parfum fortement musqué du cadre de la Norstrom lui emplit brusquement les narines lorsqu'il se pencha sur elle, la tirant de ses réflexions.

- La petite démonstration de monsieur Moffat est assez édifiante. Je suis sûr que vous allez l'apprécier, susurra Mc Pherson à son oreille.

Ellen n’en était pas aussi certaine ; il était minuit, elle tombait de fatigue, et l’accueil qu’elle avait reçu était loin d’être motivant. A l’empressement obséquieux de Mc Pherson – qui l’avait rapidement agacé – avait succédé la réception glacée du maître des lieux, à la limite de l’impolitesse. Marc Deville, à l’évidence, la considérait comme une source probable d’ennuis dont il se serait bien passés. Elle l’observa quelques secondes. Il était en ce moment devant la console météo et conversait à voix basse avec un jeune eurasien. Celui-là lui avait fait l’effet d’être mûr pour la crise de nerf. Il lui avait à peine accordé un regard entre deux tics nerveux, trop pressé de retourner à ses instruments. A l’exception de l’homme taillé à coups de burin qui l’avait accueillie à sa descente de l’hélico – John Paxton, si elle se souvenait bien -, le seul qu’elle trouvait sympathique, était Donald Moffat. Le grand noir aux larges épaules lui indiqua l’écran situé en face d’elle, sur lequel le logo de la Norstrom apparut en trois dimensions.

- J’espère que vous ne m’en voudrez pas si j’ai baissé le volume, la bande son est vraiment naze et il est trop tard pour écouter ce genre de conneries.

Ellen ne put réprimer un sourire. A l’écran, le logo diminua de taille pour venir se loger dans le coin supérieur droit tandis qu’une modélisation informatique de la plate-forme apparaissait.

- Voici la Bête… Titan… Six cent mille tonnes à vide, un million une fois les ballasts remplis, ce qui en fait le plus lourd objet marin jamais construit. Nous sommes ici, dans le Central-Opération (un petit rectangle en haut de la représentation en trois dimension se colora en bleu) au sommet des quartiers d’habitations, qui sont prévus pour accueillir trois cents personnes. Ce que vous voyez ici (il désigna le pont supérieur) est le support de torche, et à côté, les grues. Ici, à mi-hauteur sur la face sud, c’est la zone d’appontage, où vous avez atterri. Tout cet ensemble est posé sur trois gros piliers qui s’enfoncent directement dans l’embase, là, jusqu’au fond de l’océan, c’est à dire cent mètres plus bas.

L’écran affichait maintenant une vue en coupe. La masse rectangulaire de la plate-forme reposait sur trois énormes pieds cylindriques qui plongeaient dans un ensemble encore plus grand, l’embase. Sorte de cylindre vertical géant d’un diamètre équivalent à la partie émergée et servant de socle à la plate-forme, l’embase était posée directement sur le plateau continental. Une silhouette humaine avait été placée sur son sommet, qui dépassait la

surface de l'océan de trois mètres à peine, attestant de l'incroyable taille de l'ensemble.

Ellen montra ce qui paraissait être des capsules alignées obliquement sur un support au-dessus de l'eau. Moffat anticipa sa question.

- Les modules de sauvetage.

- Pourquoi, on peut couler ? lança –t-elle, ironique.

Une lueur d'amusement éclaira fugitivement le visage de Moffat tandis qu'il tapait à nouveau sur son clavier.

- Non, notre petit souci est d'ordre géographique.

Une carte à grande échelle remplaça Titan, découvrant toute la partie nord-ouest de l'Atlantique nord. De petits triangles blancs apparurent le long de la partie ouest du Groenland et s'animèrent, longeant la côte vers le nord avant d'effectuer un large virage pour redescendre finalement le long de la Terre de Baffin et continuer vers le sud. Ellen comprit avant même que Moffat n'ouvrit la bouche, lorsqu'elle vit les triangles passer au large de la presqu'île du Labrador et se diriger directement sur le point rouge au large de terre-Neuve matérialisant la position de Titan.

- Nous sommes sur les Grands Bancs de Terre-Neuve, en plein milieu du courant du Labrador, c'est à dire pile sur la trajectoire des icebergs qui descendent du Groenland, annonça Moffat.

- Le toréador au milieu de l'arène, murmura Ellen.

- Ouais, sauf que là, le taureau, il fait quatre millions de tonnes !

- Et qu'avez-vous prévu comme cape rouge ?

Ce fut Mc Pherson qui répondit. Il était si près qu'elle sentit son souffle sur son cou.

- Un système unique au monde.

Une vue en coupe de Titan, d'un iceberg et d'un satellite, remplaça la carte.

- Un satellite géostationnaire nous couvre vingt quatre heures sur vingt quatre, continua Moffat. Il est couplé à un système informatique de suivi de route, ici, à bord de Titan. Nous avons également un radar à impulsion, ainsi qu'un sonar pour la détection rapprochée. Quand la probabilité de se faire raser les moustaches devient un peu trop grande, nous envoyons notre chien de garde.

Un navire se matérialisa à l'écran.

- Le Polar-Tracker. C’est un remorqueur brise-glace. Son job, c’est de les attraper au lasso, littéralement, et de les faire dévier de leur route.

- Et ça lui arrive de rater son coup ? demanda Ellen.

Moffat posa les coudes sur le rebord de la table, se massa l’arête du nez, puis la fixa calmement.

- La technique a été assez difficile à mettre au point. Au début, on a employé des lance-grappins reliés à des câbles en acier. Mais la poussée dissymétrique créait un déséquilibre, les câbles manquaient de souplesse et dès qu’il y avait un peu trop de vagues, soit l’iceberg basculait, soit les grappins déchiraient la glace et tombaient à l’eau. On utilise maintenant un filin en fibre synthétique de vingt centimètres de diamètre, que l’on passe carrément autour de l’iceberg. C’est plus long et plus difficile à mettre en place, mais la tenue est incomparable. Il fit une courte pause, comme pour réfléchir à la suite de ses explications.

- Pour répondre à votre question, c’est possible. Si l’iceberg est trop instable, il roule et se dégage.

- Et là vous faites quoi ? Vous serrez les fesses ?

Moffat se fendit d’un large sourire, découvrant une dentition parfaite dont la blancheur contrastait, même dans la pénombre, avec la couleur sombre de sa peau.

- Pas encore. On envoie dans ce cas Snoopy, notre lutin volant, et son cordon magique !

Il appuya sur une touche avec un plaisir évident, ce qui matérialisa un hélicoptère sur l’écran.

- Snoopy est un Hugues 500 équipé d’un cordon en Thermtex.

Moffat enfonça encore une touche et des données techniques s’affichèrent.

- Le Thermtex est un mélange d’aluminium et d’oxyde de zinc dont la particularité est de chauffer à deux mille quatre cents degrés. On le dépose simplement sur la glace, on l’active, et il découpe l’iceberg comme un fil à beurre, ce qui permet de fractionner sa masse et de réduire l’énergie d’impact.

Sur l’écran, l’hélico tirait un trait rouge qui séparait l’iceberg en deux parties.

- En dernier recours, nous avons une couronne dentelée tout autour de l’embase, qui est prévue pour absorber l’énergie de l’iceberg et le briser.

- Impressionnant ! lança Ellen.

- N’est-ce pas ? susurra Mc Pherson.

Il avait posé une main sur le dossier du fauteuil de la psychologue. Son avant-bras toucha légèrement l’épaule d’Ellen, qui frissonna malgré elle.

- Nous sommes au beau milieu de l’arène, poursuivit-il, et pourtant plus en sécurité que sur n’importe quel navire de la planète. C’est fascinant, non ?

- Et vous avez pu tester ça de nombreuses fois, j’imagine ?

- Ouais, des tas de fois. On a refait les calculs des tas de fois, indiqua Moffat.

L’ingénieur la fixait innocemment. Ellen resta interloquée une seconde.

- Attendez, vous voulez dire que…

- Cette plate-forme pétrolière n’a jamais affronté autre chose que des simulations informatiques, c’est bien ça, docteur, répondit Deville.

La voix de basse de l’ingénieur en chef la prit au dépourvu. Elle ne l’avait pas entendu s’approcher. Elle pivota son fauteuil vers lui, lentement, levant un regard que la fatigue rendait moins déterminé qu’elle n’aurait voulu.

- Voilà pourquoi nous sommes en équipe réduite, poursuivit Deville. Parce que tant que les tests n’auront pas été faits en réel, la sécurité ne sera pas garantie, et je ne donnerai pas mon feu vert pour l’exploitation. Ce qui veut dire que seules les personnes indispensables ont leur place ici pour le moment.

Mc Pherson se redressa vivement.

- Deville, vous dramatisez !

- John, toujours rien sur le radar ? lança Deville d’une voix puissante sans quitter Mc Pherson des yeux.

- Non, pas encore.

- Ruitchi ?

- La pression est en chute libre à 990 hectopascals et le vent continue d’augmenter. On est à cinquante cinq nœuds ! s’écria Kanamura depuis sa console, à l’autre bout de la pièce.

Deville, qui dominait Mc Pherson d’une tête, croisa les bras sur son torse puissant.

- Nous avons une méchante tempête qui se prépare. Avec ce vent, les hélicoptères ne peuvent d’ors et déjà plus décoller. Le remorqueur ne pourra pas intervenir contre un iceberg avec des creux de dix mètres et le satellite

ne verra rien sous une épaisse couche nuageuse. La seule chance d'avoir un léger préavis, c'est le radar. Alors, quand monsieur Paxton déclenchera le klaxon d'alerte, je vous conseille de prier pour que la couronne brise-glace résiste. Entre nous, c'est le seul système fiable de tout ce cirque. Et là, vous pourrez serrer les fesses comme vous dites, parce que vous prendrez le plus grand coup de pied aux fesses de votre vie !

- Ecoutez Deville, tout a été vu et revu des centaines de fois. Ce projet a pris sept ans d'études et coûté trois milliards de dollars. C'est le plus grand…

- Vos superlatifs me laissent froid, Mc Pherson. J'ai un très bon livre dans ma cabine, il parle du Titanic. Peut-être devrais-je vous le prêter ?

- Je…

- Vous pouvez fanfaronner autant que vous voulez à votre bureau de Boston, mais ici, vous êtes sur mon territoire, alors cessez de me faire perdre mon temps.

Il se détourna vers Moffat.

- Don, appelle le Polar Tracker ; demande-lui sa position.

- C'est parti chef !

Moffat attrapa un téléphone et enfonça deux touches tandis que l'ingénieur en chef quittait le PC sécurité.

Ellen coula un regard prudent vers Mc Pherson. Ce dernier n'avait pas le moins du monde l'air affecté par la rebuffade qu'il venait de subir. Cela l'intrigua ; rares étaient les hommes qui subissaient un revers avec le sourire, surtout devant une jolie femme. Particulièrement un homme de sa trempe. Elle avait cru déceler chez lui une personnalité vaniteuse, une arrogance cultivée de longue date par le pouvoir, qui ne collait pas avec ce qu'elle percevait maintenant. Quelque chose sonnait faux chez le cadre de la Norstrom et la sensation troublante qui naissait doucement en elle prit une nouvelle ampleur lorsque, la fixant tranquillement de ses yeux clairs, il proposa de la raccompagner à sa cabine.

*

Cole Nootak vérifia la dernière des quatre saisines qui ancrait fermement le Super Puma sur le sol rutilant du hangar.

- Ça ne bougera pas, même si le pack tout entier nous rentre dedans ! lança-t-il joyeusement à sa co-équipière.

- Parle-pas de malheur, renchérit Sandra Stavanger.

La jeune femme glissa le carnet de vol qu'elle venait de remplir dans la pochette destinée aux documents de bord, puis claqua la portière latérale de l'appareil. Elle rejoignit Cole qui l'attendait devant un deuxième hélico, un Hugues 500 monoturbine qui paraissait minuscule à côté de l'imposant Super Puma. Ils se dirigèrent vers une porte dans la cloison du fond.

- On se change et on va se jeter une bière avec les autres ? suggéra Cole tandis qu'ils longeaient un établi surmonté d'un panneau d'outillage.

- Cole, il est plus de minuit, on va se coucher !

- Ohaa, t'es pas drôle, c'est le réveillon !

- On décolle à huit heures demain matin, alors on va dormir.

- Tu parles ! Avec ce vent, je te parie qu'on va passer la journée clouée ici à glander !

Comme pour lui donner raison, une bourrasque plus violente que les autres fit vibrer le toit métallique d'une complainte lugubre. Sandra leva les yeux en frissonnant. Elle eut soudain très envie de la tiédeur de sa cabine et pressa le pas vers la sortie.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 23

John Paxton relut pour la deuxième fois le fax qu'il tenait à la main sans que le sens des mots n'arrive à pénétrer son esprit, son attention étant perturbée par la conversation de Moffat avec le commandant du Polar-Tracker.

Moffat reposa sèchement le combiné avant de faire pivoter son fauteuil vers Deville.

- Marc, le brise-glace est deux cents nautiques au nord-nord-ouest. Ils ne signalent rien de spécial et poursuivent vers le nord.

Deville hocha lentement la tête en se tournant vers Paxton.

- John, le rapport des Coast Guards ?

Paxton lut le fax une nouvelle fois.

- La patrouille aérienne date de cet après-midi, seize heures locales. Quelques petits icebergs dérivants, des growlers en majorité, rien qui ne nous intéresse si ce n'est un gros block-type qui longe la côte est du Labrador, mais il va probablement passer entre nous et Terre-Neuve. Ils le surveillent de toute façon.

- D'accord, conclu Deville. Ruitchi, où en est-on ?

Le jeune météorologue s'agitait devant ses appareils. Il était encore plus pâle que d'habitude ; un filet de transpiration ourlait sa lèvre supérieure, lui donnant un air maladif.

- La pression dégringole toujours ! On est à 980 hectopascals et le vent est en constante augmentation. Soixante nœuds et… je ne comprends toujours pas !

Il paraissait désespéré.

- On ne t'en veut pas Ruitchi, lança Paxton d'une voix rassurante.

Ce dernier se leva de son fauteuil et marcha vers Deville.

- On ne peut rien faire de plus, sinon aller dormir, dit-il d'une voix qu'il voulut persuasive. Marc, tu devrais aller pioncer un peu. Tu as l'air crevé et la journée de demain risque d'être rude. Toi aussi Donald, fit-il en pointant un doigt vers l'intéressé. Ruitchi et moi, on va prendre le premier quart.

Au grand soulagement de Paxton, Deville ne se fit pas prier. Après un bref salut, il se dirigea vers les ascenseurs et Moffat lui emboîta le pas.

Paxton regarda les portes se refermer sur eux.

Depuis plus de douze ans qu'il connaissait Marc Deville, c'était la première fois qu'il le voyait aussi fatigué. L'ingénieur en chef était un roc, une force de la nature, mais la dose de stress qu'un homme pouvait supporter avait ses limites. La question était de savoir à quel niveau placer la barre. Le chef de la sécurité était prêt à parier que pour son ami, elle était presque atteinte.

Dernièrement, à l'approche de la mise en service de Titan, la pression qu'il subissait depuis des mois avait augmenté d'un cran, le monde sans pitié de l'exploitation pétrolière ayant dorénavant les yeux braqués sur eux, guettant la moindre erreur susceptible d'entacher la réputation de la société. La Norstrom faisait des jaloux et le champ pétrolifère d'Hibernia des envieux. Au milieu de ces enjeux, Deville ne serait qu'un fusible que les actionnaires ne manqueraient pas de faire sauter au premier incident, brisant une carrière exemplaire sans le moindre remords au seul nom du profit. Mais il y avait plus important : dans quelques jours, trois cents ouvriers et ingénieurs débarqueraient, confiant dans cette plate-forme révolutionnaire à laquelle ils remettraient leur vie pour survivre dans un milieu inhumain qui les écraserait au premier signe de faiblesse. Paxton avait tous les chiffres des accidents en tête. Une erreur de calcul, une mauvaise manipulation et c'était la mort pour des dizaines, voire, des centaines de personnes. Il avait fait partie de la commission d'enquête chargé de déterminer les circonstances de l'accident de Piper-Alpha, une plate-forme pétrolière qui fut détruite dans une énorme explosion coûtant la vie à tout son équipage, soit cent soixante sept personnes. Il avait rapidement découvert que la cause de cette catastrophe était un défaut d'entretien sur une pompe et une soupape de sécurité. Cent soixante sept morts pour un manque d'entretien !

Quelques années plus tôt, c'est un simple hublot de la salle de contrôle d'Ocean Ranger, resté ouvert, qui avait provoqué la perte de la plate-forme pétrolière lorsque celle-ci fut frappée par une vague géante. Cette fois-ci, quatre vingt quatre personnes avaient péri.

Finalement, le plus dur était de mériter la confiance des gens qui mettaient leur vie entre vos mains, pensa Paxton. Et de supporter la charge que cela impliquait. Car l'extraction pétrolière offshore était le domaine

industriel le plus dangereux au monde. Et la plate-forme Titan était située sur le champ pétrolifère le plus périlleux de la planète.

Paxton était lui aussi épuisé par tous ces mois de stress ininterrompu. Cependant, il ne s'apitoyait jamais sur son sort. La mort de sa mère pendant sa venue au monde instillait en lui depuis cinquante ans une culpabilité lui interdisant toute faiblesse envers lui-même. Mais depuis peu, il y avait une autre raison. Le destin venait de lui jouer l'un de ses imprévisibles et sinistres tours dont il avait le secret, bouleversant son avenir d'une façon qui rendait les dégâts du stress sur son système nerveux insignifiants.

Le chef de la sécurité récupéra sa parka qui traînait sur le dossier d'un fauteuil, l'enfila prestement puis se dirigea vers la porte extérieure. Il jeta un regard paternel à Kanamura.

- Tiens bon la barre p'tit gars !

- John, déconne pas, répondit le météorologue. Avec le vent, la température d'impact est de moins vingt. Tu vas geler !

Malgré l'épais blindage du Central, le hurlement du vent se frayait un passage à travers les murs d'acier.

- Un jour, faudra que je te raconte mes parties de chasse en Alaska.

Sur un dernier sourire, Paxton manœuvra le lourd volant de commande et sortit dans la bise glacée.

*

Une heure plus tôt, à minuit très précisément, heure de la côte est, le téléphone sonna dans le bureau de la propriété de Niclos de Angelis, au rez de chaussée de l'imposante bâtisse de style colonial.

L'heure tardive n'avait rien d'inhabituelle pour un homme dont la vie avait été entièrement dévouée à son travail. Il ne manquerait pas à sa femme ; ils faisaient chambre à part depuis déjà bien longtemps.

Vie à part, même, songea-t-il avec amertume.

Il savait à qui en incombait la faute. Pas à elle, ni même à lui. Il avait commencé à ériger inconsciemment son mur mental lorsqu'il avait perdu le pouvoir, des années plus tôt, s'enfermant petit à petit dans un monde solitaire, peuplé de fantômes du passé, hors d'atteinte du présent, de ses proches, de sa famille. Ils lui avaient volé son existence, professionnelle et

privée. Ils l’avaient dépossédé de toute une vie de travail, d’un labeur acharné de chaque instant. Maintenant, ils allaient payer le prix fort.

De Angelis souriait lorsqu’il décrocha son téléphone. Son interlocuteur prononça une simple phrase, mais dont l’écho resta suspendu dans son esprit longtemps après qu’il eut reposé le combiné.

« La phase initiale vient de commencer ».

Le vieillard, une aura malsaine d’intense satisfaction émanant de tout son être, se renversa dans son épais fauteuil de cuir, se préparant à une attente confortable. Car la nuit promettait d’être longue. La nuit de sa vengeance. Et Niclos de Angelis avait bien l’intention de la savourer pleinement.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 24

La petite pendule de voyage qu'Ellen avait posé sur un coin du minuscule bureau métallique indiquait 2 : 25. Elle soupira puis se rejeta en arrière contre le dossier de sa chaise, se massant les globes oculaires de la paume de la main.

Malgré la fatigue accumulée, elle avait tenu à consigner par écrit ses réflexions à chaud sur les évènements des dernières heures. C'était un vieux réflexe qui ne la quittait plus depuis ses années de fac, quand elle avait pris conscience qu'une situation apparemment confuse le devenait beaucoup moins lorsque l'on prenait le temps de l'examiner calmement devant une feuille blanche.

Ellen laissa ses yeux errer un instant sur les murs bleus. Elle se demanda fugitivement si la couleur était due au simple hasard ou bien si on l'avait choisie pour ses vertus reposantes. Tout semblait tellement étudié dans cet endroit qu'elle pencha pour la deuxième solution.

Par contre, l'espace était un problème qu'ils n'avaient apparemment pas su maîtriser ; l'étroite cabine possédait deux lits superposés, deux chaises en fer devant la toute petite table où elle était assise, et un cabinet de toilette qui lui rappelait les vacances de ses vingt ans, lorsqu'elle avait traversé les Etats Unis à bord d'un camping-car.

Son regard s'attarda un moment sur son fils qui dormait dans la couchette du bas, le petit chien lové à ses pieds. Le jeune garçon remua doucement la tête puis se mit à gémir. La psychologue se leva et s'approcha du lit. Chimo redressa la tête et la fixa d'un air inquiet.

Ellen s'assit doucement sur le rebord de la couchette, observant avec attention le visage de son fils, cherchant à détecter s'il débutait son cauchemar récurrent ou s'il ne s'agissait que de l'agitation passagère. Elle prit conscience que l'heure habituelle de déclenchement du cauchemar – aux alentours de minuit – était largement dépassée. Peut-être aurait-il un répit, cette nuit ?

Mais le rêve reprenait. Elle le voyait à ses yeux qui tournaient dans les orbites, agitant la peau mince des paupières, à son souffle saccadé que

perçait des gémissements de plus en plus rapprochés. Matthias se mit soudain à hurler et se dressa brutalement sur son séant. Ellen le prit dans ses bras et le serra contre elle. La psychologue lui caressa tendrement les cheveux tout en murmurant des paroles de réconfort. Le jeune garçon se pelotonna contre sa mère ; il haletait et tremblait de tous ses membres. Curieusement, il ne pleurait pas.

- C'était l'Ogre, Maman. L'Ogre Rouge, fit-il d'une voix désincarnée.

On frappa doucement à la porte. Elle s'ouvrit et Cole Nootak passa la tête.

- J'ai entendu crier. Tout va bien ?

- Mon fils a fait un cauchemar.

- Ah… Je peux entrer ?

Sur un signe affirmatif d'Ellen, le jeune pilote pénétra dans la cabine, tira une chaise et vint s'asseoir près du lit.

La diversion fut salutaire. Matthias se tourna vers lui. Sa respiration redevint normale en quelques instants tandis que Cole lui sourait. Ils avaient eu l'occasion de passer un moment ensemble dans le cockpit de l'hélicoptère, pendant le voyage aller, et la relation de confiance que Cole avait alors établie fut réanimée dans l'instant. Matthias, avec la faculté propre aux enfants de changer d'état mental en un éclair, répondit à son sourire.

- Hé Matt, c'est la nuit de Noël et t'es sur une plate-forme pétrolière, la plus grande au monde. Je suis sûr que tes copains vont être vert de jalousie quand ils vont savoir ça !

Ellen sentit son fils se détendre instantanément. Il s'échappa de ses bras pour se rapprocher de Cole.

- Tu me le montres ? demanda Matthias en désignant l'énorme poignard glissé dans la botte droite du pilote.

Cole hocha la tête en souriant. Il avait déjà remarqué l'intérêt du garçon pendant le transit, mais, apparemment impressionné par l'ambiance du cockpit, il n'avait rien osé demander. Maintenant qu'il était dans sa cabine en compagnie de sa mère, c'était autre chose. Cole dégaina l'arme et la tint à l'horizontale par le dos de la lame, entre leur visage. L'objet artistiquement travaillé semblait énorme, mais ce qui retenait le plus l'attention, était le manche en os de baleine, incrusté de pierres noires.

- Il appartenait à mon père, et à son père avant lui, et au père de son père encore avant, et ainsi de suite sur des générations.

- Ouahh ! fit Matthias.

Le jeune garçon semblait fasciné par la façon étrange dont les incrustations accrochaient la lumière ambiante.

Ellen, quant à elle, était plus intéressée par l'aisance naturelle du pilote avec les enfants. Il avait su capter l'attention de son fils en un éclair, ce qui en soit était remarquable, car Matthias n'était pas un garçon sociable. D'un naturel renfermé, il n'accordait que très rarement sa confiance, surtout envers les adultes, et la décision d'Ellen de rester célibataire n'était pas étrangère à cet état de fait.

Elle observa Cole discuter avec son fils. Ses dents d'une blancheur parfaite luisaient dans la pénombre de la pièce dès qu'il souriait, contrastant avec le teint mat de sa peau. Il était à l'évidence d'origine inuit, mais un métissage harmonieux lui avait profité, ovalisant le visage rond des peuples du Grand Nord dont il avait toutefois gardé les yeux noirs.

A le voir capter ainsi l'attention de son fils, Ellen fut rassurée. Matthias aurait au moins un compagnon avec qui s'entendre pendant qu'elle serait accaparée par l'expérience.

Cole s'occupa de Matthias encore quelques instants, puis, sur un dernier sourire, il prit congé.

Ellen recoucha son fils. Elle attendit patiemment qu'il s'endorme et le veilla quelques minutes encore, mais Matthias ne manifesta pas d'autres signes d'agitation. Elle se leva enfin, ôta ses vêtements qu'elle déposa sur le dossier de sa chaise. Elle dégrafait son soutien-gorge lorsqu'elle sentit un regard posé sur elle. Chimo l'observait depuis la couchette. Ellen ne put retenir un sourire. Depuis la disparition de son mari, aucun mâle d'aucune race ne l'avait vue dans cette tenue.

- Petit veinard, murmura-t-elle à l'adresse du chien.

Elle termina d'enlever ses sous-vêtements, puis se dirigea vers la minuscule salle de bains.

La tête posée entre ses pattes, Chimo regarda Ellen refermer la porte. Le bruit étouffé de la douche emplit bientôt la pièce d'un murmure aquatique, mais ce n'était pas cela qui retenait l'attention de l'animal. Le faible éclairage du bureau qui baignait la pièce d'une douce lueur accrocha ses yeux lorsqu'il les leva vers le plafond, les faisant miroiter d'un éclat doré qui, pendant un instant, leur sembla propre. Son ouie hypersensible percevait avec netteté les vibrations sourdes que le mugissement du vent

provoquait dans la structure de la plate-forme. Au bout d’un moment, il baissa les paupières.

Dans la pénombre de la chambre redevenue complètement calme, le jeune chien semblait dormir. Mais un observateur attentif aurait pu s’apercevoir par des signes discrets, tels qu’une respiration au rythme supérieur à la normale ou par des poils hérissés, qu’il n’en était rien.

Le plus petit des deux dormeurs n’arrivait pas à trouver le sommeil. Etrangement, c’était aussi celui dont l’instinct était le plus développé.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 25

John Paxton avançait avec précaution sur une étroite passerelle suspendue au dessus du vide, accrochée sur le flan est de la plate-forme. L'énorme pression du vent s'exerçait sur toute la partie postérieure de son corps, le poussant brutalement en avant. En conséquence, il se déplaçait très lentement, assurant à chaque pas la prise de ses semelles sur le revêtement anti-dérapant de la passerelle métallique, sa main gauche serrant la rambarde avec force.

Malgré la plainte assourdissante de la masse d'air en furie, il percevait le grondement des vagues qui enflait un peu plus à chaque minute. Quatre vingt mètres sous ses pieds, Paxton sentait les premiers coups de boutoir de l'océan résonner contre l'embase. Sous la violente poussée du vent, l'océan commençait à se creuser. La lune renvoyait ce soir sa lumière argentée sur la crête effilochée des vagues, couvrant la surface liquide d'un moutonnement irisé jusqu'à perte de vue. Bientôt, les vagues seraient gigantesques ; Titan connaîtrait sa première vraie tempête. Paxton chassa cette pensée de son esprit et se concentra sur son déplacement, résistant aux bourrasques. Il lui fallut plusieurs minutes pour rejoindre la face sud.

Dès qu'il eût tourné l'angle, provisoirement à l'abri du vent, il se reposa quelques secondes, laissant errer son regard sur l'énorme structure servant de support aux modules de sauvetage qui occupait toute la largeur de la plate-forme. La charpente en poutres d'acier s'avançait bien au-delà de l'embase, au dessus de la mer, deux niveaux sous ses pieds. Les modules, alignés sur leurs rampes de lancement inclinés à quarante cinq degrés, ne ressemblaient aux antiques canots en bois des anciens steamers que par leur fonction : sauver des vies. De la taille approximative d'un autobus, ils étaient en alliage d'aluminium à haute résistance, totalement fermés et d'une couleur orange fluorescent visible à des milles. Ils étaient conçus pour recevoir cinquante personnes avec tout l'équipement de survie en mer nécessaire pour trente jours.

La lumière de l'astre nocturne jouait sur la surface lisse du toit des modules, créant de petites flaques luisantes qui tremblotaient au rythme des

vibrations causées par les remous d'air. Elle faisait également briller les rails de lancement.

Les six cocons d'aluminium poli, suspendus au-dessus de l'abîme noir, étaient plus qu'une assurance vie. Prévus pour le cas extrême où la plate-forme devrait être abandonnée, ils étaient le dernier espoir de l'équipage. Une chaîne ultra résistante maintenait chaque canot en place et Paxton décida, peut-être pour la dixième fois depuis qu'il était à bord de Titan, d'aller en vérifier les attaches. Il s'apprêtait à descendre les deux étages d'une échelle métallique permettant d'accéder à une petite passerelle d'inspection, lorsque le buzzer de sa radio portable vibra. Il la sortit de sa poche.

- Je t'écoute Ruitchi !

- J'ai quelques problèmes de liaison ici. Je n'arrive plus à joindre Terre-Neuve, ni le Polar-Tracker. On dirait que la liaison est HS, sûrement un problème d'antenne ; tu pourrais aller voir ?

- Pas de problème, laisse-moi dix minutes. Les radars, ça fonctionne toujours ?

- Oui, et ça se précise ; un front nuageux vient d'apparaître, cent nautiques plus au nord. Il se rapproche doucement. Tu vas pouvoir sortir tes raquettes !

- C'est pas trop tôt, Noël sans neige, ça manque de charme !

Paxton rangea sa radio, puis leva la tête vers le sommet de Titan. Vingt mètres au-dessus, le bord de la plate-forme d'appontage arrêta son regard, empêchant tout examen visuel du mât des antennes paraboliques de réception satellite. Il allait devoir monter sur le pont supérieur, affronter de nouveau le vent. De face, cette fois-ci.

Chaque chose en son temps. Il avait d'abord une vérification plus importante à faire.

Plus importante ? Le superlatif lui sauta à l'esprit. En quoi la onzième vérification d'une série d'attaches incassables en acier inoxydable pouvait-elle être plus importante que la résolution d'un problème existant ?

Pendant une seconde, Paxton se demanda si le surmenage n'avait pas aggravé sa psychose naturelle. Puis il baissa les yeux vers les modules et tout devint clair. La paranoïa n'avait rien à y voir, c'était juste une question d'instinct.

*

Ruitchi Kanamura remonta d’un geste machinal ses lunettes sur l’arête de son nez. Une pellicule de sueur recouvrait son visage, conséquence d’une nervosité qu’il n’arrivait plus à maîtriser. Car ses instruments lui offraient un problème de taille, nommé « incohérence météorologique observée avec la prévision numérique ».

Juste quelques mots pour désigner un sacré problème, songea Kanamura.

Néanmoins, il aurait pu l’exposer de façon assez simple.

La finalité de son métier était la prévision de l’évolution d’un fluide turbulent, voire chaotique : l’atmosphère. Comme tout fluide, celle-ci est régie par les lois invariables de la physique, ce qui avait permis de définir des modèles mathématiques exploités en trois étapes : observation, incorporation des données, et calculs.

Le CRAY C-98 installé à bord de Titan qui simulait l’évolution de l’atmosphère à raison de huit milliards d’opérations à la seconde, ne se trompait jamais sur les prévisions à court terme. Chaque particule d’air subissait les lois de l’hydrodynamique et de la thermodynamique sans autre possibilité que d’y obéir. Il ne pouvait en être autrement.

Les incertitudes commençaient avec le moyen terme – au-delà de deux à trois jours – à cause non pas de la complexité, mais de l’instabilité du système.

Une toute petite différence entre les mesures et la réalité suffisait à faire évoluer la situation de façon exponentielle, finissant par donner un résultat radicalement inattendu. C’était le fameux « effet papillon », cher aux partisans de la théorie du chaos, où le battement d’aile d’un gracieux coléoptère pouvait déclencher un ouragan quelques mois plus tard à l’autre bout du globe.

Là était toute la difficulté du métier de météorologue : le moyen et le long terme.

Mais pour l’instant, on était dans le court terme, et Kanamura sentait l’incompréhension monter en lui au rythme de son angoisse, car ce qu’il voyait sur ses instruments ne *devait pas* exister. Une perturbation de cette ampleur, avec une évolution aussi rapide, ne pouvait tout simplement pas naître d’un simple anti-cyclone sans aucun signe avant-coureur.

Kanamura enleva ses lunettes pour s'essuyer le visage avec sa manche de chemise. Puis il allongea le bras pour saisir sa tasse de café et en but une longue gorgée. Outre l'apport hydrique, le liquide fortement sucré lui offrit le carburant que son organisme survolté brûlait comme un réacteur d'avion.

Son regard s'arrêta sur la grande pendule murale surmontant sa console. Quatre heures du matin. Avec un pincement au cœur, il prit conscience des implications de son deuxième problème de la nuit : la coupure de la liaison satellite.

Sa frustration de ne pouvoir communiquer à personne son incompréhensible problème menaçait d'atteindre son paroxysme lorsque la porte extérieure s'ouvrit à la volée sur un John Paxton transi. Un courant d'air glacé enveloppa Kanamura un instant ; il se retourna en frissonnant.

- Alors ?

Paxton se débarrassa promptement de sa parka, avant de se laisser tomber dans un fauteuil à côté du météorologue.

- Les antennes sont parfaitement orientées. J'ai aussi vérifié les câblages. Tout est normal.

- Pour les connexions, je ne suis pas étonné, répondit Kanamura. J'ai fait deux fois l'auto-test. Le circuit est opérationnel, du clavier aux antennes. Mais si ce n'est pas un problème d'orientation de l'antenne…

Son regard se perdit dans le vague tandis que Paxton terminait la phrase.

- Ça ne vient pas d'ici.

Il se saisit du thermos et se servit un café.

- Je ne connais pas grand-chose en électronique, mais je suppose qu'une tempête ne peut quand même pas interférer avec une liaison satellite ?

- La question ne se pose même pas, grogna Kanamura en montrant l'écran du radar météo. Elle est encore à quatre vingt dix nautiques de nous, au nord.

- Alors, peut-être que c'est notre satellite qui est en panne ?

- C'est une possibilité, mais je n'y crois guère. La fiabilité de ces engins est exemplaire, John. De plus, il y a une redondance des systèmes embarqués.

Chacun retomba dans un mutisme propice aux réflexions, laissant le silence reprendre possession des lieux.

Paxton méditait sur les implications de leur nouvelle situation d'isolement lorsqu'il prit lentement conscience d'un changement. Il se pencha en avant,

reposant sa tasse vide sur la console devant lui.

A ses côtés, Kanamura semblait n'avoir rien remarqué ; il se servit un nouveau café.

- On devrait peut-être…, commença-t-il, les yeux rivés sur le liquide noir et fumant coulant du thermos.
- Chut, écoute !
- Quoi ?
- Le vent, Ruitchi !
- Et alors ?
- On ne l'entend plus !

Durant quelques secondes, le météorologue fixa son collègue sans comprendre. Puis il se pencha sur sa console pour lire les indications de l'anémomètre, ce qui lui arracha un cri de surprise.

- C'est dingue ! L'anémo, il indique zéro !

Kanamura regarda Paxton d'un air éberlué. Mû par une impulsion subite, ce dernier se leva précipitamment pour venir se planter devant l'écran du radar de veille.

Le sang se retira de son visage, lui donnant soudain une teinte cendreuse.

Paxton fixa l'énormité qui emplissait l'écran d'un regard vide, comme hypnotisé par une apparition.

- Ruitchi, je crois que tu devrais venir voir, parvint-il à articuler.

Le jeune ingénieur s'approcha lentement. Lorsqu'il se pencha sur l'écran, ses lunettes couvrant ses yeux exorbités renvoyèrent une étrange image tourbillonnante. L'écho de sa tasse se brisant sur le sol carrelé résonna comme un coup de tonnerre dans le silence du Central. Il ne prit même pas garde au liquide brûlant qui lui éclaboussait les chevilles.

- Ah merde, prononça Kanamura d'une voix blanche.

*

La plainte stridente du klaxon d'alerte déchira l'air jusqu'aux coins les plus reculés de la plate-forme pétrolière.

Dans la chambre des Menken, tout le monde fut réveillé en sursaut. Ellen s'assit brusquement dans son lit et regarda autour d'elle, totalement désorientée.

- Maman, qu'est-ce que c'est ?

La sirène se tut aussi soudainement qu’elle avait démarré. Maintenant, c’était le silence qui semblait hurler quelque chose.

- Je ne sais pas, mais je crois qu’on ferait bien de s’habiller.

Des bruits commencèrent à parvenir de la coursive ; claquements de portes, éclats de voix étouffés par les murs de métal. Elle crut reconnaître celle de Deville criant quelque chose sur un ton alarmant.

Elle se saisit de ses vêtements et les enfila à la hâte.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 26

Trois silhouettes silencieuses, comme statufiées, se découpaient dans la pénombre du Central. Deville, Paxton et Kanamura fixaient l'écran de veille sans un mot.

Seule la respiration saccadée de l'ingénieur météo troublait le silence. Ils étaient absorbés par ce qu'ils voyaient, une sorte de tourbillon vert qui emplissait la partie supérieure de l'écran radar. La figure tournait sur elle-même avec une lenteur captivante, s'enroulant autour d'une zone plus sombre irradiant une étrange beauté, envoûtante comme l'œil d'un cyclope maléfique.

- Cette chose est apparue il y a un quart d'heure, murmura Paxton. Elle a l'air stationnaire.

- La liaison satellite ? demanda Deville.

- Coupée quelques minutes avant « ça ».

Les deux hommes échangèrent un regard lourd.

Kanamura, l'air complètement hagard, était ailleurs. Deville lui posa doucement la main sur l'épaule.

- Ruitchi ?

Ce dernier sortit de sa léthargie pour pointer un doigt accusateur vers l'écran.

- C'est une aberration, chef ! Ce truc ne peut *pas* exister !

- A moins que nous ayons tous trois des hallucinations, c'est pourtant bien là. C'est toi le météo, Ruitchi, j'ai besoin de ton avis, demanda Deville d'une voix étonnamment douce, presque compatissante.

Le jeune eurasien détourna les yeux, fuyant le regard de l'ingénieur-chef d'un air coupable. Il prit une profonde inspiration puis lâcha d'un débit haché.

- Ça ressemble à un cyclone, sauf que les cyclones ne peuvent pas apparaître à cette latitude. Ils ont besoin d'une grande force centrifuge qui ne se trouve qu'au voisinage des tropiques. Ensuite, il faut un fort réchauffement de l'atmosphère en altitude et un haut degré d'humidité, qu'il n'y a pas ici, j'ai vérifié. Mais le plus important, fit-il en pointant

l’index, c’est la température de la mer, car il y puise toute son énergie. Un cyclone a besoin de vingt six degrés centigrades minimum, c’est une condition indispensable. Or, l’océan ici est à seulement deux degrés !

- Enfin merde, s’écria-t-il, un cyclone est un phénomène tropical ! Il lui faut une foule de conditions bien précises pour se former, et ici, on n’en a pas la queue d’une !

- Et puis il y a la taille, continua Kanamura au prix d’un effort apparemment épuisant. Celui-ci est bien trop petit, on dirait un modèle réduit. Sauf pour la puissance.

- Chef, j’ai jamais vu ça, murmura-t-il en secouant la tête d’un air misérable, avant de se laisser tomber dans un fauteuil, totalement vidé.

Le silence s’installa. Chacun, perdu dans ses pensées, ruminait ce qui venait d’être dit, s’efforçant d’en mesurer les implications. Malheureusement, elles étaient si incroyables qu’elles renvoyaient les trois hommes dans un mutisme abasourdi.

Paxton, toujours aussi pragmatique, fut le premier à rompre le charme.

- Bien, nous ne savons pas comment cette chose s’est formée, mais elle est là. Maintenant, nous avons deux solutions : nous attendons de voir, ou bien nous nous tirons d’ici. Apparemment, nous avons un peu de temps parce que ce… cette chose est stationnaire.

- Je vais faire évacuer Mc Pherson et ses invités, répondit Deville. Je les ai déjà envoyés vers le hangar hélico avec Donald. Nous, on pourra toujours partir avec le Hugues si ça devient critique.

- A moins qu’on reste, lança Paxton d’un air énigmatique.

- Je ne te le conseille pas ! cria Kanamura. Ce truc, c’est un monstre ! J’ai fait des calculs de vent : dans les cent cinquante nœuds ! Deux cent soixante dix kilomètres-heure ! Ça va nous hacher menu !

- Alors la question est réglé, lâcha Deville.

Il se détourna, cherchant sa radio portable qu’il avait posée quelque part en entrant. Paxton le suivit tandis que Kanamura se prenait la tête dans les mains.

Plus personne ne prêtait la moindre attention à l’écran radar. Sur le moniteur des données numériques situé juste à côté, des chiffres s’animèrent, d’abord imperceptiblement, puis de plus en plus rapidement, jusqu’à atteindre une nouvelle position d’équilibre. Kanamura fut le premier à s’en apercevoir. Il manqua de s’évanouir et dut se raccrocher à la

table pour ne pas tomber. Ce qu'il découvrit dépassait l'entendement. Il murmura entre ses dents serrées un juron inaudible tandis qu'il pianotait frénétiquement sur le clavier. De nouveaux chiffres s'affichèrent, encore plus renversants que les précédents : un cap, une vitesse et un temps.

- Chef, il faut se tirer d'ici, lança Kanamura d'une voix où perçait une telle émotion que Deville et Paxton se figèrent.

Ce dernier revint sur ses pas et ce qu'il vit lui arracha un cri de surprise.

- Seigneur, ce truc nous fonce dessus à quarante nœuds ! Contact dans…

- Marc, on a quelques petits problèmes dans le hangar hélico, tu devrais venir voir ! cracha la voix de Moffat, amplifiée par les haut-parleurs du Central.

Deville porta la radio portable à ses lèvres.

- Attends une seconde, Donald !

- Contact dans quarante minutes ! poursuivit Paxton d'une voix blanche.

- Donald, on évacue tout le monde et tout de suite. Demande aux pilotes de préparer aussi le Hugues, gronda Deville dans sa radio.

- Chef, ce que j'essaie de te dire, c'est que les deux hélicos sont HS !

- Quoi !?

- Les circuits hydrauliques sont morts, les balises de détresse aussi… C'est un sabotage !

La réplique de Moffat tomba comme une sentence. Les trois hommes se regardèrent sans comprendre.

La voix amplifiée de Moffat emplit brutalement l'espace encore une fois.

- Chef, tu me reçois ?

Deville murmura une réponse inaudible dans le micro.

*

Après la tourmente des heures passées, l'absence du moindre souffle d'air rendait la passerelle d'inspection bien calme. Le contraste était saisissant, mais Paxton n'avait pas le cœur d'en profiter. La mort dans l'âme, il contemplait le support des modules de sauvetage. Les six rails de lancement étaient désespérément vides.

Il inspira profondément avant de parler dans sa radio.

- Marc, les modules ont disparu.

- Sabotage ?

- Oui, les chaînes de retenue ont été découpées au chalumeau.
- Alors nous sommes coincés ici.
- J’en ai bien peur. Je monte sur le pont supérieur et je te rappelle.

Il lui fallut moins de cinq minutes pour atteindre le toit de la plate-forme pétrolière, qu’il traversa sur toute sa longueur avant d’en atteindre le côté nord. Il se figea devant la colossale poutrelle du support de torche, réfléchissant à toute vitesse en examinant les deux épais câbles de haubanage fixés dans le pont par des anneaux d’acier. Il extirpa sa radio de sa poche.

- Marc, il va falloir se débarrasser du support de torche, il ne résistera pas et je n’ai pas envie de le voir voltiger au-dessus de nos têtes. Le Central a beau être blindé, il n’est quand même pas prévu pour se prendre cinquante tonnes de ferraille sur le toit ! Faudrait que tu m’envoies quelqu’un avec un chalumeau et une tronçonneuse.
- Okay, et pour les grues, tu en penses quoi ?
- Elles sont débrayées. Elles se mettront dans le lit du vent, ça ira.
- D’accord. Je t’envoie Cole. Tu auras le matériel dans cinq minutes.
- Dis-lui de pas traîner. Question timing, je ne te cache pas que ça va être juste.
- Compris !

Paxton rangea sa radio et ferma les yeux un moment. Dans la folie des derniers évènements, il chercha quelque chose à quoi se raccrocher, mais il ne trouva pas. Le mot « sabotage » tournait en boucle dans son esprit, martelant ses tempes avec une lancinante insistance. Il y avait un saboteur à bord, un traître qui avait décidé de les piéger ici. Pourquoi ? La corrélation avec l’aberration météo était trop évidente pour ne pas y penser, mais cela n’avait ni queue ni tête.

Il inspira profondément une goulée d’air glacé, forçant le flot des pensées qui l’assaillaient sauvagement à diminuer la pression. En vain. Droit devant lui, à moins de quatre vingt kilomètres maintenant, un cyclone aussi puissant que mystérieux s’étalait sur l’océan, se rapprochant un peu plus à chaque minute.

Paxton fouilla la nuit de son regard perçant. Mais il n’y avait rien à voir. Pas encore.

Après un temps qui lui parut infini, un bruit métallique le tira de ses réflexions. Il se retourna ; Cole arrivait, traînant plus qu’il ne portait le

chalumeau et ses lourdes bouteilles.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 27

Moffat surgit de l'ascenseur comme un diable en boite et se rua vers le radar météorologique. Il observa quelques instant l'aberration avec incrédulité. En tant que programmeur, son premier réflexe était de se méfier de tout matériel électronique et informatique, source potentielle d'erreur car sujet aux interférences électromagnétiques, aux programmations défectueuses, virus et autres bugs. Il s'assit et se lança dans une série d'autotests, qui le renseignèrent en quelques secondes sur le bon fonctionnement de la chaîne complexe du radar météo. Il propulsa ensuite son fauteuil un mètre plus à gauche, vers la console du radar panoramique de suivi aérien. Adepte de la redondance, Moffat avait pour principe le recoupement d'informations en cas de doute.

Il entra dans le système de commande du radar aérien afin d'orienter la grande parabole vers un azimut zéro, autrement dit, vers l'horizon. Si la longueur d'onde était différente de celle du radar météo, le principe en était le même : l'antenne tournant sur elle-même à douze tours par seconde, émettait dans l'éther une onde radio-électrique très directive. Lorsque celle-ci rencontrait un obstacle, elle était réfléchie et le radar, captant cette onde retour, mesurait la direction et la distance.

Le radar capta bien quelque chose ; la forme tourbillonnante s'afficha bientôt sur l'écran de suivi aérien.

Moffat passa la main sur son crane lisse.

- Bon, cette saloperie existe bien, marmonna-t-il entre ses dents.

Il observa les chiffres annexés à l'aberration. Quarante nœuds de vitesse relative, donnaient soixante-quatorze kilomètres-heure, soit vingt mètres par seconde.

Moffat fit la grimace ; quoi que fut cette chose, elle bougeait diablement vite, beaucoup trop rapidement pour un typhon ou une tempête conventionnelle. Mais le plus déroutant n'était pas sa vitesse, mais son cap. Elle fonçait droit sur Titan, au degré près.

Un long frisson lui parcourut l'échine tandis qu'il observait la forme tourbillonnante qui l'attirait comme un œil maléfique. Moffat se secoua ;

une autre tâche urgente l'attendait, celle de rétablir les liaisons téléphoniques et numériques, car, d'ici peu, ils allaient avoir sacrément besoin d'aide.

Il se leva et rejoignit la console des communications. Kanamura s'y trouvait déjà, essayant tous les téléphones les uns après les autres dans une excitation proche de la panique.

- Calme-toi, Ruitchi, lança Moffat à son collègue surexcité.

Kanamura lui jeta un regard torve et reposa le téléphone qu'il tenait en main.

- Toutes les liaisons sont baisées, Don, marmonna le jeune météorologue.

- C'est ce qu'on va voir, répondit Moffat en s'asseyant dans un fauteuil.

Ses doigts agiles volèrent bientôt sur le tabulateur, tandis que les deux écrans lui faisant face affichaient des colonnes de données.

- Précepte de base : il y a une solution à tout problème, murmura-t-il plus pour lui-même que pour son collègue.

A l'écran, une symbologie complexe dans les intitulés, mais limpide dans les conclusions, s'afficha.

- Le circuit primaire est okay… le secondaire aussi. Essayons ça.

Il frappa plusieurs touches.

- Les paraboles sont correctement orientées, le signal part normalement vers le sat…

Sur leur droite, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur un flot de paroles excitées qui leur firent tous deux tourner la tête. Mc Pherson, Sandra Stavanger, Ellen Menken, Matthias et Chimo entrèrent dans le Central. Le cadre de la Norstrom les entraîna vers le radar et chacun y alla de son commentaire.

- Est-ce que l'un de vous a le début d'une explication ? s'écria Mc Pherson en se tournant vers eux.

- Plus tard, Mc Pherson, répondit Deville.

L'ingénieur était venu se placer derrière Moffat et Kanamura, les mains appuyées sur les dossiers de leur fauteuil.

- Alors ?

- C'est pas notre système qui merde, chef, c'est le satellite. Il ne reçoit pas. C'est un COM-SAT ERS 60 en orbite géostationnaire équatoriale, un joujou à cinq millions de dollars qui ne tombe jamais en panne. Enfin d'habitude.

Il jeta un regard en coin à l'ingénieur en chef.

- Il est toujours possible qu'il se soit mangé quelque chose. Y'a plus de dix mille déchets qui tournent en orbite, des morceaux de Spoutnik, des boulons, bref, tout un tas de bazar pas toujours rentrés dans les équations orbitales. Mais ce que je trouve bizarre, c'est que personne ne s'en soit aperçu. Ruitchi a raté la transmission de quatre heures. Ça fait plus de trente minutes maintenant. Tout le réseau est hyper surveillé ; on aurait logiquement dû nous basculer sur un relais.

- Pour ce qui est de la logique, cette nuit, répondit Deville. A-t-on une solution de rechange ?

- Peut-être. Il y a un satellite militaire pas très loin, un FLEET-SAT COM de la marine. J'ai déjà orienté la parabole, mais j'ai un problème avec la fréquence, j'arrive pas à la choper, et mon petit doigt me dit qu'il doit y avoir en plus un code d'accès.

- Avec les militaires, fallait s'y attendre. Tu penses pourvoir te débrouiller ?

Moffat fit la grimace.

- J'en sais rien. Si le FLEET n'est qu'un relais, je suis prêt à parier que c'est un encodage simplifié, un truc à trois ou quatre clés. Avec un peu de bol et l'aide du CRAY, je devrais y arriver, mais…

- Mais ?

- Mais si ces connards ont placé un cryptage dur, du genre codage à plusieurs niveaux, avec clé dérivante, là, c'est une autre paire de manche. Même avec les algorithmes hyper rapides du CRAY, ça prendra des jours. Je vais faire une programmation de recherche simplifiée. On sera vite fixé.

Moffat se concentra sur le moniteur face à lui et ses doigts agiles survolèrent bientôt le clavier à un rythme effréné.

Deville se redressa tandis que le buzzer de sa radio bourdonnait. Il s'éloigna de quelques pas afin de ne pas perturber Moffat.

- Marc, tu me reçois ? fit la voix de Paxton avec puissance.

Deville régla le volume avant de répondre.

- Cinq sur cinq. Tu en es où ?

- Ça avance, mais j'ai besoin d'une deuxième tronçonneuse !

- Très bien, je t'envoie Sandra.

Cette dernière avait entendu.

- Je fonce ! lança-t-elle.

La jeune femme courait déjà vers les ascenseurs lorsque Deville se retourna. Elle lui fit un petit signe de la main en attendant que les portes se referment sur elle.

Kanamura jeta plus qu'il ne posa un lourd classeur sur la table à côté de Moffat. Sur la couverture uniformément rouge, apparaissait un titre en larges lettres noires :

INSTRUCTIONS 2027 RELATIVE AUX PROCEDURES D'URGENCE
DIFFUSION RESTREINTE AUX PERSONNELS DE NORSTROM OFFSHORE
COMPANY LTD

Le météorologue ouvrit le classeur d'un geste brusque.

- Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Moffat sans cesser de taper sur son clavier.

- La section des télécommunications.

- Ruitchi, tu ne trouveras pas le code là-dedans !

L'eurasien ne répondit pas, trop occupé à parcourir la nomenclature.

Moffat lui lança un regard sévère, en secouant imperceptiblement la tête en un geste muet de désapprobation.

Le visage en sueur, Kanamura tournait maintenant frénétiquement les pages. Ce qu'ignorait son collègue, c'est que, de toutes les personnes à bord, lui seul était vraiment à même de saisir toutes les implications de ce qui était en train de se passer. Il était comme un mathématicien à qui l'on venait de démontrer que le théorème de Pythagore n'est qu'une vaste fumisterie. Mais l'incompréhensible opposition au sein de son domaine de référence n'était pas la seule raison de sa peur. Kanamura avait déjà subi l'expérience traumatisante d'une confrontation directe avec un cyclone et le souvenir qu'il en gardait le remplissait de terreur.

La concentration de Moffat fut perturbée une nouvelle fois. Quelqu'un se penchait sur son épaule ; le visage de Mc Pherson apparut dans son champ visuel.

- Dites-moi, cette liaison radio, c'est bien beau, mais ça ne va pas arrêter ce… cette chose.

Ce fut Deville qui répondit.

- Non, mais cela nous permettra de lancer un S.O.S et d'avoir une assistance rapidement.

- Ruitchi, poursuivit l'ingénieur chef, tu vas t'asseoir à la console radar s'il te plait, et tu nous tiens au courant.

- Bien, écoutez-moi tout le monde, lança-t-il d'une voix forte pendant que le jeune eurasien, la tête basse, rejoignait son poste. Nous ne connaissons pas la teneur exacte de ce qui nous fonce dessus, mais nous allons nous préparer à le recevoir. Le Central Opération n'est pas seulement le centre nerveux de la plate-forme, c'est aussi l'endroit le plus solide. Il est prévu pour résister à une charge de plusieurs tonnes tombant d'une des grues du pont supérieur. Les parois sont en acier de deux centimètres d'épaisseur, le toit est renforcé de poutrelles d'acier à haute résistance et les baies vitrées sont blindées. Nous allons donc rester ici. En principe, nous ne risquons rien. J'ai bien dit en principe, mais, comme cette nuit semble être celle de toutes les surprises, nous allons donc prévoir le pire, c'est à dire la rupture de l'une des baies vitrées. Docteur Menken, je vous demanderai de vous équiper, vous et votre fils, de parkas polaires. Vous en trouverez dans l'armoire à côté des ascenseurs. Vous serez aimables d'en faire ensuite une distribution générale. Mc Pherson, veuillez aider le docteur, je vous prie. Ruitchi ?

- Distance : sept nautiques. Impact dans neuf minutes, déclara Kanamura d'une voix blanche.

Deville approcha la radio de ses lèvres.

- John, tu me reçois ? »

La flamme bleutée du chalumeau faisait danser des ombres lugubres sur le visage de John Paxton. L'ingénieur sécurité était à genoux devant la dernière des quatre fixations du pied du support de torche, sur le pont inférieur. Il coupa les arrivées d'acétylène et d'oxygène, puis échangea le chalumeau pour sa radio.

- Je t'écoute Marc !

- Il reste neuf minutes.

- Ça va être juste, mais on devrait y arriver. J'ai envoyé Sandra et Cole, sur le pont supérieur, pour attaquer les haubans à la tronçonneuse.

- Faudra qu’ils cèdent en même temps pour que le support tombe tout droit, sinon, on risque de sérieux dégâts !

- C’est tout l’art de la synchronisation. Bon, tu m’excuses, mais faut que je m’y remette.

Paxton coupa sa radio et la rangea dans sa poche. Dans le froid piquant, le métal incandescent commençait déjà à refroidir en émettant de petits craquements. Il régla ses molettes, présenta la buse devant un morceau d’acier encore rouge. Avec un léger chuintement, la petite flamme se matérialisa comme par enchantement. Pendant quelques secondes, il affina ses réglages, puis reprit patiemment sa découpe.

Sur le pont supérieur, l’ambiance était nettement plus bruyante.

Les yeux protégés par de grosses lunettes, les deux pilotes tronçonnaient les énormes câbles de haubanage dans un capharnaüm de bruit et d’étincelles.

Peu à l’aise avec les grosses disqueuses de huit cents watt, ils les maniaient prudemment, conscients que les disques à métaux tournant à six mille tours minute entameraient la chair comme du beurre à la moindre erreur.

Sandra stoppa sa machine, releva ses lunettes pour mieux examiner la trace brûlante que le disque avait laissée dans le câble. A peine un quart du diamètre avait été coupé. Avec un soupir de lassitude, elle actionna l’interrupteur. La tronçonneuse vibra aussitôt entre ses mains gantées. Dans un hurlement de métal torturé, elle se remit au travail.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 28

Debout devant l'une des baies vitrées de la face nord du Central, Deville observait l'extrémité du pont fugacement éclairé par les deux grandes gerbes d'étincelles. Pareilles à de lointains feux d'artifice, elles nimbaient la nuit d'une présence fantomatique. Néanmoins, la beauté du spectacle n'émut pas un instant l'imposant canadien. Immobile et farouche comme une statue de Neptune, le seul maître à bord de Titan après Dieu ruminait de sombres pensées.

Dans son dos, l'écran du radar météo attirait les curieux. Ellen tenait son fils par les épaules, juste derrière le dossier du fauteuil de Kanamura. Mc Pherson venait de les rejoindre. Personne ne parlait, l'esprit accaparé par l'étrange beauté surréelle de l'image tourbillonnante.

Ils avaient tous revêtu les encombrantes tenues pour le grand froid et, bien qu'elles soient restées largement ouvertes, ils commençaient à avoir chaud. Sauf Kanamura ; sa tenue pendait sur le dossier de sa chaise et il transpirait pour une autre raison.

Le météorologue enleva ses lunettes pour la dixième fois en cinq minutes, s'épongeant le visage avec un mouchoir en papier. La boite posée sur la console à portée de main était presque vide. Ellen remarqua le tic nerveux qui lui agitait la joue lorsqu'il tournait la tête à gauche pour jeter son mouchoir dans la poubelle.

Syndrome pré-hystérique, pensa-t-elle par pur réflexe professionnel. Le sujet commence à perdre graduellement le contrôle de son système nerveux, ce qui se traduit par des manifestations d'anxiété… Elle se rendit compte qu'elle récitait le cours comme à la fac.

Mon Dieu, voilà que je déraille moi aussi, pensa-t-elle.

Un sursaut brutal de Matthias la coupa dans ses réflexions ; Chimo venait de s'échapper des bras de son jeune maître. En trois bons successifs, il sauta dans l'armoire aux parkas, dont la porte était restée entrouverte. Matthias courut après lui, sa tenue polaire trop grande flottant comme une cape. Cela eût été comique en d'autres circonstances, mais dès qu'il fut devant l'armoire, elle se rendit compte que quelque chose n'allait pas. Ce qu'elle

avait pris pour un jeu n’en était pas un ; Matthias ne parvenait pas à faire sortir le petit chien de sa cachette. Le jeune animal renâclait, le corps tendu, faisant crisser ses griffes sur le plancher métallique en un bruit horripilant. Matthias réussit enfin à l’attraper et à le faire sortir de là. Il tremblait de tous ses membres, et lorsque son fils revint avec lui dans ses bras, elle se rendit compte qu’il roulait des yeux affolés.

Il est terrorisé, se dit-elle, et cela la troubla profondément.

Les chiens sont capables de percevoir les émotions humaines, cependant, la réaction de Chimo était démesurée. Ils étaient tous angoissés, le jeune ingénieur météo avait les nerfs à vif, mais personne ne paniquait. Ellen l’observa attentivement tandis que Matthias tentait de le calmer, en le berçant comme un bébé. En vain : Chimo tremblait et gémissait de plus belle. Le garçon s’inquiétait ; il lança un regard de détresse à sa mère. Il fut plus prompt qu’elle dans ses déductions.

- Maman, tu crois qu’il peut le sentir ?

Il désignait du menton l’écran du radar.

- Je ne sais pas mon chéri, c’est possible. Les animaux peuvent parfois percevoir des choses qui nous échappent.

Matthias posa son front contre la tête du chien, lui chuchotant des paroles réconfortantes. Il décida subitement d’aller s’asseoir.

Pendant qu’elle les observait, une anecdote lui revint à l’esprit. Durant la guerre civile espagnole, tous les chiens d’une ville avaient refusé d’emprunter un pont, au grand dam de leurs maîtres, qui les abandonnèrent. Ils moururent quelques instants plus tard, lorsque des partisans franquistes le firent sauter.

Elle avait débattu de cette histoire avec une amie éthologue, qui soutenait une théorie pertinente. D’après elle, il avait fallu une perception très puissante du danger pour que plusieurs centaines de chiens prennent tous la décision déchirante d’abandonner leurs maîtres. Les chiens n’avaient pas agi sur une impression, dictée par cette émanation du futur que l’on nomme intuition ou sixième sens salvateur, mais par une certitude. Ils avaient littéralement perçu une énergie hostile, non pas future, mais existante, celle que les saboteurs à l’affût dirigeaient contre les habitants. Les chiens avaient perçu leur désir de tuer.

Ellen observa Chimo à nouveau ; il avait posé sa tête sur l’avant-bras de Matthias. Il tremblait toujours, mais paraissait maintenant résigné, comme

s’il avait compris qu’il ne pouvait s’échapper. Mais échapper à quoi ? Est-ce qu’il percevait une hostilité mortelle ?

Elle fut coupée dans ses réflexions par une exclamation de Moffat.

- Cette saloperie de satellite militaire ne veut rien savoir. J’ai pourtant craqué son putain de code ! Qu’est-ce qui se passe nom de Dieu ?!

- Quatre minutes, s’écria Kanamura.

- Donald, laisse tomber, lança Deville. Nous n’avons plus le temps. Prépare-toi à couper les générateurs, je veux éviter tout risque de court-circuit. Ruitchi, éteins les lumières s’il te plait, je veux voir dehors.

Le météorologue se leva pour aller actionner une série d’interrupteurs situés dans une boite murale, près des ascenseurs. Aussitôt, l’obscurité envahit le Central.

Deville alluma sa radio.

- John, quatre minutes, souffla-t-il.

*

Paxton venait à l’instant de poser son chalumeau. Il saisit sa radio pendant que le métal incandescent achevait de refroidir dans l’air polaire avec de petits craquements secs.

- Okay, j’ai fini en bas.

- John, je veux que tu dégages à moins une minute, que tu aies fini ou pas.

- Oui chef !

Il se redressa promptement et s’élança vers l’escalier menant au pont supérieur.

Malgré la température glaciale, Cole transpirait abondamment. Le maniement de la tronçonneuse requérait toute sa concentration, ainsi qu’une force physique non négligeable.

L’outil avait creusé une profonde gorge dans l’acier hyper dense du câble de haubanage. Le disque était engagé de la moitié de son diamètre lorsque Cole glissa sur sa jambe d’appui, imprimant un léger écart à sa machine. Le disque explosa instantanément, projetant un nuage de débris incandescents dans toutes les directions. La tronçonneuse, brutalement arrachée de ses mains, s’en alla voltiger à plusieurs mètres. Cole poussa un juron sonore, puis hurla à l’intention de sa coéquipière.

- Sandra, arrête, arrête !!

Alertée par les cris, celle-ci coupa le contact et dégagea sa disqueuse du câble. A ce moment, Paxton déboucha de l'escalier et courut vers eux.

- John, je viens juste de péter le disque !
- Tu as coupé jusqu'où ?
- Trois quarts à peu près.

Paxton se pencha sur la profonde entaille, l'examinant avec soin, puis il apostropha la jeune femme.

- Sandra, je voudrais que tu ailles récupérer le chalumeau sur le pont inférieur. Ramène-le à l'atelier et rejoins le Central ensuite.

Cette dernière posa sa machine au sol et partit en courant sans un mot.

- Cole, je veux que tu ramasses tous les morceaux du disque cassé. N'en oublie pas ou le vent les transformera en projectiles mortels.

Il lui jeta un bref regard et fut surpris de voir que le jeune homme ne l'écoutait pas. Il contemplait l'horizon fixement, comme hypnotisé.

- Regarde, souffla Cole.

Paxton fixa l'horizon vers le nord, laissant sa vision s'accommoder à l'infini. Il lui fallut plusieurs secondes pour commencer à apercevoir une sorte de zone plus sombre qui semblait barrer tout son champ visuel. Dans le même temps, il perçut le son ; un grondement sourd, comme un très lointain roulement de tonnerre continu, pas plus fort qu'une rumeur, mais qui enflait indéniablement. Paxton ramassa précipitamment la tronçonneuse de Sandra, tout en rugissant à l'adresse de Cole.

- Allez, magne-toi !

Il actionna l'interrupteur et la machine démarra dans un vacarme déchirant.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 29

Dans le Central, tout le monde était silencieux. La pâle luminescence du radar décuplait ses effets blafards dans l'obscurité, jouant sur les visages d'une manière lugubre, presque macabre.

Par une étrange coïncidence, le seul occupant de la plate-forme pétrolière à porter des lunettes se trouvait être assis devant l'écran du radar, et l'on aurait dit que le tourbillon prenait un malin plaisir à jouer de son reflet sur la surface polie des verres. Kanamura sortit soudain de sa transe hypnotique et redressa la tête, prenant conscience d'un son inhabituel, une sorte de bourdonnement grave qui augmentait comme un essaim d'insectes géants arrivant à grande vitesse.

Mc Pherson se tenait à côté de Deville, devant les baies vitrées de la face nord. Les deux hommes scrutaient intensément l'extérieur, sans proférer un seul mot. Ellen vint les rejoindre en silence.

Le chuintement des ascenseurs siffla sans que personne ne le remarque, toute l'attention étant focalisée dans la même direction, au nord. Sandra fit quelques pas, échangea un bref regard avec Moffat, qui venait juste de se lever, puis vint rejoindre les trois silhouettes se découpant sur le jet d'étincelles déchirant la nuit, à l'extérieure.

- Deux minutes, cria Kanamura d'une voix étranglée.

La porte extérieure s'ouvrit brutalement et Cole Nootak entra à son tour. Il déposa ses outils à même le sol et marcha vers ses camarades statufiés devant la baie vitrée.

Deville porta sa radio devant ses lèvres.

- John, tu dégages dans soixante secondes !

*

Paxton ne répondit pas ; il n'en avait pas le temps. Un seule chose comptait : le câble.

Par dessus le grondement du cyclone, celui-ci fit entendre un long gémissement, suivi d'un bref craquement. Aussitôt, Paxton se redressa et se

mit à courir à droite vers le deuxième câble, sans même prendre le temps d'arrêter la tronçonneuse. Il l'introduisit dans la gorge entamée au trois quart et appuya de toutes ses forces sur la machine trépidante. Le disque mordit l'acier dans un crissement strident.

Tout à sa tache, il ne remarqua pas tout de suite une diminution brutale de la clarté lunaire. Lorsqu'il risqua un coup d'œil au-dessus de lui, la pleine lune avait disparu, absorbée par une masse colossale. Dans l'obscurité maintenant presque complète, Paxton redoubla d'effort, appuyant de tout son poids sur sa machine. Le jet d'étincelles, soudain dévié par une première rafale de vent, battit les ténèbres comme un serpent d'argent, mais Paxton n'y prit pas garde.

Le bruit était maintenant infernal. L'ingénieur sécurité sentait l'air vibrer autour de lui comme s'il était au centre d'un gigantesque tambour.

Le premier câble céda brutalement dans un grand claquement et l'énorme support de torche s'affaissa de quelques mètres avant d'entamer une très lente rotation sur la droite, dans un long grincement de métal torturé qui couvrit un instant le grondement ambiant.

Paxton serra les dents, et dans un effort surhumain, pressa la tronçonneuse de toutes ses forces. Le disque explosa en même temps que le câble cédait, libérant les cinquante tonnes de poutrelles métalliques. Le support de torche tomba dans le vide et s'abattit dans la mer quatre vingt mètres plus bas en une monumentale gerbe d'écume.

Paxton se redressa lentement, mais un puissant coup de vent le fit tituber tandis que les premiers flocons de neige lui cinglèrent le visage. Il leva les yeux et ce qu'il vit lui coupa le souffle. L'immense masse tourbillonnante l'écrasait de toute son immensité, se perdant dans les profondeurs du ciel nocturne comme un mur noir, sans limite. Devant lui, l'océan s'élevait en un rempart vertical, se confondant avec le maëlstrom des nuages pour former une muraille liquide compacte qui lui fonçait dessus. Il fit demi-tour, poursuivi par la monstruosité rugissante et se mit à courir aussi vite qu'il le put.

*

Dans le Central, le bruit était à faire se dresser les cheveux sur la tête. On aurait dit le hurlement de centaines de réacteurs d'avions à pleine

puissance. De grosses gouttes de neige fondue s'écrasèrent soudain sur les vitres et les essuie-glaces automatiques entrèrent en action. La silhouette de Paxton, déformée par la pellicule liquide, grossissait. Ils le virent longer la face ouest du Central en sprintant. Cole ouvrit la porte, au sud, et Paxton se jeta à l'intérieur. Ils reculèrent tous instinctivement lorsque la masse submergea la plate-forme pétrolière.

- A terre tout le monde ! hurla Deville.

Ellen entraîna son fils sous une des consoles, imitée par Sandra, Kanamura et Mc Pherson. Moffat se tassa dans son fauteuil alors que Deville et Cole reculaient lentement malgré eux. Une brutale augmentation de pression atmosphérique comprima les tympans.

A genoux au milieu de la pièce, Paxton reprenait sa respiration. Il sentait dans ses rotules les vagues de vibrations, comme les pulsations d'une énorme machinerie enfouie sous ses pieds. Toute la superstructure tremblait, pas seulement le Central, mais la plate-forme entière. Malgré le vacarme, il perçut de lointains et inquiétants gémissements qui résonnaient sinistrement en écho au grincement de métal torturé des murs et des poutres du toit.

Il leva les yeux vers les baies ; des paquets de neige et d'embruns s'écrasaient avec une violence inouïe sur les vitres, saturant les essuie-glaces. Il regarda Cole s'approcher d'une des baies de la face ouest. Le jeune pilote paraissait captivé par le spectacle à l'extérieur. Entre deux paquets de neige et d'eau, il apercevait l'océan déchaîné, blanc d'écume. Titan semblait glisser sur un tapis de vagues gigantesques. Il colla presque son nez à la vitre lorsqu'un objet vint la percuter avec une telle violence que le verre blindé s'étoila. Cole fit un bond en arrière, manquant de tomber à la renverse. Après quelques secondes, il s'approcha et passa ses doigts sur la fêlure. Un choc assourdissant retentit, le faisant sursauter. Une masse lourde et pesante venait de tomber sur le toit du Central, juste au-dessus de sa tête. Il leva instinctivement les yeux ; un bref mais intense raclement métallique lui déchira les tympans. L'objet, quel qu'il soit, avait été emporté par les bourrasques. Il reporta son attention sur la fêlure ; elle ne fuyait pas. Son regard fut attiré par du mouvement à l'extérieur, une sorte d'éclat fugitif de couleur vive. Cole se rapprocha de la vitre, sans toutefois la toucher, tentant de percer l'obscurité et la masse liquide. Il l'aperçut à nouveau, et, quand il comprit de quoi il s'agissait, ses yeux s'agrandirent d'horreur. Un des gros

modules de sauvetage arrivait en tournoyant droit sur le Central. Cole eut à peine le temps de reculer. L'impact fut effroyable. Sous la violence du choc, toute la paroi s'enfonça dans un grand gémissement de métal tandis que le Central vibrait comme sous un coup de marteau géant.

Paxton fut le premier à réagir ; il bondit sur ses jambes, brandit sa lampe torche et vint examiner les dégâts. Mais les dommages étaient plus impressionnants que réellement gênants. La paroi côté est était enfoncée d'une dizaine de centimètres sur le quart de sa longueur. La console attenante avait bougé, mais aucun des matériels qu'elle supportait ne semblait être atteint. Quant aux vitres, plusieurs étaient fendues, mais il n'y avait pas d'infiltration.

On connait le sens du mot blindage dans l'industrie pétrolière, pensa Paxton.

En orientant le faisceau de sa torche vers l'extérieur, il se rendit compte que le module était toujours encastré sur l'angle supérieur du toit et plaqué contre la paroi par la force du vent.

Tout à leur examen, les deux hommes ne remarquèrent pas un changement significatif dans le vacarme ambiant. Sandra s'en rendit compte la première. Elle s'était redressée et, les yeux levés vers le plafond, écoutait intensément. Le niveau sonore diminuait. Elle s'approcha de l'écran radar, devant lequel Kanamura venait de reprendre sa place. Il tourna vers elle un visage livide.

- On approche de l'œil, murmura-t-il.

*

La lune jetait une lueur fantomatique sur la plate-forme pétrolière et l'océan déchaîné. Ils étaient sortis sur le pont supérieur et contemplaient sans rien dire la masse tourbillonnante qui les cernait de toute part, à quelques kilomètres de distance. Le vent s'était calmé, remplacé par un étrange silence que seul troublait le lointain grondement decrescendo de la tempête.

- L'œil du cyclone, déclara Paxton.

La portée de ses paroles mit plusieurs secondes à imprégner tous les esprits. Mc Pherson résuma brièvement le sentiment général.

- Et qu'est-ce que nous sommes censés faire maintenant ?

- On se prépare pour le deuxième round, répondit Moffat.

- Ruitchi, tu as pu relever les pointes ? demanda deville.

- Cent cinquante deux nœuds, soit deux cent quatre vingt kilomètres-heure.

Cole siffla entre ses dents.

Ellen tenait Matthias par la main ; tous deux observaient l'horizon sans rien dire.

A leurs côtés, Paxton, le dos appuyé à la rambarde, examinait avec attention les superstructures de la plate-forme. Celles-ci ne paraissaient pas avoir souffert. Les deux grues étaient apparemment intactes, le module de tête de puits également. Même le mât des antennes radio et radar semblait en bon état. A la réflexion, cela n'avait rien d'étonnant. Les spécifications de construction de Titan étaient encore plus draconiennes que pour les autres plate-formes, déjà prévues pour encaisser des tempêtes tropicales comparables à celle qu'ils venaient de subir. Mais le plus impressionnant était la résistance des parois du Central au choc provoqué par le canot de sauvetage. D'après les données de vent, il estimait la vitesse d'impact à environ deux cents kilomètres-heure. Le module devait peser dans les trois tonnes. Il fit un rapide calcul, estimant que l'énergie dégagée par le choc aurait suffi à raser une maison.

Bénis soient les concepteurs, pensa-t-il.

Quelques mètres sur sa droite, Sandra observait l'horizon avec attention. Elle tourna la tête alternativement à gauche et à droite.

- Nous arrivons au centre, souffla-t-elle.

- Mais ça ne va pas durer, renchérit Cole.

Ellen regardait le mur vertical de nuages sombres qui les entourait. L'œil ne mesurant que quelques kilomètres de diamètre, la courbure de la barre nuageuse était nettement perceptible, malgré l'obscurité. Elle leva les yeux ; les étoiles brillaient très loin au-dessus de sa tête, comme si elle les observait depuis le fond d'un immense chaudron.

Non, dans une arène, pensa-telle. Emprisonnée dans une immense arène. Pour animer quel spectacle ? Pour quels spectateurs ? Elle n'eut pas le temps d'approfondir ses réflexions.

- Maman, ça se rapproche ! s'écria Matthias.

Ellen regarda vers le nord ; elle s'aperçut que les autres fixaient la même direction avec une attention soutenue.

- On dirait qu’il y a quelque chose… murmura Cole sans terminer sa phrase.

- Comme une barre plus sombre au niveau de l’océan, renchérit Sandra en hochant doucement la tête.

Les deux pilotes possédaient sans conteste l’acuité visuelle la plus affûtée du groupe, mais sans valoir celle d’une paire de jumelles. Paxton leva les siennes et poussa un juron.

- John, qu’est-ce que c’est ? demanda Deville.

- C’est une vague. Une vague géante.

- Seigneur !

- Tout le monde à l’intérieur ! tonna l’ingénieur chef.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 30

- Elle fait quelle taille à ton avis ? demanda Deville.

Ils étaient tous agglutinés derrière les vitres de la face nord, les yeux perdus dans les ténèbres, le cœur cognant furieusement. La peur s'insinuait à présent comme un poison dans les esprits tandis que le grondement de fin du monde de l'ouragan enflait crescendo.

- Difficile à dire. Quarante, peut-être cinquante mètres. Elle est poussée par la face interne de l'œil, ce qui veut dire qu'elle nous arrive dessus à quarante kilomètres-heure.

Deville ne répondit pas, trop occupé à calculer l'énergie d'un tel monstre.

Comme toutes les nouvelles constructions maritimes, Titan était prévue pour encaisser des vagues géantes de trente mètres de haut. Ces spécifications draconiennes étaient dues à la récente prise en compte d'un phénomène qui n'avait jusqu'alors pas été mieux considéré que le serpent de mer ; les vagues géantes n'étaient qu'un mythe hantant les soirées bien arrosées des pubs de marins. Mais le 1er Janvier 1995, une vague de vingt six mètres de haut frappa une plate-forme pétrolière au large de la Norvège. Un mois plus tard, ce fut le paquebot de croisière Queen Elisabeth 2 qui fut touché par une vague de vingt neuf mètres. Une étude fut lancée, et, grâce aux relevés satellites, la réalité du phénomène s'imposa et les architectes navals inclurent ces nouvelles données dans leurs équations. Titan était surdimensionnée dans bien des domaines. Ce n'était donc pas la taille supérieure à la moyenne qui inquiétait Deville, mais la vitesse. Une vague géante ne dépasse jamais vingt kilomètres-heure. Or, celle qui leur fonçait dessus se déplaçait deux fois plus vite.

- On va vers de sérieux ennuis, trancha Paxton en abaissant ses jumelles.

- Tout le monde en combinaison de survie, dépêchez-vous ! gronda Deville.

Sandra et Cole se ruèrent vers les armoires encadrant les ascenseurs et firent la distribution. Moffat aida la psychologue et son fils à passer les inconfortables tenues étanches avant d'enfiler la sienne.

Deville referma la fermeture éclair de sa combinaison orange sans quitter des yeux l'extérieur. La vague géante était maintenant parfaitement visible à l'œil nu. Elle emplissait tout l'horizon, au nord, formant une zone plus sombre sous la masse nuageuse du typhon.

- Bien, écoutez-moi, tout le monde, lança-t-il d'une voix forte. Je pense que la plate-forme est assez solide pour encaisser cette vague. Cependant…

Il observait chacun tour à tour d'un air grave mais calme, tentant d'adoucir la teneur de ses paroles par l'assurance de son regard.

- Nous allons subir un choc énorme, qui va probablement déplacer Titan de plusieurs mètres, peut-être la faire basculer de quelques degrés sur son socle. Je vous demanderais donc de vous accrocher à quelque chose de solide et de tenir bon. Il n'y a rien d'autre à faire.

- La vague ne peut-elle pas coucher la plate-forme ? s'enquit Mc Pherson.

- Non, Titan pèse un million de tonnes et son assise sur le plateau continental fait cinq mille mètres-carrés ; elle ne se couchera pas, mais…

- Mais ?

- On ne peut pas exclure totalement que la partie émergée soit désolidarisée de l'embase.

- Vous voulez dire que les trois piliers de soutènement pourraient casser ?

- Je ne le crois pas, mais il faut néanmoins envisager le pire.

- Et dans ce cas-là, vous nous suggérez quoi au juste ? poursuivit Mc Pherson.

- De prier monsieur Mc Pherson, c'est tout ce qu'il nous restera.

Le grondement du typhon emplissait l'air de vibrations sourdes. Chacun fixait avec une horreur grandissante la monstruosité liquide qui, poussée par la masse furieuse des nuages noirs, grossissait un peu plus à chaque seconde. Le Central dépassait de vingt mètres le sommet de la vague, cependant, on avait l'impression très nette qu'elle allait submerger totalement la plate-forme. Titan avait perdu tout gigantisme face à cette énormité.

Ellen dû se faire violence pour s'arracher à sa contemplation et entraîner son fils de l'autre côté du Central. Chimo serré dans ses bras, elle le poussa sous l'une des consoles et se blottit contre lui. Elle observa Mc Pherson l'imiter, bientôt suivi par Moffat, Kanamura et les deux pilotes. Seuls Deville et Paxton restaient devant les baies vitrées.

- Cent tonnes de pression au mètre-carré. Tu crois que ça va tenir ? murmura Paxton.

- La masse la plus importante va passer en dessous, puisque la base de la zone émergée est située à vingt mètres de haut, et je ne pense pas que les piliers offrent beaucoup de résistance. La surface offerte ne va pas dépasser six cents mètres-carrés, je pense.

- Soixante mille tonnes de pression, c'est quand même pas rien !

- On va vite être fixé ! lâcha Deville sans quitter des yeux l'extérieur.

La vague géante arrivait sur eux en déferlant. Un gigantesque mur liquide dont les extrémités se perdaient dans la nuit. La lune accrocha un instant la crête d'écume, puis l'enfer fut sur eux. La vague explosa contre Titan en une fureur indescriptible. La plate-forme vacilla sur sa base, encaissant la magistrale claque comme un rocher en pleine tempête. Une intense vibration sonore fit résonner chaque molécule de la plate-forme et de ses occupants. Un mur d'écume monta haut dans le ciel nocturne, avant de s'abattre comme une pluie d'acier sur le pont supérieur et les vitres du Central. C'était le moment décisif. Deville sentit jusqu'au tréfonds de sa moelle le gémissement de Titan. La complainte de métal torturé était comme celle d'une gigantesque bête blessée à mort. Le pont se souleva ; une série de craquement sourds, issue de la structure, résonna sinistrement. Puis le grondement sourd de l'eau en furie noya tout. La vague se scinda autour de la plate-forme, poursuivant son chemin vers le sud. Deville la suivit du regard quelques secondes, trop abasourdi pour réfléchir.

Et le typhon fut sur eux.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 31

- Alors ?

Moffat fit une mimique éloquente.

- Je crois bien qu'on est baisé !

Deville s'assit à ses côtés avec un soupir. L'informaticien avait les yeux rivés à son écran et pianotait d'une façon experte sur son tabulateur. Mais chaque nouvelle page de données lui arrachait une grimace.

- J'ai peur de comprendre…

- Explique-toi.

- Pour commencer, il faut connaître la première règle : toute communication satellite ne peut se faire qu'en ligne droite. Autrement dit, le satellite doit être dans l'hémisphère visible. Ensuite, il faut orienter la parabole avec précision, suivant un axe de visée très étroit, ce qui implique de connaître ses coordonnées exactes. Notre satellite relais est un COMSAT ERS 60 tout ce qu'il y a de plus standard. Il appartient au réseau Globalstar, une compagnie privée qui loue ses lignes dans le monde entier. Elle possède six satellites en orbite géostationnaire qui couvrent à eux seuls la totalité du globe. L'ERS qui nous intéresse est à 35800 kilomètres d'altitude, approximativement au-dessus du Brésil. Sur les 120 000 circuits téléphoniques, la Norstrom en a achetés 650, rien que pour Titan. Ça peut paraître peu, vu la masse de données que l'on a à transmettre, mais avec les algorithmes de compression…

- Donald, la version simple s'il te plait !

- Pardon (il se frotta l'arrière du crâne). Ce que je veux dire, c'est que tout notre système fonctionne normalement, je l'ai vérifié et re-vérifié. J'en ai donc déduit que c'est le satellite qui déconnait. Mais dans l'urgence, j'avais oublié un truc. Quand un ERS tombe en panne, tous les opérateurs sont automatiquement basculés sur le satellite le plus proche. C'est automatique ; l'absence de signal, au bout d'un certain délai, engage une procédure de recalage sur les nouvelles coordonnées qui sont en mémoire. Sauf que là, il ne s'est rien passé. Pas de relais, que dalle ! Et quand j'ai craqué le code pour me connecter sur le FLEET de la marine, ça n'a pas

marché non plus. Là, j'ai commencé à avoir un doute. Et puis j'ai essayé autre chose. (il pointa un doigt vers le classeur des procédures d'urgence, ouvert sur la console à côté de lui). En dernier recours, on peut passer sur un réseau concurrent. Ce n'est pas recommandé parce que débouler sans crier gare dans un système commercial, ça peut foutre le bordel, saturer les lignes et coûter cher à la compagnie en dommages et intérêts. Voilà pourquoi c'était planqué au fin fond des dernières rubriques. Bref, j'ai trouvé les coordonnées du réseau IMMARSAT. C'est un ensemble de quatre satellites géostationnaires qui servent essentiellement aux transmissions aériennes et maritimes. La couverture est planétaire et nous en avons deux en portée optique. J'ai donc réorienté la parabole.

- Depuis votre terminal informatique ? interrogea Mc Pherson.

- Ouais. L'antenne radar est fixée sur une monture polaire et horizon-horizon animée par un vérin électrique que je peux commander depuis ce terminal. On a 120° de balayage azimutal et 180° en site. Je n'ai eu qu'à entrer les nouvelles coordonnées.

- Et alors ?

- Et alors rien.

Moffat regarda Mc Pherson, puis Deville.

- J'ai essayé avec le deuxième IMMARSAT. Et ça n'a rien donné non plus (il poussa un soupir). Le signal radio part d'ici mais ne parvient à entrer en contact avec aucun des quatre satellites vers lesquels j'ai successivement orienté la parabole.

- Ce qui veut dire ? demanda Mc Pherson.

- C'est évident non ? Quelqu'un brouille notre signal !

- Quoi ?!

- Nous sommes brouillés !

- Donald, ça ne tient pas debout, tempéra Deville. Qui voudrait faire une chose pareille ?

Ellen avait écouté la conversation sans mot dire, un horrible doute s'installant graduellement jusqu'à l'assaillir maintenant totalement.

- Je crois que j'ai une idée, fit-elle d'une voix qu'elle ne reconnut pas.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 32

- Docteur Menken, si j'ai bien compris, vous avez été envoyé ici par l'armée américaine, afin de valider une expérience parapsychologique, mais vous pensez que l'on vous a trompé sur la teneur de cette expérience, et que ce qui nous arrive est causé par cet institut militaire ultra-secret.

- Oui.

Ellen se détourna de Deville, envahie par une lassitude extrême. Ils étaient tous affalés dans des fauteuils, aux abords de la console des communications. Un silence malsain s'installa brièvement, chacun tentant de digérer les informations que venait de leur fournir la psychologue. Elle n'avait rien caché de sa rencontre avec Hellmann, de sa visite à l'institut et de sa confrontation avec Igor Gogolov.

- Bon Dieu, un truc pareil, c'est pas possible ! explosa Cole. C'est de la science-fiction ! Vous imaginez la puissance pour déclencher un typhon !

- Et le contrôler, renchérit Sandra.

- Ce qui n'est pas possible, c'est qu'il se soit formé dans ces conditions, rétorqua Kanamura. Il était d'une pâleur extrême et parlait lentement, comme s'il était sous l'emprise d'une drogue. Ce qui était peut-être le cas, songea Ellen.

- Est-ce que le programme HAARP vous dit quelque chose ? demanda Mc Pherson.

- Attendez, ouais, j'ai entendu parler de ce truc, répondit Moffat. C'est une expérience secrète de la NASA pour contrôler le climat !

- Pas de la NASA, mais de la Navy, de l'US Air Force et du Département de la Défense.

- Bon, d'accord.

- Comment vous savez ça, vous ? lâcha Deville d'un ton inquisiteur.

- C'est sur Internet. Vous n'allez jamais surfer ?

- Que savez-vous sur ce projet HAARP monsieur Mc Pherson ? demanda Ellen.

Une idée folle lui venait soudain à l'esprit, mais elle avait besoin de plus d'informations pour l'étayer.

- Et bien, enchaîna-t-il avec le sourire, apparemment heureux, malgré les circonstances, de pérorer devant une jolie femme. D'après ce que j'ai lu, c'est une sorte d'émetteur radio d'une puissance phénoménale capable d'envoyer dans la stratosphère des quantités énormes d'énergie, qui pourraient modifier les courants aériens…

- Pas dans la stratosphère, mais dans l'ionosphère, le coupa Kanamura. C'est basé sur les travaux de Nicolas Tesla sur l'énergie électromagnétique. On envoie sur une zone ciblée de la ionosphère une quantité d'énergie électromagnétique bien précise, d'un niveau équivalent à l'explosion d'une bombe nucléaire, ce qui permet de modifier les courants aériens en très haute altitude.

- Et ? fit Mc Pherson.

- Et cela perturbe l'équilibre climatique, fit-il la tête basse. Plusieurs de mes collègues sont persuadés que la violente tempête de 99 sur l'Europe a été initiée par HAARP.

- Comment tu connais ça ? s'étonna Moffat.

- C'est un secret de polichinelle. Dans le milieu de la météo, tout le monde en a entendu parlé. Et de plus en plus de mes collègues sont inquiets, parce que jouer avec la couche ionosphérique peut être dangereux. C'est ce qui nous protège des rayons solaires mortels.

- Ah merde ! lâcha Moffat.

- Mon Dieu, fit Ellen. Elle ferma les yeux en inspirant profondément. Je crois que je comprends… Ils ont couplé les deux programmes.

- Comment ça ? demanda Moffat

- Ils ont associé les capacités paranormales de Igor à la puissance de ce… de HAARP.

- Mais comment ?

- Probablement avec un amplificateur psychique. Ils ont modifié les courants atmosphériques pour déclencher cette tempête et Igor l'a dirigée sur nous.

- Admettons. Mais pourquoi nous ? Pourquoi sur Titan ? C'est des militaires, merde, alors pourquoi ils ne font pas leurs expériences sur un porte-avions, une base quelconque ? Vous avez vu ces images des essais atomiques dans le Pacifique, à Bikini ? Ils faisaient sauter leurs saloperies nucléaires juste à côté de navires militaires déclassés, pas civils !

- Les temps ont changé, monsieur Moffat, rétorqua Mc Pherson. Les crédits militaires sont limités. Titan est la construction maritime la plus solide au monde. Quel meilleur test que de réussir à la détruire ?

- Et nous alors ? Ils auraient pu nous évacuer !

- La CIA a causé la mort de millions d'individus dans le monde ces cinquante dernières années, les guerres illégitimes déclenchées par les différents gouvernements, du Vietnam à l'Irak en ont fait plus encore. Vous croyez vraiment qu'ils se soucient de la vie d'une petite poignée d'individus ?

Moffat resta coi quelques secondes, avant de souffler : « Les enculés ! »

- Je ne vous le fais pas dire, termina Mc Pherson.

- Le programme Energia est donc une arme, murmura Ellen, en fixant le sol d'un regard vide.

- Le programme Energia ? De quoi parlez-vous docteur ? fit Deville.

- C'est le nom qu'Hellmann a donné à ce projet. Energia est…

- L'arme ultime, termina Mc Pherson. Ces salopards sont en train de mettre au point l'arme ultime !

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit Paxton.

- Imaginez un pays, une nation qui pourrait maîtriser les éléments naturels, déclencher et contrôler des tempêtes, des cyclones, peut-être même des raz de marée, qui sait ? Aucune armée ne pourrait résister !

- La vache ! gronda Moffat.

- Vous oubliez juste un détail, Mc Pherson, dit Deville. Ils ne nous ont pas détruits.

- Cherchaient-ils seulement à le faire ?

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Que nous sommes leurs cobayes, et qu'ils n'ont probablement pas fini de jouer avec nous !

Un silence pesant s'installa quelques instants. Moffat fut le premier à le rompre.

- Attendez une seconde, fit-il. Vous avez dit que HAARP sert à contrôler les éléments naturels ?

- Oui, et alors ?

- Les éléments naturels sont : l'air, l'eau et la terre, exact ?

- Exact.

- Bien. Nous pouvons considérer que nous avons subi le test de l'air. Reste l'eau et la terre.

- Et la vague géante ?

- Elle n'était que la conséquence du typhon.

- Donald, elle faisait presque le double d'une vague scélérate standard, déclara Paxton.

- N'oubliez pas la vitesse hors norme du typhon. Ruitchi, qu'en penses-tu ?

Le jeune eurasien battit des paupières plusieurs fois, comme s'il s'éveillait d'un mauvais songe.

- Hé bien… il faut que vous compreniez quelque chose : la puissance d'un cyclone au stade de maturité, équivaut en gros à l'énergie dégagée par plusieurs bombes atomiques par seconde. C'est une énergie inconcevable à l'échelle humaine. Je ne pense pas qu'ils se soient dispersés à former une vague.

- C'est ce que je pense aussi, répondit Deville. Donc, si nous sommes leur sujet d'expérience, nous devons nous attendre à la suite. Quelqu'un a-t-il une idée ?

- Une autre vague géante, de cent mètres de haut cette fois ? Un raz de marée ? fit Sandra.

- Et pour l'élément terre, on doit s'attendre à quoi ? Un séisme sous-marin ? railla Moffat.

- Vous croyez que Titan peut résister à ce genre de cataclysme ? demanda Ellen en se tournant vers Deville, mais ce fut Mc Pherson qui répondit.

- Il est évident qu'ils ne peuvent laisser aucun témoin en vie, Ellen. De plus, j'ai bien peur qu'ils aient prévu de détruire Titan pour prouver l'efficacité de leur nouvelle arme.

- Faut se tirer d'ici, et vite ! conclut Moffat en se levant de son fauteuil avec énergie.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 33

- Si seulement nous parvenions à joindre le Polar-Tracker, fit Paxton d'une voix morne.

Lui et Deville observaient l'extérieur par les vitres de la face nord. Le jour se levait ; une pâle lumière diurne éclairait l'océan agité de vagues résiduelles. Deville se tourna vers Paxton. De larges cernes creusait son visage buriné, des vaisseaux capillaires avaient éclaté dans le blanc de l'œil, lui donnant un regard malsain.

- Je ne pense pas qu'il ait pu surmonter une vague de cinquante mètres. Aucun navire au monde ne le peut.

- Tu crois qu'il a été touché ?

- D'après sa dernière position, il était sur la trajectoire.

Paxton hocha la tête sans mot dire, avant de jeter un regard circulaire dans le Central. A l'exception d'eux deux, de Moffat et Mc Pherson conversant à voix basse devant la console des communications, tout le monde dormait, allongé dans un coin sur les tenues polaires.

- Ecoutez, ces types sont sûrement très forts et suréquipés, mais bousiller cinq satellites dans trois réseaux différents, ça me paraît assez difficile, murmura Moffat. Sans compter que ça manque de discrétion. Il est beaucoup plus simple et discret pour eux de nous brouiller avec un satellite militaire, un Key Hole ou mieux, un Kennan avec brouilleur à spectre large. En plus, ils peuvent nous surveiller avec des caméras à bande X-Ray, ce qui leur donne une résolution d'environ quinze centimètres.

- Et on ne peut rien faire, vous êtes sûr ? insista Mc Pherson.

Il était assis à côté de l'ingénieur système, penché en avant, toujours aussi impeccable dans son costume infroissable.

- Non, fit laconiquement Moffat sans quitter son écran des yeux.

- Vous avez testé toutes les fréquences ?

- Monsieur, comprenez-moi bien, ces types saturent tout le spectre. C'est comme lorsque vous passez en voiture sous un tunnel en écoutant la FM. Vous avez beau tourner le bouton, y'a rien qui passe.

- Il y a bien un autre moyen, un fax, un téléx, un câble sous-marin ?

Moffat secoua la tête en signe de dénégation.

- Un câble serait haché menu par les icebergs qui raclent le fond. Il n'y a que le satellite.

- Alors je ne sais pas moi, un téléphone cellulaire, une radio VHF toute bête !

- Un téléphone cellulaire nécessite une balise terrestre de relais hertzien à faible distance et la VHF n'a qu'une portée de quelques dizaines de nautiques. On ne s'en sert que pour la liaison avec les hélico. Comme vous l'avez précisé, nous sommes au milieu de nulle part.

- Ne me dites pas qu'avec tout ce matériel hi-tec, nous ne pouvons contacter personne ?!

- Le satellite est le moyen le plus sûr, répondit placidement Moffat en pointant un index vers le plafond. Tout passe par lui : téléphone, fax, télex, et Internet.

- Le moyen le plus sûr vous dites ?

- Monsieur, personne n'avait prévu un brouillage militaire !

Le grand noir n'avait pas élevé le ton, mais son regard indiquait que sa patience avait atteint ses limites.

- Excusez-moi fit-il en se levant.

Il se dirigea vers la baie vitrée la plus proche et laissa son regard errer à l'infini. Il avait besoin de se détendre les yeux.

L'aube naissante révélait un ciel pâle, un océan couleur de plomb.

La journée promettait d'être merdique… dans le meilleur des cas. Et dans le pire…

Moffat chassa un flot de pensées funestes. Ce n'était pas le moment de se laisser aller. Trop de tension, se dit-il. Pourtant, quelque chose le taraudait, une sensation qui s'était installée profondément dans les replis de son esprit et qui pourrait bien avoir de l'importance. Il fit un effort de concentration, mais laissa tomber rapidement. Il était trop fatigué, l'esprit confus, et le goût de métal dans sa bouche l'inquiétait. Il décida de se resservir un café. Il remplit un gobelet en plastique, puis reposa la cafetière d'un air pensif. Le sentiment que quelque chose d'imminent et d'important lui échappait s'imposa à nouveau. C'était très frustrant.

Moffat regarda la cafetière. Elle était ronde. Non, pas exactement ronde, mais sphérique. Le déclic se produisit à l'instant même où le mot

« sphérique » s’imprimait dans son esprit. Moffat jura énergiquement et se précipita vers Deville.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 34

- Vous en êtes sûr ? Mc Pherson fixait Moffat d'un air peu aimable.

Le cadre de la Norstrom, Moffat, Deville et Paxton se faisaient face autour de la table à cartes. A l'aire de l'informatique où le support papier pouvait paraître désuet, les marins et aviateurs appréciaient toujours autant la clarté et la précision d'une bonne carte. La surface représentait quatre fois celle d'un écran vidéo, facilitant la visualisation des détails, sans compter que l'on pouvait écrire dessus. Moffat ne s'en était pas privé ; il avait tracé une ligne partant de la position de la plate-forme et s'étirant vers le sud, et posé juste à côté quelques opérations d'une écriture rapide et précise.

- C'est mathématique, répondit Moffat. La VHF a une portée optique, ce qui veut dire que plus l'antenne est haute, plus la portée augmente. Si on fixe une antenne sur un ballon météo et qu'on l'envoie à cent mètres d'altitude, on devrait pouvoir tripler la portée.

Deville posa un doigt à l'extrémité sud de la ligne tracée par Moffat.

- La route maritime la plus proche passe ici, dit-t-il. A quatre vingt dix nautiques de notre position.

- On sera en limite de portée, renchérit Moffat, mais c'est jouable.

- John, qu'est-ce qu'on a comme type de navire sur cette route ?

- C'est assez variable, des portes-containers, des pétroliers, des méthaniers, des bâtiments militaires, répondit Paxton.

- Quatre vingt dix nautiques à la vitesse moyenne de vingt cinq nœuds, ça fait exactement trois heures et trente six minutes. Nous aurons trois heures et demi entre le début du déroutement du navire et son arrivée ici.

- Comptons trente minutes de plus pour le transbordement, souffla Paxton.

- Quatre heures en tout. Ça fait long, dit Deville.

Son front se creusait de profondes rides.

- Je suppose qu'avec un satellite espion nous observant, ils vont remarquer le ballon ? reprit-il.

- Sans le moindre doute, dit Moffat.

- Donc, à partir du moment où nous l'enverrons, le chrono sera lancé, poursuivit Deville. A votre avis, combien de temps leur faut-il pour déclencher un typhon ?

- Si l'on prend comme base de données notre première expérience, déclara Paxton, je dirais environ cinq heures.

- Le timing risque d'être serré, mais nous n'avons pas d'autre choix.

- A moins qu'ils ne tentent autre chose de plus rapide à mettre en place.

- Tu penses à quoi ?

- A un raz de marée.

Deville fixa Paxton d'un air pensif.

- Il est fort probable que ce soit de toute façon la prochaine étape, fit Mc Pherson.

- Pour tenter de nous sauver, nous allons mettre en danger la vie d'un équipage entier. N'oubliez pas ça, messieurs.

Un silence s'imposa entre les quatre hommes, vite rompu par Moffat.

- Marc, on ne va pas rester là sans rien faire quand même ?!

Deville le fixa en hochant doucement la tête.

- Non Donald, nous allons tenter le coup. Lance ton antenne.

- C'est parti !

Moffat marcha vers Kanamura, qu'il réveilla sans ménagement.

- Ruitchi, bouge-toi le cul et viens m'aider, on a du boulot mec !

*

Le sol gris clair du hangar hélicoptère renvoyait la lumière crue, presque éblouissante, des projecteurs au sodium montés sur trépieds tout autour du Super Puma. L'appareil était éclairé comme un patient dans un bloc opératoire. Ce qu'il était, en quelque sorte.

Une large tache de liquide hydraulique s'étendait sous son fuselage, révélant un sérieux problème mécanique, tandis que les deux pilotes fourrageaient dans l'entrelacs de câblage et de tuyauterie de la liaison hydraulique du rotor principal. Cole jura entre ses dents quand la clé à cliquet lui échappa des mains. Le fluide hydraulique imprégnait tout le compartiment, rendant chaque équipement glissant. Ils avaient passé plus d'une heure à contrôler chaque centimètre de tuyauterie et ce qu'ils avaient craint s'était vérifié : on avait percé le réservoir. Cole s'escrimait

maintenant à le démonter, mais l'exiguïté du compartiment compliquait le travail. Il grimaça, jura encore une fois quand sa clé, glissante comme une anguille, lui échappa. Finalement, il enleva le dernier boulon.

- Ça y est… attrape-le par le bas.

Sandra, les manches retroussées, entra les bras dans l'ouverture et aida Cole à soutenir le réservoir hydraulique. A force de tâtonnements, ils parvinrent enfin à le dégager et le portèrent vers un établi au fond du hangar. Ils le posèrent à l'envers et contemplèrent, catastrophés, l'ampleur du désastre. Une déchirure, ou plutôt une coupure bien nette le découpait sur toute sa largeur. Cole laissa ses doigts courir dessus, comme pour s'assurer tactilement qu'il ne rêvait pas. Quelque chose, à une extrémité, attira son attention. Il se pencha pour observer plus attentivement.

- On a affaire à un petit malin on dirait. Regarde, comme il n'y a pas la place pour passer une disqueuse, il a percé trois trous alignés pour glisser une lame de scie à métaux.

- Ce n'est pas réparable, conclu Sandra.

La jeune femme poussa un long soupir. Ils échangèrent un regard qui en disait long sur leur déconfiture.

- Viens, on va voir le Hugues, lança-t-elle.

Ils se précipitèrent vers le second appareil.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 35

**Mercredi 25 Décembre, Tanker méthanier *Cryostar*, 220 milles nautiques au sud-ouest de terre-Neuve, 08 h 15 locale…**

L'énorme navire fendait de son étrave acérée les flots agités couleur de plomb. Au premier coup d'œil, sa silhouette basse et longue faisait penser à celle d'un pétrolier auquel on aurait rajouté cinq énormes sphères dépassant du pont de presque la moitié de leur diamètre.

Le Cryostar transportait 150 000 mètres-cube de méthane liquéfié.

Depuis son poste d'observation, à la passerelle, l'officier de quart Greg Mc Kenzie laissait errer son regard sur les longs tuyaux d'acier qui envahissaient le pont comme un faisceau de serpents géants. Chacune des cinq sphères de quarante mètres de diamètre était alimentée en azote liquide, un gaz réfrigérant permettant de conserver le méthane sous sa température de liquéfaction, à moins 163° celsius.

La question qui revenait le plus souvent concernait ce qui se passerait si l'une des canalisations venait à se rompre. Mc Kenzie répondait invariablement la même chose : c'était impossible. Cette conviction, inébranlable pour chaque marin du Cryostar, était le gage d'une tranquillité d'esprit pour un équipage, à vrai dire assis sur une véritable bombe flottante. Bien entendu, chacun s'était un jour ou l'autre surpris à imaginer ce qui arriverait si la fuite se produisait, laissant le méthane se réchauffer et revenir à son état naturel de gaz hautement inflammable, puis si, par un malheureux hasard, une étincelle l'enflammait, et si, le sort s'acharnant, la réaction se propageait à tout le navire. Cela faisait beaucoup trop d'impossibilités techniques pour que l'embryon même de l'idée puisse germer dans les esprits. Heureusement, car un petit malin avait un jour calculé que l'explosion équivaudrait à plus de deux cents tonnes de TNT et que les flammes en résultant se verraient à trente kilomètres à la ronde.

Mc Kenzie quitta le pont des yeux un instant pour se tourner vers l'arrière de la passerelle, une lueur agacée dans le regard. Le second discutait au téléphone avec le commandant, resté pour l'heure dans sa cabine, et, le moins que l'on puisse dire, était que la conversation ne l'enchantait guère.

Ils venaient de recevoir un appel de détresse sur le canal de secours, un message haché mais cependant assez clair pour comprendre que la monotonie de la traversée allait être perturbée. La loi de la mer était sans appel, ce que confirma le second en ordonnant à l'homme de barre un nouveau cap à vitesse maximale. Un cap non vers l'ouest et leur destination de Portland, mais vers le nord. Ce qui voulait dire au bas mot neuf heures de perdues.

Mc Kenzie crispa nerveusement la mâchoire.

Ils avaient rempli les cuves au Quatar, puis avaient longé les côtes d'Oman et du Yemen, remontant la mer Rouge jusqu'à Suez, traversé la Méditerranée, passé Gibraltar, puis les Açores. Trois semaines de mer sur ce rafiot puant le gaz comme un hôpital les antiseptiques.

Mc Kenzie en avait sa claque. A trente cinq ans, il avait d'autres ambitions que de croupir sur le Cryostar. Il allait demander sa mutation. Sa compagnie, la BlackStar, employait huit autres navires, dont trois méthaniers, tous beaucoup plus récents. Le Cryostar était un cas d'exception. C'était un ancien pétrolier que l'on avait reconverti douze ans plus tôt quand on s'était brusquement aperçu que le méthane, que l'on brûlait jusqu'alors sans vergogne à perte sur toutes les exploitations pétrolières du monde, avait un potentiel économique prometteur. Il était aussi énergétique que le pétrole, ne demandait qu'un minimum d'adaptation pour être utilisé, polluait deux fois moins que les autres énergies fossiles. Sans compter que les prévisions de réserves mondiales étaient doubles par rapport à celles du pétrole.

Les investisseurs, humant le bon filon à plein nez, avaient englouti des sommes considérables sur l'ensemble de la chaîne d'exploitation, dont le transport n'était pas le dernier maillon. Sauf pour le Cryostar, et tout ce qu'humait Mc Kenzie pour l'instant était la puanteur du gaz. Il secoua la tête, dégoûté. L'arrivée du capitaine le tira de ses pensées. Grand, mince, la quarantaine bien sonnée que rehaussait une courte barbe poivre et sel, William Ryan n'avait pas besoin de porter ses galons pour affirmer sa fonction. Sa prestance suffisait et son regard, d'une pâleur bleue verte presque transparente, comme les hauts fonds des keys de Floride d'où il était originaire, transperçait ses interlocuteurs comme la pointe d'un fusil harpon. De l'avis de l'équipage, c'était fort dérangeant, aussi tout le monde

à bord s’arrangeait pour faire son travail correctement, évitant ainsi toute confrontation directe avec le Pacha.

Le capitaine s’approcha de son second et commença à s’informer de la situation. Mc Kenzie, malgré son humeur, réprima un sourire. Internationalisation des équipages oblige, le contraste était saisissant. Ito Kenzo, officier en second du Cryostar, était japonais, et, comme il fallait s’y attendre, tout petit. En hauteur du moins, ce qui, vu la largeur de ses épaules, faisait ressortir son aspect cubique. Tout le contraire du capitaine grand et sec comme un coup de trique. Un couple pas vraiment assorti. Ils se tenaient devant la table à carte en teck et discutaient à voix basse. Mc Kenzie se rapprocha aussi près que la bienséance le permettait et tendit l’oreille, mais un bref regard du capitaine l’arrêta. Gêné, l’homme de quart regagna son poste de surveillance.

Son regard rejoignit la ligne d’horizon. Au bout d’un instant, il porta ses puissantes jumelles de marine à ses yeux et repensa à l’appel de détresse. Il émanait de cette plate-forme expérimentale dont il avait lu avant le départ quelque chose dans les informations maritimes. Il n’y avait pas accordé grande importance, car sa position la situait très en dehors de la route maritime nord, au-delà du soixantième parallèle, sur les Grands Bancs de terre-Neuve et le chemin des icebergs dérivants. Mais le second, qui paraissait en savoir plus que les autres sur un paquet de sujets, leur avait fait un topo lors d’un dîner au carré des officiers. Mc Kenzie avait depuis oublié les chiffres qui lui avaient paru sur le moment assez incroyable. Curieux, se dit-il, comment une telle construction pouvait-elle se retrouver en difficulté ?

Se concentrant sur sa veille, Mc Kenzie chassa le flot de ses pensées interrogatives. Il observa l’horizon à travers ses puissantes jumelles. L’océan était vide, aussi désert qu’une planète abandonnée. Le gris métal de la masse liquide se mélangeait au gris plus clair du ciel. Pas un pétrel, ni même un sterne en vue. Mc Kenzie laissa pendre ses jumelles sur son torse, puis saisit inconsciemment la main courante en cuivre poli qui servait à se tenir en cas de gros temps. Il sentit les vibrations dans ses doigts, imprimées par les machines lancées à plein régime. Les paroles du second lui revinrent brusquement en mémoire. « Le Titan des mers », c’est ainsi qu’il avait qualifié cette plate-forme. Etrange comme la vie peut être surprenante,

pensa-t-il. Comment la plus grande construction maritime au monde pouvait-elle appeler au secours. Et surtout, pourquoi ?

Mc Kenzie se dit que si les machines n’explosaient pas en route, il le saurait bientôt.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 36

OceanofPDF.com

**Plate-forme pétrolière Titan, 09 h 00…**

Ellen sortit de l'ascenseur et entra dans le Central. Elle portait une mallette qu'elle rapportait de sa chambre. Elle la déposa sur un espace dégagé de l'un des consoles murales, l'ouvrit et en sortit son ordinateur portable, ainsi qu'un GNA numérique. Elle tira un fauteuil sur lequel elle s'assit, alluma l'ordinateur et connecta le GNA.

Pendant que le programme se chargeait, Ellen se renversa dans le siège et regarda autour d'elle. Le Central baignait maintenant dans la lumière diurne d'un jour sans soleil. A l'exception de son fils, tout les autres étaient réveillés. Paxton et Mc Pherson étaient sortis vérifier Dieu sait quoi, Deville et Moffat discutaient à voix basse devant les équipements radio, Kanamura était affalé dans un coin, le regard dans le vide et les deux pilotes n'étaient pas encore remontés du hangar hélico.

Elle observa Matthias quelques instants. Il dormait paisiblement sous une table à l'écart, confortablement installé sur deux parkas, le chien affectueusement serré contre lui. L'image même de la tranquillité. Un faible sourire éclaira fugitivement le visage d'Ellen. Puis elle pensa à Hellmann et son sourire s'effaça. Comment avait-il pu lui faire une chose pareille ? Et entraîner Matthias dans cette histoire.

La noirceur de l'âme humaine est sans limite, songea-t-elle. Karl Hellmann avait bel et bien plongé dans l'abîme quinze ans plus tôt, lorsqu'il avait quitté l'université de Stanford pour la recherche militaire. Son brusque revirement n'était qu'un leurre pour mieux la piéger. Mais pourquoi elle ? S'il avait besoin de cette plate-forme pétrolière pour mener son expérience, pourquoi l'impliquer ? Et Matthias ? Quelque chose ne collait pas. Hellmann n'était pas homme à perdre son temps. Si elle était ici, c'est qu'elle avait un rôle à jouer. Et son fils aussi.

Ellen frissonna longuement. Pour le moment, l'équation comportait encore trop d'inconnues pour être résolue, bien qu'elle était persuadée d'en savoir plus qu'elle ne voulait bien l'admettre.

Elle passa ses mains sur son visage, comme si se masquer les yeux pouvait effacer l'horreur de la situation, puis reporta son attention sur l'écran de son Powerbook. Le logiciel GCP d'acquisition de données était chargé. Elle pressa une touche et le GNA débuta ses émissions de bits à la cadence de deux cents par seconde.

- Qu’est-ce que c’est ?

Elle n’avait pas entendu Moffat s’approcher. Le grand noir s’appuya au dossier de son fauteuil pour se pencher et mieux détailler l’écran.

- La courbe rouge matérialise le bruit quantique, dit-elle.

- Le bruit quantique… d’accord.

En se tournant à demi vers lui, elle aperçut du coin de l’œil Deville s’approcher à son tour. Elle attendit qu’il fut auprès d’elle pour débuter ses explications. Elle leur fit un rapide cours sur le Projet de Conscience Globale, sans omettre le fait que cette fois, elle n’était connectée à aucun autre ordinateur et ne devrait s’en remettre qu’à son propre matériel.

- Vous croyez que cela aura une incidence ? demanda Moffat.

- Non, lors de manifestations ponctuelles, nous opérons de cette façon. Cela fonctionne très bien.

- Et vous espérez quoi, au juste, docteur ? coupa Deville.

- Et bien… lors de ma dernière expérience – durant une éclipse solaire -, Hellmann avait envoyé à mon insu un « Classe 3 ». Celui-ci, ou plutôt celle-ci, car il s’agissait d’une femme, a eu une réaction psychique violente lorsque le soleil a disparu. Comme une sorte de peur primale.

- Et alors ?

- Le GNA l’a enregistrée.

- Vous voulez dire… commença Moffat.

- Que s’ils tentent autre chose, cela affectera le logiciel GCP. Nous le verrons sur la courbe, termina-t-elle en désignant l’écran.

- Ouahou ! fit Moffat.

- Très bien, lâcha Deville. Prévenez-moi si quelque chose se passe. Donald, enchaîna-t-il, j’ai besoin de toi.

Les deux hommes s’éloignèrent.

Ellen reporta son attention sur le Powerbook. Sur l’écran à cristaux liquides, la succession de pixels formant la courbe rouge donnait l’impression que celle-ci était vivante. Elle ondulait lentement autour de la ligne de base du hasard comme un serpent désincarné.

Ellen ferma les yeux un instant, tentant de chasser l’image hypnotique de son esprit, mais la persistance rétinienne lui renvoya au contraire une figure ondulante, dont le pourpre chatoiement enfla jusqu’à menacer de l’engloutir.

*

Deville fixait l'écran du radar de veille. Un léger flottement dans le regard, suivi d'une crispation du maxillaire inférieur indiqua une perte de concentration momentanée, vite réprimée.

- Donald, essaie encore, tu veux ?

Moffat replia ses jambes sous son siège en vérifiant la fréquence. Les diodes luminescentes indiquaient 121,5 mégahertz, la fréquence de détresse internationale. Il tourna le potentiomètre pour augmenter le volume de réception et saisit le micro.

- Cryostar, Cryostar, ici la plate-forme pétrolière Titan, ceci est un appel de détresse. MAYDAY… MAYDAY… A toutes stations à l'écoute, ceci est un appel de détresse sur la fréquence 121.5. Est-ce que quelqu'un me reçoit ? Répondez !

Il reposa le micro sur la table puis poussa le volume de la réception à son maximum. Un flot de parasites envahit la pièce. Après quelques secondes, il baissa le son et regarda son chef d'un air dépité.

- Ecoute, ça fait deux heures que j'essaie, et pas une touche, rien, peau de balle ! Le premier et dernier échange avec le méthanier a duré exactement quarante trois secondes, mais je te garantis qu'ils ont parfaitement compris. Ils viendront. Le seul problème, c'est de savoir ce que les autres dingues vont faire.

Deville se mordait la lèvre inférieure. La situation lui échappait. A tout point de vue. En homme de terrain habitué à gérer une situation connue, toujours actualisée en données, à prendre des décisions dans le vif de l'action avec le maximum de cartes en main, il ressentait cruellement l'expectative actuelle. Pire que ça, le seul domaine où il était un tant soit peu possible d'agir lui était inaccessible. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout ce qui touchait à l'électronique lui était totalement étranger et il devait accepter un intermédiaire entre les faits et ses décisions, ce qu'il abhorrait totalement, même si Moffat était une sacrée pointure dans sa partie.

- Il faut se rendre à l'évidence, Marc, ils nous brouillent aussi sur la bande VHF. Ils ont probablement aperçu notre ballon et en ont déduit la manœuvre.

Moffat faisait référence à son bricolage : à un petit ballon météo gonflé à l'hélium, il avait fixé une antenne à laquelle il avait raccordé un rouleau de câble coaxial et envoyé le tout à cent mètres d'altitude au-dessus du pont supérieur. Le résultat était une super antenne VHF. Qui avait fonctionné moins d'une minute.

- Probablement. Et les radars ?

- Ça, c'est plus délicat.

Moffat songea à la meilleure façon d'exposer le problème. Connaissant la répulsion de son chef pour les mystères de l'électron, il décida de choisir ses mots avec soin.

- Commençons par le panoramique, c'est le plus puissant. Sa portée théorique est de deux cents nautiques. Son émetteur crache cinq watts en continu. Par rapport à une radio de même puissance, ça n'a pas l'air terrible, mais il faut savoir une chose : un émetteur radio envoie une onde omnidirectionnelle dans l'éther, c'est dire sur trois cent soixante degrés dans tout l'hémisphère visible. Ça fait un sacré volume. Notre panoramique, lui, balance un faisceau très directif de deux degrés en azimut et quarante cinq en site. Pour la même puissance de cinq watts, le faisceau du radar est six cents fois plus puissant qu'une onde radio. Si tu te plaçais face à l'antenne radar, faudrait pas longtemps à tes couilles pour griller comme des petits pains. Ce que je veux te faire comprendre, c'est qu'un radar, c'est super puissant et que pour en brouiller un comme le nôtre, faut du sacré matos !

Un bruit métallique les fit se retourner ; la porte étanche s'ouvrit sur Paxton, suivi une seconde plus tard par un Mc Pherson transi de froid. Moffat reprit son exposé.

- Ce que tu vois sur le PPI (il désignait une multitude de points fluorescents sur l'écran du radar), s'appelle du brouillage actif. Ils ne font pas disparaître les échos, au contraire, ils en rajoutent de fictifs pour masquer les vrais.

Paxton approcha un fauteuil et s'y laissa tomber avec un soupir d'aise. Il avait enlevé sa parka polaire et ses moufles. Avec son jean taché, son épais pull élimé, ses bottes fourrées et son air de vieux dur à cuir, Moffat se dit qu'il ressemblait à un chasseur sibérien revenu d'une partie de chasse en pleine taïga.

- Ceci dit, quelque chose me chiffonne, reprit Moffat.

- Quoi donc ? soupira Deville d’une voix fatiguée.

Il reconnaissait en son ingénieur système un esprit brillant, perspicace, inventif. Il avait choisi avec soin chaque membre de son équipe et la décision d’engager Moffat était probablement la plus judicieuse de toutes. Pourtant, la façon qu’avait l’informaticien de traîner en longueur sur le début de certains problèmes avait le don de l’exaspérer.

- Le brouillage. Il est partiel.
- Et alors ?
- Alors, ce n’est pas normal.
- Rien n’est très normal ces derniers temps.
- Peut-être, mais ça ne colle pas avec le reste.
- Tu peux expliquer, là ? demanda Paxton.

D’ordinaire, la façon particulière de Moffat d’aborder les questions insolites l’amusait. D’un naturel plus patient que Deville, il avait remarqué que la stratégie de déduction lente de Moffat n’était pas une lubie déplacée de scientifique, mais au contraire motivée par un besoin plus altruiste. Moffat laissait la possibilité à des esprits plus lents que le sien de comprendre, ou au moins, d’en avoir l’impression. C’était devenu une telle habitude chez lui qu’il ne se rendait plus compte quand il était judicieux de le faire ou pas. En l’occurrence, vu la tête de Deville, ce n’était plus le moment. Moffat, perdu dans ses pensées, n’avait bien entendu rien remarqué. Il se frotta le menton avant de poursuivre.

- Ces mecs ont vraiment les moyens de nous faire chier. Ils nous coupent électroniquement de l’extérieur en nous brouillant de deux façons différentes, nous envoient un cyclone impossible sur la gueule et nous surveillent avec un satellite espion. Un brouillage partiel laisse penser à un manque de puissance de leur part. Ça ne tient pas debout.
- Dans quelles proportions est-on brouillé ? s’enquit Mc Pherson.

Il s’était approché sans bruit. Après l’exposition au froid extérieur, son visage reprenait lentement des couleurs. Il porta une tasse de café à ses lèvres et but lentement une gorgée sans quitter Moffat de son regard inquisiteur. Ce dernier désigna l’écran radar du menton.

- Les échos parasites envahissent presque tout le scope, sauf une petite pastille d’une dizaine de nautiques centrée sur notre position, ce qui fait quatre vingt quinze pour cent de perte.
- Et le radar météo ?

- C’est pire.

Il y eut un court silence, que Deville fut le premier à rompre.

- John ? fit-il. Comment ça se passe de ton côté ?

- Plutôt bien, répondit l’ingénieur-sécurité.

Malgré une nuit sans sommeil, il avait l’air assez en forme, nota Deville. Comme si le temps et la tension n’avaient pas de prise sur lui. L’espace d’une seconde, il l’envia avant de se concentrer sur ses paroles.

- Sur le pont supérieur, à part quelques vitres cassées du côté des modules de tête de puits, et le crochet de la grue bâbord qui s’est détaché – c’est probablement ça que l’on a entendu racler le toit – tout va bien. Mc Pherson et moi avons ensuite fait deux fois le tour complet à des niveaux différents par les passerelles extérieures. Nous avons inspecté les quatre faces en détail. Là non plus, pas de casse sérieuse, juste des impacts de grêle un peu partout, rien d’important. La structure en elle-même est absolument intacte. Pour résumer, je dirais qu’on s’en est très bien sorti. Jusqu’ici.

- Pas de trace de notre saboteur ? demanda Deville.

- Et bien… je pense qu’il s’est enfui avant le cyclone. Je suis retourné examiner de près les rails de lancement des modules. Je croyais que les six chaînes avaient été coupées, mais dans l’obscurité et l’urgence, je me suis trompé. L’un des modules a été lancé normalement.

Anticipant la question de Mc Pherson, Paxton poursuivit ses explications.

- Les modules de sauvetage ne peuvent être mis à la mer que depuis l’intérieur. Une poignée libère la chaîne de retenue et le module glisse sur son rail avant de plonger dans les flots.

- On peut se féliciter au moins d’une chose : ce salopard s’est payé le cyclone de sa vie, déclara Moffat.

- Il a dû être bien secoué, mais il est toujours en vie. Les modules sont fabriqués pour résister à n’importe quoi, répondit Paxton.

- L’enculé, fit Moffat d’un air dégoûté. Si on le retrouve un jour celui-là.

- Il y a peu de chance, fit Deville.

- Comment s’est-il introduit à bord ? s’enquit Mc Pherson.

- Oh, de la façon la plus simple du monde, en postulant chez Norstrom Offshore avec un CV en béton. Il lui a suffi ensuite d’oublier d’embarquer dans les hélicos, lui répondit Paxton.

- S’il n’est plus à bord, le problème est réglé, coupa Deville. Passons à autre chose : le Puma est définitivement HS, mais le Hugues sera prêt

pour l’arrivée du méthanier. Nous pourrons l’utiliser pour le transbordement, ça ira plus vite. J’ai dans l’idée que le facteur temps sera déterminant.

- A ce propos, à quelle distance se trouve notre sauveur ? demanda Mc Pherson.

- Et bien… commença Moffat, s’il s’est dérouté immédiatement après avoir reçu notre appel de détresse, en admettant qu’il fonce à pleine vitesse, soit environ trente nœuds, il doit être à environ quarante nautiques de notre position. On devrait commencer à l’apercevoir dans une heure.

Un bruit totalement incongru dans cet univers de métal froid retentit soudain, les faisant se retourner dans un ensemble parfait. Kanamura avait quitté sa place sans que personne ne le remarque et se tenait debout, immobile et raide, comme s’il avait activé le déclencheur à pression d’une mine anti-personnelle. Enfin, il se pencha mécaniquement et ramassa un petit objet sphérique rouge. Il le pressa entre deux doigts et le couinement strident se répercuta à nouveau dans le Central. Kanamura fixa la balle d’une curieuse façon, puis étendit le bras au maximum pour la déposer sur le haut d’un moniteur suspendu. Il reprit sa marche maladroite vers les ascenseurs.

A l’autre bout de la salle, le jeune chien contempla quelques instants son jouet, la tête légèrement penchée sur le côté, dans une attitude un peu triste. Puis il fixa l’ingénieur météo d’un étrange regard jusqu’à ce qu’il disparaisse dans la cabine d’ascenseur. Les portes se refermèrent sur un chuintement discret et le silence envahit à nouveau le Central.

Le chien reposa sa tête sur ses pattes. A ses côtés, Matthias bougea dans son sommeil, se recroquevillant un peu plus sur lui-même, marmonnant quelques paroles incompréhensibles.

A l’autre bout du Central, Ellen, penchée sur son Powerbook, n’en croyait pas ses yeux.

- Mon Dieu mon Dieu mon Dieu, ânonnait-elle d’une voix blanche.

Sur l’écran de son ordinateur, la ligne de base du hasard venait de s’incurver vers le bas suivant un angle impossible. Les pixels rouges s’alignaient non plus à l’horizontal, mais presque verticalement.

- Il se passe quelque chose, cria-t-elle.

Le temps que les quatre hommes viennent à elle, la courbe sortait du cadre ; elle due changer d’échelle pour faire réapparaître sa progression.

- De quoi s’agit-il ? s’enquit Deville.

- Quelque chose est à l’œuvre, regardez, fit-t-elle d’une voix excitée en désignant son écran.

La ligne rouge avançait maintenant suivant un angle vertical parfait. Ellen dut augmenter deux fois l’échelle avant qu’elle ne se stabilise et reparte à l’horizontal. Elle nota le chiffre en regard de l’échelle des abscisses et se mordit la lèvre pour ne pas crier.

- Qu’est-ce que ça veut dire, vous pouvez nous expliquer ?

- Une force psychique d’une puissance inconcevable est à l’œuvre autour de nous, dit-elle d’une voix terrifiée.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 37

**Tanker Cyostar, 09 h 30 mn…**

Le capitaine était installé à sa place de commandement, dans son fauteuil de cuir à larges accoudoirs directement boulonné dans le pont et surélevé pour mieux voir par les baies vitrées de la passerelle. A sa droite se tenait l'homme de barre, les deux mains posées sur la large roue. Devant lui, les écrans des deux radars renvoyaient une nuée de parasites que personne n'expliquait. Juste à côté, le tube vert du sondeur indiquait une profondeur de vingt mille pieds, soit plus de six mille mètres. Au-dessus de sa tête, dépassant légèrement des racks de rangement, les radios affichaient sur leurs diodes luminescentes les différents canaux. Mais tout ce matériel n'intéressait aucunement les hommes qui se tenaient devant les vitres de l'immense pare-brise. Ils regardaient tous au-delà de la proue, certains avec de puissantes jumelles de marine. Hormis le personnel de quart, quasiment tout l'équipage était là, soit une dizaine de marins.

- Harris, deux degrés à tribord ! tonna Ryan.

L'homme de barre réagit promptement.

- Deux degrés à tribord, nouveau cap au trois cent trente deux ! claironna le dénommé Harris en tournant rapidement la barre d'un quart de tour.

Tout l'attention de Ryan était concentrée dans ce qu'il voyait à travers ses puissantes optiques. Se découpant avec netteté sur l'horizon, la plate-forme pétrolière semblait marcher sur l'eau, tel un tétrapode géant. De loin, l'embase était invisible et ses trois pieds sortaient de l'océan de façon inexplicable. Mais un autre fait, beaucoup plus étrange, tourmentait le commandant : l'absence de tout contact radiophonique avec la plate-forme d'une part, et le reste du monde ensuite. Le radio s'arrachait les cheveux en vain. Ils étaient coupés du monde extérieur et Ryan détestait cela. Pour couronner le tout, une houle résiduelle d'une ampleur anormale vu les conditions météo, frappait durement la proue. C'était comme si une tempête avait récemment eu lieu, alors que les bulletins météo ne faisaient mention que d'un temps calme.

Une remarque de son second, agrémentée de son accent inimitable, vint le tirer de ses pensées inquiètes.

- Je ne vois aucun dégât apparent, pas de fumée ni de trace d'incendie. Ils ont peut-être été touchés par un iceberg qui a fissuré un pilier ?

- Ça n'explique par le silence radio, répondit Ryan.

- Capitaine, on dirait que le temps se couvre, fit un marin.

Comme pour confirmer ses paroles, l'intérieur de la passerelle devint soudain sombre. Ryan descendit de son fauteuil et s'approcha des vitres. Il leva les yeux et ce qu'il vit lui coupa le souffle. Dans le ciel, rattrapant le navire à une vitesse hors du commun, un énorme nuage noir s'étendait dans leur direction, masquant le soleil, avalant le ciel pale comme un immense linceul sombre se déroulant dans l'éther. Tous les hommes vinrent coller leur nez aux carreaux et douze paires d'yeux incrédules scrutèrent le ciel qui noircissait de seconde en seconde.

*

- Donald, va chercher Ruitchi ! lança Deville. En vitesse !

Ils étaient sortis à l'air libre sur le pont supérieur côté sud pour observer l'arrivée du méthanier. Bien qu'il fut encore à une dizaine de nautiques, celui-ci était maintenant nettement visible sur l'océan, formant une tache plus sombre sur le gris métallique de la mer. Son large panache d'écume claire tirait une ligne bien droite qui se perdait dans l'infini de l'horizon.

Il y avait quelque chose d'inexorable dans cette vision lentement mouvante, comme un train monstrueux lancé au ralenti directement vers eux, mais ils n'eurent pas le temps de s'y appesantir. Toute leur attention était accaparée par ce qui se passait dans les airs. Au-dessus du navire, dans le ciel uniformément gris, quelque chose prenait possession de l'espace, s'étendant tel un sombre étendard annonçant la venue de terribles maux.

Deville sentit le duvet de sa nuque se hérisser. Un nuage gigantesque se développait à grande vitesse, escaladant le ciel comme le champignon nucléaire de quelque dantesque explosion atomique. La masse nuageuse prenait une ampleur horizontale dans les mêmes proportions, attaquant le ciel au-dessus du méthanier avec une voracité véloce, une frénésie dévorante qui multipliait sa masse de façon exponentielle.

La colonne nuageuse semblait monter droit vers la stratosphère, mais à douze kilomètres d'altitude, elle s'évasa en un énorme dôme qui la coiffa en formant une sorte d'enclume.

Fasciné, Deville observa la masse se densifier, se veiner de couleurs plus sombres qu'éclairaient de l'intérieur des éclairs. Un rideau de pluie tomba sur la mer comme une herse, tandis que la base du monstrueux nuage se mettait à tourner lentement sur lui-même.

- C'est une supercellule, fit Kanamura.

Le jeune homme venait d'arriver, poussé par Moffat qui le tenait comme un malade proche de la syncope.

Deville lui jeta un rapide coup d'œil. Le météorologue avait l'air au bout du rouleau. A l'évidence, ses nerfs étaient en train de lâcher. Il n'en continua pas moins de commenter d'une voix mécanique.

- Au centre, il y a un mésocyclone, c'est ce qui provoque la rotation.
- C'est quoi, ça, un mésocyclone ? demanda Moffat.
- Un énorme courant ascendant unique de cinq kilomètres de rayon qui monte à la verticale en tournant sur lui-même à deux cents kilomètres-heure.
- Et ça donne quoi, ce truc, un cyclone ?
- Non, fit Kanamura d'une voix atone. Quelque chose de bien pire.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 38

Ryan plissa les yeux en contemplant le cœur bouillonnant de l'orage qui le dominait. Les lueurs sporadiques des éclairs veinaient sa masse d'un entrelacs brillant et mouvant, instillant l'étrange sensation que la supercellule était une entité pourvue d'une vie propre. Puis une pluie lourde s'abattit sur le navire, noyant le pont et la vision au-delà.

Ryan ne comprenait pas ce qui se passait. En vingt cinq ans de marine marchande, il avait accumulé assez d'expérience pour écrire un traité de météorologie. Le temps faisait partie intégrante de son métier. Il n'avait pas seulement à le subir, mais, depuis qu'il était capitaine, devait l'anticiper. Car dans un environnement économique de plus en plus contraignant, une tempête, un courant contraire ou la mauvaise estimation d'une marée pouvait faire perdre un temps précieux, et savoir composer avec les éléments pouvait faire toute la différence entre un bon capitaine et un mauvais.

A force d'expérience, Ryan était arrivé à la conclusion que, très loin là-haut, régnait un esprit capricieux dont la plus grande joie devait être de se moquer des hommes et de leur monde si fragile. Ce qu'il vivait actuellement paraissait en être le point d'orgue.

Un crépitement soudain noya ses réflexions dans un vacarme infernal. Une chute de grêle remplaça la pluie ; des grêlons gros comme le poing martelèrent violemment le toit de la passerelle, rebondissant sur le pont par milliers. L'averse dura moins d'une minute et s'arrêta aussi brutalement qu'elle avait commencé.

Ryan et son second échangèrent un regard ; Mc Kenzie s'approcha et tendit le bras.

- Capitaine, regardez.

L'arrêt des précipitations permettait de voir à nouveau loin devant, bien qu'il fasse très sombre. Mc Kenzie désignait une sorte d'excroissance qui sortait du nuage à intervalle régulier, comme une goutte géante qui aurait voulu s'échapper mais aurait été ravalée à chaque fois. Puis la goutte sortit franchement de la masse nuageuse et s'étira d'abord à l'horizontal, à moins

de deux kilomètres sur l'avant du navire, juste sous la base du cumulo-nimbus. D'une couleur plus claire que le gris sombre environnant, l'étrangeté se détachait parfaitement et pour tous les marins présents à la passerelle, il était clair qu'elle tournait sur elle-même.

- On dirait un vortex, lança quelqu'un.

La masse tourbillonnante s'incurva soudain vers le bas et s'allongea telle un serpent monstrueux sortant de sa tanière. Lorsqu'elle toucha la surface de l'océan, il se forma un gigantesque géser. Ryan sentit une boule au fond de sa gorge. Un marin mit ses pensées en paroles.

- Seigneur… une trombe marine !

C'était la première fois qu'il en voyait une.

Malgré la sensation pénible qui commençait à descendre de sa gorge vers son estomac, il lui trouvait une beauté fascinante. La masse serpentiforme s'était instantanément colorée de blanc dès son contact avec l'océan, lui donnant l'aspect surréaliste d'une colonne claire reliant la mer au ciel, une sorte d'intermédiaire entre les deux éléments, un enfantement monstrueux de deux puissances inhumaines. Ryan sortit très vite de sa fascination rêveuse. La coloration prouvait plus prosaïquement la réalité du phénomène d'aspiration. Une trombe n'était après tout rien d'autre qu'une tornade. Et ça, il connaissait. Il en avait vu une balayer une grange et envoyer valdinguer à plus de cinquante mètres une moissonneuse-batteuse de cinq tonnes dans l'exploitation de son oncle, en Oklahoma, dans sa jeunesse. La tornade dont il avait été le témoin n'était que d'une puissance moyenne, qualifiée de F3 sur l'échelle de Fujita, mais il se souviendrait toujours du grondement de fin du monde et de la terreur pure qui l'avait paralysé ce jour là.

Ses réflexions n'avaient pas duré plus de quelques secondes. Cette fois-ci, il n'était pas un jeune garçon glacé de peur au volant d'un tracteur stoppé dans un champ de céréales, mais le capitaine d'un navire de soixante mille tonnes filant à trente nœuds. Il était temps d'agir. De sa voix de ténor, il ordonna un « A gauche toute ! » qui fit vibrer les tympans de son équipage.

L'inertie de la manœuvre lui laissa le temps de se concentrer sur la masse dansante face à la proue. Quelque chose au-delà de l'absurdité de la situation le dérangeait. Il lui fallut quelques instants pour s'apercevoir qu'il s'agissait du son. Il gardait un souvenir assez vivace de la tornade de sa jeunesse pour se rappeler le bruit, un grondement sourd étourdissant,

comme le martèlement de milliers de sabots d'un troupeau de bovidés affolés. Ici, la taille semblait la même, mais pas le bruit. Il percevait un écho sous-jacent derrière le roulement de tonnerre de l'eau aspirée, quelque chose de plus aigu comme le sifflement d'une gigantesque bouilloire. Ce qui ne pouvait signifier qu'une seule chose : la vitesse du vent n'était pas la même. Elle était beaucoup plus élevée.

Il savait que la force d'une tornade était plus affaire de vitesse de rotation que de taille. Une F3 produisait des vents de plus de trois cents km/h. A voir la façon dont la surface de l'océan était aspirée, celle-ci était bien plus puissante.

Après un moment qui sembla une éternité à tout le monde, la proue du navire commença à virer lentement sur bâbord, éloignant sa trajectoire de la colonne grondante.

Un soupir général de soulagement envahit la passerelle. Pourtant, la boule au creux de l'estomac de Ryan n'avait pas disparu pour autant. Bien au contraire, elle tissait une toile de glace qui s'insinuait en lui un peu plus à chaque seconde. Quelque chose n'allait pas. La trombe était totalement immobile, figée dans un garde-à-vous dont l'apparence était contraire au caractère même d'un phénomène naturel.

Le silence, à la passerelle, revint peu à peu. Quelques regards inquiets se posèrent sur le capitaine, comme si les hommes sentaient confusément le malaise de leur chef.

Le navire était installé sur sa giration ; la trombe marine était décalée de l'axe du bateau d'une trentaine de degrés lorsqu'un long tressaillement la parcourut. Puis l'impensable se produisit. Sous les yeux médusés de l'équipage, la colonne d'eau se déplaça latéralement pour venir se replacer face à la proue du tanker. La distance était maintenant réduite de moitié, soit un millier de mètres.

D'une voix blanche, Kapiski ordonna un nouveau cap.

Derrière les vitres de la passerelle, douze personnes retenaient leur respiration, braquant un regard incrédule vers la colonne écumante.

Alors que l'écart angulaire atteignait à nouveau une trentaine de degrés, Ryan se surprit à espérer, dans un ersatz de prière muette, que ce phénomène n'était que ce qu'il devait être, c'est à dire naturel. Pourtant, au plus profond de lui-même, il sentait confusément que le surréalisme de la scène montrait la face cachée d'une réalité qui dépassait l'ordre

habituellement établi, une altération tangible et terrible de la nature, comme si l'univers décidait soudain, dans une farce macabre, de démontrer la faiblesse et la faillibilité des hommes jusque dans leur observation des lois naturelles.

Lorsque la tornade recommença à se déplacer latéralement, il ferma les yeux, espérant de toutes ses forces qu'en refusant de voir l'impossible, il pourrait l'effacer de la réalité.

Un concert de jurons bientôt suivi par des cris d'effroi le ramena dans le présent. La tornade se trouvait dans l'axe du méthanier. Pire que cela, elle se déplaçait pour rester face à la proue malgré la rotation du navire. Et sous l'effet de l'avancée, la distance diminuait rapidement.

Kapiski ordonna un « arrière toute », mais s'aperçut que l'homme de barre avait devancé son ordre, plaçant la manette du répétiteur sur « full backward ». Il sentit bientôt dans ses jambes la trépidation des machines lancées à plein régime et celle des hélices battant l'eau furieusement. Mais il était trop tard ; on ne stoppe pas un tanker de soixante mille tonnes aisément. Droit devant, la trombe, tel un pilier titanesque descendu des cieux, grossissait démesurément, emplissant la passerelle d'un grondement rauque à faire se dresser les cheveux sur la tête.

Avec un sentiment d'horreur inéluctable, Kapiski regarda la tornade bouillonnante se rapprocher. Son diamètre faisait le double de la largeur du tanker, soit une centaine de mètres. Elle s'élevait verticalement sur près de mille mètres avant de rejoindre la base de la supercellule d'un gris noir profond. Celle-ci envahissait le ciel au-dessus de leurs têtes sur plusieurs hectares, confinant la lumière à une simple bande horizontale, plongeant la passerelle dans une obscurité étrange. Droit devant, le mur compact blanc de la trombe se rapprochait inéluctablement.

Puis le navire plongea dans la masse furieuse.

A partir de là, tout se déroula très vite ; Ryan, muet d'horreur, regarda le monstrueux vortex aspirer l'avant du méthanier, remonter le pont, arrachant avec une facilité déconcertante les mains courantes, les portiques de chargement et, chose plus grave, les canalisations de refroidissement. Le bruit était ahurissant, atteignant l'intensité d'une explosion en continu. En quelques secondes, la tornade atteignit la passerelle, volatilisant les vitres dans un ensemble parfait, criblant ceux qui n'avaient pas eu le réflexe de plonger au sol d'éclats de verre coupant comme des rasoirs, submergeant

ses occupants d’eau et de sang. Chaque objet arraché devenait un projectile mortel, fauchant tout sur son passage.

Ryan avait plongé sous son fauteuil. Il tentait de relever la tête pour voir ce qui se passait quand la porte latérale bâbord fut littéralement arrachée de son cadre comme sous l’effet d’une explosion. Dans un ultime réflexe, il se tassa au sol tandis que la porte percutait son lourd fauteuil à quelques centimètres au-dessus de lui, l’arrachant de son support en coupant net la grosse tige en acier inoxydable. Sur sa lancée, la porte heurta dans un fracas épouvantable la cloison opposée et la traversa comme s’il s’agissait d’un mur en papier.

Pour les hommes présents à la passerelle, c’était un nouveau degré dans le déchaînement qui les submergeait. L’ouverture laissée par la porte manquante créait une brèche béante offerte à la furie des éléments – des vents de quatre-cents kilomètres-heure propulsant des trombes d’eau avec une violence bien supérieure à la plus puissante des lances à incendie. Le résultat fut cataclysmique. Tout ce qui n’était pas solidement attaché ou tenu fut éjecté à travers la déchirure de la paroi opposée. Ryan vit deux de ses hommes se faire écharper en franchissant de force l’ouverture aux bords tranchants comme des poignards. Un cri à sa gauche lui fit tourner la tête. Entre deux paquets de mer, il aperçut son second, à moins d’un mètre de lui, cramponné au pied du répétiteur des ordres machines, qui hurlait des mots incompréhensibles. Il perçut la précarité de sa situation en un clin d’œil. Le pied était d’un diamètre trop large pour pouvoir nouer ses bras autour et le cuivre poli et mouillé n’offrait que peu de prise. Sous la poussée de l’eau et du vent, ses doigts trempés lâchaient prise peu à peu. Le pauvre homme le fixait d’un air horrifié, criant des paroles dans une langue qu’il ne comprenait pas. Il fallut quelques secondes à Ryan pour s’apercevoir que dans sa panique, le second était revenu à sa langue maternelle, le japonais. Malgré leur proximité, le capitaine ne pouvait rien faire. Lui-même était cramponné à ce qui restait de son support de siège, une épaisse tige de quinze centimètres de diamètre boulonnée dans le pont. Il luttait de toutes ses forces pour ne pas s’en faire arracher. Avec horreur, il vit les doigts de son second lâcher prise et se refermer mécaniquement dans le vide tandis qu’il était emporté en hurlant.

Vu de l’extérieur, le spectacle était titanesque. La tornade avait maintenant atteint le pont arrière et s’acharnait méthodiquement sur les

superstructures, les arrachant une à une dans un horrible déchirement de métal. La grosse cheminée fut soufflée comme sous l'effet d'une bombe, les mâts des antennes radio et radars arrachés tels des fétus de paille et l'aire des canots de sauvetage dévastée comme par un tir d'artillerie lourde, propulsant des débris dans toutes les directions. Ces derniers retombaient dans la mer en de grandes gerbes d'écume blanche.

Lorsque le navire sortit enfin de la trombe, il n'était plus qu'une épave.

Sur la passerelle, les survivants se relevaient lentement, trop hébétés pour savourer le fait d'être encore en vie. La plupart étaient couverts de coupures et de contusions, aux gravités diverses. Ryan n'avait qu'une profonde entaille, juste au-dessus de l'oreille droite, mais qui saignait abondamment, et le sang, se mélangeant à l'eau de mer, dessinait un entrelacs de filets rouges couvrant tout un côté de son visage dans une sorte de tissage surréaliste. Lorsqu'il tourna la tête pour regarder autour de lui, un début de vertige le fit chanceler et il dut s'agripper à la main courante pour ne pas perdre l'équilibre.

Les premières images à imprégner sa rétine lui causèrent un choc. La passerelle était dans un désordre indescriptible. La plupart des instruments avaient été arrachés de leur support, quelques uns étaient agglutinés au sol dans des flaques d'eau de mer, contre la paroi tribord ; d'autres étaient éventrés et leurs boîtiers écrasés comme du vulgaire carton laissaient voir leurs entrailles de fils multicolores.

En regardant son équipage évaluer l'ampleur de ses blessures, il se demanda comment même un seul homme avait pu survivre à un tel enfer. Ryan n'avait jamais fait la guerre, mais s'il avait dû imaginer l'horreur et la désolation d'un champ de bataille ravagé par un pilonnage d'artillerie, cela aurait ressemblé à peu près à ça, à la différence près qu'ici tout était détrempé.

Le capitaine regarda vers l'arrière par les baies aux vitres brisées. La trombe était à environ deux cents mètres de la poupe et la distance continuait d'augmenter, le navire poursuivant sa route malgré ses machines lancées à plein régime en marche arrière.

Une voix se mit à hurler par l'intercom ; il reconnu celle de Jones, l'ingénieur mécanicien, qui criait pour qu'on lui réponde et qu'on lui explique ce qui se passait. D'un signe de tête, Ryan ordonna qu'on baisse le volume ; il y avait d'autres priorités. Quelques grésillements dus à des

courts-circuits emplirent alors le silence relatif qui suivit. Le capitaine porta une main à sa tempe et la ramena pleine de sang. Puis il leva les yeux et, pendant un court instant, fixa Mc Kenzie. Le solide officier se tenait raide comme un piquet face à l'avant, figé dans une attitude qu'il prit tout d'abord pour de l'hébétude. Puis il se rendit compte qu'il était complètement absorbé par ce qu'il voyait dehors.

Une pensée soudaine le frappa comme un coup de poing : le pont !

Au même instant, un bruit lui parvint, une sorte de sifflement rauque et puissant. Quand il tourna son regard vers l'avant dévasté, il comprit. Mac Kenzie devança ses paroles.

- Capitaine… les tubulures de refroidissement… elles n'existent plus.

Kapiski n'en croyait pas ses yeux. Sur l'immense pont de deux cents mètres de long, il ne subsistait plus une seule canalisation. Tout avait disparu.

Il lui fallut quelques secondes de plus pour apercevoir un alignement de fumerolles sortant directement des trous béants des tubulures arrachées. Il y en avait dix, encadrant les sommets des cinq énormes cuves de trente mille mètres-cube chacune. Les vapeurs dansaient dans l'air humide et froid juste au-dessus du pont.

- Le gaz liquide commence à se réchauffer et à se détendre, murmura Mc Kenzie dans un souffle. A la moindre étincelle…

Il ne termina pas sa phrase.

- Stoppez les machines, ordonna Ryan. Et coupez tous les circuits électriques !

Pendant que les hommes s'activaient, le capitaine enfonça le bouton de l'intercom, et d'une voix impérieuse, ordonna aux mécaniciens de quitter la salle des machines. Il était temps d'évacuer le navire.

Mc Kenzie ne quittait pas le pont des yeux. Il était subjugué par le spectacle des vapeurs se dissolvant doucement dans l'air, ce qui créait un effet de flou au-dessus du pont. Un subtil changement dans la luminosité ambiante le tira de sa contemplation. Malgré l'assombrissement du ciel, il lui sembla que celui-ci devenait encore plus noir. Un premier éclair apparut à un kilomètre sur l'avant gauche du méthanier, étendant ses longs doigts brillants décharnés sur le fond ténébreux des cieux jusqu'à la surface de l'océan. Le roulement de tonnerre qui suivit claqua comme un coup de fouet, faisant vibrer l'air comme une corde trop tendue. Un deuxième éclair

toucha la surface de l’eau plus à droite et plus près. Mc Kenzie sentit sa peau s’électriser tandis que le capitaine hurlait l’ordre d’abandonner le navire.

Les derniers marins descendirent les échelles de la passerelle à toute vitesse et se jetèrent à l’eau sans hésiter malgré la hauteur du pont arrière. Les premiers nageaient déjà avec l’énergie du désespoir vers une chaloupe délabrée qui flottait mollement à quelques encablures.

Ryan aida un dernier homme à enjamber la filière, puis risqua un regard vers l’avant. Des éclairs de plus en plus nombreux frappaient la surface des flots, encadrant dangereusement le méthanier tandis qu’un roulement de tonnerre dorénavant continu lui déchirait les tympans. Il sauta enfin.

Dix mètres plus bas, l’eau glacée lui fit l’effet d’un choc électrique.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 39

A bord de la chaloupe, les premiers arrivés aidèrent leurs camarades à monter à bord. Mc Kenzie hissa Jones, l'ingénieur mécanicien. Celui-ci se rua vers la commande du moteur et entreprit avec la plus grande hâte quelques vérifications.

Lorsque le capitaine fit hissé à son tour, il était prêt à mettre en route. Il guetta un regard d'approbation de son supérieur, mais rien ne vint. Ryan n'avait d'yeux que pour le spectacle de la foudre encadrant son bâtiment au plus près.

Décidant qu'il était temps de dégager, le chef mécanicien enfonça la commande du démarreur, mais rien ne se passa. Il recommença frénétiquement plusieurs fois, en vain.

Avec un juron, il entreprit fébrilement de défaire les attaches du capot moteur. Pendant que ses doigts engourdis dérapaient sur le métal mouillé, il avait pleinement conscience du roulement continu du tonnerre, percevant à la limite de son champ visuel la lumière aveuglante des éclairs.

Pendant ce temps, le reste de l'équipage ne ratait pas une miette du spectacle. Le méthanier était littéralement enchevêtré dans un gigantesque réseau de foudre, le faisant ressembler à quelque insecte géant emprisonné dans une toile brillante comme un soleil.

L'air était saturé d'électricité, emplissant les narines d'une étouffante odeur d'ozone. Puis, l'inévitable se produisit ; un immense éclair jaillit soudain du centre du nuage noir, étendant un tentacule de lumière pure directement vers le pont du navire. Il le toucha au milieu en une fantastique gerbe d'étincelles. Pendant une fraction de seconde, le tanker entier sembla s'électriser d'un arc bleuté irisé, grésillant, ondulant comme un serpent. Puis, avec un ensemble parfait, le pont entier, de la proue à la poupe, se souleva sur un torrent de flammes, s'éleva dans les airs comme le couvercle de quelque chaudron titanesque. L'explosion le désintégra totalement. Le château arrière, là où se trouvait la passerelle, se transforma en son et lumière, éjectant des débris incandescents  dans toutes les directions. Une pluie de fer et de feu s'abattit autour du navire, hachant les flots, soulevant

des gerbes d'écume. L'averse de mitraille brûlante se rapprocha dangereusement près de la chaloupe et tout le monde à bord baissa la tête dans un réflexe dérisoire de protection.

Sauf le capitaine. Cramponné à la lisse de la chaloupe, les doigts blanchis par l'effort, Ryan regardait l'agonie de son bateau complètement médusé, incapable du moindre mouvement. Lorsqu'une plaque de tôle passa à moins d'un mètre au-dessus de sa tête en sifflant comme une balle de fusil, il ne bougea même pas, se contentant à peine de fermer les yeux.

*

Vu depuis le pont supérieur de Titan, le spectacle était encore plus grandiose. La hauteur supplémentaire offrait une perspective qui accentuait la démesure de la scène d'une façon extraordinaire. Les neuf occupants serraient convulsivement la rambarde extérieure en observant le drame qui se déroulait deux mille mètres devant eux.

L'immense navire était maintenant stoppé. Il brûlait sur toute sa longueur en de gigantesques flammes s'élevant vers le ciel à une hauteur vertigineuse. Quelques explosions sporadiques secouaient la carcasse agonisante. Soudain, une détonation plus puissante que les autres propulsa quelque chose d'assez énorme à une grande hauteur. Ellen plissa les paupières, tentant d'apercevoir ce que c'était. Son visage pâlit et marmonna quelques paroles incompréhensibles lorsqu'elle comprit. L'objet était un gros cylindre, probablement une cuve, qui tournoyait sur lui-même en décrivant une courbe gracieuse. Il étirait derrière lui un long panache de flamme. Au fil des secondes, le terme final de sa trajectoire se précisait et lorsqu'il fut évident, Ellen étouffa un cri pendant qu'un murmure d'effroi parcourait ses compagnons. L'énorme cuve enflammée tombait droit sur la chaloupe. Ils comprirent tous que la perspective les avait trompés quand elle s'écrasa dans la mer trente mètres trop court, couvrant d'embrun l'embarcation et déclenchant une vague qui faillit bien la retourner.

Mais leur attention fut bien vite attirée vers le tanker. Quelque chose d'autre se passait.

Depuis l'explosion, les flammes sur le méthanier battaient l'air comme de gigantesques étendards flamboyants. Mais, plus que ce spectacle à la fois magnifique et terrible, un fait nouveau et fort étrange retint tout à coup leur

attention. Un frémissement dans le rideau de feu fit son apparition. Le mouvement désordonné des flammes semblait perdre en spontanéité, se calmer, comme si les étendards se muaient en une seule et unique voile, animée par un même souffle d'air. Pourtant, ce phénomène n'était que le prélude à autre chose de beaucoup plus incroyable. Cela commença par le sommet. La pointe des flammes, perchée à plus de cent mètres de hauteur, s'enroula tout à coup sur elle-même, créant une impulsion tourbillonnaire qui se propagea lentement vers le bas en un lent ondoiement. Sous le regard incrédule des occupants de Titan, un immense tourbillon de feu prit naissance sur le méthanier, juste en son centre. Le mouvement s'amplifia ensuite graduellement, accélérant sa rotation, resserrant ses spires, s'allongeant jusqu'à former une colonne de feu qui s'éleva alors droit vers le ciel. Lorsque les flammes rejoignirent la base du nuage noir, un sifflement rauque, comme une respiration hurlante, leur parvint. Leurs cheveux se dressèrent sur leur tête.

Moffat fut le premier à crier. Il mit ses mains en porte-voix.

- Tirez-vous !! Tirez-vous de là bordel !! hurla-t-il de toutes ses forces.

Comme s'ils avaient attendu ce signal, les autres se mirent à crier tous à la fois, exhortant de toute la force de leurs poumons les marins du Cryostar à fuir.

*

A bord de la chaloupe, tous les hommes s'étaient levés et fixaient l'énorme colonne de flamme d'un regard incrédule. Celle-ci semblait alimenter le nuage avec ce qu'elle dévorait du navire. Comme une chose vivante, le pilier de feu entama une oscillation sur sa base, se déplaçant d'avant en arrière dans la coque ravagée, aspirant, se nourrissant des entrailles du méthanier. Le bourdonnement grave qui en émanait pulsait ses ondes sonores avec une puissance croissante, faisant vibrer l'air comme à l'intérieur d'un tambour. Ryan sentit ses intestins se liquéfier pendant que plusieurs de ses hommes tombaient à genoux en se signant.

- Bon Dieu, démarrez ce putain de moteur !

Il se demandait encore qui avait grondé cet ordre quand il réalisa que c'était lui-même. Du coin de l'œil, il vit Jones et ses deux mécaniciens redoubler d'efforts. Le démarreur tourna, le moteur toussa, puis s'arrêta. Un

concert d’invectives paniquées suivit l’essai infructueux. Les hommes qui ne priaient pas criaient hystériquement après Jones et ses acolytes. Le démarreur gémit à nouveau. Pendant plusieurs interminables secondes, le moteur ne fit rien d’autre que de hoqueter lamentablement. Jones marmonnait des encouragements les dents serrées. Son pouce était bleu à force de presser le bouton de démarrage. Soudain, comme en réponse aux cris désespérés des marins, le moteur s’emballa dans une pétarade sonore et un nuage de fumée grise. Aussitôt, Jones poussa la manette des gaz à fond et l’embarcation bondit en avant. Il orienta la barre à bâbord, engageant la chaloupe dans un virage serré vers la plate-forme pétrolière. A moins de deux mille mètres devant, l’énorme tétrapode de béton et d’acier était l’objectif à atteindre.

A l’avant du canot de sauvetage, Mc Kenzie fixait la plate-forme dont l’imposante masse se découpait sur le fond de nuages noirs. Les embruns lui fouettaient le visage, l’inondant d’une eau glacée, mais, il ne s’en apercevait pas. Essuyant d’un revers de manche ses yeux brûlés par le sel marin, il vit fugitivement, dépassant à peine de l’eau, une masse sombre sous la plate-forme sur laquelle venait se briser les vagues : l’embase, leur point d’arrivée.

Bien qu’il resta encore plus de mille mètres à parcourir, il se prépara à l’abordage.

Ryan observait lui aussi la plate-forme. Comme pour ses hommes, elle représentait le but, le havre de paix salvateur de ce monde qu’il pensait connaître si bien et qui le trahissait maintenant d’une façon si démente. L’ironie de la situation lui apparut alors dans toute sa dérision. De sauveteurs maîtres de leur destin, ils étaient devenus des naufragés blessés et trempés, en quête d’un refuge hors de la folie des éléments, et qui était justement celui qui avait réclamé leur aide.

- Capitaine, regardez !

Une partie de son esprit nota la pointe de panique qui perçait dans la voix de Jones tandis qu’une autre refusait d’être arrachée à sa contemplation pensive. Il était trop épuisé, trop choqué pour envisager autre chose que l’arrivée saine et sauve sur cette plate-forme qui leur tendait les bras. A regrets, il se tourna vers l’arrière. Et son cœur s’arrêta.

Sur le tanker, l’immense tornade de feu, tel un monstrueux djinn sortit tout droit des enfers, se tortillait non plus sur le navire, mais largement au-

dessus. Sa base, privée de tout contact solide, semblait voler dans les airs, se balançant comme la queue d'un cobra.

L'espace d'une seconde, Ryan se demanda comment, privé de toute alimentation en méthane, elle pouvait continuer à brûler. D'où tirait-elle son énergie ? C'était incompréhensible, mais il n'eut pas le temps d'approfondir la question. Privé d'ancrage, le vortex flamboyant se déplaça dans les airs.

Imitant leur capitaine, les marins se détournèrent de la plate-forme pour observer le Cryostar. Bientôt, tout l'équipage de la chaloupe fixait avec une horreur grandissante l'abomination embrasée qui leur fonçait dessus.

Mac Kenzie fut le dernier à regarder vers l'arrière. Il se retourna au moment où l'énorme vortex enflammé touchait la surface des flots, quelques centaines de mètres derrière la chaloupe. Instantanément, l'eau fut aspirée par le tourbillon. La masse liquide remplaça les flammes à mesure qu'elle s'élevait vers les cieux noirs. Le bruit changea. Le curieux hululement se mua en un grondement terrifiant. Il s'aperçu alors que la trombe les rattrapait à une vitesse ahurissante. A bord, tout le monde hurlait de terreur, invectivant le malheureux Jones pour qu'il aille plus vite. Ce dernier, les articulations des mains blanchies par le froid et l'effort, poussait de toutes ses forces sur la manette des gaz.

La trombe marine les domina bientôt de toute sa masse, aspirant les flots avec une voracité démente tandis qu'elle se ruait vers eux.

Ryan leva les yeux, espérant découvrir avant de mourir quelque secret dans la contemplation de son origine céleste, là où la blancheur des eaux tourbillonnantes s'enfonçait dans la noirceur des cieux. Mais il ne vit rien d'autre qu'une dernière flammèche récalcitrante, vite engloutie par le déchaînement liquide.

Puis la tornade les submergea, disloquant la chaloupe en une fraction de seconde. Ryan n'eut même pas le temps de tomber à la mer ; son corps s'envola avant d'être disloqué par le vortex d'air et d'eau tournant sur lui-même à près de quatre cents kilomètres-heure.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 40

**Institut 166, salle du « Trône », au même instant.**

Igor poussa un hurlement de souffrance autant que de rage. Il arracha son masque à oxygène, puis son corps totalement crispé retomba dans son énorme fauteuil. Il eut un dernier spasme et se relâcha. Sa grosse tête imberbe retomba sur sa poitrine ; un râle acheva de mourir sur ses lèvres.

Placés en triangle autour de la sphère d'amplification, les « Classe 3 » s'affaissèrent dans leur fauteuil à l'unisson. Des techniciens accoururent pour les soulager et leur enlever précautionneusement leur masque à oxygène, ainsi que le casque qui recouvrait leur crane rasé. Chaque coiffe était tapissée en interne de délicats capteurs ; un câble blindé les reliait à l'amplificateur.

Karl Hellmann vint se placer devant l'ouverture de la sphère, cachant une partie de l'image satellite projetée sur un écran géant juste derrière lui. Il fixa sévèrement Igor dont la combinaison rouge trempée de sueur lui collait au corps comme une seconde peau.

- Igor, fit-il d'une voix sourde où perçait la colère. Il faut que tu apprennes à te contrôler ! Tu n'es pas ici pour t'amuser ou faire étalage de ta puissance !

Igor bascula lentement sa grosse tête chauve en arrière, les yeux toujours fermés. Un rictus se forma sur ses lèvres, puis ses paupières se soulevèrent, dévoilant un regard de dément qu'il darda sur le scientifique. Hellmann ne put s'empêcher de le dévisager, captivé par son regard tourmenté. Les iris, presque transparents, semblaient contenir un kaléidoscope de couleur en perpétuel mouvement. L'effet était hypnotique, presque ensorcelant. La sueur perla au front d'Hellmann et il dut faire un effort pour parler.

- Tu n'étais pas obligé de les tuer Igor.

- Le remords te va si mal Karl, gronda-t-il de sa voix rauque, cassée de fatigue.

Le géant rouge se leva très lentement, les muscles puissants de ses bras nus se gonflant sur les accoudoirs du fauteuil. Il sortit de la sphère et

Hellmann se recula pour se maintenir à distance.

- Je ne tue pas par obligation Karl, je tue par plaisir.

Ils s'affrontèrent du regard quelques secondes, mais le combat était trop inégal. Hellmann détourna les yeux et Igor s'éloigna avec une moue dédaigneuse.

- La phase deux va bientôt débuter. Où vas-tu ?

- Ils peuvent commencer sans moi, je vais me reposer, répondit Igor en désignant les psychokinétiques qui reprenaient vie peu à peu autour d'eux.

- La phase finale sera amorcée dans dix heures, tu ne l'as pas oublié j'espère !

- L'hallali, tonna-t-il. Puis il partit d'un grand rire caverneux.

Tout en marchant vers la sortie de la salle, il écarta les bras, mains ouvertes. Il s'arrêta devant la porte, se retourna et dévisagea Hellmann en souriant sinistrement.

- Et tombent les Anges en feu. Le ciel se brise, une pluie de sang se déverse sur la Terre. Alors vient l'Ogre Rouge, déclama-t-il d'une voix grave et puissante.

Il rit d'une façon démente sans quitter Hellmann des yeux. Puis ses bras retombèrent le long de son corps et il s'engouffra dans le sas de sécurité sans un regard pour quiconque.

Hellmann resta figé quelques instants. Autour de lui, la vingtaine de techniciens et de scientifiques vaquaient à leur tâche comme si de rien n'était. Ils avaient appris depuis longtemps à ne pas prêter une attention excessive aux éclats d'Igor, préférant évacuer de leurs pensées les travers du médium. Ils avaient bien raison, car il en allait de leur santé mentale.

Pour Hellmann, les choses étaient malheureusement bien différentes.

Il croisa le regard de son assistant. Crane vint le rejoindre et parla assez bas pour ne pas être entendu des autres.

- L'émergence d'un deuxième « Classe 4 » est plus que jamais nécessaire. J'espère que tout se passera comme prévu, sinon…

Il ne termina pas sa phrase, mais ce n'était pas nécessaire. Tous deux voyaient très bien où il voulait en venir.

- Nous serons fixés dans moins de vingt quatre heures, Leviticus. Mais je n'ai pas de doute sur la réussite de notre entreprise. Notre nouveau « Classe 4 » sera bien plus docile.

Crane hocha lentement la tête sans répondre, le regard emprunt de gravité.

Hellmann sentit des yeux inquisiteurs posés sur sa nuque ; il pivota sur lui-même et regarda vers le fond de la salle, là où avait été aménagé une petite salle d'observation enchâssée dans la paroi rocheuse et délimitée par une large baie vitrée l'isolant totalement du reste de la pièce. Vaugh l'observait d'un air sévère. Il était en compagnie d'un petit groupe de VIP – quelques généraux, deux sénateurs et des industriels de l'armement et du pétrole. La sortie d'Igor ne lui avait pas échappé, et si la première phase du programme s'était déroulée comme prévu, l'attitude du psychokinétique ne faisait que confirmer son instabilité. Hellmann savait que la pérennité du programme Energia passait inévitablement par l'éviction de Igor. Cela ne sera pas sans problème, songea-t-il. Eliminer un sujet PK capable de vous faire fondre la cervelle en vous regardant simplement dans les yeux exigeait un modus operandi sans faille.

Il aurait le temps d'y repenser plus tard. Pour l'instant, il devait se concentrer sur sa tâche.

Le contrôle de l'Elément Air avait été une pleine réussite, dans tous les sens du terme.

L'Elément Feu avait été testé l'été dernier en Australie, depuis leur base secondaire de Pine Gap. Les gigantesques incendies qui avaient bien failli détruire Sydney n'étaient pas dus au hasard. Là aussi, succès total.

Pour l'Elément Terre, les choses s'étaient faites avec plus de discrétion. Un séisme sous-marin d'une magnitude de sept sur l'échelle de Richter – donc à seulement un point du maximum - avait été déclenché deux mois plus tôt depuis leur base sur l'île d'Hawaï, mais très brièvement et avec un épicentre au milieu du bassin du Pacifique austral. Le tsunami provoqué avait été trop faible pour faire le moindre dégât et seuls les sismologues avaient noté le phénomène. Quelques uns s'étaient fatalement posé la question de savoir comment un séisme avait bien pu se déclencher dans une région tectoniquement stable, mais à part un entrefilet dans un journal scientifique, rien n'avait transpiré.

Ce qui était le but recherché, car Energia était le programme le plus secret de l'histoire des Etats Unis, pour la simple et bonne raison que ce n'était pas seulement une arme militaire, mais aussi économique. Le plus grand moyen de destruction de tous les temps – le contrôle des éléments naturels

par l’homme - était paradoxalement complètement anonyme. A condition que personne ne soupçonne jamais son existence. En effet, qui irait imaginer que l’épouvantable tremblement de terre qui détruirait par exemple Yokohama et son complexe sidérurgique, faisant par effet direct chuter la bourse nippone de plusieurs points, aurait été commandité par son concurrent américain ? Un moyen infaillible de faire de bonnes affaires, conclut Hellmann par devers lui. Voilà pourquoi il intéressait les industriels les plus retors, ceux de l’armement et du pétrole en tête. Ils avaient été secrètement démarchés, car les sommes engagées dans la mise au point de cette arme étaient faramineuses, et les caisses noires réservées aux programmes militaires secrets pas assez remplies pour la financer en fonds propres. Comme il fallait s’y attendre, ils avaient sauté à pieds joints dans l’affaire, les yeux brillants déjà des bénéfices à venir.

Tout est calculé en terme de profit, songea Hellmann. Le rendement économique est le moteur qui fait tourner le monde… La recherche fondamentale, voie royale menant à la connaissance, n’avait pas été épargnée. Depuis des années, les crédits étaient en chute libre, entraînant peu à peu la désaffection des chercheurs. Lui-même en avait souffert, aux prises avec le terrible dilemme de rester dans la pureté idéaliste des abstractions théoriques sans le sou, ou bien manger au râtelier des profiteurs en réalisant son rêve.

Il n’avait pas hésité longtemps. Même si le prix à payer était cher, pas moins que sa conscience. Et peut-être son âme. Mais heureusement, le temps des sacrifices de masse comme ces milliers de soldats irradiés dans les années cinquante, était révolu. Cette fois, il y aurait beaucoup moins de mort. Mais il y en aurait. La raison d’état était un monstre réclamant inlassablement son lot de sang.

Hellmann se consolait en se disant qu’il n’était pas le pire des scientifiques militaires. En vérité et malgré les apparences, ses recherches étaient bien moins dangereuses que celles de ses concurrents directs, les généticiens. Dans les laboratoires secrets de l’armée, ces apprentis sorciers jouaient à Dieu en créant des monstres. Ils n’avaient rien compris. L’homme, créature inachevée, ne pouvait se substituer à son créateur tant qu’elle serait dans cet état d’imperfection. Le destin de l’humanité n’était pas dans cette voie, mais dans l’achèvement de l’homme en tant que créature parfaite. Et cela passait par le cerveau, ensemble biologique hyper-

complexe, lien entre corps et esprit, entre matière et immatériel. Mais sans facilité ni certitudes. Car à l'aube du troisième millénaire, lui, Karl Hellmann, grand spécialiste du cerveau, connaissait encore beaucoup d'incertitudes. Il ne savait toujours pas répondre à la question fondamentale : comment naît la pensée.

A bien réfléchir, c'était assez incroyable. Et inquiétant, sachant que l'arme la plus puissante jamais inventée avait pour base l'esprit humain. Mais la notion même de vie était hasardeuse. Tout système pouvait se résumer à une équation à plusieurs inconnues. Nous en maîtrisons certaines, jamais toutes, pensa Hellmann. Le résultat est bien souvent aléatoire. En laboratoire, en tout cas, car la nature est bien plus performante. Trois milliards d'années de foisonnement de la biodiversité terrestre avait produit la machine biologique la plus aboutie au monde, le cerveau humain, capable de conscience. Comment imaginer qu'il n'y avait pas un plan divin derrière cela. Le hasard pur ne pouvait tout expliquer. Ce qui confortait Hellmann dans sa théorie de la surhumanité.

On ne peut améliorer la perfection, songea-t-il. On ne peut que chercher à en développer la potentialité. Contrairement aux généticiens jouant à Dieu, lui percevait avec acuité l'essence divine sommeillant au plus profond de l'être humain, incommensurable force qu'il s'efforçait depuis vingt ans de libérer. Non seulement il y réussissait enfin – même s'il était assez lucide pour admettre qu'il était bien loin d'en maîtriser tous les paramètres -, mais en y associant une technologie de pointe en électronique et physique des particules, il multipliait cette surhumanité au delà de ses rêves les plus fous.

Bien sûr, il restait énormément de travail. Les sujets PK avec qui il travaillait avaient exprimé leur potentialité psychique par accident. Cependant, il était sur le point de réussir à provoquer artificiellement une émergence, grâce à un « facteur déclenchant » programmé. Cette prouesse serait une première mondiale et il serait encensé pour cela dans les siècles futurs. Cela valait bien quelques sacrifices, quelques vies à offrir en pâture à la science. Dont celle d'une ancienne élève qu'il avait tant aimée. Même si elle n'en avait jamais rien su, préférant, ironie suprême, épouser son ami et assistant de l'époque. Marcus avait été le premier sacrifié, non par vengeance amoureuse – Hellmann était bien au-dessus de cela – mais par nécessité d'ordre pratique. Un insidieux remord s'était alors inséré en Marcus, creusant son âme, le torturant au point de l'amener à vouloir

révéler à Ellen une vérité qu'elle ne devait surtout pas connaître avant longtemps.

Marcus s'était officiellement suicidé.

Lors des obsèques, Karl Hellmann avait enterré non seulement un ami, mais aussi sa conscience.

Le scientifique chassa ces pensées de son esprit. L'heure n'était pas à l'introspection. Toutes ces années de sacrifice allaient bientôt se voir couronner d'un succès si éclatant qu'il était le seul à en percevoir la portée. Si puissant soit-il, le programme Energia était bien plus qu'une arme. Il ouvrait une nouvelle ère, parachevant l'humanité et l'accomplissement de la destinée grandiose de l'homme.

Un mince sourire illumina brièvement son visage fermé. Il était à la base de cette réussite, qui, d'ici quelques heures, serait le point d'orgue d'une vie entière de recherches.

Mais pas de triomphe hâtif, pensa-t-il. Il reste encore beaucoup de travail. La phase deux consistait à contrôler le quatrième élément, l'eau. Elle allait débuter.

Puis viendrait le dernier acte, le plus risqué, le plus machiavélique aussi, si l'on se plaçait sous l'angle des sacrifiés. Mais la vie de quelques uns compte-t-elle lorsque l'intérêt du plus grand nombre est en jeu ? Assurément non, pensa Hellmann.

Il regarda la grande horloge murale. Bientôt dix heures. Le bourdonnement de l'amplificateur psychique faisait vibrer l'air en bruit de fond.

- Messieurs, annonça-t-il d'une voix calme, nous lançons la phase deux.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 41

OceanofPDF.com

**Mercredi 25 Décembre, plate-forme pétrolière Titan, 12 h 00…**

Deville avait les yeux rouges et les traits creusés d'un homme qui abuse trop de ses forces. Debout derrière les vitres du Central, le regard perdu dans le lointain, il voyait à peine les quelques taches plus claires des débris du Cryostar. La coque noircie, rongée par les flammes, avait basculé quelques minutes plus tôt, ne laissant même pas derrière elle assez d'épaves pour attester du drame qui venait de se jouer ; la chaloupe et ses occupants avaient été aspirés aussi efficacement que s'il s'était agit d'un aspirateur géant.

Deville tenta de chasser de son esprit l'image des corps démembrés de l'équipage, mais cette dernière vision d'horreur était tenace.

L'ambiance dans le Central était funeste. Chacun ruminait ses pensées, affalé dans un coin, refermé comme une huître fuyant la lumière extérieure. Même le chien semblait abattu. Il observait son jeune maître le regard triste, comme s'il captait les ondes de détresse avec des antennes invisibles.

- Il se sert de moi.

Les yeux perdus dans le vide, Ellen caressait doucement les cheveux de son fils serré contre elle. Le silence se referma sur ses mots comme s'ils n'avaient jamais été prononcés.

- Il se sert de moi comme relais psychique, reprit-elle, sa voix éraillée par la peine et la fatigue.

Seul Deville sembla l'entendre. Il tourna lentement sur lui-même, se rapprocha de quelques pas, tira une chaise pour s'asseoir et la dévisagea.

- Qu'est-ce que vous voulez dire docteur ?

Les yeux toujours dans le vague, Ellen poursuivit.

- Ma rencontre avec Igor Gogolov n'était pas anodine. Il s'est passé une chose que je n'aurai jamais cru possible.

Elle fixa Deville droit dans les yeux et ce dernier lut en elle une douleur si profonde qu'il en fut fortement touché.

- Je pense qu'Igor a sondé mon esprit, l'a en quelque sorte décodé afin de s'en servir comme d'une sorte de… de balise.

- Une balise ? Vous pouvez nous expliquer, là ? demanda Moffat.

L'ingénieur avait rejoint Deville ; Mc Pherson, puis Paxton s'avancèrent à leur tour.

- La force mentale d'Igor est vraisemblablement projetée dans l'atmosphère grâce à un amplificateur, ce qui lui permet d'agir à très grande distance sur les molécules d'air.

Elle réfléchit, choisissant soigneusement ses mots avant de continuer.

- Les sujets PK sont capables d'intéragir sur la matière. Tordre une petite cuillère, par exemple, ou déplacer une aiguille. Par la seule force de leur pensée, ils parviennent à modifier un objet dans sa forme et sa structure au niveau moléculaire. Leur mode opératoire est une énigme. Quelle énergie utilisent-ils ? Comment la génèrent-ils ? Pour ma part, je pense qu'ils modifient le champ d'électricité statique qui nous entoure. Mais cela n'explique pas ce qui nous arrive.

- Il y a autre chose, murmura-t-elle pour elle-même, réfléchissant maintenant à haute voix. Igor agit à un niveau différent du champ électrostatique. Il utilise une énergie plus subtile, omnipotente, l'énergie qui…

Elle s'arrêta, comme soudain déconnectée de la réalité. Deville et les autres étaient suspendus à ses lèvres.

- Docteur, est-ce que ça va ? s'inquiéta Deville en lui posant une main apaisante sur l'épaule.

Ellen fit un effort violent pour sortir de sa léthargie pensive et revenir dans le présent. Elle semblait terrassée comme sous l'effet d'une révélation divine. Elle souffla longuement, tentant d'apaiser ses battements cardiaques tout en gagnant du temps pour ordonner ses pensées.

- Oui, je…

Elle regarda soudain Deville au fond des yeux.

- Je sais comment il fait.

- Expliquez-nous ça, voulez-vous ?

Ellen inspira profondément et hocha la tête.

- La physique quantique nous a récemment appris que la structure fondamentale de la matière n'est pas solide, mais énergétique et vibratoire. Plus important, au niveau subatomique, la matière n'est plus déterminée, mais probabiliste.

Elle marqua un temps d'arrêt et les regarda tour à tour avec intensité.

- Igor influe sur la réalité en orientant sa probabilité, et cela au niveau ultime de la matière.

- Ow ow ow… Attendez, lança Moffat en écartant les mains dans un geste d'apaisement. Vous voulez dire qu'il peut modifier la matière ? Je veux dire, changer… heu… par exemple cette chaise en… en un canapé ?

Malgré la tension, Ellen ne put retenir un sourire.

- Je ne pense pas que cette chaise ait beaucoup de probabilités de se transformer en canapé, même au niveau subatomique. Non, je parle de systèmes moins déterminés. Il peut tuer quelqu'un par hémorragie cérébrale, car chaque cerveau est potentiellement hémorragique.

- En somme, il ne fait que déclencher un potentiel existant, déclara Deville.

- Ou l'orienter. Et l'atmosphère est un système-cible parfait. Grâce à HAARP, ils injectent l'énergie nécessaire dans les hautes couches et Igor se charge d'orienter les probabilités.

- La vache ! lâcha Moffat.

- Vous avez parlé de balise tout à l'heure, coupa Mc Pherson. Qu'entendez-vous exactement par là ?

- Igor utilise la résonance affective d'un groupe de « Classe 3 », afin d'augmenter son énergie mentale, qui est elle-même accrue par un amplificateur quantique et propulsée dans l'éther. Mais il a besoin d'un support spatial pour être précis.

- Ils ont probablement un satellite braqué sur nous, répondit Moffat. Ça ne suffit pas ?

- L'image satellite est une abstraction. Elle lui permet de voir la plate-forme et son environnement, mais c'est seulement une image projetée sur un écran, pas la réalité. Lorsqu'il canalise son énergie, Igor la projette dans le monde réel, à plusieurs milliers de kilomètres et pas sur un écran en face de lui. La tornade a… (sa voix se brisa au souvenir de la tragédie) nécessité une précision métrique pour être aussi efficace. Il a besoin d'une ancre géographique pour diriger les avatars météo avec autant de précision.

Elle ferma les yeux et tout son être se crispa en un long frisson glacé.

- Je suis sa balise.

- Admettons. Mais qu'est-ce qui vous fait dire qu'il est branché sur vous ? insista Moffat.

- Chaque cerveau humain possède environ cent milliards de neurones, et chacun de ces neurones peut se connecter de dix mille façons différentes, ce qui offre une infinité de combinaisons et en fait la structure la plus

complexe de notre univers connu. Il n'existe pas deux cerveaux semblables. Les capacités extra-sensorielles d'Igor sont psychokinétiques, mais aussi probablement médiumniques. Lors de notre entrevue, il a donc « lu » la carte électromagnétique unique de mon cerveau en activité, à la façon d'un IRM.

- Comment ça ?

- Le fer contenu dans l'hémoglobine laisse une trace magnétique dans le système sanguin cérébral, qui afflue en masse auprès des neurones activés. En projetant sur mon esprit sa force mentale médiumnique, il a mémorisé mon empreinte psychique magnétique.

- D'accord, s'écria Moffat.

Il paraissait soudain très excité. Votre cerveau est sa balise. Donc, si on vous endort…

- Hélas non. Même en état de sommeil, le cerveau émet des ondes. Le seul moyen de le contrer, c'est que… (elle marqua un temps d'hésitation) mon cerveau n'émette plus rien.

- Ecoutez, nous avons une infirmerie super équipée, avec un mini-bloc opératoire. Il doit bien y avoir un anesthésique chirurgical qui…

- Donald, la seule solution est la mort cérébrale, fit-elle d'une voix sourde.

Un silence pesant suivit sa dernière déclaration. Ellen les regarda un à un ; tous détournèrent les yeux. Sauf Mc Pherson. Ils échangèrent un long regard qui n'avait rien d'amical.

- Il y a une autre solution, il y en a forcément une, ajouta enfin Moffat d'un air gêné.

- Il y en a une, en effet.

Deville releva la tête et ses yeux injectés de sang se posèrent sur la psychologue.

- Dès que l'hélico sera réparé, nous vous évacuerons.

- Marc, il y a deux heures de vol jusqu'à Terre-Neuve ! s'emporta Moffat. Ils n'y arriveront jamais ! Ils vont se faire détruire par une tornade !

- Le Hugues n'ira pas vers la terre, mais vers la route maritime sud, répondit Deville. Elle est deux fois et demi plus proche que St Jones. Si le pilote suit une trajectoire qui change sans arrêt, ce Igor ne devrait pas pouvoir se recaler, non ?

Ellen fit la moue en hochant la tête.

- En théorie, oui, ça va le gêner ; il perdra de la précision, mais c'est tout.

- Ce sera suffisant, coupa Deville. Le plus gros danger vient des tornades, nous sommes tous d'accord là-dessus. Il leur faut être très précis pour les diriger. Nous allons exploiter ce point faible.

- Et les cyclones ? répliqua Ellen. Ils n'ont pas besoin d'une grande précision pour être efficaces. S'ils en déclenchent un autre ?

- Nous avons résisté une fois. Nous recommencerons.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 42

OceanofPDF.com

**Plate-forme pétrolière Titan, 16 h 00…**

John Paxton se tenait sur le pont supérieur, ses mains gantées cramponnées à la lisse. Il avait revêtu sa parka polaire afin de résister au glacial vent de noroît qui le frappait de face. Devant lui, s'étendant à perte de vue, l'océan atlantique nord avait presque retrouvé son calme. Les vagues s'étaient adoucies et seule une houle plus importante que d'habitude témoignait de la récente furie des éléments.

Paxton pouvait rester des heures à observer la mer sans relâche, et là où d'autres n'y auraient vu qu'une vaste étendue monotone, il savait repérer d'infimes changements, une nuance dans la teinte, une légère variation des couleurs ou une risée qui frétillait à la surface. Il savourait sa beauté en pur esthète, jusqu'à parfois se laisser hypnotiser, mais cependant toujours conscient de l'échange presque mystique qui s'opérait. La mer lui offrait sa beauté majestueuse pendant qu'il la caressait du regard. Il l'aimait profondément, non comme une femme trop belle, inaccessible, mais comme une entité vivante, vieille de trois milliards d'années, mère de toute vie, qu'il fallait avant toute chose respecter, admirer, comprendre. Et parfois craindre.

Paxton avait commencé sa carrière professionnelle tout en bas de l'échelle. A dix sept ans, il s'était embarqué sur un pétrolier comme simple matelot et avait peu à peu gravi les échelons de la marine marchande, puis de l'industrie pétrolière offshore.

Sa première tempête, il l'avait connue pendant son service militaire, alors qu'il servait sur le ravitailleur de sous-marin Simon Lake. Ils avaient été pris dans un typhon au large de Sumatra, et le mastodonte d'acier, malgré ses cent quatre vingt seize mètres de long et ses douze mille tonnes, avait été secoué comme un fétu de paille. Ses puissantes turbines avaient à peine été suffisantes pour maintenir le navire face aux vagues gigantesques. Tous les marins avaient passé leur gilet de sauvetage, dans l'attente crispée du chavirage, la peur au ventre. Ce jour-là, ils avaient eu de la chance. La mer ne pardonnait pas aux imprudents, elle faisait des veuves et des orphelins, transformant trop souvent le goût de sel sur les lèvres en saveur amère.

Malgré cette violence, il s'était toujours senti proche de la mer. Sauf aujourd'hui. Pour la première fois de sa vie, il s'en méfiait. La mer n'était plus son amie, on l'avait souillée ; il ne la reconnaissait plus. Un caractère

sournois, imprévisible, une maligne volonté de nuire l'imprégnait jusqu'au tréfonds telle une âme maléfique. Il le ressentait profondément.

Paxton porta une puissante paire de jumelles à ses yeux. Son regard se perdit au loin, explorant avidement la grisaille du ciel qui se confondait avec celle de la mer.

Aux confins de l'horizon, un mur de brume se levait, tel une armée de fantômes surgissant des abysses.

*

Debout devant la console météo, Donald Moffat levait les yeux vers un moniteur vidéo suspendu au plafond, lequel affichait plusieurs lignes de données chiffrées : température de l'eau de mer, degré de salinité, vitesse du courant marin, teneur en hydrocarbure (cette dernière indication était censé détecter d'éventuelles fuites de pétrole sur le système de forage). Il pianota d'une main experte sur un clavier posé à même la table, et d'autres données s'affichèrent pendant que Deville se rapprochait un peu plus pour mieux voir.

- L'augmentation parait régulière. Regarde !

Moffat tendit un doigt vers une courbe linéaire qui venait d'apparaître.

- Le courant est passé de 2,1 nœuds à 12,4 en à peine une heure.
- Et l'alarme ?

Deville faisait référence au système informatique de gestion de l'environnement marin. Des capteurs étaient répartis à différentes profondeurs sur tout le pourtour de l'embase. Les informations recueillies étaient analysées en permanence par l'ordinateur, et celui-ci avait toute une gamme de signaux sonores et visuels - plus ou moins agressifs suivant l'urgence de la situation - pour prévenir qu'une mesure dépassait la valeur prescrite. Moffat paraissait embarrassé.

- Heu... c'est un problème de programmation... enfin, pas exactement un problème, mais...

Bref, quand on a...

- Quand TU as.

- Ouais... quand j'ai envoyé les données dans le programme, je me suis basé sur des variations standards... je veux dire, naturelles. J'ai bien sûr étendu la fourchette pour plus de sécurité, et voilà (il fit un geste large de

ses mains). L'ordinateur détecte des variations d'un demi à deux nœuds à l'heure.

- C'est tout ?

- Enfin merde, on est complètement hors norme ! Qui aurait pu penser que cette saloperie de courant augmenterait de *12* nœuds en une heure ?!

- Tu es payé pour penser Donald. De toute façon, je trouve assez bizarre de placer une alarme sur un segment de données alors qu'il aurait été aussi simple de couvrir tout le domaine, non ?

- Ça économise la mémoire.

- Sur un Cray ?!

- Vieux réflexe de programmeur.

- Alors tu vas changer de réflexe, Donald. On vient de perdre une heure. Il est hors de question que ça se reproduise. Je veux être averti à la seconde de tout changement. Tu me reprogrammes ta quincaillerie en conséquence.

- Bien chef !

Deville se redressa en inspirant profondément ; la colère affleurait en lui.

La personnalité se révèle dans les moments critiques, se récita-t-il comme un mantra plusieurs fois pour se calmer. Lorsqu'il eut repris le contrôle de lui-même, il jeta un regard circulaire dans le Central.

Ruitchi Kanamura était debout devant l'une des baies vitrées. Il avait le regard fixe et vide des gens en état de choc. Un tic nerveux agitait sa joue droite et sa pâleur était cadavérique.

La psychologue ne paraissait pas en meilleur état. Elle avait ramené ses genoux sous son menton, dans une attitude évidente de repli sur soi, gardant les paupières baissées.

Malgré la situation, Deville ne lui en voulait aucunement ; il éprouvait même de la compassion pour elle. Plus que tout autre à bord, elle avait été dupée et les conclusions auxquelles elle était parvenue, la mettaient dans une situation impossible à tenir. S'il n'y avait eu son fils avec elle, nul doute qu'elle aurait offert de se sacrifier pour les sauver. Il l'avait lu dans son regard, au fond de ses magnifiques yeux bleus à la profondeur insondable.

On dit que les yeux rayonnent l'état de l'âme. Si c'était vrai, Ellen Menken était la personne la plus accomplie qu'il eut jamais rencontré. En d'autres circonstances, il y aurait été sensible, mais dans l'état actuel des

choses, il avait peur d'être obligé de se servir de cette bonté d'âme d'une façon aussi horrible que définitive.

Quel gâchis, songea-t-il, mais la vie de son équipage passait avant tout.

Le jeune garçon, allongé à côté de sa mère, bougea dans son sommeil. Il gémit faiblement, se recroquevillant sur lui-même en marmonnant quelques paroles incompréhensibles. Le chien leva vers lui des yeux interrogatifs. Matthias avait assisté comme les autres à la fin tragique de l'équipage du Cryostar. Mais contrairement à ses aînés, il n'avait pas crié, n'avait manifesté aucune émotion et avait suivi le repli précipité dans le Central avec un calme étonnant.

Etrange petit garçon, se dit Deville. Il semblait porter sur ses frêles épaules un fardeau bien trop lourd pour son âge. De quoi s'agissait-il ? Deville n'aurait su le dire, mais son instinct lui soufflait quelque chose de bizarre à son sujet.

Un bruit de couvert attira son attention ; Mc Pherson, assis devant une console de la face Est, se restaurait d'un plat tout préparé. Deville l'observa un moment. Le cadre mastiquait mécaniquement, comme si se nourrir était une nécessité ennuyeuse. Son visage trop lisse, sans prise, semblait désincarné, et, au contraire de la psychologue, ses yeux étaient sans profondeur, comme dépossédés de toute âme. Lui aussi semblait cacher plus qu'il ne laissait paraître.

La porte extérieure s'ouvrit, tirant Deville de ses pensées. Paxton entra, se déshabilla et vint le rejoindre.

- Le courant du Labrador augmente de façon incompréhensible, déclara Deville avec un regard éloquent vers la console où travaillait Moffat.

- J'ai remarqué. C'est visible à l'œil nu.

Les deux hommes s'approchèrent du Powerbook d'Ellen, sur l'écran duquel s'affichaient les données du GNA. La courbe était stabilisée très au-dessous de la ligne de référence du hasard, mais cependant à un niveau moins élevé que pendant le cyclone.

- On dirait qu'ils ne dépensent pas autant d'énergie que précédemment.

- Ils se contentent d'amplifier un phénomène existant, et probablement sur une petite échelle.

Ils échangèrent un regard fatigué. Autour d'eux, le doux ronronnement des appareillages électroniques baignait le Central dans un calme trompeur.

- A quoi tu penses ? demanda Deville.

- A un monstre de quatre millions de tonnes qui rôde quelque part plus au nord.

Le silence s'installa entre eux. Les paroles de Paxton ne faisaient que confirmer les soupçons de l'ingénieur en chef ; le cauchemar des concepteurs de Titan prenait lentement forme. Les icebergs étaient le souci majeur de l'exploitation du champ pétrolifère d'Hibernia, le courant du Labrador charriant des tonnes de glace depuis le Groenland. Tout avait été prévu pour éviter un impact direct avec la plate-forme. Sauf les conditions actuelles. Sans le Polar-Traker et avec un courant multiplié par dix, ils n'avaient aucune chance d'en réchapper.

- Une idée, John ?

- Peut-être, mais faut d'abord que j'aille vérifier quelque chose dans un puit de visite.

- Vas-y mais fais vite. J'ai comme l'impression que cette fois, on est vraiment mal barré, grogna Deville.

*

La plate-forme pétrolière possédait trois puits de visite. Chacun d'eux était intégré dans un des piliers de soutènement, qui traversait l'embase jusqu'au socle, posé directement sur le plateau continental nord-américain, cent mètres sous la surface. Comme les deux autres, celui où se trouvait Paxton était un cylindre humide et sombre de trois mètres de diamètre. Trop étroit pour abriter un ascenseur, il était équipé d'une échelle métallique dont les barreaux, scellés à même le béton, saillaient comme les vertèbres de quelque interminable colonne vertébrale.

Paxton venait d'atteindre le fond du sinistre tube. Après avoir repris son souffle, il ouvrit, à l'aide d'une clé spéciale, la porte d'un petit panneau étanche situé à hauteur d'homme. A l'intérieur, deux voyants lumineux verts le fixèrent tels de gros yeux globuleux phosphorescents, mais le manque de lumière le força à sortir sa lampe torche et à en diriger le pinceau sur les différentes commandes. Satisfait par son inspection, il s'apprêtait à refermer le capot lorsque l'interphone situé dans le mur, juste à gauche du panneau, bourdonna. Il tourna le potentiomètre et aussitôt, la voix excitée de Moffat lui parvint.

- John, est-ce que tu me reçois ?… à toi !

Paxton approcha ses lèvres du micro encastré.

- Je t'écoute Donald.

- Ça y est, on l'a ! Radar et sonar. C'est un gros ! Vitesse vingt nœuds, impact dans soixante minutes si la vitesse reste stable. Tu ferais mieux de remonter !

Paxton ferma les yeux une seconde, respirant profondément. L'air, en sortant de sa bouche, créait un petit nuage de vapeur qui nimbait son visage d'un halo fantomatique. La température était glaciale. Après tout, à cette profondeur, cela n'avait rien d'étonnant. A cent mètres sous la surface des flots, à cette latitude, la température de la mer descendait presque à zéro. Paxton referma le panneau, puis se tourna à son opposé, vers une énorme porte étanche en acier inoxydable. Un volant de commande permettait d'actionner un mécanisme compliqué de biellettes et de renvois, dont la complexité n'enlevait toutefois rien à son aspect massif. Il se dégageait de l'ensemble une impression de solidité extrême, d'indestructibilité, comme si ses concepteurs avaient voulu être certains que, quoi qu'il se passe, ce qui se trouvait de l'autre côté ne puisse jamais entrer ici. En laissant courir ses doigts sur le métal poli du volant, Paxton s'aperçut que ses mains tremblaient légèrement. Ce n'était dû, ni au contact glacial de l'acier, ni à la présence des cent vingt mille mètres cube d'eau qui emplissaient le cylindre des ballasts et dont il n'était séparé que par une simple porte. John Paxton tremblait pour tout autre chose.

Il remit ses épais gants de cuir, rejeta la tête en arrière un instant, contemplant le dégradé des barreaux métalliques qui se perdaient dans la pénombre des hauteurs. Avec un soupir de lassitude, il commença sa lente remontée.

*

- Ecoute, ce block-type est un train sur des rails. Il fonce à toute vapeur et rien ne le fera dévier. On va le prendre plein pot ! Laisse-moi y aller. Je peux le découper avec le Thermtex en moins d'un quart d'heure ! s’écria Cole Nootak.

Le jeune pilote s’adressait à Deville avec insistance. Ce dernier était planté face aux baies vitrées nord et observait l'horizon dans ses jumelles.

Le bruit lancinant du sonar emplissait la pièce de son PLING PLING agaçant, comme dans les vieux films de guerre sous-marine.

- Et si tu te retrouves face une tornade, tu feras quoi ? fit l'ingénieur-chef d'une voix fatiguée.

- Tu l'as dit toi-même. Avec Ellen à mon bord, il ne pourra pas se recaler... Et puis le Hugues, c'est pas un navire de soixante mille tonnes. Je peux bouger hyper vite. Je t'assure qu'il ne pourra pas me coincer !

- Sauf quand tu seras sur l'iceberg.

Deville se tourna vers le pilote et ponctua sa dernière remarque d'un regard appuyé.

- Pas si je place les cordons un par un, en redécollant à chaque fois.

Deville reprit sa veille en silence. Derrière eux, Ellen s'était approchée discrètement. Elle n'avait pas perdu un mot de la conversation, mais restait à une distance respectueuse, sans intervenir.

Cole fixait intensément son chef. Il était entièrement convaincu de deux choses : que son idée était la seule offrant une solution à leur situation, et ensuite, qu'il était le seul à pouvoir la réaliser correctement. Cette certitude n'était pas nouvelle. Il l'avait expérimentée maintes fois pendant son temps sous les drapeaux, lorsqu'il pilotait des hélicoptères de combat. Ses supérieurs lui avaient parfois reproché ce trait de caractère que d'aucun jugeait trop arriviste, mais un brin de psychologie aurait permis de se rendre compte qu'il s'agissait de bien autre chose. Si Cole était convaincu de pouvoir faire mieux que les autres, ce n'était pas par un quelconque sentiment de supériorité, mais tout simplement parce qu il était assez lucide pour être parfaitement conscient de sa valeur. Le boulot devait être fait. Autant qu'il le soit par le plus apte. Toutefois, cet aspect de son caractère n'était que la facette visible de sa personnalité. Son tempérament fonceur, à la limite parfois de l'impulsivité, était tempéré paradoxalement par un côté plus prudent, réfléchi, extrêmement calculateur, en terme de risque. Ce qui lui permettait généralement de les minimiser et lui donnait cette lucidité fondamentalement salvatrice pour un homme d'action. A l'instant même, il bouillait littéralement. Il se sentait comme électrisé. Il fallait agir. Il le fallait. C'était leur seule chance. Aucun doute ne perçait dans ses yeux noirs lorsqu'ils rencontrèrent ceux de Deville pour la deuxième fois.

- D'accord...

L'ingénieur en chef se tourna vers Ellen.

- Il vaut mieux que votre fils reste ici pour l'instant. Vous le récupérerez après, pour l'évacuation vers la route maritime.

Ellen acquiesça d'un bref mouvement de tête.

- Allez vous équiper. Rappelez-moi dès que vous serez prêts à décoller.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 43

Le soleil d'hiver, maintenant bas sur l'horizon, étalait une large bande argentée sur la surface uniformément grise de l'océan. Ellen se tordait le cou pour jeter un dernier regard vers la plate-forme qui rétrécissait à une vitesse effarante, à mesure que le petit hélicoptère gagnait en altitude et en distance. Elle ne fut plus bientôt qu'une petite tâche sombre perdue dans l'immensité vide et sans limites de la mer.

A l'intérieur de l'habitacle, et malgré les casques radio insonorisés, le bruit était assourdissant. Ellen se massa la nuque, puis risqua ensuite un oeil discret vers son pilote, mais le jeune homme, après lui avoir expliqué avec exubérance et force détail, pendant la phase de décollage, la réparation du réservoir, s'était ensuite muré dans un silence pensif. Il portait le même équipement qu'elle : une combinaison de survie orange vif qui serrait désagréablement les poignets et le cou, un gilet de sauvetage de la même couleur, des bottes fourrées et pour terminer, un casque rouge qui lui emprisonnait le crâne comme dans un étau. Elle se demanda comment Cole pouvait piloter avec une tenue qui l'engonçait comme un astronaute, d'autant plus qu'il avait trouvé la place de glisser son énorme poignard esquimau dans sa botte droite.

Ellen coula un regard vers le bas, laissant son esprit vagabonder comme un dauphin sur la crête des vagues dont elle apercevait les reflets ridés loin au-dessous de ses pieds. Elle le regretta aussitôt. Libéré de tout ancrage, ses pensées ramenèrent à la surface un flot de doutes qui la submergea et elle se sentit brusquement oppressée. La petite bulle du cockpit, perdue dans les hauteurs vertigineuses du ciel, lui parut soudain l'enserrer comme une gangue, sa combinaison étanche l'empêchait de respirer et son gilet de sauvetage menaçait de l'étouffer. Ellen ferma les yeux et se força à respirer calmement. Lorsqu’elle reprit contact avec la réalité, elle s'imposa de fixer son attention sur quelque chose, n'importe quoi, pourvu qu'elle ne replonge pas dans les affres dérivantes de son mental. Le tableau de bord lui sembla opportun. Elle se concentra donc sur le panneau situé entre les deux sièges. Quelques cadrans remplis de chiffres et d'aiguilles lui renvoyaient son

ignorance avec indifférence. Elle tenta de comprendre quelque chose à l'altimètre, compara ce qu'elle pensa avoir déchiffré avec la vue qui s'étalait à travers la bulle, sous ses pieds, mais la mer n'offrait aucune référence visuelle connue et les flots pouvaient aussi bien se trouver à cent mètres qu'à deux mille. La voix de Cole, amplifiée par les écouteurs de son casque, la fit sursauter.

- On ne devrait pas tarder à le voir !

Le jeune pilote désigna l'horizon qui s'assombrissait maintenant de seconde en seconde. Ellen plissa les yeux, tentant d'accommoder sa vision à l'infini dans l'espoir d'apercevoir quelque chose. Elle réalisa soudain qu'elle ne savait même pas à quoi pouvait bien ressembler un iceberg vu de haut. Elle se rappelait en avoir vu dans des magazines, peut-être même à la télévision, mais jamais encore d'altitude sous un éclairage rasant. Elle crut remarquer quelque chose en limite de visibilité, se pencha en avant dans une futile tentative pour mieux voir, mais il ne s'agissait que d'une mince couche de nuages très sombres. Ils semblèrent se ruer à leur rencontre et Ellen put admirer un moment les reflets qui zébraient la surface cotonneuse de grandes traces mauves et dorées. Puis Cole appuya légèrement sur le manche et ils se retrouvèrent bientôt dessous, coincés entre deux tranches d'eau sombre, l'une vaporeuse, l'autre liquide, tel un insecte ridicule en sursis de noyade.

*

Les dernières lueurs du crépuscule nimbaient la plate forme d'une parure dorée, jouant sur la géométrie des multiples surfaces métalliques, le dos arrondi des milliers de rivets, les lignes angulaires des poutrelles de la tête de puits et des grues, les surfaces planes des containers, le galbe des tuyauteries et des canalisations de jonction. La lumière faiblissante s'engageait dans un dernier combat perdu d'avance, une dernière bravade avec les ombres qui gagnaient peu à peu du terrain, étendant leur territoire comme une gangrène inexorable, un cancer qui rongeait la forteresse de fer jusque dans ses moindres recoins.

En quelques minutes, l'obscurité recouvrit son corps massif d'un linceul noir, épais.

Derrière les vitres du central, Deville reposa ses jumelles. Au sommet des superstructures, un éclair de lumière attira son attention. Le point culminant de Titan, la coupole de la tête de puits, resplendissait comme un four solaire. Bravant les forces de la nuit d'une ultime facétie, l'astre diurne darda une dernière bordée de rayons qui, l'espace d'un instant, semblèrent se figer magiquement dans le temps. La coupole flamboya, se délectant de cette ultime caresse, comme un adieu final, définitif, à la lumière, puis plongea dans la nuit.

L'ingénieur chef songea avec amertume que l'irrévocabilité de cet au-revoir s'adressait peut-être aussi à ses occupants.

Il n'eut pas le temps d'approfondir le problème. Paxton lui tapotait l'épaule.

- Alors ?

- Toujours rien, si ce n'est un banc de nuages en limite de portée visuelle. Tiens.

Il lui tendit ses optiques et se rapprocha de la console radio.

- Cole, tu me reçois toujours ? Qu'est-ce que ça donne ?

Moffat relâcha l'alternat. Entre deux flots de parasites, la voix hachée de Cole leur parvint faiblement.

- Ça y est, on est en train de le perdre.

- Fallait s'y attendre ! Ruitchi, quelle distance ? gronda Deville.

L'ingénieur météo, assis devant l’écran du radar, répondit mécaniquement.

- Dix huit nautiques.

- C'est déjà un miracle qu'on l'ait eu jusque là !

Moffat jeta un regard inquiet à son chef.

- Il entre dans la zone de brouillage actif !

Il y eut un silence. Ruitchi les fixait d'un air affolé et Deville sentit un poids supplémentaire lui écraser les épaules. Il n'y avait plus qu'à attendre. Mais ce n'était pas ce qui le minait le plus. De la fumée s'échappait de sa tasse remplie à ras bord de café bouillant. Il sentit sur sa nuque un regard aussi brûlant que l'épais breuvage dans lequel il trempa machinalement ses lèvres. Matthias le dévisageait de ses yeux si clairs, pleins d'un mélange d'inquiétude et d'espoir. Il avait les pupilles d'une pureté presque transparente et Deville se sentit nu. Il aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs à cette seconde. Comment explique-t-on à un enfant de huit ans que sa mère ne reviendra peut-être pas ? Le doute le traversa comme une flèche

acérée, et le plan de Cole lui apparut soudain cousu de fil blanc. Comment avait-il pu les laisser partir ? L'ingénieur chef voulu prononcer quelques paroles d'encouragement, mais aucun mot ne put sortir de sa gorge nouée.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 44

- Titan, Titan, est-ce que vous me recevez ? Donald, réponds-moi !

Cole augmenta le volume de la réception. Un fort bruit de parasite leur envahit les oreilles. - On les a perdus. Merde !

Il coupa la radio d'un geste rageur.

Devant eux, des bancs de brume épars emplissaient l'air de taches laiteuses. Ellen pencha la tête en avant, pour voir à gauche, au-delà de son compagnon, vers l'horizon qui s'embrasait. Ils volaient toujours sous la couche, et durant un bref instant le soleil apparut dans l'étroite bande de ciel entre la mer et les nuages, illuminant l'océan de ses derniers reflets, irisant sa surface plombée d'un voile d'or. Puis les derniers rayons s'éteignirent l'un après l'autre comme des projecteurs de spectacle, plongeant la grande scène de l'Atlantique nord dans une pénombre angoissante. Cole bascula un interrupteur et l'éclairage de bord s'alluma.

- Cette brume, c'est normal ou pas ?

- Je n'en sais rien, mais ça ne va pas nous aider.

D'un geste vif, il alluma les projecteurs extérieurs et deux faisceaux blancs trouèrent l'obscurité, accrochant de temps à autre des écharpes brumeuses qui se ruaient sur le pare-brise comme des spectres fous. C'était la première fois depuis leur départ qu’Ellen se rendait compte de la vitesse, et celle-ci lui parut excessive.

- Je vais descendre au ras de l'eau, il devrait faire plus clair. Le problème, c'est que je ne sais pas à quelle distance on se trouve de l'iceberg.

- On ne peut pas le voir au radar ?

- Y'en a pas.

- Quoi ?!

Cole fit une grimace désabusée.

- Ce n'est pas un hélico équipé pour le vol aux instruments. D’habitude, on ne vole avec que de jour, et encore, quand il fait beau !

Il se força à sourire, mais la tension était palpable jusqu'au fond de son regard. Le jeune homme enjoué de la veille avait complètement disparu ; Ellen pensa que la situation présente n'était pas la seule cause de cette

transformation radicale. Cole était bien trop nerveux. Il devait y avoir quelque chose d'autre.

Il imprima un léger mouvement au manche et presque aussitôt les oreilles d'Ellen se bouchèrent. L'appareil descendait rapidement, ce que confirmait la valse des aiguilles de l'altimètre. Lorsqu'il n'indiqua plus que cent pieds, Cole rétablit l'assiette, cassant sa trajectoire. Soudain, un éclair apparut devant eux, sous leurs pieds ; le faisceau des phares rebondissait sur la surface des flots.

- Je vais réduire la vitesse, on ne voit plus assez loin. Faudrait pas qu'on se paie l'iceberg.

*

- Ils doivent être tout près maintenant, je les ai perdus il y a moins d'une minute.

Ruitchi Kanamura, penché sur son écran radar, suait à grosses gouttes, maculant le verre bombé de son humeur salée.

- Don, la radio ?
- Que dalle !! On les aura plus, c'est cuit !

Moffat arracha son casque et, d'un geste rageur, le jeta sur la table. En croisant le regard de Sandra, il regretta aussitôt son geste, mais il était trop tard. Cachant mal son malaise, la jeune femme prit Matthias par la main et l'entraîna vers le percolateur en lui parlant doucement. Chimo trottait derrière eux.

Deville ne put s'empêcher de les suivre des yeux. Le doute le traversait à nouveau de part en part. Le doute et la culpabilité. La culpabilité et le remords. Il s'obligea à reprendre les arguments qui l'avaient convaincu une première fois. A tout prix, il fallait découper cet iceberg. La couronne brise-glace était prévue pour encaisser des chocs de deux millions de tonnes à une vitesse de deux nœuds. Le monstre qui leur fonçait dessus pesait deux fois plus lourd pour une vitesse DIX fois supérieure. L'énergie étant fonction du carré de la vitesse… Bon Dieu, cela voulait dire une énergie à l'impact CINQUANTE fois supérieure ! Ils allaient être pulvérisés comme par une bombe ! Une impression brûlante lui engourdissait la poitrine, lui paralysait le cœur. Paxton le tira de ses pensées funestes. Il avait repris son

observation face au nord et troqué ses jumelles diurnes pour un modèle à amplification de lumière.

- Je ne voudrais pas faire le rabat-joie, mais je crois qu'on va avoir un peu de brouillard les enfants...

*

Ellen aurait entendu ses dents grincer s'il n'y avait eu le vacarme épouvantable du moteur. Les vibrations du rotor lui remontaient le long des jambes, du bassin, de sa colonne vertébrale et éclataient dans sa tête comme un feu d'artifice sonore.

Le petit hélicoptère était maintenant en vol stationnaire, quelques mètres au-dessus des flots. Le souffle du rotor aspirait violemment la brume, la rejetant vers le bas où elle rebondissait sur la mer en une cascade de volutes qui tourbillonnaient sur elles-mêmes. Le résultat était une sorte de bulle plus claire, où la visibilité était assez bonne. Mais au-delà, c'est à dire à une vingtaine de mètres, le brouillard était aussi dense qu'un mur de glace. Cole ralluma la radio et cria d'une voix rendue haut perchée par la tension.

- Donald, est-ce que tu me reçois ? Donald, j'ai besoin d'une distance par rapport au block-type, je n'ai aucune visi, je répète, je n'ai aucune visibilité, à toi

- Est-ce que ce n'est pas dangereux de rester là ?

- On n'a pas le choix.

Il fit une pose, lança encore un message, puis, résigné, coupa la radio.

- Ecoutez, je ne sais pas quelle hauteur fait ce fichu truc. Avec ce brouillard, on n'y voit pas à plus de vingt mètres. Si je monte trop, on risque de le rater. Et si on le rate... il pulvérise la plate-forme.

Tout en parlant, il ne quittait pas du regard la muraille opaque devant eux. Son visage était baigné de sueur, son oeil droit papillotait comme un sémaphore sous les gouttes qui submergeaient ses sourcils, mais ses mains ne quittaient pas les commandes. Elles ne tremblaient pas non plus. Droit devant, les phares taillaient deux étroites bandes de lumière, trop vite stoppée par le brouillard. L'iceberg, poussé par une courant de vingt nœuds, avançait à pratiquement quarante kilomètres-heure. Un vitesse bien trop élevée pour réagir efficacement sur une si courte distance. Quarante kilomètres-heure ; dix mètres à la seconde. Dans le meilleur des cas, il

aurait moins de deux secondes pour éviter la collision. Bien trop court, se dit-il. Cole réfléchissait. Le choix cornélien lui creusait deux profondes rides dans le front. Ellen pouvait voir la tension qui le dévorait aussi sûrement qu'une traînée d'acide. Il serra les dents un peu plus encore. Les muscles de ses mâchoires saillaient comme s'ils allaient éclater. Le balai incessant de ses yeux entre les instruments et le mur blanchâtre en face d'eux achevait de lui donner l'air d'un fou.

- Je vais monter à trente pieds... ça devrait aller.

D'une pression imperceptible sur le manche du cyclique, il imprima un faible mouvement ascendant à l'appareil. Aussitôt, l'océan disparut sous leurs pieds, aspiré par le néant. L'aiguille de l'altimètre grimpa doucement, pour se stabiliser en face du chiffre trente. L'attente recommença, peut-être encore plus pénible du fait, que cette fois, il n'y avait même plus la faible référence de la mer pour les raccrocher au réel.

*

Dans le central, la tension était si épaisse qu'on aurait presque pu la toucher. Les cinq occupants de la pièce étaient murés dans un silence profond, évitant leur propres regards comme s'ils étaient porteurs de quelque mal contagieux. Seul le PLING PLING entêtant du sonar troublait cette ambiance monastique.

La pièce était plongée dans une obscurité presque totale, pour ne pas interférer avec la nuit noire, à l'extérieure, et préserver la vision nocturne de Paxton. L’ingénieur sécurité ne quittait plus ses jumelle à amplification de lumière, mais la visibilité avait notablement baissé avec la tombée du jour et la brume qui montait maintenant par large bande de la mer. De toute façon, la distance radar donnait l'iceberg à encore quatorze nautiques - vingt cinq kilomètres - soit nettement hors de portée visuelle. Il abaissa ses JVN, massant les yeux rougis. Puis risqua ensuite un regard en arrière. Ses compagnons semblaient statufiés. C'était comme si le poids de plusieurs siècles leur était brutalement tombé dessus, les figeant dans leur position pour l'éternité. Kanamura semblait en apathie devant son radar. Sa voix mécanique qui annonçait la distance diminuant régulièrement, évoquait un robot, une machine sans esprit, sans cœur ni âme. Moffat fixait sa radio comme s'il allait en sortir la voix de Dieu en personne. Deville, assis à la

console centrale, jouait avec sa tasse de café. Il la remuait doucement dans un sens, puis dans l'autre, cherchant quelque chose, peut-être à déchiffrer dans le noir breuvage le réconfort de quelque oracle mystérieux.

Seul Mc Pherson ne paraissait pas affecté. Il semblait détaché, comme en dehors de toute réalité, hors du temps et de l'espace de la situation. Paxton se demanda bien pourquoi. Comment faisait-il ? La plupart des gens sont terrifiés devant la mort. L'idée même d'une fin physique leur est épouvantable. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement? Comment les enfants d'une société ayant déifié la matière pourraient-ils ne pas être démunis devant le Grand Néant, l'anéantissement de l'esprit et du corps jusqu'à la dernière cellule ?

Mc Pherson survolait la situation comme un sage oriental. Il rencontra son regard calme, paisible, et, curieusement, n'en ressentit aucun réconfort. Bien au contraire.

Il chercha ensuite Matthias, mit plusieurs secondes à s'apercevoir que la paire de chaussures qui dépassaient de derrière un coin de la console centrale était la sienne, et dut faire trois pas de côté pour le voir en entier.

Le jeune garçon, assis par terre, caressait son chien avec délicatesse. Lui aussi paraissait détaché de tout. Mais sûrement pas pour les mêmes raisons.

Bien que père, Paxton n'était pas expert en psychologie enfantine. Toutefois, il savait au moins une chose. Le cerveau d'un enfant avait une capacité extraordinaire, celle de pouvoir lui faire surmonter une terrible épreuve en minimisant les dommages. Après tout, ce n'était qu'une compensation, une adaptation naturelle pour des êtres, dont le physique et l'intellect, pas encore assez développés pour affronter seul les tourments d'un monde parfois cruel, les défavorisaient. Comme les fusibles d'un circuit électrique qui sautent sous l'effet d'une surtension.

A côté du regard de son jeune maître, celui du petit chien paraissait respirer la vivacité, et l'intelligence. Matthias s'était déconnecté, et au vu des évènements, il se dit que c'était sûrement préférable.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 45

Le Hugues 500 était un concentré de bruit et de lumière au cœur de la nuit silencieuse et ouatée de brume, une sorte d'insecte vrombissant, vibrant de nervosité, criant sa peur à la face d'un monde pour lequel il n'était pas fait. Dans l'exiguïté moite du cockpit, Ellen avait envie de hurler. Ou de s'enfuir en courant. Sauf que la dernière solution était parfaitement impossible. Elle se sentait maintenant complètement prisonnière de cette espèce de bulle suspendue dans le néant hors du temps et de l'espace.

A côté d'elle, Cole se battait comme un beau diable avec ses commandes. Maintenir un hélicoptère en vol parfaitement stationnaire, sans l'aide de références visuelles extérieures, c’est à dire avec uniquement les instruments de bord, était une tâche exténuante. Au bout de cinq minutes, les bras étaient tétanisés. Au bout de dix, on avait l'impression qu'ils allaient se détacher des épaules et tomber en morceaux.

Mais il y avait pire : faire du stationnaire face à un mur invisible qui vous fonçait dessus. A chaque dixième de seconde qui passait, Cole était prêt à cabrer l'appareil. Le balai de ses yeux faisant un va-et-vient continuel avec la planche de bord et l'extérieur était fascinant. On aurait dit une machine bien réglée, pourtant, Ellen voyait bien qu'il commençait à s'épuiser. De longues rigoles de sueur contournaient les arêtes de son nez, roulant sur ses joues creusées par la tension. De temps à autre, un tic nerveux agitait sa face, déformant par saccade la régularité de ses traits. Ellen avait voulu lui éponger le front quelques minutes plus tôt mais Cole avait refusé sèchement. Il préférait ignorer les gouttes acides qui lui brûlaient les yeux, plutôt que de risquer la moindre altération de son champ visuel. Même pour deux secondes.

Ensuite, tout alla très vite. De ce qui se passa, Ellen ne devait garder que des bribes éparses, des souvenirs diffus et morcelés dont l'assemblage ultérieur ne reflèterait jamais complètement l'intensité cauchemardesque du moment. Une masse énorme, sans limites, plus blanche encore que la brume, creva le mur opaque devant eux et se jeta sur le pare-brise à la vitesse d'un train. Cole hurla, tirant sur le manche, poussant les gaz à fond

et l'hélico bondit vers le haut. Le frêle appareil se cabra de plus de trente degrés ; Ellen fut tassée sur son siège par l'accélération. La paroi défila très vite vers le bas, mais l'iceberg se ruait sur eux. Ellen eut le temps de se rendre compte que leur vitesse verticale ne suffirait pas. Un choc incroyablement bref et sec vint confirmer son impression. Immédiatement, l'appareil entier se mit à vibrer terriblement. Elle eut soudain l'impression de se dédoubler. Un peu comme dans un rêve. Elle voyait ce qui se passait, à la fois au dedans et à la fois au-dehors. Elle vit les commandes tressauter dans les mains de Cole, s'arrachant presque à son étreinte, pendant qu'il hurlait qu'ils avaient touché le rotor. Dans le même temps, elle vit dans la lueur des phares une surface plane, presque incongrue à force d'avoir imaginé l'iceberg comme un mur vertical, défiler sous eux. Cole redressa l'appareil, mais toute sa virtuosité n'y suffit pas. Il était devenu incontrôlable. Ellen l'entendit hurler une dernière fois.

Il y eut un grand bruit de tôles déchirées.

Puis tout devint noir.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 46

Dans l'obscurité du Central, la luminosité du large moniteur vidéo de situation éblouissait sept paires d'yeux. Huit avec celle du chien. Paxton, assis devant la console, était au centre du demi-cercle de ses compagnons. Tous fixaient l'écran avec attention. Une vue en coupe schématisée de la plate-forme venait de remplacer la situation générale des systèmes de contrôle. Le chef de la sécurité pianota rapidement, puis enfonça une dernière touche en annonçant d'une voix grave.

- Plan B !

Une image de l'embase vint se substituer à la vue précédente.

- Bien. Voilà ce qui nous intéresse : les colonnes de soutien.

L'écran montrait les trois cylindres qui pénétraient dans le volume de l'embase. Il cliqua encore une fois, focalisant le programme sur un seul des piliers, puis reprit.

- Vous savez tous que ces colonnes plongent directement jusqu'au fond, à cent mètres de profondeur. Au milieu de chacune, il y a deux choses : un tube de trois mètres de diamètre - le puits de visite - et juste à côté, le cylindre des ballasts, de vingt mètres de diamètre, pour l'instant rempli d'eau de mer. C'est grâce à ces ballasts que la plate-forme est solidement ancrée sur le fond du plateau continental. Il contiennent chacun cent vingt mille tonnes d'eau de mer, soit, à eux trois, le poids de quatre porte-avions nucléaires géants, ce qui fait, vous en conviendrez, un joli contre-poids. Ces ballasts peuvent bien sûr être vidés, la plate-forme peut alors flotter, et être déplacée. Elle est arrivée jusqu'ici de cette façon, tirée par quatre remorqueurs de haute mer prêtés par la Navy.

- Voilà l'idée : trente secondes avant l'impact avec l'iceberg, nous allons rétablir la flottabilité de la plate-forme, de façon à la décoller du plateau continental, ce qui permettra, dans le cas où Cole et le docteur Menken ne parviennent pas à découper suffisamment l'iceberg, d'amortir le choc.

Il fit un rapide panoramique. La gravité des visages lui assura de l'attention de son auditoire. Même celle de Chimo lui semblait acquise. Le

petit chien penchait la tête sur le côté, dans une expression à la fois concentrée et impatiente. Paxton continua.

- Le principe de fonctionnement des ballasts est très simple : un piston, actionné par du C02 sous pression, chasse l'eau, qui s'évacue par un énorme sas situé ici, tout en haut, pratiquement au niveau de la surface de l'océan. Exactement comme une seringue géante. Le C02 comprimé est fourni par six réservoirs haute pression, situés dans le puits d'exploitation (il désignait l'espace gigantesque qui emplissait tout le volume interne de l'embase, à l'exclusion des ballasts et puits de visite).

Paxton frappa quelques touches et une animation apparut à l'écran, montrant les trois pistons qui évacuaient l'eau à une cadence régulière.

- Pour déclencher la séquence, il faut faire trois choses : ouvrir une armoire avec une clé spéciale, entrer le code prévu sur le clavier disposé dans la boite de commande, et appuyer sur un bouton.

- Pourquoi autant de manipulations? demanda Sandra.

- C'est en relation directe avec la situation géographique du bouton.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Kanamura le fixait soudain d'un air étrange. Dernier arrivé dans l'équipage réduit de la phase expérimentale et immédiatement submergé par l'ampleur de sa tâche, il n'avait eu ni le temps ni l'envie d'approfondir les données technique de Titan. Il n'était d'ailleurs pas payé pour ça. A cet instant, il regretta son manque de curiosité.

- J'y viens Ruitchi, laisse-moi terminer... Le bouton commande un relais électrique qui déclenche une série de trois actions. Premièrement, l'ouverture de la porte du sas d'évacuation, situé ici, tout en haut du cylindre des ballasts. Deuxièmement, l'ouverture de l'électrovanne d'admission du gaz comprimé et le remplissage de la chambre de pression, située sous le piston. Lorsque la pression y atteint la valeur fatidique de cent atmosphères - cent kilogrammes par centimètre-carré - on passe à la troisième phase : le piston est libéré mécaniquement et évacue les cent vingt mille mètres cubes de flotte en moins d'une minute... On a juste un petit problème. Le bouton de commande est situé là.

Il posa son index directement sur l'écran.

L'ingénieur météo changea de couleur.

- Quoi ?! Au fond du puits de visite ?

- Ouais...

- Qui est le tordu qui a eu cette idée de chiotte ?

- C’est moi.

- Ah merde, t’es dingue ou quoi ?! s’étrangla Kanamura.

- Pas du tout, c'est juste une question de sécurité. La pire chose qui puisse arriver à une plate-forme pétrolière en exploitation, à part l'incendie généralisé, c’est qu’elle bouge sur son embase sans prévenir. Ici, sur Titan, nous avons trois commandes manuelles complètement séparées, dans des endroits difficiles d'accès. Il n'y a donc aucun risque qu’un problème informatique quelconque, ou bien qu’un petit plaisantin payé par la concurrence, vienne foutre le bordel. Cela répond-il à vos questions ?

Personne n’ouvrit la bouche et Paxton poursuivit.

- Bien, je vous propose donc la chose suivante : Sandra, tu descendras dans le puits numéro un. C’est le seul qui communique avec le puits d’exploitation, ici, au centre. Tu pourras remonter ensuite avec l'ascenseur. Honneur aux dames. Ruitchi et moi, on s'occupera des deux autres.

A l'évocation de son nom, Kanamura blêmit encore un peu plus. Il n’osa pas protester, se contentant de regarder fixement devant lui. Paxton vit des gouttes de sueur apparaître comme par enchantement sur son front.

- Quatre vingt dix secondes avant l'impact, nous actionnerons les commandes...

- John, vous n'aurez jamais le temps de remonter avant le choc ! coupa Moffat. Et Si l'enceinte extérieure cède...

- Si l'enceinte extérieure cède, ce sera la fin des problèmes pour tout le monde. Paxton regarda ses amis tour à tour. Nous n’avons pas d'autre solution : les commandes sont situées au fond des puits. De plus, nous attendrons, avant de remonter, que les ballasts soient vidés. Pourquoi ? parce qu'il faudra IMPERATIVEMENT les refermer. Pour la très bonne raison que les pistons ne sont pas parfaitement étanches à la pression du gaz, et que leur poids les fera redescendre au bout d'un certain temps. Si les sas ne sont pas refermés, les ballasts se rempliront et la plate-forme s'enfoncera. Nous sommes juste en bordure du plateau continental, à moins de quatre cents mètres de la fosse de Drake. Le courant nous poussera au-dessus des grands fonds en moins d'une minute. Dans tous les cas, nous n'aurons pas le temps de reposer la plate-forme sur le plateau. Autrement dit, ou on flotte, ou on se paie une descente de six mille mètres.

Kanamura ouvrit la bouche et une voix brisée en sortit péniblement.

- Pourquoi est-ce qu'on ne fait pas tout ce cirque plus tôt ? Parce que quitte à crever, je préfère encore que ce soit à l'air libre.

Deville se pencha vers le jeune homme, posant doucement une main sur son épaule.

- Si on libère la plate-forme trop tôt, ils vont le voir avec leur satellite géostationnaire. Et Dieu seul sait ce qu'ils sont capables de faire. Accélérer l'iceberg, nous faire partir à sa rencontre ou je ne sais quoi encore. Avec moins d'une minute de délai, on les prendra de cours.

- D’autres questions ? scanda Paxton. Alors au boulot !

*

Le fond du puits de visite numéro deux était sombre, humide et silencieux. Kanamura pouvait presque sentir physiquement la pression des milliers de tonnes d'eau qui enserrait le trop mince tube de béton comme dans un étau. Malgré la température glaciale, il transpirait abondamment, et ses mains maculées de sueur, qu’agitait un tremblement nerveux - ce qui n’arrangeait rien -, lâchèrent sa lampe torche qui tomba sur le sol bétonné avec un bruit mat.

- Merde !

Le son de sa propre voix le surprit. Le volume particulier de l'endroit renvoyait un écho étrange, à la fois étouffé et amplifié. Il ramassa la lampe, dut s'y reprendre à plusieurs fois pour ouvrir le boîtier de contrôle, qu'il inspecta minutieusement, avant d'appuyer sur le bouton de l'intercom.

- Ici Ruitchi, je suis en place !

La réponse rassurante de Paxton sembla provenir de très loin, comme d'un autre monde. C'est à cet instant qu’il prit conscience de son isolement total, hors du monde ; un isolement à cent mètres sous la surface des flots, que lui seul pourrait rompre, grâce à un seul moyen : une échelle métallique de cent mètres de haut. Cet enchaînement de pensée l'amena à un autre constat, aussi peu réjouissant que les autres : en cas de problème, il ne devrait compter que sur lui-même.

*

Le tintement âpre du sonar résonnait dans le central en une litanie entêtante, s'enfonçant dans les crânes comme une vrille dans un morceau de bois. Pourtant, Deville n'y prenait pas garde. Toute son attention était focalisée sur ce qu'il voyait à l'extérieur de la baie vitrée nord. Ou plutôt, ce qu'il essayait de voir... non, ce qu'il s'attendait à voir. Matthias était à côté de lui, le nez collé à la vitre blindée, tentant de percer lui aussi l'obscurité profonde de la nuit polaire.

La voix de Moffat couvrit un instant le bruit du sonar.

- Distance trois nautiques, impact dans huit minutes... Tu vois quelque chose ?

- Le banc de brouillard se rapproche. Je pense qu'il est juste derrière.

Dans ses JVN, une énorme vague brumeuse venait d'apparaître, glissant rapidement à la surface de la mer, étalant silencieusement ses méandres cotonneux comme un fantôme rapide et furtif.

- Appelle-les encore, tu veux !

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 47

La première chose qui parvint à la conscience éteinte d'Ellen fut un son, une sorte de grésillement métallique qui prenait, à mesure qu'elle revenait à elle, des accents de voix humaine. Au bout de quelques secondes, lorsqu'elle fut assez lucide pour reconnaître la voix de Moffat distordue par l'amplificateur amoché de la radio, la douleur déferla. D'abord dans sa tête, comme un roulement de tonnerre dans un canyon aux parois trop serrées, puis dans son corps entier.

Dans les écouteurs de son casque, Moffat continuait les appels frénétiques.

- Cole, Cole, est-ce que tu me reçois ? A toi... Cole, Ellen, est-ce que vous m'entendez ? Est-ce que vous m'entendez oui ou non? Ici Titan, répondez !

Une pensée se matérialisa dans son esprit, se transformant instantanément en idée fixe : répondre, il fallait répondre à tout prix. Le caractère d'urgence associé à cette pensée la réveilla complètement.

- Si l'un de vous m'entend et qu'il ne peut pas parler, qu'il appuie deux fois sur l'alternat.

Avec effort, Ellen redressa la tête, saisit le manche et appuya à deux reprises sur le bouton situé à son sommet. Aussitôt, la voix de Moffat prit un ton excité.

- Okay !! Cole, Ellen, je vous reçois !! Parlez nom de Dieu, parlez-moi !!

Ellen mobilisa toute son énergie, mais rien ne sortit de ses lèvres tuméfiées. Elle essaya à nouveau, cette fois-ci réussissant à produire un son inintelligible. A la troisième tentative, sa voix coassa lamentablement.

- On a eu un accident...
- Ellen, c'est vous ? Comment ça va ? Parlez !
- Nous avons heurté l'iceberg et Cole a perdu le contrôle. Nous nous sommes crashés.
- Comment va-t-il ?
- Je ne sais pas... attendez.

Malgré la douleur qui irradiait dans tout son corps, elle tenta de se tourner vers la droite, mais son harnais la retint. Empêtrée dans sa combinaison de

survie, son casque, ses gants, elle fourragea maladroitement sur son ventre jusqu'à sentir sous ses doigts la boucle à dégrafage rapide, qu'elle fit pivoter d'un quart de tour. Enfin libérée, elle pût se tourner vers son co-équipier, qu'elle secoua sans ménagement... et sans effets. Elle enfonça à nouveau le bouton de la radio.

- Attendez une minute, je vous rappelle.
- On n'a plus le temps Ellen ! L'impact est dans sept minutes !
- Je vous rappelle !

Elle enleva son casque, s'arracha en grimaçant de son siège, ouvrit la petite porte latérale et sortit dans le froid polaire. Après quelques pas titubants sur la glace, elle tomba à quatre pattes et vomit.

Réaction biologique post-traumatique, pensa-t-elle. Malgré le stress intense et le malaise qui la submergeaient, son esprit scientifique reprenait le dessus.

Un goût de bile amer dans la bouche, Ellen se releva lentement, le regard soudain attiré par une étrange lueur émanant du rebord de l'iceberg, distant d'une centaine de mètres. Elle fit quelques pas incertains dans cette direction, puis de plus en plus rapides à mesure que sa progression sur la surface glacée la rapprochait de la lumière fantomatique. Lorsqu'elle parvint au bord de la falaise de glace, elle se figea, le souffle coupé par le spectacle : Titan apparaissait dans un halo de brume, toute illuminée de multiples lumières. Les puissants projecteurs de travail qui éclairaient la mer tout autour, ajoutaient une touche d'irréel à la scène. Il lui fallut quelques secondes pour remarquer le bouillonnement d'écume produit par le courant marin, sur la partie frontale de l'embase, ainsi que le sourd grondement qui en résultait. Et du rapprochement rapide.

- Oh mon Dieu !

Ellen fit brutalement demi-tour, et, malgré le sang martelant douloureusement à ses tempes, se mit à courir vers la carcasse de l'hélicoptère.

- Cole, Cole, réveillez-vous !! Il faut vous réveiller, vite !! Allez, debout!!

Ellen secoua avec l'énergie du désespoir le jeune pilote. En vain. Elle décida de changer de méthode, ramassa une poignée de neige avant d’en frotter vigoureusement le visage de Cole. Le pilote commença à remuer, puis se débattit en toussant.

- Aahh, arrêtez, merde !!

Pendant ce temps, la voix parasitée de Moffat s'échappait du haut-parleur central.

- Ellen, est-ce que vous me recevez ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Cole, debout nom d'un chien !! Bougez-vous !

Dans son affolement, la psychologue continuait de remuer Cole dans tous les sens, sans se rendre compte qu'elle contrariait le jeune homme, maintenant complètement revenu à lui, dans ses tentatives de se libérer de son harnais.

- Ça va, ça va ! Ellen, ça va !

Celle-ci le relâcha, reculant d'un pas. Cole en profita pour pencher la tête en arrière, avec une grimace de douleur.

- Ellen, Cole, est-ce que l'un de vous me reçoit?

Le jeune homme saisit machinalement le manche, trouvant sans même regarder le bouton radio.

- Ouais Don, je te reçois. On est resté un petit moment dans les vaps, je crois... à toi.

- Ben va falloir rattraper le temps perdu mec ! J'te conseille de te bouger le cul si tu veux pas nous ramasser à la petite cuillère ! Ton nouveau moyen de transport nous percute dans cinq minutes pile !

Ils perdirent de précieuses seconde à sortir le gros rouleau de Thermtex de l'épave, bataillant contre le poids, le froid, la souffrance. Surtout Cole. Chaque effort lui arrachait un grognement de douleur qui ne présageait rien de bon. Le tambour, autour duquel était enroulé le câble présentait deux poignées qu'ils saisirent avant d'avancer côte à côte, sur la surface gelée, dévidant le cordon pyrotechnique à mesure de leur progression. Le pilote et la psychologue disparurent bientôt dans l'obscurité, à l'exact opposé de la plate-forme.

*

- Trois minutes !

- Donald, oriente les projos s'il te plaît ! rétorqua Deville.

L'informaticien tapota sur l'un de ses claviers, ce qui eut pour effet de braquer à l'horizontale, sur le pont supérieur, les puissants projecteurs type aviation du côté nord de Titan.

Deville abaissa ses JVN, devenues soudain inutiles alors que la masse de brume pénétrait dans la zone d'éclairage de la plate-forme, à moins de huit cents mètres devant. L'attente reprit. Il sentit plus qu'il ne vit Mc Pherson se rapprocher de la vitre blindée. Ce dernier faisait montre d'un calme surprenant au vu de la situation. Deville n'eut pas le temps d'approfondir cette pensée. Son esprit cartésien, mis à mal durant ces dernières heures, refusait de traiter plus d'un problème à la fois.

Une crispation involontaire du maxillaire agitait sa peau sous les poils drus de sa barbe. La tension nerveuse était pour lui une habitude qui remontait au début de sa carrière, une vieille compagne de route qu'il avait patiemment appris à gérer, au fur et à mesure de l'augmentation des responsabilités inhérentes à sa vie professionnelle particulière. Néanmoins, le paroxysme n'était pas loin d'être atteint. Ce n'était pas tant l'approche irrémédiable du danger que son impuissance devant lui qui le minait. La sensation du rat pris au piège d'un destin que d'autres avaient décidé pour lui. Attendre... attendre. Il eut soudain l'impression d'avoir fait ça toute sa vie, d'attendre, comme si cet ultime instant de patience face à la mort était l'apothéose d'une carrière dominée par le risque calculé.

Un brusque remous dans le mur de brouillard, droit devant, lui fit plisser les paupières. On y était, il arrivait. Tel un gigantesque vaisseau fantôme émergeant de limbes glacées, l'iceberg apparut dans le faisceau des puissants projecteurs de travail.

Deville sentit sa gorge se dessécher tandis que Mc Pherson s’animait.

- Si mes souvenirs sont exacts, Titan peut résister à un impact de deux millions de tonnes à trois nœuds, non ?

- Oui, mais celui-ci fait largement le double et sa vitesse est sept fois supérieure.

Moffat avait quitté son siège pour se rapprocher lui aussi des baies vitrées.

- Merde ! j'crois que cette fois-ci, on va avoir besoin d'un miracle !

L'énorme masse blanche, brillamment éclairée par les projecteurs, était si large, qu'on n'en voyait pas les limites. Large... et haute. Comme un immeuble de dix étages.

En son for intérieur, Deville se dit qu'il faudrait bien plus qu'un miracle pour qu'ils s'en sortent.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 48

Cole s'effondra dans la neige avec un grognement de douleur. Tombée à genoux à ses côtés, Ellen s'efforçait de reprendre sa respiration. Ils étaient à quelques pas du bord de l'iceberg, trop épuisés pour profiter de la scène fantasmagorique qu'offrait Titan ; nimbée d'une auréole luminescente qu'accentuait le brouillard l'environnant, la plate-forme semblait flotter dans une sorte de néant, telle une apparition fantomatique surréaliste. Une âme romanesque y aurait sûrement vu la réincarnation moderne et technologique du vaisseau fantôme du hollandais volant ; pourtant, lorsque Cole rejeta la tête en arrière pour observer la distance séparant le block-type de Titan, il n'y vit aucune poésie, juste une implacable réalité.

- Ellen, allez chercher la boite d'allumage dans l'hélico, murmura-t-il entre ses dents serrées par la douleur.. Elle est...

- Je sais ! J'y vais !

Cole regarda la psy se relever avec difficulté, puis partir en chancelant vers l'épave du
Hugues. Il reposa la tête au sol, soudain trop épuisé, trop affecté par sa propre souffrance
pour pouvoir penser clairement. La douleur lui vrillait le ventre comme une lame brûlante, annihilant toute pensée cohérente, submergeant ses fonctions cognitives sous un flot torturant chacune de ses terminaisons nerveuses. Pourtant, il trouva la force de tourner à nouveau la tête vers la plate-forme.

- Putain, ça va être juste...

L’hélicoptère avait touché la surface de l'iceberg sous un angle assez faible - environ vingt degrés - permettant aux patins d'atterrissage d'encaisser la plus grosse partie du choc, sauvant par là même la vie de ses occupants. A part le rotor principal qui avait explosé, ne laissant que des moignons à la place des pâles, et tout l'avant des patins d'atterrissage complètement tordus et enfoncés dans la partie inférieure du fuselage, les dégâts, vus de l'extérieur, n'étaient pas trop importants. A l'intérieur, c'était différent. La violence du choc avait projeté pèle mêle tout l'équipement de

survie et d'intervention dans l'habitacle. Ellen respirait bruyamment, fouillant fébrilement parmi l'amoncellement de matériel, à la recherche de la petite boite noire de l'allumeur pyrotechnique. Engoncée dans sa tenue de survie, ses mouvements restreints par l'exiguïté de la cabine et le capharnaüm y régnant, elle s'énervait de plus en plus, trop consciente des secondes perdues s'égrenant inexorablement.

- Allez, saloperie de boite, on n'a pas le temps !!

Le tambour sur lequel était enroulé le Thermtex, était posé sur la glace, juste à côté de Cole.

Ce dernier s'acharnait à couper le câble à la bonne longueur - c'est à dire affleurant exactement le bord de l'iceberg - avec son long poignard.

Mélange d'alliage d'aluminium et d'oxyde de zinc isolés entre eux et gainés, le Thermtex avait la particularité, lorsqu'une impulsion électrique induisait une réaction chimique entre les deux alliages, de chauffer à 2400 degrés. A ce moment là, le câble s'enfonçait dans la glace sous son propre poids, la découpant comme du beurre.

Ce procédé révolutionnaire avait été inventé quelques années plus tôt par deux chimistes canadiens, consultants de l'International Ice Patrol. Le Thermtex avait fait ses preuves à maintes reprises ; à condition d'avoir la boite d'allumage pyrotechnique !

Cole commençait à pester intérieurement contre la psychologue lorsqu'un rouleau de corde atterrit juste à ses côtés, suivi une seconde plus tard par Ellen elle-même, tombant à genoux, hors d'haleine. Elle posa aussitôt une petite boite noire sur la glace. Cole planta d'un geste sec son poignard dans la surface gelée et s'empara du boîtier dans lequel il introduisit l'extrémité du câble. Puis, après avoir jeté un dernier regard à la plate-forme maintenant terriblement proche, il enjoignit à sa compagne de s'écarter vivement du câble, souleva un petit cache sur la face supérieure de la boite, et enfonça le bouton. Le câble s'embrasa aussitôt. L’incandescence se propagea à une vitesse fulgurante, illuminant fugitivement la glace d'une lueur rouge, tel un long et mince serpent de feu se perdant dans la nuit polaire. Puis, le câble commença sa pénétration, provoquant des nuages de vapeur que le vent transforma en écharpes virevoltantes de brume. Alors seulement, Cole reposa sa tête dans la neige et ferma les yeux.

*

- Maintenant !

L'ordre claqua comme un coup de fusil. Deville reposa le micro de l'intercom sur son support, sur la console centrale. Dans le même temps, Moffat appuya sur le large bouton rouge de l'alarme générale. Avec un hurlement effrayant, celle-ci emplit chaque mètre cube de la plate-forme, faisant vibrer l'air jusque dans ses moindres recoins, jusqu'aux tréfonds même des trois piliers de sa base, posés sur le socle continental, cent mètres plus bas…

… Où dans l'un d'eux, Ruitchi Kanamura tapait nerveusement un code à quatre chiffres sur le petit clavier de la console murale.

Une lampe verte s'alluma, il enfonça le seul et unique bouton rouge et se recula, ébahi d'avoir réussi à faire tout ça sans paniquer.

Presque aussitôt, couvrant le bruit de l'alarme, il perçut un grondement métallique dans la structure, derrière lui. Il se tourna vers la porte étanche, reculant malgré lui, le visage baigné de sueur et heurta la cloison opposée avec son crâne, sursauta autant de peur que de douleur. Derrière la lourde porte étanche, la cinématique de la vidange des ballasts commençait. Le jeune météorologue entendit le C02 sous pression chuinter à travers les buses d'admission. Lorsque la pression du gaz atteignit la valeur fatidique de cent bars, un choc sourd attesta de la libération mécanique du monstrueux piston. Aussitôt, celui-ci commença sa remontée, chassant cinq mille tonnes d'eau à la seconde par le sas ouvert en surface, cent mètres plus haut.

Kanamura leva les yeux, contemplant un instant les barreaux métalliques se perdant dans les hauteurs. Une envie folle de se ruer sur l'échelle, d'en grimper quatre à quatre les barreaux, de sortir de ce piège, le submergea. Il dut se faire violence pour se contrôler.

Une minute, avait dit John. Kanamura regarda sa montre, puis l'indicateur de niveau des ballasts.

Soixante petites secondes.

Kanamura ferma les yeux. L'alarme choisit ce moment pour s'arrêter, plongeant le jeune homme dans un silence abrupt, le laissant seul avec ses pensées paniquées.

*

Un grand craquement déchira la nuit polaire, roulant à la surface de l'iceberg comme un coup de tonnerre. Ellen et Cole, toujours allongés sur la glace, se retournèrent vers l'arrière du block-type, plongé dans l'obscurité. Cole crut déceler un mouvement furtif sur la surface gelée, en limite de portée visuelle. Il se redressa sur les coudes, scrutant les ténèbres brumeuses. Un deuxième déchirement retentit, aussi sinistre, mais cette fois plus long, un peu comme une succession de petites explosions sèches. Le bruit semblait se rapprocher à grande vitesse. C'est alors qu'il la vit ; une crevasse de plus d'un mètre de large s'ouvrait dans la glace sur l'emplacement de la découpe, courant rapidement dans leur direction.

- Ecartez-vous !! hurla Cole.

Ellen roula sur elle-même, à l'opposé de Cole, saisissant au passage le rouleau de corde, tandis que le jeune pilote se traînait promptement sur les coudes dans l'autre sens. La déchirure progressa soudain de manière fulgurante, s'arrêtant net dans le vide de la falaise de glace avec un terrifiant bruit sec, juste entre eux deux.

Ils s'entreregardèrent, éberlués. Ellen fut la première à reprendre ses esprits ; après avoir jeté un bref coup d’œil en direction de Titan, elle s'écria.

- Mon Dieu, Cole, le choc !
- Quoi le choc ?
- Il va nous éjecter. Nous n’avons rien pour nous accrocher !

Elle vit passer une lueur de désarroi dans le regard de Cole, vite maîtrisée quand il arracha de l'iceberg son long couteau et le lui lança par-dessus la faille les séparant.

- Plantez-le dans la glace et accrochez-vous au manche de toutes vos forces. Et laissez pas filer la corde ; on en aura besoin pour descendre !
- Et vous ?!
- L'hélico est de mon côté, je trouverai quelque chose !

Sur ces mots, il se releva en grimaçant et s'enfonça dans la nuit, plié en deux.

- Cole, on n'a plus le temps !

Les paroles de la psychologue se perdirent dans le vent glacé. Dépitée, angoissée, elle reporta son attention sur la plate-forme. La forteresse de métal la dominait maintenant de la moitié de sa hauteur, se ruant à sa rencontre telle une monstrueuse locomotive en furie.

*

Dans le central, le rythme du sonar allait crescendo, émettant presque en continu. Sur un signe de Deville, Moffat coupa le son. Dans le silence revenu, l'atmosphère n'en était que plus tendue. Tous avaient les yeux fixés sur l'immense masse de l'iceberg, dont chaque cristal de glace semblait diffracter la lumière crue des projecteurs. Par un étrange effet d'optique, on avait l'impression que c'était non pas le block type qui se ruait sur la plate-forme, mais le contraire, comme si une force monstrueuse précipitait Titan à la rencontre de la banquise tout entière. Une banquise qui se rapprochait de dix mètres par seconde.

Moffat s'était levé. Il fixait la masse blanche brillante, hypnotisé. Néanmoins, du coin de l’œil, il aperçut un mouvement sur l'écran de situation géographique. Les chiffres indiquant la position GPS de Titan changeaient doucement. La plate-forme bougeait. Ils avaient réussi à la décoller du fond. Il ne ressentait aucune sensation physique de mobilité ; l'écart entre la plate-forme et l'iceberg géant diminuait toujours aussi vite. Seule l'implacable précision des chiffres attestait que Titan flottait en étant lentement entraînée par le courant marin. Moffat aurait voulu prévenir ses compagnons, mais il avait la gorge trop sèche pour pouvoir articuler le moindre son.

La falaise blanche, dont il ne voyait pas les extrémités perdues dans la nuit et la brume, fut sur eux en un clin d’œil. Le mur de glace les percuta avec une extrême violence. Moffat se cramponna à une main courante tandis que la plate-forme s'inclinait de dix degrés sur l'arrière, gémissant de toute sa structure.

*

Cole glissait sur la glace sans prise. Il frappait la surface gelée de ses talons, espérant ralentir sa glissade vers le vide. En vain. Il vit avec effroi le

bord de l'abîme se rapprocher.

Le choc violent avait dégagé le Hugues de la glace. L'hélicoptère, lancé à trente km/h sur ses patins, filait vers la falaise comme une luge en folie sur une patinoire, rattrapant le pilote.

Cole tenta encore une fois de se freiner, plantant ses ongles dans la glace, ne réussissant qu'à les arracher et à laisser des traînées rouges sur la surface blanche.

De son côté, Ellen se cramponnait de toutes ses forces au manche du poignard, priant silencieusement pour que la lame reste fichée dans la glace. N'ayant ni la force du jeune indien, ni l'habitude des armes blanches, elle n'avait pas réussi à percer la croûte gelée, se contentant d'enfoncer la lame dans une des micro-fissures qui parsemaient la surface de l'iceberg. Un bruit étrange, qui couvrait les craquements de l'iceberg lui fit lever la tête. La situation désespérée de Cole lui apparut dans toute son horreur. Elle resta tétanisée une seconde, puis saisit la corde, enroula plusieurs fois une extrémité autour du manche du poignard, et lança de toutes ses forces le reste du rouleau vers le jeune pilote en hurlant son nom.

Cole eut le réflexe de saisir la corde au vol au moment où il plongeait dans le vide. Le Hugues bascula deux secondes plus tard, juste au-dessus de lui. Il se raidit, attendant le choc. La tension de la corde stoppa brutalement sa chute, le renvoyant vers la verticale du point d'ancrage, dix mètres plus à droite, tel un pendule. Il étouffa un cri tandis que l'hélico le manquait d'un cheveu, et s'écrasait dans une gerbe de flamme, sur l'embase de la plate-forme, trente mètres plus bas. L'explosion projeta une multitude de débris enflammés dans toutes les directions, dont le petit rotor de queue. Horrifié, Cole le vit arriver droit sur lui en tournoyant, tel un mortel freesbee. Il se planta dans la glace avec un bruit mat, juste à côté de sa tête.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 49

Le puits de visite numéro un était en tous points la copie conforme des deux autres, à un détail près : il était le seul à communiquer avec l'immense puits d'exploitation. Il n'y avait donc pas d'échelle scellée à même le béton, mais une deuxième porte étanche qui donnait dans un sas de sécurité, celui-ci s'ouvrant à son tour dans le puits d'exploitation.

Sandra avait laissé les portes ouvertes, de manière à pouvoir partir plus rapidement si le besoin s'en faisait sentir. Pour l'heure, elle était occupée à rentrer le code de fermeture du sas des ballasts. Dès qu'elle eut terminé, elle enfonça un bouton marqué «ENTER » et scruta le tableau de commande. Au bout de quelques secondes, une petite lampe verte s'alluma, signifiant que l'ordre avait été exécuté. Elle appuya sur le bouton de l'intercom.

- Sas fermé ! cria-t-elle.

La voix déformée de Paxton lui répondit.

- Okay, Sandra, tu dégages !
- Reçu.

Sandra referma le couvercle de la boite de commande, puis s'engagea dans l'étroit boyau reliant les deux puits. Après avoir verrouillé la première porte étanche, elle déboucha enfin dans le puits d'exploitation. Elle ferma soigneusement la deuxième porte, puis se retourna. Comme à chaque fois, elle fut écrasée par les proportions démesurées de la construction. Véritable cœur de la plate-forme, le puits d'exploitation était un gigantesque cylindre de quatre vingt mètres de diamètre sur cent de haut. Situé au centre de l'embase, il occupait à lui seul la moitié de son volume, le reste étant dévolu aux trois ballasts et puits de visites attenants.

Sur ses parois couraient des passerelles circulaires, situées à intervalles réguliers, et reliées entre elles par des escaliers métalliques descendant jusqu'au niveau du sol. Le regard de Sandra fut attiré par la colonne de forage, une énorme tige de deux mètres de diamètre, qui trônait au centre exact du puits, telle un totem de métal luisant dédié à quelque puissant dieu postmoderne. La colonne vertébrale de Titan, pensa Sandra, en suivant des yeux l'axe d'acier qui sortait directement du sol et se perdait dans les

hauteurs du vaste cylindre, traversant - elle ne pouvait pas le voir d'ici, mais se souvenait parfaitement du briefing - la partie émergée de la plate-forme jusqu'au pont supérieur et aux modules de tête de puits, quatre vingt dix mètres au-dessus des flots.

Avec un soupir, elle reporta son regard sur l'amoncellement de caisses et matériels divers qui envahissaient le sol. Pour respecter les délais de « mise en orbite », comme plaisantait Moffat, faisant référence à la phase d'essais préliminaires, beaucoup de choses non essentielles avaient été bâclées. Comme par exemple le rangement du matériel de forage. Les manutentionnaires avaient donc empilé les caisses n'importe où, créant le plus colossal capharnaüm d'équipement que Sandra ait jamais vu. Elle tenta d'évaluer la meilleure trajectoire pour arriver aux monte-charges, situés à son exact opposé, et entreprit la traversée. Ce faisant, elle brancha sa radio sur la fréquence de l'intercom. Le béton armé des puits de visite empêchait les ondes radio de passer, ce qui expliquait le recours au vieux système de communication filière, mais ici, dans le puits d'exploitation, vu l'espace et le nombre de personnel devant y travailler, on avait placé un relais radio.

La voix geignarde de Kanamura lui parvint aussitôt.

- John, j’y arrive pas ! J'arrive pas à rentrer cette saloperie de code !
- Calme-toi, Ruitchi, on a tout le temps, entendit-elle Paxton répondre.

Non, on n 'a pas le temps, on n 'a pas le temps du tout... Le visage baigné de sueur, les lunettes couvertes de buée, Ruitchi Kanamura tapait frénétiquement sur le clavier de commande. Ce qui le paniquait n'était pas tant de ne pas réussir à rentrer le code, mais ce que cela impliquait : rester au fond du puits plus longtemps que prévu. Pour la simple et bonne raison que le puits fuyait. Une cascade d'eau jaillissait d'une fissure dans le haut du mur, derrière lui. Le niveau arrivait déjà à ses chevilles, menaçant d'atteindre ses genoux d'ici peu. Ruitchi leva rapidement la tête, observant la longue fissure qui lézardait le mur derrière lui et au-dessus. Elle courait le long de l'échelle, se perdait dans les hauteurs assombries, crachant l'eau glacée comme un venin mortel.

Merde... merde... merde... c'est pas possible! Le jeune eurasien tenta de contrôler le flot de panique qu'il sentait monter en lui. Il ferma les yeux une seconde, inspira bruyamment, puis recomposa à nouveau les quatre chiffres du code de fermeture des ballasts, avec lenteur cette fois-ci, enfonçant bien

les touches à chaque pression. Il termina par « ENTER » et retint son souffle. Le message annonçant un code erroné s'afficha à nouveau, provoquant un tremblement incontrôlé chez le jeune météorologue. Avec un cri de dépit autant que de rage, il abattit son poing de toutes ses forces sur le clavier. Il hurla à nouveau, cette fois-ci de douleur.

*

Cole Nootak regarda avec détachement ses pieds battre dans le vide. Vingt mètres plus bas, l'espace qui séparait l'embase de Titan de la falaise de glace s'agrandissait de seconde en seconde, à mesure que l'iceberg s'ouvrait en deux en glissant le long de la plate-forme pétrolière. Toute descente n'aboutirait maintenant que dans la mer. Une mer à deux degrés, animée d'un courant de vingt nœuds. Les doigts tétanisés sur la corde qui le plaquait contre la paroi de l'iceberg, le jeune pilote regardait cela avec indifférence. Le mal qui sourdait de son ventre devenait à chaque minute un peu plus profond, anesthésiant sa perception du monde extérieur.

Un son différent des retentissants craquements de glace que provoquait le block-type parvint enfin à son cerveau embrumé par la douleur. Il leva la tête et aperçut quelqu'un, dix mètres au-dessus, penché vers lui. Il reconnut Ellen. Elle lui criait quelque chose. Elle lui criait de remonter. Une éternité passa avant qu'il n'en saisisse le sens. *Remonter? Mais pourquoi?* Il était si bien ici. Sans bouger, la douleur était presque supportable. Il regarda à nouveau en bas, et la réalité se fraya enfin un chemin jusqu'à sa conscience. Serrant les dents, Cole commença à se hisser lentement le long de la paroi abrupte de l'iceberg.

*

Sandra trépignait d'impatience. Le monte-charge se traînait, avalant les cent mètres de hauteur du puits d'exploitation à la vitesse d'un escargot. L'indicateur de niveau afficha enfin le chiffre zéro, les grilles glissèrent et la jeune femme déboucha à l'air libre.

Le sommet de l'embase était un vaste plateau de cent mètres de diamètre, dépassant du niveau de la mer de seulement trois mètres. Par gros temps, il était submergé par les vagues, c’est pourquoi rien n’y était stocké. Les trois

piliers monstrueux jaillissaient de l’embase telles les colonnes d’Hercule, soutenant la gigantesque masse émergée de la plate-forme pétrolière vingt mètres seulement au-dessus de sa tête. Sandra fut aussitôt assaillie par un bruit aussi puissant que sinistre, un grand fracas de gémissements et de craquements.

Un instant éblouie par la lumière crue des projecteurs se reflétant sur les parois du block-type, elle mit plusieurs secondes à réaliser ce qui se passait et resta bouche bée devant le spectacle : le gigantesque iceberg s'ouvrait en deux devant la plate-forme. Ou plutôt, Titan semblait se frayer un chemin à travers l'iceberg. Les falaises de glace défilaient de chaque côté de l'embase dans un grondement assourdissant de raclements qui faisait vibrer l'air et le sol, menaçant à chaque seconde de broyer la forteresse de métal comme un vulgaire fétu de paille.

*

Kanamura grimpait les barreaux de l'échelle du puits de visite aussi vite qu'il le pouvait. Sa vision réduite à quelques mètres, perdu dans un néant semi-liquide de geysers et vapeurs d'eau glacés, il grimpait, tel un noyé en sursis, vers une hypothétique surface qu'il désespérait de revoir. Sous la pression énorme de la mer, la fissure s'était agrandie, laissant pénétrer les profondeurs glauques de l'océan dans l'espace exigu du puits. Kanamura sentait la masse liquide le talonner de près. Il accéléra. Malheureusement, les barreaux de métal, détrempés, glissaient. Ses membres engourdis par le froid et la fatigue se tétanisaient. Son pied droit rata une prise, sa main gauche dérapa et il tomba en hurlant dans les flots tumultueux. Après quelques secondes qui lui parurent durer une éternité, il réapparut à la surface, s'accrocha à un barreau, puis s'arracha à la masse liquide qui menaçait de l'engloutir. Gémissant de terreur, le regard fou, l’eurasien reprit son interminable ascension.

*

Ellen soutenait Cole qui menaçait de s'écrouler à chaque pas. Ils longeaient la déchirure qui coupait l'iceberg en deux, progressant lentement vers l'arrière du block-type.

La plate-forme, maintenant désolidarisée du fond et poussée par le courant, commençait à se déplacer. A chaque instant, sa vitesse augmentait, mais cependant pas assez vite. L'iceberg continuait à la doubler. Avant que leurs vitesses respectives ne soient équilibrées, il serait loin. Il était donc vital pour eux de descendre sur l'embase le plus rapidement possible.

Ellen redressa la tête. Ils avaient pris un peu d'avance sur la plate-forme, pas assez, mais la psy avait atteint un état au delà de l'épuisement. Chaque pas supplémentaire était une torture qui menaçait de la faire s'évanouir. Elle tomba à genoux, entraînant Cole dans sa chute.

- Cole, nous n'aurons pas le temps de descendre l'un après l'autre... il faut qu'on y aille en même temps !

Le jeune pilote respirait avec difficulté. Il avait perdu toutes ses couleurs, comme si un mimétisme malsain voulait le confondre avec la blancheur environnante. Il articula difficilement.

- Le poignard... ne tiendra pas... Je vais vous descendre... aidez-moi...

La psychologue l'aida à se relever, puis le saisit par les épaules.

- Cole...
- La douleur... ce n'est pas une côte, je crois que c'est la rate...
- Quoi ?
- Le choc sur le manche… je crois que...
- Que quoi, Cole ?
- Elle est éclatée.
- Quoi, qu'est-ce qui est éclaté?
- Ma rate.
- Oh mon Dieu !
- Je vais vous descendre.
- Mais...
- On n'a pas le temps de discuter !

Il passa une extrémité de la corde autour de la taille de la psychologue, fit un nœud rapide et la poussa vers la falaise. Ellen voulut protester une nouvelle fois, mais il la fit taire d'un geste. Cole l'aida à franchir le rebord, puis, d'un mouvement rapide, glissa son poignard dans la botte de la psychologue. Cette dernière resta bouche bée devant ce geste complètement inattendu.

- Il vous portera chance, dit-il dans un souffle, le regard enfièvré.

Cole laissa filer la corde rapidement. Ellen voulut dire quelque chose mais un soubresaut lui arracha un cri de panique. Lorsqu'elle leva le visage vers le jeune pilote, celui-ci était invisible, caché par le rebord de glace.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 50

Quelque chose ne va pas... Ce que contemplait Deville, aucun homme avant lui ne l'avait jamais vu, et ne le verrait probablement jamais. La plate-forme pénétrait à travers l'iceberg comme un brise-glace géant. Un brise-glace capable de fendre une épaisseur de quarante mètres de glace !

C'était impossible, bien sûr. Aucun navire au monde n'est capable de cet exploit ; et puis, ce n'était qu'une fausse impression donnée par la perspective aérienne du central. En réalité, c'était l'iceberg qui s'ouvrait en deux autour de la plate-forme. Il n'en finissait plus de passer en raclant les flancs de l'embase, provoquant des vibrations terribles dans toute la structure.

On a souvent décrit les icebergs comme de magnifiques architectures dessinées par l'eau et les vents, des sculptures de glace aux formes complexes, alambiquées, révélant des chatoiements de couleurs que la lumière solaire rend parfois presque exotiques. Mais ici, il n'en était rien. Dans la lumière crue des projecteurs, le block type apparaissait tel qu'il était : un monstre froid long d'environ un kilomètre, large de quatre cents mètres et dépassant de la surface des flots de quarante mètres. Etrangement géométrique dans sa structure, il évoquait plutôt une construction humaine bassement fonctionnelle qu'un monument façonné par les éléments naturels.

Le regard de l'ingénieur se porta vers le nord, là où était supposé se trouver la fin du géant de glace. Malgré l'obscurité noyée de brume, il lui sembla en apercevoir les limites.

Quelque chose ne va pas... La pensée récurrente revint avec force, mais il n'eut pas le temps de l'approfondir, Moffat le tira par la manche.

- Regarde !

Il désignait une silhouette rouge sur le sommet de l'iceberg, que la présence d'un des derricks avait jusqu'à présent masquée à leur vue.

Cole !

En une fraction de seconde, Deville évalua la situation. Celle-ci était alarmante. Si le jeune pilote ne descendait pas à l'instant même, il serait trop tard. Il raterait la plate-forme.

Deville ouvrit la porte à la volée, se rua sur le pont supérieur. Penché sur le garde-fou, il fit de grands signes en hurlant de toutes ses forces ; en vain. Les craquements de la glace couvraient le son de sa voix. De plus, l'attention du pilote était toute dévolue à la descente de la psychologue. Deville la vit atterrir sans encombre sur l'embase.

Moffat le rejoignit.

- Va chercher le mégaphone et crie-lui de s'attacher et de sauter à l'eau dès que je serai en bas ! lança Deville.

- Chef, avec ce courant, tu ne pourras jamais le remonter !

Mais Deville n'écoutait pas. Il courait déjà vers l'ascenseur. Il eut tout le loisir de réfléchir pendant la descente vers l'embase, qui lui parût interminable. Une chute de quarante mètres dans la mer... C'était faisable, extrêmement risqué, mais faisable. De toute façon, les choix étaient réduits à leur plus simple expression. Il n'y en avait pas d'autre !

*

- Docteur Menken, est-ce que ça va ?

Sandra se pencha sur la psychologue, assise par terre, à même le béton de l'embase. Celle-ci ne réagit pas.

- Vous êtes blessée?

Ellen fixait le néant, le regard perdu dans le vide, serrant convulsivement un grand couteau dans ses mains. Sandra mit quelques secondes à réaliser qu'il s'agissait de celui de Cole.

La jeune femme chercha des yeux son copilote, s'attendant à le voir descendre en rappel du sommet de l'iceberg. Lorsque la corde tomba à ses pieds avec un bruit mat, elle resta interdite.

- Mais qu'est-ce qui se passe ?

Sandra ne comprenait plus rien. Elle avait aidé le jeune métis à embarquer le matériel dans le Hugues. Il n'y avait qu'une seule corde, elle en était sûre. Avec quoi allait-il descendre maintenant ?

Elle fit quelques pas en arrière, afin d'augmenter son champ de vision verticale. Les mains en porte-voix, elle cria son nom plusieurs fois. Puis elle le vit ; une frêle silhouette écarlate émergeant de la blancheur environnante. Aussi immobile qu'une statue. Une immobilité si incongrue, en cet instant, que Sandra se demanda si elle ne rêvait pas.

Mais qu'est-ce qu'il fait ? Sandra hurla encore. Lorsqu'elle s'arrêta, le silence s'abattit comme une chape de plomb. Un silence total. Il n'y avait plus ni craquement de glace, ni vibration, comme si le temps s'était soudain arrêté, figeant chaque molécule d'air dans un immobilisme total. Pourtant, l'iceberg se déplaçait toujours, mais il n'éraflait plus la plate-forme. L'écart entre l'embase et le géant de glace augmentait à chaque seconde. Il continuait sa route vers le sud. Bientôt, il s'enfoncerait dans la nuit, hors d'atteinte à jamais.

Elle entendit Deville qui arrivait en courant. L'ingénieur s'arrêta, interdit devant le spectacle. Il voulut dire quelque chose, puis se ravisa. Il venait de comprendre, et il n'y avait rien à dire. Il fixa un moment la silhouette de Cole, perché sur le sommet du géant de glace. C'est alors qu'il remarqua un détail dans la falaise blanche ; un détail qui lui avait échappé jusque là parce que cela ne se trouvait pas dans la tranche découpée par le Thermtex, mais dans l'épaisseur extérieure. Or, cette face là, il ne l'avait vue que pendant la ruée du block sur la plate-forme. Trop brièvement. Il plissa les yeux. Non, il ne rêvait pas. Une ligne parfaitement rectiligne courait horizontalement sur toute la partie visible de l'épaisseur de l'iceberg, comme si... comme si le niveau de l'eau était monté jusque là, suffisamment longtemps pour creuser la glace sur plusieurs mètres. Dans son esprit, un mécanisme se déclencha. Quelque chose d'important, d'une importance vitale, menaça d'éclore à la surface de sa conscience, mais replongea dans les profondeurs lorsqu'un bruit incongru le tira de ses réflexions. Il baissa les yeux. A ses pieds, Ellen pleurait doucement.

*

Du sommet de l'iceberg, Cole regardait la plate-forme brillamment illuminée s'enfoncer dans l'obscurité de la nuit polaire. La folle course sur le plateau glacé l'avait épuisé au-delà de toute mesure, dilapidant ses maigres réserves d'énergie déjà bien entamées par sa blessure. La vie s'échappait lentement de son corps comme un gaz rare s'exfiltrant d'une outre poreuse.

Il ferma les yeux un instant, savourant un répit qui, il le savait, se transformerait bientôt en repos. Un repos éternel. Enfin, jusqu'à la prochaine vie.

Il fit demi-tour et se dirigea lentement vers le centre de l'iceberg. C'est ce moment que choisirent les écharpes de brume pour se déchirer tel du papier de soie, révélant une voûte étoilée comme seuls les océans et les déserts savent en offrir aux voyageurs qui osent s'y aventurer. L'offrande d'une récompense, parfois ultime, comme maintenant. L'écrin du ciel nocturne semblait lui délivrer un message, révéler une autre dimension, une destination prochaine peut-être.

Il marcha un moment, se laissant guider par son instinct. Puis il s'arrêta, décidant que c'était là, à cet endroit que rien ne différentiait d'un autre, qu'il mourrait. Il se retourna une dernière fois, contempla quelques instants Titan, dont les lumières maintenant ne dépassaient guère l'éclat d'une luciole dans la nuit. Il n'en avait plus pour très longtemps.

Etrangement détaché, il se demanda ce qui l'emporterait en premier : la blessure ou le froid de la nuit polaire. Curieusement, la solitude ne lui pesait pas. Pour lui, mourir seul était ancestral, inscrit dans ses gènes par des générations d’esquimaux, qui, le moment venu, décidaient de se perdre sur la banquise afin d'éviter un poids mort à leur famille. Par une ellipse ironique comme seul sait en faire le destin, lui, le jeune pilote qui avait voulu échapper aux vieilles traditions, choisissant une vie loin de sa terre, tellement différente de celle de ses ancêtres, allait les rejoindre non seulement dans la mort, mais dans leur manière de s'éteindre.

Il repensa à la solitude. L'être humain est toujours seul, finalement. Pas uniquement face à la mort, mais aussi face à lui-même. Seul face à son destin, de sa naissance jusqu’à sa dernière seconde de vie ; seul face à ses convictions, de son adolescence à son dernier souffle ; seul face à son anéantissement physique.

Cole Nootak ferma les yeux, inspirant calmement et profondément l'air glacial de l'Atlantique nord. Il était en paix. Alors il s'assit sur la glace et attendit la mort avec sérénité.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 51

- Clang !

Paxton posa violemment le tableau de commande de l'un des puits de visite - ou du moins ce qu'il avait pu en démonter - sur une table du central. Il désigna la plaque métallique du menton.

- Ça, c'est le panneau du puits numéro trois ! lança-t-il d'une voix forte.

A l'exception d'Ellen, qui restait à l'écart, encore choquée, tous faisaient cercle autour de l'ingénieur. Paxton dirigea le faisceau d'une lampe halogène de bureau sur la pièce de métal dégoulinante d'humidité, afin que tous puissent la voir parfaitement.

Kanamura, enveloppé dans une couverture, les cheveux trempés, en désordre, joua des coudes pour s'approcher.

- Tout c'est très bien passé pour la première séquence, mais quand j'ai voulu refermer le sas, voilà ce qui est arrivé, poursuivit Paxton.

Il retourna la plaque et désigna l'enchevêtrement noirci de fils fondus qui grouillaient comme des vers, débordant du panneau. Moffat se pencha, soulevant quelques fils calcinés de la pointe d'un stylo.

- Votre foutu système a foiré ? lança Mc Pherson.

Paxton le fixa durement.

- Mon « foutu» système n'a pas foiré, monsieur Mc Pherson, gronda Paxton. On l'a saboté !

Pendant quelques secondes, personne ne parla.

Moffat poursuivait son examen, aussi concentré qu'un médecin légiste disséquant un cadavre. Dans le silence tendu, sa voix éraillée crépita soudain comme le déchirement d'un vieux papier racorni.

- Ouais, je crois que t' as raison, mec. Regarde là. Tu vois ce pontage ? Et ben, y devrait pas y être. Y'a un p'tit malin qui joue avec nos nerfs. Si c'est le même qu'a viré les modules de sauvetage et flingué les hélicos, je dirais que ce salopard, a, comme qui dirait, un talent universel et bien affirmé dans l'art de faire chier son monde.

Il se redressa de toute sa hauteur, accrochant Deville de ses yeux noirs.

- Et je dirais aussi qu'il vaudrait mieux le trouver avant qu'il bousille autre chose !

Deville répondit d'une voix lasse.

- On en a déjà parlé, Don. Une exploration en règle de la plate-forme pourrait prendre une semaine, rien que pour la partie émergée.

- Nous sommes très loin d'avoir autant de temps devant nous, renchérit Paxton.

Deville caressa machinalement les poils de sa barbe, puis fixa son chef de la sécurité.

- On va rester à flot combien de temps, à ton avis ?

- Faudra affiner ça avec l'informatique, mais je dirais quatre, peut-être cinq heures, grand max.

- Merde !! lâcha Moffat avec une mimique éloquente.

- Hé bien, on n'a qu'a se reposer ! répliqua Mc Pherson.

- C'est trop tard, je l'ai déjà dit, répondit Paxton d'un air agacé. Titan était juste en bordure du plateau continental. Le fond est à plus de quatre cents mètres maintenant, et ça ne va pas aller en s'améliorant. Dans cinq heures, on sera au-dessus de...

- La fosse de Drake, le coupa Deville.

- Putain, on va se taper une descente de... Moffat ne termina pas sa phrase. Deville le fit pour lui.

- Six mille deux cents mètres.

Ruitchi reculait lentement, fixant ses aînés d'un regard inquiétant. L'éclat de ses yeux avait une lueur dangereusement brillante que masquait le reflet de ses lunettes. La logique avait reflué de son esprit, inexorablement grignotée par un système nerveux déficient, alimenté par une panique grandissante. Son regard balaya tour à tour les trois ingénieurs, l'homme de la compagnie, le gamin, son chien, Sandra. Il éclata enfin.

- Vous déconnez les mecs !! J'veux pas crever, moi, j'veux pas crever !

Sandra lui posa, d'un geste apaisant, une main sur le bras.

- Calme-toi, Ruitchi.

- Lâche-moi !

Le météorologue se dégagea brutalement. Sans s'en rendre compte, il fit quelques pas en direction de la console radar, se rapprochant inconsciemment de l'endroit où il avait passé les dernières heures. Peut-être dans un futile besoin de se raccrocher à quelque chose de connu, d'habituel.

Il se pencha sur l'écran radar, regardant sans le voir le verre bombé sous lequel palpitait le faisceau vert du balayage. La pulsation phosphorescente, telle un animal doué d'une vie propre, se refléta un instant sur le verre de ses lunettes. Puis Kanamura leva les yeux et aperçut Ellen.

La psychologue était affalée dans un des fauteuils, sirotant d'un air absent un café depuis longtemps devenu froid. Le regard rempli de haine, Kanamura l'invectiva brutalement.

- Tout ça c'est de votre faute !

- Ruitchi, ça suffit maintenant !

Deville le foudroya du regard, mais Kanamura ne le remarqua pas ; il était entré dans un autre monde, un univers construit sur un seul postulat : le refus total de mourir, et dans lequel la perspective inacceptable de la mort exigeait une solution. Et dans un premier temps, un coupable.

Il s'approcha d'Ellen, le regard haineux.

- On va tous crever à cause de vous !

D'un geste vif, il fit voler sa tasse qui éclata au sol en mille morceaux. Kanamura leva à nouveau le bras. Paxton se déplaça avec une vitesse stupéfiante, mais Chimo fut plus rapide. En deux bonds, il vint s'interposer entre la psy et l'eurasien, et aboya furieusement après ce dernier. Paxton saisit le jeune homme par les épaules, l'entraîna vers le fond de la pièce, et le plaqua brutalement au mur.

- Tu te calmes, petit, d'accord ? susurra-t-il, ses yeux rivés à celui de Kanamura.

Mc Pherson s'approcha d'eux par derrière silencieusement.

- Paxton, Ruitchi a raison et vous le savez très bien ! lança-t-il d'une voix coupante comme un rasoir.

Ces paroles figèrent tous les occupants du Central. Que l'hystérie de Kanamura soit soudain validée par quelqu'un d'aussi froid et analytique que le cadre de la Norstrom, présageait le pire, et un souffle glacé, annonciateur d'évènements graves, s'insinua dans les esprits. Le bourdonnement rassurant des ordinateurs, le clignotement régulier des écrans vidéo, tout ça n'était plus tout à coup qu'une mascarade, un artéfact grossier ne parvenant plus à masquer le malaise grandissant qui prenait possession des lieux.

La pièce entière retint son souffle, puis Deville tenta de reprendre le contrôle.

Le canadien attrapa Mc Pherson par le bras et le fit pivoter vers lui d’une poigne de fer.

- Arrêtez ça tout de suite !

Les deux hommes s'affrontèrent du regard.

Kanamura profita d'un instant d'inattention de Paxton pour se dégager de son étreinte. Il recula de quelques pas, dardant un regard vibrant de haine sur l'ingénieur, qu'il apostropha violemment.

- Tu veux qu'on crève tous avec toi, hein, c'est ça ?!

Ce fut au tour de Moffat d'intervenir. Le grand noir afficha une mine interloquée.

- Hé mec ! Tu perds les pédales ou quoi !?

Mc Pherson s'échappa à son tour de l'emprise de Deville, faisant quelques pas en direction de Kanamura. Les mains ouvertes vers ce dernier, il semblait le couver, le protéger à distance.

- Non, il est parfaitement lucide, au contraire.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Moffat.

- Qu'il est temps de jouer carte sur table.

Mc Pherson arrêta son mouvement de translation vers le météorologue. Il se trouvait à mi-distance entre le jeune homme et le reste du groupe, comme s'il voulait s'ériger lui-même en rempart. Toute son attitude transpirait un plan concerté, dans lequel Kanamura avait une place centrale.

- Vous savez tous que l'infirmerie n'est pas encore opérationnelle et que donc tous ses messages sont déroutés ici. Hé bien, figurez-vous que cela nous a permis, à monsieur Kanamura et à moi-même, d'apprendre quelque chose de fort regrettable. Ruitchi, expliquez donc cela à nos amis s’il vous plait.

- Un fax est arrivé, il y a deux jours, quand j'étais de quart, débita-t-il d’un ton excité en se tordant les mains. C'était une contre-expertise d'un rapport médical concernant John. Il est malade.

Il marqua un temps d'arrêt, son regard sautant nerveusement de l’un à l’autre.

- John a une leucémie, annonça-t-il.

Le temps s'arrêta. Pas longtemps. Pérorant tel un procureur sûr de ses effets, Mc Pherson enchaîna.

- Deville, vous êtes au courant, je crois.

- John m'en a parlé. Mais ce n'est pas le moment...

- Oh si, Deville, c'est exactement le moment. Savez-vous pourquoi ? Parce que Monsieur Paxton, ici présent, a pris, juste avant d'embarquer, une assurance vie *d'un million de dollars !* Et savez-vous pourquoi il a fait ça ? Vous ne devinez pas ? C'est pourtant évident, non ? John Paxton ne compte pas revenir vivant de cette mission. N'est-ce pas John ?

L'interpellé garda le silence.

- Quel est le rapport ? grommela Deville

- Avec notre situation ? Mais cela me paraît évident ! Nous cherchons un saboteur, je crois !

- Un saboteur ? John ? Mais vous êtes complètement fou, mon pauvre vieux ! explosa Moffat.

- Réfléchissez une minute, monsieur Moffat. Qui est allé contrôler les puits de visite en dernier ?

Les yeux de Deville n'étaient plus que deux fentes. Il fit un pas menaçant vers le cadre de la compagnie.

- Mc Pherson, cela ne prouve rien du tout !

- Et qui est allé vérifier les modules de sauvetage juste avant qu'ils ne soient détachés ? Quant aux hélicoptères, il me semble qu'ils étaient sur le chemin de ronde de monsieur Paxton, dites-moi si je me trompe, Ruitchi ?

- Non, c'est vrai !

- Foutaises ! Cette plate-forme est tellement vaste qu'une équipe entière de saboteurs pourrait s'y cacher sans qu'on s'en aperçoive ! rétorqua Deville.

- Certes, mais croyez-vous qu'ils seraient tous prêts à mourir pour leur commanditaire ?

L'écho des dernières paroles de Mc Pherson roula dans le silence, marquant apparemment des points.

- Car c'est de cela qu'il s'agit. Titan est condamnée, nous sommes tous condamnés si nous ne réagissons pas ! Et c'est ce que veut Paxton.

Il tendit le bras dans sa direction, le désignant de son index tendu.

- Car pour que sa famille puisse toucher la prime, il doit mourir en service, pas dans un lit d'hôpital ! cria-t-il.

- C'est grotesque !

- Vous croyez ? Vous pensez bien connaître vos hommes, monsieur Deville, et particulièrement votre second, n'est-ce pas ? Vous connaissez son fils aîné, Gary, et vous l'appréciez, je suppose ? Je vais vous apprendre une bien mauvaise nouvelle, j'en ai peur.

Il y a trois mois, Gary, après avoir fêté ses dix-sept ans de façon bien arrosée, a voulu prouver à ses amis qu'il était capable de conduire avant même d'avoir son permis. Il est actuellement à l'hôpital général de Memphis, et la seule partie de son corps qu'il parvient à bouger, est ses paupières. Quant à ses amis, deux sont maintenant dans des boites en bois, et sa petite amie Brenda ne marchera probablement plus jamais. Tout cela est bien triste, monsieur Deville, mais surtout coûte très cher. Les avocats, les frais médicaux...

Deville était atterré. Quelque chose dans l'attitude de Mc Pherson lui disait qu'il exprimait la vérité. Un silence s'installa, comme une trêve entre les protagonistes afin de leur permettre de digérer le tour hallucinant que prenait la situation. Il n’osa pas regarder Paxton.

Celui-ci fixait Mc Pherson d'un regard impénétrable.

- Tout cela, si c'est vrai, ne prouve rien, lâcha Deville d'une voix brisée

- Oh, tout est malheureusement bien vrai, monsieur Deville, mais je suis d'accord, cela ne prouve rien. Sauf un petit détail : le compte bancaire de monsieur Paxton a été crédité d’un million de dollars par un mystérieux donateur, une semaine avant son embarquement sur Titan.

- Mais comment vous savez tout ça ? Vous êtes qui exactement, demanda Moffat.

- Disons que je suis un peu plus que le petit cadre borné que vous avez bien voulu voir jusqu'à présent. La plaquette, sur la porte de mon bureau, à Boston, porte la mention «Directeur des projets spéciaux», un doux euphémisme pour «Chef de la sécurité intérieure». Un bureau où je ne suis jamais, c'est pourquoi presque personne ne me connaît. Je travaille mieux comme ça. J'ai pris cette habitude dans la police de New York. Le profil bas, discrétion et efficacité assurée.

Mc Pherson sourit.

- Un putain de flic ! Cet empafé est un putain de flic ! lâcha Moffat.

- Etait, monsieur Moffat, et je dois dire que vingt ans de pratique dans l'une des villes les plus sordides de la planète, m'ont appris pas mal de choses.

Sur ces derniers mots, Mc Pherson souleva un pan de son pantalon, dégagea rapidement un petit revolver en inox d'un étui de cheville, et, sans quitter des yeux Deville et ses compagnons, fit quelques pas hâtifs vers Ellen.

- Comme me servir d'une arme, par exemple... ou encore, gérer une situation de crise.

Arrivé près du fauteuil d'Ellen, il fit une pose dans son déplacement. Puis, avec une rapidité qui stupéfia tout le monde, il arracha la psy de son siège, lui plaqua le canon de son arme sur la tempe, et s'écria.

- Messieurs, je prends le commandement !

Matthias et Chimo furent les premiers à réagir. Avec un ensemble parfait, l'un poussant un cri déchirant, l'autre un aboiement offensif, ils se ruèrent en avant. Le chien fut le plus prompt. Il mordit la jambe de Mc Pherson, récoltant en retour un furieux coup de pied qui l'envoya bouler avec un jappement plaintif. Craignant pour la vie du gamin, Sandra parvint à l'intercepter avant qu'il ne se jette à son tour sur l'homme de la Norstrom. Profitant de la confusion, Deville et Moffat firent quelques pas en avant, mais Mc Pherson les stoppa d'un regard.

- La première balle sera pour elle, je vous préviens !

Il raffermit la prise sur son arme, la plantant plus profondément dans la tête de la psychologue.

- Vous êtes complètement cinglé ! hurla Moffat.

- C'est vous qui êtes cinglés ! la seule chance qu'on ait de s'en tirer, c'est de lui mettre la cervelle en bouillie ! Qu'est-ce que vous croyez, que ça me fait plaisir ?

- Ça ne servira à rien. Même Si le courant marin s'arrêtait maintenant, c'est trop tard !

- C'est faux ! cria Kanamura.

Le météorologue continua sur un ton vibrant d'émotion.

- Nous sommes juste en limite du Gulf Stream. Si ce courant artificiel s'arrête, le Stream peut nous ramener sur les hauts fonds en deux heures !

- Ruitchi, qu'est-ce que tu racontes ?

- Il a parfaitement raison, et vous le savez très bien ! Ruitchi, vous voulez vivre?

- Oui !

- Alors prenez la hache à incendie.

Il désigna d'un signe de tête une armoire de sécurité.

- On va faire ça dehors.

- Noooonnn ! hurla Matthias.

Bloqué par Sandra, il se débattait violemment et la jeune femme avait de plus en plus de mal à le retenir. Du coin de l'œil, elle vit Deville faire un nouveau pas en avant.

- Si vous faites ça, je vous jure que je vous tue ! gronda-t-il à l'adresse de Mc Pherson.

Ce dernier resserra sa prise sur le revolver. Sans quitter Deville des yeux, il s'adressa au jeune météo d'une voix pressante.

- Ruitchi, nous n'avons pas de temps à perdre.

- Fais pas ça mec ! pour l'amour du ciel, fais pas ça ! s'écria Moffat.

Kanamura trottina nerveusement vers le fond de la salle, en direction d'une grosse armoire rouge sang.

Pendant ce temps, Mc Pherson, dont le bras gauche enserrait complètement la gorge de la psy, plaquant leurs deux corps l'un contre l'autre, avait initié un lent mouvement latéral, se déplaçant comme un crabe vers la porte extérieure, le regard aux aguets, l'arme toujours braquée. Ce déplacement sembla ranimer Ellen. Jusqu'ici indolente, Moffat vit ses yeux s'animer soudain. Puis sa bouche s'ouvrit, cherchant l'air dont la prise serrée la privait.

Ellen se noyait. C'est du moins la première impression qu'elle ressentit. Inconsciemment, ses doigts cherchèrent l'étau qui l'étouffait, trouvèrent, tirèrent. Un peu d'oxygène passa, sa vue redevint plus nette. Quelques secondes de conscience supplémentaires lui furent nécessaires pour que son esprit mette un peu d'ordre dans ses pensées, trie les informations confuses, les souvenirs des dernières minutes que son cerveau, déconnecté, avait refusé d'assimiler.

Mc Pherson. Mc Pherson l'avait prise en otage et menaçait de la tuer. Le pourquoi lui échappait encore, mais le contact froid du canon de l'arme qui s'enfonçait dans sa tempe imposait une certitude : il ne plaisantait pas.

Etait-ce le brusque apport d'oxygène ? La scène lui apparut soudain avec une acuité décuplée.

Face à elle, Deville et Moffat avançaient en rythme avec son agresseur, lui imposant une pression qu'elle ressentait physiquement contre son dos, dans les moindres gestes contractés de Mc Pherson.

Un peu sur leur gauche et en retrait, Sandra tentait de maîtriser son fils qui, en larme se débattait comme un beau diable. Elle eut un pincement de cœur en voyant la peur et la souffrance marquer son visage comme une

empreinte maléfique. Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur son instinct maternel torturé, son regard fut brusquement attiré vers le bas. La lente mouvance de Mc Pherson les avait amenés devant l'extrémité de la longue table en U, qui emplissait le central de sa masse géométrique. Là, tapi dans l'ombre du plateau de stratifié, Chimo attendait. Allongé comme un félin prêt à bondir, les babines retroussées sur un sourd et presque inaudible grondement, la détermination du jeune chien aurait pu prêter à rire.
Néanmoins, cette idée n'effleura même pas la psy. Car le spectacle qu'offrait le jeune animal était pour le moins étrange.

Le spectacle de ses yeux.

Dans la pénombre, les iris paraissaient briller d'une lueur propre, bleutée, phosphorescente. Le jeune chien penchait légèrement la tête sur le côté, fixant Mc Pherson avec une concentration extrême, sans le moindre cillement.

Quelque chose de chaud et liquide coula soudain sur sa joue. Elle tourna la tête, parvenant malgré la pression du bras de l'ex-policier, à lorgner sur son tortionnaire. Elle aperçut du sang couler de son nez, un mince filet qui lui tombait dessus.

Puis, un claquement métallique attira son attention. A la périphérie de son champ de vision, elle aperçut Kanamura. Il venait de dégager une hache de son support. Une grande hache rouge, dont l'éclat du tranchant de la lame renvoyait la lumière crue des néons dans une sarabande d'éclairs venimeux.

Elle entendit Matthias hurler : «Ne faites pas de mal à ma mère !!! », puis Moffat gronder entre ses dents : « Salauds... espèces de salauds ! ».

Etrangement, elle n'avait pas peur. Une sorte d'indifférence s'était emparée d'elle, le détachement ultime du condamné à mort dont la perception cristalline des évènements intensifiait chaque seconde qui passait, comme pour mieux profiter des derniers instants de vie. Le temps lui-même paraissait ralentir, effilochant à l'infini sa mesure, étirant sa trame sur une échelle qui n'avait plus de limites.

Elle perçut quelque chose dans sa botte, comme une présence, mais Deville coula un pas en avant, imposant aussitôt la réponse douloureuse du canon pénétrant plus profondément dans les chairs. Ellen grimaça sous la douleur.

La sensation dans sa botte revint. Avec plus de force, comme une démangeaison, peut-être. Mais elle ne pouvait pas regarder. Tout

doucement, elle descendit la main, levant la jambe dans le même temps. Ses doigts rencontrèrent un objet dur, arrondi, granuleux, comme incrusté de... le manche du poignard...

Le poignard de Cole...

Elle sut alors ce qu'elle devait faire. Avec une infinie précaution, elle entreprit de sortir le long couteau de sa botte.

Paxton était aussi immobile qu'une statue. Appuyé contre la porte des ascenseurs, à la périphérie du champ de vision de Mc Pherson, il attendait le moment opportun d'agir. L'homme de la Norstrom, ainsi que la psy, étaient maintenant à moins de trois mètres de lui, orientés presque de profil, ce qui lui permit de voir Ellen extraire la longue lame de sa botte. Il se prépara à l'action.

Ellen affirma sa prise sur le manche, leva le poignard, puis l'abattit d'un coup sec sur la cuisse de son adversaire. La lame s'enfonça jusqu'à la garde. Mc Pherson hurla. Paxton fut sur lui en une fraction de seconde, écartant Ellen, arrachant le revolver.

Matthias se précipita et elle ouvrit les bras pour le recevoir, le serrant bientôt contre elle de toutes ses forces. Un bruit mat lui fit tourner la tête ; Paxton avait plaqué Mc Pherson contre la paroi, enfonçant le canon de l'arme dans sa gorge.

- Espèce d'ordure !

Deville posa les mains sur les épaules de son second.

- John, ne le fais pas. Il n'en vaut pas la peine.

Paxton resta impassible. Le regard rivé à celui de Mc Pherson.

- Puisque vous êtes si bien renseigné sur mon compte, siffla-t-il, pourquoi vous ne leur dites pas qui est le mystérieux donateur de mon million de dollars ?

Devant le mutisme de son adversaire, il saisit le manche du poignard et le vrilla légèrement.

Mc Pherson hurla.

- D'accord... d'accord... haleta-t-il. C'est une indemnité de la Norstrom. Plusieurs ouvriers de la compagnie sont atteints de leucémie. L'enquête a révélé que c'est dû à l'exposition à un solvant toxique il y a quelques années sur une exploitation africaine... La compagnie indemnise tout le monde en secret pour éviter le scandale.

Paxton rabaissa lentement le chien du revolver.

L'ex-policier faisait peine à voir. Deux traînées sanglantes s'échappaient de chacune de ses narines, maculant son menton, son col de chemise, sa cravate, le devant de son costume. Transpirant à grosses gouttes, le visage déformé par un rictus de douleur, il cherchait à reprendre son souffle.

Le regard toujours vrillé dans celui de Mc Pherson, Paxton rapprocha son visage de celui du cadre de la Norstrom à le toucher. Mc Pherson ferma les yeux. Avec un sourire mauvais, Paxton s'écarta brutalement, arrachant le poignard dans le même mouvement. Mc Pherson hurla, puis glissa au sol. Moffat n'avait rien perdu de la scène.

- Je suis d'avis qu'on jette cette merde par dessus bord, proposa-t-il avec une grimace de dégoût.

Puis, il se détourna vers le jeune météorologue. Avec un regard lourd, il le fixa quelques secondes. Le jeune homme ne savait plus où se mettre. Il se tordait nerveusement les mains, un tic nerveux agitait ses paupières. A ses pieds, la hache hurlait sa culpabilité aussi sûrement qu'un procureur déchaîné.

Paxton observa Kanamura un moment.

- Donald, ramasse-donc la hache.. quelqu'un pourrait se blesser.

Le grand noir s'avança. Kanamura recula, effrayé.

Moffat récupéra la hache, qu'il soupesa un instant, considérant méchamment le jeune météo.

Kanamura devint blanc comme un linge, jetant des regards furtifs à droite et à gauche, cherchant une issue, un chemin de fuite. Deville ne perdait rien de la scène.

- Don, je crois que tu devrais la remettre à sa place, lança-t-il.

Kanamura eut un sursaut nerveux lorsque Moffat le frôla pour aller remettre l'encombrante arme dans l'armoire métallique.

Paxton tendit le poignard à la psychologue. Il avait rapidement nettoyé la lame ensanglantée avec un mouchoir. Ellen l'examina quelques instants, caressant la poignée incrustée de brillants. Elle se remémora l'étrange sensation qu'elle avait perçue moins d'une minute plus tôt. C'était comme si l'arme s’était rappelée à elle, exprimant sa présence et la guidant, dictant la conduite à tenir. Les gemmes diffractaient la lumière des néons, projetant des paillettes d'or à la manière des yeux de canidés. Des yeux de loups. Non, c'était plus que cela, elles paraissaient irradier leur propre éclat, tels de minuscules volcans animés d’une vie propre.

Elle y repenserait plus tard. Il y avait plus urgent. D'un geste rapide, elle glissa le poignard dans sa botte.

Sandra s'avançait avec un sourire chaleureux, s'apprêtant à la réconforter, elle et son fils, mais Ellen la devança.

- Ça va aller, ne vous en faites pas.

Il y avait plus urgent. Beaucoup plus urgent.

Sans cesser de caresser les cheveux de Matthias, elle chercha du regard le chien. Celui-ci n'avait pas bougé de son repaire. Il était tranquillement assis sous la table, à moitié caché dans l'ombre, avec l'air tout ce qu'il y avait de plus normal. Ce pouvait-elle qu'elle ait mal vu, qu'elle ait été abusée par quelque effet d'optique, que le stress ou l'hypoxie ait induit une tendance hallucinatoire ?

Un coup d'œil sur Mc Pherson lui assura du contraire. Les deux traînées sanglantes étaient bien réelles.

Chimo était un cadeau de Karl. Quel mystère abritait cet animal ?

Saisie d'une intuition subite, elle s'agenouilla face à son fils, lui sourit doucement, soulevant tendrement une mèche de son front.

- Mon Chéri, je voudrais que l'on parle un peu de Chimo, s'il te plait.

L'expression du garçonnet refléta la surprise. Ellen poursuivit.

- As-tu remarqué quelque chose d'étrange, dans son comportement ?

- Non, pourquoi ?

- Réfléchis bien, c'est important. Est-ce qu'il lui arrive de faire des choses... qu'un chien ne devrait pas faire ?

Matthias resta interdit. Elle percevait l'étonnement que son attitude suscitait parmi les autres. Deville s'accroupit à ses côtés.

- Ellen, qu'est-ce que...

Elle le stoppa d'un geste de la main ouverte, sans quitter son fils des yeux.

- Matthias, est-ce que tu as vu Chimo faire quelque chose d'extraordinaire, quelque chose que tu pensais impossible ?

Ellen vit un changement subtil intervenir dans la physionomie du jeune garçon. Comme une assurance se lézardant soudain. Il semblait en proie à une lutte interne dont l'issue inexorable amènerait un déchirement fatal, une trahison terrible. Ses yeux s'emplirent de larmes, il tenta de se retourner vers son chien, comme pour guetter une réponse, mais Ellen le maintint fermement face à elle.

- Chéri, réponds-moi s'il te plait, c'est très important.

Les autres s'étaient rapprochés, intrigués. Ellen fixait son fils intensément. Des larmes roulaient maintenant sur les joues de Matthias.

- Matthias, réponds-moi.

- Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal !

La phrase jaillit de sa gorge comme un cri. Au même instant, un claquement métallique retentit comme un coup de fouet. Ellen se redressa d'un bond. Tous se retournèrent. La porte extérieure était ouverte en grand, plaquée contre la paroi interne. Ruitchi, resté en arrière, près de la porte, était livide. Il voulut parler, ses lèvres s'entrouvrirent mais aucun son ne put sortir. Un souffle froid s'insinua dans le central, pénétrant les vêtements, mordant les chairs. Ellen frissonna.

Mc Pherson, affalé par terre près des ascenseurs, contemplait également l'ouverture béante sur la nuit glacée.

- C'est le chien... depuis le début... c'est ce foutu cabot ! dit-il en grimaçant de douleur.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 52

Le Central était plongée dans la pénombre. La pâle luminescence des écrans jouait sur les visages, amplifiant les creux, les reliefs, esquissant des arabesques qui s'imprimaient sur les peaux comme autant de tourments.

Ellen et Moffat étaient assis dans les confortables fauteuils de la console radar. Juste à côté, se tenaient Paxton et Sandra, une fesse en équilibre précaire sur un coin de table. Deville se tenait debout, face à eux.

Une immobilité de pierre semblait les posséder, statufiant leurs silhouettes dans une gangue pétrifiée que venait caresser un sinistre jeu d'ombre.

Comme leur état d'âme.

- Vous pensez qu'il est dangereux ? demanda Moffat.

- Pas directement, je ne crois pas... Il n'a réussi qu'à faire saigner du nez Mc Pherson.

Elle fit une pause songeuse.

- Et puis, il voulait me défendre.

Paxton intervint à son tour.

- Il a quand même ouvert une porte étanche, blindée, lourde, et actionnée par un volant !

- Merde, c'est dingue ! lâcha Moffat.

- Et Matthias a parlé de sa balle... et de la barre chocolatée déballée sans même la toucher, fit Sandra.

- Rien de bien méchant.

- Rien de bien méchant ? Merde, ce cabot fait des trucs qui rendraient dingue David Copperfield lui-même ! riposta Moffat.

- Plus bas ! Tu vas réveiller le petit !

Sandra jeta un rapide regard vers la forme allongée, pelotonnée en chien de fusil, qui dormait à l'autre bout de la pièce. Ellen avait donné un sédatif à son fils, pour le calmer.

Moffat reprit, un ton plus bas.

- Ecoutez, quand on voit de quoi est capable le maître, j'ai pas tellement confiance dans son clébard. Dieu seul sait ce que ce Hellmann a programmé sur ce cabot !

- Docteur, êtes-vous certaine que c’est lui, le relais psychique ? demanda Deville. Ce n’est qu’un animal. Est-ce que son cerveau peut…

- Le cerveau d’un chien, bien que possédant des capacités cognitives moindres que celui d’un être humain, est, dans une certaine mesure, parfaitement semblable. De plus, ils ont eu tout le temps nécessaire pour s’harmoniser avec lui.

- Il faut donc l'attraper, dit Deville

- Et après ?

- Il faudra le neutraliser. Sinon, c'est le grand plongeon. (il regarda sa montre) Dans moins de trois heures, maintenant. On n'a pas le choix... Je suis désolé.

Ellen hocha lentement la tête, songeuse, réalisant ce qu'impliquaient les paroles de Deville : la mort du chien. Ainsi qu'un grave traumatisme affectif pour son fils. Mais leur survie était à ce prix.

Elle murmura, comme pour elle-même.

- J'aurais dû y penser plus tôt... Tout est de ma faute... Quelle idiote.

- Personne n'aurait pu imaginer ça.

Ellen baissa la tête. Si, elle aurait dû. Elle était la seule ici à connaître Hellmann, et même si ses ambitions professionnelles l'avaient dirigée dans une direction différente, elle était encore psychologue. Son métier consistait à analyser les autres, leur esprit, à décrypter les méandres tortueux de l'inconscient psychique qui dirigeait les actes de la vie de chacun aussi sûrement qu'un conducteur son automobile. Et elle n'avait pas perçu le plus évident, pas su lire dans l'esprit de son mentor. Ni même dans le sien, d'ailleurs... Elle avait manqué de recul, se focalisant complètement sur elle-même, totalement certaine, dans son égocentrisme, d'être la balise mentale d’Igor. Maintenant qu'elle y songeait, elle s'aperçut qu'au delà de l’horreur, elle en avait presque ressenti une fierté malsaine, tel un plaisir interdit qui exacerbait l'instinct cupide de son ego.

Les gens ramènent toujours tout à eux mêmes, à leur petite personne, tel un axe sur lequel tourne à l'infini leur petit univers personnel. Quelle vanité !

La même vanité qui avait poussé Karl dans ses recherches mégalomaniaques. Elle ferma les yeux.

Mon Dieu, toutes ces années de duperie...

Comment avait-elle pu être aveuglée à ce point ? Une petite voix, surgit du fin fond de son cerveau, lui susurra qu'elle n'avait pas encore pris toute la mesure de cet aveuglement. A cet instant, l'esprit de Karl lui apparut comme une poupée gigogne, une structure dont chaque niveau se révèle être d'une perfection totale. Oui, c'était cela, sauf que cette perfection se révélait à chaque fois plus machiavélique. Donc...
Deville coupa court à ses réflexions.

- Bien, allons-y. John et Donald, vous commencez par le pont supérieur. Vous descendrez ensuite à l'étage inférieur en restant dehors, par les passerelles. Ellen et moi, nous allons explorer les quartiers de repos et le réfectoire. Contact radio toutes les dix minutes. Personne ne joue au héros. Les premiers qui le localisent préviennent les autres. On avisera tous ensemble... Sandra, toi tu restes ici pour surveiller le radar... et nos amis.

D'un regard appuyé, il désigna Mc Pherson et Kanamura, tous deux affalés par terre, contre la paroi nord. Tous se levèrent.

Un Cheval de Troie miniature, voila ce qu'était Chimo. Et comme dans la légende, son apparence n'avait que peu de rapport avec sa fonction. Et ses capacités.

Ellen arrêta ses compagnons d'un geste.

- Ecoutez… Je ne sais pas comment vous dire ça, mais… J'ai peur que Chimo n'ait pas démontré tous ses pouvoirs.
- Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Deville.
- Je ne sais pas exactement. Une intuition. Soyons prudents, c'est tout.
- Hé Doc, on peut savoir à quoi vous pensez, là ? demanda Moffat.
- Rien de précis, Donald, mais...
- Mais ?
- Hé bien... Chimo a des capacités de psychokinèse. Il peut donc interagir sur la matière à distance : provoquer un saignement, déplacer des objets. Nous l'avons vu. Je me pose donc deux questions. La première, c'est jusqu'où va sa puissance dans ce domaine.
- Autrement dit, s'il soulève une balle et ouvre une porte blindée, pourquoi est-ce qu'il ne projetterait pas une barre d'acier ou une rafale de boulons.
- C'est à peu près ça, oui.
- Et la deuxième ?
- Personne ne connaît les limites de l'esprit humain. Encore moins celui des animaux. Qui sait, peut-être qu'ils ont développé chez lui d'autres dons

?

- Quel genre ?
- Aucune idée.
- Ça promet !

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 53

Paxton leva les yeux vers la voûte étoilée et inspira profondément. L'air glacé de la nuit polaire lui brûla la trachée, ravivant des souvenirs qu'il croyait, dans la tourmente des dernières heures, perdus à jamais. Des souvenirs de parties de chasse, en Alaska, en hiver. Troncs noirs des sapins tranchant sur la blancheur immaculée de la neige, claquement sec de l'acier de la culasse du fusil dont on avait soigneusement enlevé toute trace d'huile pour éviter le blocage dû au gel. Il ferma les yeux un instant, savourant chaque molécule d'oxygène gelé comme un pur délice. Ses seules armes, cette nuit, était une lampe torche et une radio portable, les sapins s'étaient transformés en une forêt de poutrelles métalliques supportant les derricks, le sol spongieux recouvert d'aiguilles de pins en plaques d'acier boulonnées. Quand au gibier, il préférait ne pas y penser.

Seul le ciel conservait une invariance temporelle et géographique d'une égale beauté.

- John, nous approchons du réfectoire !

La voix de Deville, légèrement déformée par l'ampli de sa radio, l'arracha à sa contemplation silencieuse du ciel dévoré d'étoiles.

- Reçu. Nous arrivons à l'extrémité du pont avant et toujours rien en vue.

Il se retourna. Le pont supérieur luisait faiblement sous la lumière stellaire. Une vingtaine de mètres sur sa gauche, le pinceau blanc de la torche de Moffat découpait le satin de la nuit comme un rayon laser, s'accrochant à la moindre aspérité de métal, glissant silencieusement le long des câbles, des charpentes d'acier, n'omettant aucun détail, aucun ressac d'ombre, fouillant chaque interstice comme un oeil implacable. Il entendit Moffat maugréer.

- Putain, si on m'avait dit un jour que je partirai chasser le clébard télépathe, j'aurais sûrement bien rigolé ! Quelle chienne de vie !

*

Un étage sous le pont supérieur, la grande salle du réfectoire était inondée d'une intense lumière blanche. Les néons crachaient généreusement leurs fontaines de photons, noyant chaque centimètre-carré de surface sous un éclairage cru. Cela en faisait presque mal aux yeux.

La pièce était immense. Elle avait été conçue pour accueillir les trois cents ouvriers, contre-maîtres et ingénieurs prévus pour assurer l'exploitation de la plus grande plate-forme pétrolière au monde. Sa taille importante n'était pas uniquement due à la fonction de restauration. En effet, les hommes ne prendraient bien évidemment pas tous leurs repas au même moment - un service de restauration, qui tournerait en boucle vingt quatre heures sur vingt quatre, permettrait aux équipes qui feraient les trois huit de prendre un repas chaud à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit - mais les concepteurs avaient voulu en faire, accessoirement, une salle de conférence capable de contenir tout le personnel.

Pour l'heure, une grande partie des tables et chaises en plastique bleu (une couleur choisie pour ses vertus relaxantes) étaient renversées, éparpillées sur le sol en carrelage blanc. La faute en revenait à l’une des baies vitrées agrémentant le pan du mur extérieur qui avait cédé sous la force de l'ouragan. Les éléments déchaînés avaient livrés, ici, une bataille qu'ils avaient remportée haut la main.

Deville et Ellen, séparés d'une dizaine de mètres, avançaient lentement au milieu d'un gigantesque capharnaüm, contournant péniblement des amas de chaises et de tables imbriquées, inspectant soigneusement chaque cachette potentielle. Et il y en avait un nombre certain. Ils progressaient lentement vers le fond de la salle, entièrement occupé par des banques alimentaires en acier inoxydable. Totalement vides, pour l'instant. Dans un angle, des portes battantes s'ouvraient sur une deuxième salle attenante : les cuisines. Deville savait que si le chien s'était réfugié ici, c'est dans cette pièce là qu'ils le trouveraient. Néanmoins, ne voulant rien laisser au hasard, il avait décidé de passer au peigne fin le réfectoire. Ce qui n'était pas une mince affaire.

Ellen réprima un frisson. L'air chaud pulsé n'arrivait pas à lutter contre le froid polaire qui s'insinuait dans la salle par la baie vitrée manquante. Chacune de ses expirations se matérialisait par un petit nuage de condensation. Elle regretta de ne pas avoir pris le temps d'enfiler sa parka.

La psy jeta un bref regard à Deville. Vingt mètres sur sa droite, l'imposant canadien avançait silencieusement, l’œil aux aguets. Vêtu d'un simple pull

bleu marine, il ne semblait pas le moins du monde souffrir du froid. Encore une fois, son inadaptation personnelle au milieu dans lequel elle se trouvait lui apparut avec une cruelle évidence. Elle secoua la tête, comme pour mieux chasser ses idées noires, se concentrant sur sa tâche.

Devant elle se dressait une imposante barrière de mobilier. Elle l'avait repérée dès son entrée dans le réfectoire, espérant secrètement que la tâche de la fouiller irait à son compagnon.

Raté.

Elle marqua un temps d'arrêt, jaugeant l'amas de tables et de chaises comme pour mieux l'apprivoiser, y découvrir une entrée, une faille. Quelque chose dans l'empilement lui parut étrange. Elle trouva l'agencement un peu trop parfait pour n'être que l'œuvre du vent. Et puis, il y avait beaucoup trop de zones d'ombre.

Une soudaine appréhension la saisit. Elle pensa faire signe à Deville, mais l'ingénieur lui tournait le dos. Elle ne voulait pas briser le silence. Ils avaient décidé de chercher sans bruit, sans une parole, pour le cas où le chien comprendrait la voix humaine. Ce qui, au vu des derniers événements, n'était pas impossible.

Elle résolut enfin à s'approcher. Son cœur fit un bond dans sa poitrine ; elle avait cru voir briller quelque chose. S'encourageant mentalement, Ellen avança une main, saisit délicatement le pied d'une chaise, et tira.

Un grand bruit explosa dans la salle. Ellen fit un bond, lâchant la chaise qui retomba au sol avec fracas. Deville s'excusa d'un geste, désignant la table qu'il venait de renverser.

*

Moffat sentait la morsure du froid sur la peau nue de son crâne. Il était penché en avant, la main gauche en appui sur son genou, la droite serrant la lampe torche qu'il braquait vers une zone noire. Bien trop noire.

Paxton et lui avaient minutieusement exploré toute la surface du pont supérieur. Sans le moindre succès. Il ne restait plus que ce recoin, près des escaliers menant à l'étage inférieur, derrière un transformateur électrique.

Le faisceau de sa lampe accrocha un amas de gaine métallique bizarrement entassé. Elle était enroulée sur elle-même comme un énorme serpent d'argent.

Etrange que le typhon ne l'ait pas emportée, se dit Moffat.

Avec précaution, il saisit une des extrémités et tira doucement. Celle-ci résista. Il tira plus fort. Rien à faire. Pestant intérieurement, Moffat posa sa torche au sol, saisit la gaine à deux mains et tira d'un coup sec. Avec un grand raclement métallique, la gaine se déplia comme un ressort trop comprimé, et... lui sauta dessus. Moffat hurla, recula précipitamment, perdit l'équilibre et tomba à la renverse.

Avec un juron, il se dégagea du serpent métallique et se remit debout, grommelant entre ses dents.

- Putain, c'est qu'un foutu chien, pas un alien, merde !

Paxton s'était séparé de Moffat quelques minutes plus tôt. Mû par un pressentiment, il était revenu sur leurs pas, vers le côté nord, là où ils avaient débuté les recherches. Plutôt… l'ancien côté nord, car, pour une raison qu'il ignorait, la plate-forme, emportée par le courant marin, avait débutée une lente rotation sur elle-même. Elle avait pivoté de cent quatre vingt degrés, et la direction qu'il observait, appuyé à la rambarde, était maintenant le sud.

Paxton remarqua la base sciée des câbles qui avaient soutenu le support de torche et qu'ils avaient dû découper à cause du typhon. Ils étaient maintenant étalés sur le pont, comme des poissons morts. Cette vision raviva en un éclair les sombres événements qui s'étaient déroulés ces dernières heures. Il dressa la tête, riva le regard sur l'horizon, s'attendant presque à voir fondre une nouvelle menace. En limite de portée visuelle, il distingua une masse qui brillait sous les étoiles. L'iceberg. Le tombeau de Cole. Il profita de ce moment de répit pour adresser une prière muette à son compagnon. Le jeune pilote était la première victime de cette histoire de fou. Il y aurait d'autres morts, à commencer par lui-même. Sa maladie était incurable. Les médecins ne lui donnaient que quelques mois. Son intuition, elle, lui donnait à peine quelques heures.

On verra bien qui a raison. En son for intérieur, Paxton le savait déjà. Son intuition ne le trompait jamais.

Il se détourna brusquement. Un éclat de lumière venait de percer la nuit, projetant un instant une forêt d'ombres sinistres sur le pont, autour de lui. Cela venait du Central. Les néons étaient éteints. Anormal. C'est alors qu'il aperçut le pinceau lumineux d'une lampe torche à travers les baies vitrées.

Celui-ci balayait d'une façon désordonnée les murs, le plafond, les vitres. On se bat dans le central !

Paxton se mit à courir.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 54

Moffat bandait la tête de Sandra avec un rouleau de gaze qu'il avait trouvé dans la trousse de premier secours du Central. Elle souffrait d'une légère commotion et d'une amnésie passagère. Ce qui s'était passé ne faisait pourtant aucun doute : Kanamura l'avait frappé avec une chaise et s'était enfui en emmenant Matthias.

Quel connard ! se dit Moffat. Le problème, c'était qu'il avait pris le revolver de Mc Pherson que Paxton avait laissé à la jeune femme.

Quelques mètres derrière eux, le chef de la sécurité serrait convulsivement les poings devant la cage des ascenseurs. D'après les indicateurs de niveaux, les deux ascenseurs étaient maintenant arrivés au niveau zéro, c'est à dire sur l'embase. Il pria silencieusement pour que le météorologue ne pense pas à en bloquer les portes, auquel cas, le temps qu'il descende à pieds les dix étages, il aurait pris une avance considérable.

Poussant un soupir de soulagement, il vit les chiffres lumineux s'éteindre. Les ascenseurs remontaient. Avec un peu de chance, il pourrait les rattraper avant qu'ils ne prennent le monte-charge pour descendre dans le puits d'exploitation. Il n'aurait su dire pourquoi, mais il était sûr que telle était la destination de Ruitchi.

Paxton imaginait parfaitement quel était son plan : se servir du gamin comme appât pour attirer le chien. Et le tuer. Le problème était l'état émotionnel du jeune eurasien. Il avait depuis longtemps franchi les limites de la raison ordinaire. Après tout, comment l'en blâmer ? Les dernières heures n'étaient-elles pas elles-mêmes au-delà de la raison ? La réalité avait glissé vers un abîme insondable, une porte s'était ouverte sur un autre plan d'existence, un univers qui n'appartenait plus à celui qu'il connaissait, géré par d'autres règles, d'autres lois. Brutales. Mortelles. Il y avait pourtant une constante entre le monde tel qu'il le connaissait et le cauchemar dans lequel il se débattait en ce moment : la violence.

Comme en écho à ses funestes pensées, Paxton posa le regard sur l'armoire sécurité. Elle était ouverte. Et la hache manquait.

*

Avec un chuintement discret, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur la nuit. Kanamura cligna des yeux, cherchant à percer l'obscurité qui le prenait à la gorge comme les griffes d'un rapace. Le visage luisant de sueur, les cheveux en bataille, le regard halluciné, il offrait l'image clinique de l'hystérie dangereuse. Il fit quelques pas sur l'embase, tenant Matthias par le bras, serrant de son autre main le manche de la lourde hache comme un naufragé une bouée de sauvetage. Il mit plusieurs secondes à repérer ce qu'il cherchait : les portes du monte-charge. Avec un grognement de bête traquée, il se mit en route, tirant brutalement le jeune garçon derrière lui.

*

Paxton déboula sur l'embase juste à temps pour voir les portes du monte-charge, cinquante mètres devant lui, se refermer. Il sprinta mais arriva trop tard. Avec un hurlement de dépit, il frappa les grilles de fer qui défendaient l'entrée du puits d'exploitation. Les chiffres lumineux de l'indicateur de niveau affichaient la descente. Avec un geste rageur, il pressa le bouton de rappel.

*

Niveau zéro. Les grilles coulissèrent dans leur rail, serviles sésames d'acier qui libérèrent l'homme et l'enfant de la prison grillagée du monte-charge, les précipitant sur le sol du gigantesque silo de béton.

Indifférent au décor qui l'entourait, l’eurasien tira Matthias en avant, sans ménagement. Puis il posa le pied sur quelque chose de mou. Cela couina. Il fit un bond en hurlant de frayeur.

La balle.

Il se pencha et la saisit délicatement entre le pouce et l'index - comme si elle était porteur d'un mal contagieux - et l'examina minutieusement. Un tic nerveux agita ses paupières, prélude à un rictus haineux qui déforma soudain ses traits.

- Tu veux jouer, c'est ça ! Tu veux jouer, hein, saloperie ! hurla-t-il d'une voix hystérique.

D'un geste rageur, il lança la balle au loin. Puis, raffermissant sa prise sur le bras du garçon, il reprît son lent déplacement, le regard aux aguets.

Ils longèrent la paroi du puits, sur laquelle rampaient, tels d'énormes boas d'aluminium, de grosses canalisations. Le sol était jonché de matériel de forage, d'outils acérés dont la seule fonction semblait être de découper, percer, déchirer. Kanamura fit crisser la hache sur un tuyau qui sortait du sol comme un arbre mort, puis la fit tinter sur le fermoir d'acier d'une caisse, propulsant un écho cristallin dans l'éther confiné du puits. Le son rebondit sur les murs concaves, revint les frapper avec une force décuplée, comme pour mieux leur asséner leur état de prisonniers. Prisonniers d'un univers de métal froid, soumis à des forces incommensurables, toutes liguées pour les écraser.

Un chariot de manutention leur barra le passage. Kanamura baissa la tête pour éviter les élévateurs bloqués en position haute et dont les branches acérées saillaient, telles les incisives géantes de quelque monstre métallique.

Le matériel n'était pas uniformément réparti à la surface du sol. Des empilements de caisses succédaient à des espaces plus dégagés, entre lesquels on avait toutefois laissé des passages, des couloirs afin de permettre la circulation des chariots élévateurs.

Les ampoules murales ne dispensaient pas toujours assez de lumière pour atteindre le fond de ces canyons miniatures. De vastes zones d'ombre les recouvraient alors comme un linceul.

La balle de Chimo reposait au milieu de l'une d'entres elles. Malgré la pénombre, la petite sphère de caoutchouc semblait luire d'une intensité écarlate, comme une lanterne funeste annonciatrice des événements à venir.

Kanamura et Matthias apparurent dans l'enfilade de l'allée, à dix mètres de là.

- Amène-toi Chimo ! C'est l'heure d'être un bon chien ! s’écria Kanamura.

Puis il jeta Matthias au sol, l'immobilisant d'un pied. Il agrippa la cognée à deux mains, posant le tranchant de la lame par terre, à côté du visage de l’enfant.

Matthias, tétanisé, était incapable de faire le moindre geste. Il rencontra le regard fou du météorologue. Ce qu'il y lut acheva de le terroriser.

D'étroites passerelles en treillis métallique épousaient les parois du puits d'exploitation sur toute sa surface interne. Elles s'élevaient à intervalles réguliers de trois mètres, du sol au plafond, sur cent mètres de haut. On les avaient construites pour permettre l'inspection de l'immense mur circulaire coulé d'une seule pièce, qui nécessitait un examen minutieux destiné à déceler d'éventuelles fissures dans le béton armé, soumis à rude épreuve par la pression et la température de l'océan.

Chimo se tenait sur la plus basse des passerelles, à trois mètres du sol, dans un recoin d'ombre. Il fixait intensément le météorologue de ses yeux clairs, les babines retroussées sur un grognement muet.

Il regarda la balle. Celle-ci se mit à frétiller, d'abord imperceptiblement, puis de plus en plus intensément, comme un petit pois sur une poêle à frire chauffée à blanc.

Matthias était figé de terreur. L'eurasien avait levé son arme au-dessus de sa tête, s'apprêtant à frapper. Le visage déformé par un rictus démoniaque, Kanamura hurla de rage.

La balle roulait entre les caisses, de plus en plus vite, accélérant comme un avion sur une piste de décollage. Elle quitta le sol, fonçant droit sur le météorologue. Ce dernier la vit à peine arriver. Elle le frappa violemment en plein visage, lui arrachant un cri. Le jeune eurasien tituba, hébété.

Chimo avança en pleine lumière, montrant les dents, grognant, aboyant furieusement en direction du météorologue.

Kanamura laissa la hache glisser au sol. Il saisit le revolver passé à sa ceinture, visa le chien et tira.

La première balle écorcha le mur plus d'un mètre au-dessus du jeune animal. Le deuxième projectile fut plus ajusté, arrachant une gerbe d'étincelles entre les pattes avant du chien.

Chimo détala, replongeant dans l'ombre.

Kanamura fit quelques pas en avant, l'arme à bout de bras, fouillant la pénombre de son regard halluciné. Une voix puissante le figea sur place.

- Ruitchi, arrête !

Il se retourna, le bras tendu, menaçant. Paxton sortait du monte-charge, vingt mètres devant lui. Kanamura visa et pressa la détente. L'arme

tressauta dans sa main, envoyant un écho assourdissant rebondir sur les murs.

Paxton plongea juste à temps. La balle fracassa une lampe murale derrière lui.

La folie meurtrière rongeait maintenant Kanamura comme une gangrène. L'appel du sang sonnait dans sa tête tel un chant de guerre, un battement de tambour envoûtant réclamant son dû de violence et de meurtre. Il revint vers Matthias, toujours à terre et braqua son arme sur sa tête. Au moment où il allait appuyer sur la détente, Chimo surgit de l'ombre comme une fusée, bondit et planta ses dents dans le bras de l'eurasien, déviant le tir. Le coup de feu claqua, le projectile percuta la petite balle rouge, tombée au sol juste à côté de la tête de Matthias. La sphère de caoutchouc explosa.

Une odeur de cordite emplit brutalement les narines du jeune garçon. Comme dans un rêve, il vit le revolver arraché des mains de Kanamura voler dans les airs. Chimo, emporté par son élan, alla atterrir quelques mètres plus loin. Le petit chien se remit sur ses pattes et fonça à nouveau sur le météorologue. Celui-ci l'accueillit à coup de pied, envoyant l'animal bouler au sol avec un jappement de douleur. Infatigable, Chimo revint à la charge. Kanamura ramassa la hache et cueillit le jeune chien en pleine tête d'un violent coup de manche. Celui-ci s'écrasa au sol sans un cri et ne bougea plus. L’eurasien se rua sur lui. Avec horreur, Matthias le vit lever haut son arme. Il hurla. La hache plongea vers le chien, s'arrêtant net dans un écœurant bruit mat. Le corps de Chimo tressauta quelques secondes, puis s'immobilisa.

Matthias s'était redressé. Des larmes roulaient sur ses joues, inondant complètement son visage rongé d'horreur et de douleur tandis qu’il contemplait son chien agonisant. Puis, quelque chose se modifia en lui, au plus profond de son esprit. Une transmutation des émotions. Lentement, comme un filet de sang s’épanchant dans un verre d’eau, teintant peu à peu le liquide en rouge, la peine fit place à la colère. Une colère sourde et profonde. Insatiable et puissante. Terriblement puissante. Comme une vague gigantesque qui enflait exponentiellement à chaque seconde. Sous l’afflux de cette énergie incommensurable, ses barrages mentaux cédèrent les uns après les autres. Des connections neuronales se firent. Nouvelles. Inédites. L’activité électrochimique de son cerveau augmenta dans une proportion ahurissante. Matthias n’en fut pas réellement conscient, trop

aveuglé par ses émotions. Il serrait les poings convulsivement, les yeux brûlants fixés sur la nuque de Kanamura, quelques mètres devant lui.

Comme si on l'avait frappé par derrière, ce dernier se retourna, une expression d'hébétude complète sur le visage. Il porta une main à son nez, la retirant rouge, pleine de sang.

Il leva les yeux, et recula. Face à lui, un cauchemar prenait forme. L'espace environnant la frêle silhouette de l'enfant subissait une sorte de distorsion, comme si l'air se transmutait en élément d'une densité différente, plus épaisse. Kanamura sentit ses cheveux se dresser sur sa tête sous l'effet d'un champ électrostatique intense. L'air crépita. Il vit des raies de lumière converger vers la silhouette. Toute l'énergie électrique disparut. L'intensité lumineuse ambiante baissa. Les ampoules frémirent dans un ensemble parfait, puis s'éteignirent.

Dans l'obscurité maintenant complète, deux yeux de braise le fixaient avec une intensité qui chavira sa raison comme une tempête un fétu de paille. Matthias... n'était plus Matthias. Ses yeux étaient devenus deux étoiles ardentes, deux soleils pulsant l'énergie à un rythme hallucinant. Dans le même temps, il prit conscience d'une vibration, non, plutôt un son, à la limite de l'audition humaine, qui semblait entrer en résonance avec chaque cellule de son corps. Un long cri désarticulé qui le fit frémir jusqu'au plus profond de son être. Ensuite, tout alla très vite ; l'apparition sembla grandir, se gonfler comme sous l'effet d'une explosion interne. Kanamura sentit une force prodigieuse le soulever du sol, le catapulter dans les airs et le propulser en arrière comme s'il était soudainement remorqué par un réacteur d'avion. Une douleur fulgurante figea net son envol.

La lumière revint quelques secondes plus tard. La première chose qu'il vit fût ce qui sortait de sa cage thoracique. Il mit quelques secondes à reconnaître l'une des branches acérées d'un élévateur, maculée de rouge. Ses pieds raclèrent convulsivement le sol, comme un pantin désarticulé. Un flot de sang s'échappa de sa bouche quand il voulut crier. Il mourrut en quelques instants.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 55

- Attention… doucement.

Deville et Moffat posèrent délicatement le brancard sur le sol du Central. Sandra sortit une couverture de survie de son emballage plastique et en recouvrit Paxton.

L'ingénieur était pâle comme un linge, mais il était conscient. Il suivait des yeux chaque geste de la jeune femme, un mince sourire flottant sur ses lèvres. Il la remercia d'un signe de la main, puis ferma les paupières un moment, pour mieux se concentrer sur l'état de son corps. Il ne ressentait aucune douleur. Le problème, c'est qu'il ne sentait pas non plus ses jambes. Tout son corps, à partir du bas du dos - là où il avait heurté l'angle de cette maudite caisse - était devenu d'une insensibilité totale. Il se remémora les secondes de délire précédant le choc, la force incommensurable qui l'avait soulevé du sol comme une brindille, le précipitant avec violence en arrière, lui brisant le dos. Deville et le docteur Menken avaient fait irruption dans le puits un peu après, trop tard pour voir cette puissance à l'œuvre - en un sens, c'était sûrement préférable - mais juste à temps pour assister à la suite des évènements. Car le plus incroyable s'était produit ensuite. Lorsque Matthias s'était approché de son chien éventré. La scène resterait gravée dans sa mémoire jusqu'à son dernier souffle.

Matthias était en état de transe. Du moins c'est ce terme qu'avait utilisé Ellen, un peu plus tard, pour qualifier l'état dans lequel elle avait retrouvé son fils. Le visage imperméable à toute ingérence extérieure à lui-même et au chien, il s'était approché de l'animal, s'était agenouillé, avait retiré avec précaution la hache du petit corps martyrisé. Puis, il avait posé les mains sur la blessure béante.

Paxton avait vu de ses propres yeux les organes se réparer, les viscères se ressouder, puis les muscles repousser, enfin la peau se refermer. Quelques secondes plus tard, Chimo avait ouvert les yeux, s'était, d'un coup de rein, remis sur ses pattes et avait gambadé affectueusement autour de son jeune maître.

Comme s'il ne s'était rien passé.

Il sentit une main sur son épaule, une grosse main calleuse, affectueuse.

- John, fit Deville.

- Ça va aller, t'en fais pas. Pour l'instant, nous avons un problème plus grave à régler.

Deville baissa la tête.

- Ecoute, faut se rendre à l'évidence, reprit Paxton. Hellmann nous a baisés. On ne mènera jamais le jeu. La seule chose qu'on puisse faire, c'est gagner du temps... et espérer !

L'ingénieur en chef se passa la main sur le visage. Un visage profondément las.

- Ouais...

- Moffat se jeta à genoux, à leurs côtés.

- Le remplissage est bien amorcé, dit-il d'un air désabusé. D'après l'ordinateur, la plate-forme coulera dans deux heures et cinquante minutes.

Un silence s'installa. Ils s'entreregardèrent.

- On pourrait essayer de construire un radeau, non ? déclara Sandra. Avec les flotteurs de l'helico ?

Un sourire illumina le visage fatigué de Paxton.

- Les femmes... Elles sont notre lueur d'espoir dans ce monde de fou. Ça, fillette, c'est la meilleure idée que j 'ai entendue depuis bien longtemps.

- Ouais, on a tout le matos qui faut, en plus, renchérit Moffat.

- On peut le construire sur l'embase. Il se mettra à flot de lui-même lorsque la plate-forme s'enfoncera, dit Deville.

- Bien, nous n’avons pas de temps à perdre, reprit-il.

Ils se redressèrent. Sauf Paxton. Ils lui lancèrent un regard gêné, puis se dirigèrent vers les ascenseurs. Les portes coulissèrent et se refermèrent sur un chuintement.

Matthias était installé confortablement dans un des fauteuils du central, serrant convulsivement son chien contre lui, les yeux perdus dans le vide. Ellen, à genoux devant lui, caressait doucement ses cheveux.

La psychologue couvait son fils d'un regard où se mélangeaient savamment plusieurs sentiments contradictoires. Elle n'arrivait pas à décider lequel prédominait, de l'amour inconditionnel de la mère, de sa peur aussi, ou encore du besoin de savoir de la scientifique, de la chercheuse. Quelque chose s'était passé dans ce puits. Quelque chose à la fois de terrible, et de

merveilleux. Des forces s'étaient déchaînées. Non, Matthias avait déchaîné ces forces.

Elle avait un besoin vital de savoir. Savoir ce qui s'était exactement passé, savoir quelles puissances habitaient son fils, son enfant adoré. Savoir s'il était un dieu... ou un monstre. Il avait tué, il avait blessé, il avait soigné. Il n'avait que huit ans !

Ses yeux s'embuèrent de larmes. Elle remonta d'un geste tendre une mèche de cheveux qui avait glissé sur son front. Son front, qui surmontait son regard fixe.

- Est-ce que ça va ? demanda Sandra en se penchant vers Matthias.

- Il est en état de choc, mais ça va aller... n'est-ce pas mon Chéri ?

Elle lissa ses cheveux.

- Là, tout va bien maintenant, c'est fini, on va bientôt rentrer à la maison, je te le promets.

Sandra se tordait nerveusement les mains. Ses yeux passaient de Matthias à Ellen. Elle se lança.

- Ecoutez… ce pouvoir de guérison… je me demandais... Vous croyez qu'il pourrait l'utiliser... faire quelque chose pour John ?

Ellen expira en baissant la tête.

- Je ne sais pas Sandra… Je ne sais pas... Tout ça est si... incroyable.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 56

Le hangar hélico resplendissait comme un four solaire à l'heure du zénith. Le sol, recouvert d'une peinture blanche brillante - ceci afin de détecter la plus infime trace d'huile moteur, de fluide hydraulique ou de carburant - réfléchissait violemment la lumière crue des néons.

Au milieu, trônait le gros SeaKing.

En regardant l'appareil pataud posé au sol comme une baleine échouée sur un banc de sable, Deville se dit que la partie n'était pas gagnée. L'idée salvatrice de Sandra lui parut tout à coup moins évidente. Les flotteurs n'étaient pas si gros que ça. En fait, ils étaient même d'une taille ridiculement petite en comparaison de la masse de l'hélico. La raison en était fort simple :

l'appareil se sustentant sur l'eau grâce à son fuselage en forme de barque, ils n'étaient là que pour stabiliser l'ensemble, éviter le chavirage. Construire un radeau capable de porter six adultes, un enfant et un chien, le tout sur une mer qui risquait fort d'être complètement déchaînée avec ces flotteurs comme base, était plus qu'une gageure. Une utopie, une belle connerie qui pouvait leur coûter la vie. Le problème, c'est qu'il ne voyait pas d'autre solution. Et le temps passait...

Réfléchis bordel... c'est toi l'ingénieur !

Deville avait une approche trop conceptuelle des choses. C'était un défaut - il le savait - propre à l'homme de terrain. Depuis qu'il en avait pris conscience, il essayait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, d'aborder les problèmes sous une perspective différente.

C'est le moment où jamais, Vieux, se dit-il. L'équation était pourtant simple : Titan coulait, il fallait donc quitter Titan. Oui, mais avec quoi ? Pour aller où ? Affronter quoi ensuite ?

John l'avait dit, on ne mènera jamais le jeu...

On ne mènera jamais le jeu...

La phrase de Paxton raviva quelque chose dans son esprit. Une réminiscence ancienne qui l'avait effleuré à un moment donné, pour replonger rapidement dans les profondeurs de son subconscient. La clé était

là, il le sentait. Cela avait un rapport avec... l'iceberg. Oui, c'était ça, l'iceberg, et sa bande plus sombre, dix mètres au-dessus des flots. Ce qu'il avait vu était... la véritable ligne de flottaison de l'iceberg !

Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Ce qui voulait dire que...

- Don, on remonte au Central !
- Quoi ?
- On remonte, magne-toi !
- Mais t'es dingue, on n'a même pas commencé, et il reste moins de...
- On laisse tomber.

L'étrange lueur que Moffat vit s'allumer dans le regard de son chef le dissuada de discuter. Il lui emboîta le pas en direction des ascenseurs.

*

Deville descendit lentement de la table sur laquelle il était monté en tenant avec précaution un petit objet qu'il avait décroché d'un amas de gaines électriques, cachées dans le faux-plafond du Central. Sans un mot, il le tendit à Moffat. Celui-ci leva sa main en pleine lumière, tenant entre le pouce et l'index un cylindre noir de la taille d'un tube de rouge à lèvre. Il le tourna quelques secondes entre ses doigts, avant de siffler entre ses dents.

- Les fumiers !

Il poursuivit, autant pour lui-même que pour son public ; Deville, Ellen et Sandra, et plus loin, Paxton, allongé sur sa couche.

- Minicam. Batterie intégrée, transmission sans fil vers un relais caché quelque part, lui-même acheminant probablement les images par voie satellitaire. Matos de pointe, évidemment. Va savoir combien ils en ont planqué !? Mais comment t'as deviné que...

- Et on neutralise ça comment ? le coupa Deville.

Le grand noir dégingandé eut un sourire carnassier.

- Le plus simplement du monde : avec une bombe de peinture.
- Bon, venez, faut qu'on discute.

Deville entraîna ses amis vers le coin où Paxton gisait. Ils s'accroupirent tous autour de lui, échangèrent des regards de conspirateur. Le canadien enchaîna à voix basse.

- Don, d'après toi, quelle hauteur faisait l'iceberg quand il nous a percutés ?

- Il arrivait facile à la moitié de la hauteur du pont supérieur. Je dirais, environ quarante mètres.

- Quarante mètres, c'est ce que je pense aussi. John, rappelle-nous quel est le rapport entre masse émergée et masse immergée d'un iceberg ?

- Entre cinq sixièmes et sept huitièmes. Pour un block-type comme le nôtre, on va dire cinq sixièmes.

Deville hocha la tête.

- Okay. Donc, pour quarante mètres de masse émergée, ça nous donne deux cent quarante mètres de masse immergée. Vous êtes d'accord ?

- Ouais, mais... Putain, c'est pas possible !

Moffat avait soudain pâli. Comme pour lui-même, il reprit doucement.

- Le fond n'est qu'à cent mètres.

- Comme tu viens de le dire, Don, ce n'est pas possible... sauf si l'iceberg est *soulevé.*

Tous fixèrent Deville sans comprendre. Le premier à réagir fut Paxton.

- Soulever quatre millions de tonnes ? Je veux bien croire que ces gars soient puissants, mais à ce point !

- J'ai vu la ligne de flottaison John. Elle était à mi-distance entre la surface de l'eau et le sommet. Soit une vingtaine de mètres de surface émergée. Ça colle. Vingt mètres émergés, cent immergés. Cent vingt mètres au total. Pour que le block ne racle pas le fond, ils l'ont soulevé de vingt mètres.

- Merde, t'imagine la puissance pour...

- Je n'imagine rien, Don, je constate, rétorqua Deville avec un regard appuyé.

- Ce constat m'amène à la réflexion suivante : s'ils sont capables de soulever une masse de quatre millions de tonnes, que représente pour eux, le million de tonnes de Titan ?

- Un ballon de foot. Ils peuvent nous mettre en orbite d'un grand coup de pied au cul quand ils veulent !

Tous réfléchissaient aux implications des dernières paroles des deux ingénieurs. Après quelques instants, le regard pénétrant, Deville continua.

- Leur but n'est pas de nous détruire. Sinon, ils l'auraient fait depuis longtemps.

- Leur but premier n'est pas de nous détruire. Mais maintenant qu'ils ont ce qu'ils veulent...

Les regards se braquèrent sur la psychologue. Les yeux perdus dans le vide, sa voix semblait sortir d'outre-tombe.

Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Moffat.

- La théorie du « facteur déclenchant »...

- Quoi ?

Ellen se prit la tête entre les mains et fondit en larme. Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le bruit étouffé de ses sanglots. Deville posa une main sur son épaule.

- Ellen...

La psy redressa la tête brusquement. Elle s'essuya les yeux d'un revers de main et tenta de sourire.

- Ça va aller.

Elle jeta un rapide regard en direction de Matthias. Le jeune garçon était toujours en catatonie post-traumatique. Il était avachi dans son fauteuil, à quelques mètres de là, le regard vide, son chien serré dans ses bras. Pendant un bref instant, Deville crut qu'elle allait se remettre à pleurer. Elle fit un effort visible pour se dominer, les regarda l'un après l'autre, se décida enfin à parler.

- Il faut que je vous explique... La théorie du « facteur déclenchant » est un postulat cher à ce bon vieux Karl. Il concerne l'émergence des facultés psy chez des sujets prédisposés.

Sur ces derniers mots, elle se mordit la lèvre, observa son fils encore une fois, puis enchaîna rapidement.

- Contrairement aux idées reçues, nous n’utilisons pas seulement dix pour cent de notre cerveau, mais tout son ensemble. Cependant pas en même temps. Seul dix pour cent de nos connections neuronales sont activées simultanément, ce qui réduit singulièrement notre puissance mentale. De temps à autre, des connections supplémentaires se font. Pour la plupart d'entre nous, cela n'ira pas plus loin qu'une intuition, voire, un rêve prémonitoire. Pour d'autres, par contre, cela sera un don de clairvoyance, de guérison, ou encore la possibilité de tordre des petites cuillères à distance. Nous ne sommes pas égaux devant ces capacités, bien entendu.

- Certains sujets psychokinétiques, répertoriés « Classe 3 », sont capables d’activer jusqu’à quarante pour cent de leurs connections neuronales. Ils

peuvent ainsi déclencher des poltergeists, des phénomènes de macro-psychokinèse. Autrement dit, agir sur la matière à grande échelle.

Moffat allait parler. Elle l'arrêta d'un geste.

- Les sujets PK sont prédisposés. Malheureusement, nous ne connaissons absolument rien sur ces prédispositions. Certains sont plus prompts à les déclencher, c'est tout. Mais il est établi, que, chez ces derniers, un événement fort, violent... comme un accident, ou une approche de la mort - une N.D.E - ou encore une émotion intense, peut les provoquer.

- Et vous croyez qu'Hellmann a voulu faire la même chose avec Matthias ? demanda Moffat.

Ellen hocha tristement la tête.

- Il attendait l'émergence d'un « Classe 4 » avec grande impatience. Il me l'a dit.

Elle se passa les mains sur le visage, comprimant violemment ses orbites avant de les laisser retomber le long de son corps. Son visage exsangue exprimait une indicible douleur.

- Je crois que Matthias est le « Classe 4 » qu'il attend.

- Admettons, soupira Deville. Mais s'il est nécessaire d'avoir des prédispositions pour devenir un psychokinétique aussi puissant, comment a-t-il pu savoir que votre fils était prédisposé ?

- Ça, je donnerais cher pour le savoir.

Un bref silence les enveloppa comme un voile mortuaire, glaçant l'air autour d'eux. Ellen avait sentit - à mesure que ses paroles structuraient ses pensées - sa raison vaciller, se lézarder comme un vieux mur branlant secoué par une tremblement de terre. Deville avait formulé la question qu'elle avait jusqu'ici redouté de se poser : comment Karl connaissait les prédispositions de Matthias ? Parce que la réponse impliquait forcément quelque chose qu'elle n'était pas prête à concevoir. Quelque chose qui la poussait vers une pente dangereusement glissante, au bout de laquelle il y avait un gouffre. Celui de la folie. Pour le moment, elle refusait tout simplement d'y penser. Mettant un terme à sa dangereuse dérive mentale, elle reprit.

- Je crois que tout ce qui s'est passé ici, est la combinaison de deux objectifs : la démonstration de leur puissance psychique de destruction et l'application pratique de la théorie du « facteur déclenchant » chez un sujet prédisposé.

- Bon, d'accord, mais maintenant, qu'est-ce qui va se passer, demanda Moffat ?

- Il va venir chercher Matthias, répondit Deville.

Tous le fixèrent avec étonnement. Tous, sauf Ellen.

- Matthias est trop précieux pour lui. Vous avez raison, ils vont venir chercher mon fils. Lui et Igor.

- Merde, souffla Moffat.

- Pas de découragement hâtif, Don. Pour une fois, je te signale qu'on a l'avantage de savoir à quoi s'attendre.

Deville se tourna vers la psychologue.

- Ellen, c'est vous qui connaissez Hellmann. A votre avis, comment va-t-il procéder ?

- Karl est prudent et il travaille pour l'armée... Ce qui veut dire...

- Qu'ils ont tous les moyens d'intervention qu'ils veulent : hélicos, navires, sous-marins, coupa Moffat.

- Non, ils doivent rester discret, répondit Ellen.

- Alors, ils utiliseront des hélicos, intervint Sandra.

- Bourrés de commandos ! Putain, on n’est pas sorti de l'auberge !

- Igor sera bien pire que les soldats, je peux vous l'assurer ! fit la psychologue.

- Alors, c'est lui qu'il faut coincer.

- Ben, ça va pas être coton, mec !

- Nous n’avons pas le choix, répondit Deville. Bien, écoutez-moi, nous avons suffisamment de matériel pour nous défendre.

- Nous allons commencer par piéger le Central avec les explosifs, susurra Paxton.

- John, on ne va pas pouvoir te balader avec nous, dit Moffat

- Ça tombe bien, j'ai pas l'intention de bouger.

- Quoi ?

- Ecoute, ces mecs sont des pros. S'il n'y a personne dans le Central, la première chose à laquelle ils penseront, sera qu'il est piégé. Alors que si on se démerde bien, on pourra peut-être tous les avoir d'un coup.

- Je refuse de faire ça ! cria Moffat.

- Alors je vais te le dire autrement, Petit... As-tu la moindre idée de ce que c'est que de mourir de leucémie ? Mc Pherson avait au moins raison sur un

point, je ne rentrerai pas de cette mission. Alors autant partir sans douleur, en beauté et avec efficacité... Marc ?

Paxton posa la main sur le bras de son ami. Deville baissa la tête. Lorsqu'il la redressa, la peine creusait ses traits. La peine, ainsi qu'une farouche détermination.

- John a raison. Donald et Sandra, vous vous en occupez.
- Et si ça ne marche pas ? questionna Ellen.
- Alors, on passe au plan numéro deux.
- Qui est ?
- Si j'ai bien compris, ils veulent récupérer Matthias ?
- Oui...
- Alors, on va les attirer dans le cylindre numéro un. Votre fils sera l'appât.
- Attends, j'ai peur de comprendre, intervint Moffat. Tu va faire rentrer le gamin dans ce truc ? Avec le piston armé ?

Deville fixa gravement la psychologue.

- Ellen, c'est à vous de décider.
- Je suis d'accord.
- Attendez, vous n'avez pas l'air de bien vous rendre compte... Si le piston se déclenche pendant que...
- Donald, je ne les laisserai pas transformer mon fils en monstre. Quelqu'en soit le prix.
- Quelqu'en soit le prix, insista-t-elle en détachant bien les syllabes.

Le regard chargé d'autant de peine que de détermination d'Ellen fit baisser les yeux de l'informaticien. Deville se redressa, aussitôt imité par ses compagnons. Moffat désigna Mc Pherson d'un signe de tête.

- Qu'est-ce qu'on fait de ce connard ?

Le connard en question était assis à même le sol, le dos appuyé à la cloison, près des ascenseurs. Ses mains et ses chevilles étaient solidement entravées par une cordelette sur laquelle Paxton avait précédemment exercé ses talents de marins. Un gros pansement blanc, sur sa cuisse droite, dépareillait la rigueur sombre de son costume bleu nuit. Il semblait somnoler. Deville l'examina un moment avant de répondre.

- Emmenez-le au hangar hélicos et attachez-le comme un saucisson, qu'on soit prêt à l'embarquer le moment venu.

- Et magnez-vous d'aller chercher les explosifs, je ne sais pas de combien de temps on dispose, mais à mon avis, les choses vont s'accélérer dans pas longtemps.

Deville jeta un bref regard à sa montre, avant de se pencher à nouveau vers Paxton. Il sortit le revolver de sa poche et le tendit au blessé.

- John, il reste une balle... Au cas où...

Paxton prit doucement l'arme dans ses mains. Il la soupesa un moment, puis la glissa sous le matelas. Les deux hommes échangèrent un regard, une émotion qui se passait de mots. Des années de profonde amitié avaient tissé des liens invisibles qui seraient bientôt coupés par la mort. Leur échange muet semblait sceller, par un accord tacite, l'acceptation cruelle d'un destin aussi irrévocable qu'immuable. Pour l'un, comme pour l'autre.

A quelques mètres de là, Sandra s'était immobilisée. A l'interrogation muette de Moffat, elle répondit par un doigt sur ses lèvres. Elle se rapprocha des vitres blindées, saisit une paire de JVN et scruta la nuit polaire. La mouvance verdâtre de l'océan lui renvoya son immensité vide avec indifférence. Elle plissa les paupières, fouillant l'obscurité de ses yeux électroniques. Sans succès. Pourtant... pourtant, il lui avait semblé que... Elle le perçut à nouveau. Un son. Non, plutôt une vibration, comme une sorte de pulsation au-delà du spectre auditif humain. Elle se tourna vers ses amis, espérant que quelqu'un d'autre l'ait aussi remarqué. Mais non. Seul Moffat la fixait d'un air étrange. Elle était apparemment la seule à percevoir quelque chose qui la faisait maintenant frissonner des pieds à la tête. Sandra se dirigea vers la porte extérieure, qu'elle ouvrit. Le froid polaire la prit à la gorge. Elle fit quelques pas dans l'obscurité du pont supérieur, vers le bastingage, auquel elle s'accouda. Elle porta à nouveau les optiques à ses yeux. Ici, la vibration était plus perceptible. Le bruit semblait provenir de l'ouest. Elle orienta plus précisément son champs de vision. C'est alors qu'elle les vit : deux points en surbrillance sur le fond verdâtre des JVN qui filaient au ras des vagues, droit dans leur direction, droit vers Titan.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 57

Deux hélicoptères Black Hawk noirs sans marque distinctive fonçaient tous feux éteints dans la nuit quelques mètres seulement au-dessus de l'eau. Seul le bruit les trahissait : un grondement sourd qui rebondissait sur les vagues pour s'épancher dans l'air à la vitesse du son.

A l'intérieur de l'appareil de tête, le pilote désactiva le maintien d'altitude automatique et débuta la réduction de vitesse. La silhouette de la plate-forme se découpait nettement à travers ses JVN et le télémètre incorporé lui indiquait qu'il était temps de se préparer à l'appontage. Par acquis de conscience, il se retourna vers l'arrière de la cabine, vérifiant d'un regard que ses passagers étaient bien sanglés. Comme il s'y attendait, les dix commandos, assis en deux rangées de part et d'autre de la carlingue, étaient figés comme des statues. Avec leurs combinaisons noires, la carapace de leurs gilets pare-balles et de leurs casques, les JVN qui dépassaient comme de sombres protubérances chitineuses, les armes qui luisaient telles des pinces, ils ressemblaient à de gros insectes immobiles. Il réprima un sourire, brutalement fier d'appartenir à cette race de prédateurs nocturnes.

Un petit frisson le parcourut comme une décharge électrique, un plaisir presque jouissif qu'il ressentait à chaque opération spéciale, lorsqu'il s'apprêtait à délivrer sa cargaison mortelle, dans la furtivité la plus totale, tel un spectre.

Un coup d'œil aux températures d'échappement des turbines lui arracha un sourire furtif. Son Black Hawk faisait partie d'une très petite série sur laquelle on avait modifié quelques détails, afin de le rendre plus discret. Comme par exemple le taux de dilution des gaz d'échappement, ce qui lui permettait de filer dans la nuit en ne laissant qu'une infime trace infrarouge, qui serait rapidement avalée par l'océan.

Invisibilité et efficacité parfaites.

Il se concentra sur son approche.

Karl Hellmann sentit son estomac s'enfoncer vers le sol lorsque le deuxième Black Hawk entama sa ressource qui devait le positionner face à

l'aire d'appontage. Il ferma les yeux un instant, sentit la panique le gagner et rouvrit brusquement les paupières, bien décidé à se concentrer sur n'importe quoi pour occuper son esprit. Bien qu'il ne porta pas de JVN, ses yeux avaient eu le temps de s'habituer à l'obscurité, et, malgré la pénombre, il distinguait parfaitement l'intérieur de l'habitacle. Hormis les deux pilotes, ils n'étaient que trois à bord : Igor, un opérateur, et lui-même.

La raison en était fort simple : presque tout le volume interne était occupé par un système de surveillance électronique embarqué. Quarante petits écrans vidéo à matrice active montraient différentes vues internes de Titan. Sauf l'intérieur du Central, depuis que Deville et ses amis avaient découvert les caméras qui y avaient été dissimulées.

Hellmann reporta son attention sur Igor.

Bien qu'il fit un froid polaire dans la cabine, le géant slave ne portait que son inséparable combinaison rouge. Pire, elle était largement ouverte sur son ample poitrail imberbe et les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes. Igor souriait doucement dans la pénombre. Hellmann voyait ses dents briller comme deux minces lames d'ivoire.

Le scientifique éprouvait en cet instant un sentiment ambivalent pour son médium. La récupération de Matthias ne nécessitait en aucun cas sa présence. Mais Igor avait voulu venir. Et lorsque le psychokinétique désirait quelque chose, il était très difficile – voire très dangereux - de l'en dissuader. Ils avaient donc embarqués dans le Golf Stream V dès la fin de la dernière phase d'Energia, pour Terre-Neuve, où les Black Hawk les attendaient. Tout cela avait pris moins de deux heures.

Quant à son équipe habituelle de récupération, elle n'interviendrait pas, Matthias étant un cas très à part dont il se chargerait lui-même.

Igor n'aurait pas dû être là, pensa Hellmann encore une fois. Pourtant, en son for intérieur, quelque chose lui disait qu'il pourrait bien avoir un rôle déterminant à jouer dans le dernier acte de cette opération. Cette intuition l'avait saisit peu après le départ et ne l'avait pas quitté depuis. Hellmann ne savait s'il devait s'en féliciter ou non. Mais une chose était sûre : il serait bientôt fixé, car les évènements, à bord de Titan, allaient fortement s'accélérer dans les prochaines heures.

Le claquement plus grave du rotor ramena Hellmann à la réalité. Ils arrivaient.

Le scientifique sentit les rares cheveux qui lui restaient se hérisser sur son crâne lorsque le Black Hawk débuta sa descente. Quelques secondes plus tard, l'hélico se cabrait avant de prendre rudement contact avec la surface du pont.

Le premier appareil vomit son équipe d'assaut par les portes latérales. Les soldats prirent position sur la plate-forme comme une bande de fauves rapides et silencieux. Les rayons écarlates de leurs visées laser fouillèrent la nuit à la recherche de cibles, dessinant de mouvantes et surréalistes arabesques lumineuses.

La porte latérale du deuxième Black Hawk coulissa sur ses rails bien huilés. Igor descendit lentement, pendant que le bruit assourdissant des rotors diminuait en intensité tandis que les pilotes coupaient les moteurs. Lorsque le géant rouge s'immobilisa devant les portes du hangar, on n'entendit plus que le bruit du vent glissant sur les surfaces de métal, se coulant dans les superstructures d'acier de la plate-forme comme un torrent glacé entre des rochers noirs.

Le silence était revenu. On aurait presque pu croire qu'il ne s'était rien passé. Si ce n'était la toile lumineuse que tissaient les rayons pourpres des fusils d'assaut. Et au milieu, telle une monstrueuse araignée rouge avide de se repaître de ses proies, Igor, les yeux brillants, détaillait son nouveau territoire de chasse.

*

Paxton les entendit à peine approcher. Quelques pas furtifs, le volant de la porte extérieure qui couina légèrement et ils entrèrent par équipe de deux. Avec des gestes lents et mesurés, ils explorèrent méthodiquement la pièce, fouillèrent sans ménagement Paxton et son matelas. Lorsqu'ils furent satisfaits de leurs recherches, l'un des soldats parla sèchement dans le micro d'un mini-casque radio.

- Monsieur, la situation est claire.

Igor entra d'abord. Paxton le reconnut immédiatement - non pas par la description qu'en avait fait Ellen, mais par sa présence ; une aura particulière émanait de lui comme un mal contagieux. Le central parut rapetisser à mesure que le géant pénétrait plus avant. Paxton dut se faire

violence pour détourner le regard des yeux pâles, presque transparents tellement ils étaient délavés. Vint ensuite un homme dégarni, grand et sec, vêtu d'un pantalon bleu nuit, d'une paire de chaussures de ville et d'une grosse veste de parka. Il était pâle. Le mal de l'air, sans doute.

Trois soldats supplémentaires fermaient la marche.

Quel dommage qu'ils n'aient pas eu le temps de piéger le central, se dit Paxton. Leurs problèmes auraient été résolus par la simple pression d'un bouton.

Son regard fut irrésistiblement attiré vers le colosse écarlate. Igor s'était arrêté à quelques mètres et le dévisageait en silence.

L'homme à la parka se plaça à côté du géant rouge.

- Monsieur Paxton, je suis Karl Hellmann. Je suppose que vos amis sont partis se cacher en emmenant le docteur Menken et son fils. C'est assez stupide, d'autant que votre plate-forme pétrolière va couler dans… (il consulta sa montre) à peu près deux heures.

- Mais comment vous en vouloir après ce que vous avez vécu, poursuivit-il avec comme une sorte de remords dans la voix. Mais qu'à cela ne tienne, nous allons les trouver.

- Igor, fais partir la première équipe, s'il te plait, termina-t-il.

Ce dernier s'était détourné de Paxton dès le début de l'allocution de son patron. Les mains derrière le dos, il déambulait entre les soldats figés au garde-à-vous, les dévisageant intensément l'un après l'autre de son étrange regard. Paxton pouvait sentir le malaise grandissant des hommes qui tentaient désespérément d'éviter les yeux hypnotiques. Le colosse s'était arrêté tout près du soldat le plus proche de Paxton, de telle sorte que l'ingénieur pouvait nettement voir les gouttes de sueur qui perlaient à ses tempes. Après quelques secondes où il parut respirer l'exhalaison acide du militaire, Igor se dirigea vers un deuxième homme, qu'il détailla comme un entomologiste se demandant ce qu'il va faire de ce nouvel insecte : l'épingler sur un tableau ou le disséquer sur place. Un tic nerveux agitait la paupière du militaire, lui donnant l'air d'une pauvre chouette prise dans les phares d'une voiture.

Sur un signe de tête, les deux hommes, dans un ensemble parfait, pivotèrent sur leur talons, s'engouffrèrent dans l'un des ascenseurs et disparurent derrière les portes coulissantes.

Paxton ferma les yeux un instant, souhaitant mentalement bonne chance à ses amis.

Ils allaient en avoir besoin.

*

Moffat se déplaçait dans la coursive sans faire le moindre bruit. Ses chaussures flottaient sur le sol peint comme sur des coussins d'air. Pourtant, toute son attention était concentrée, non sur ses pas, mais sur le faux plafond.

Cinq mètres en arrière, suivaient Sandra et Mc Pherson. La jeune femme aidait le cadre de la Norstrom à marcher, lui offrant gracieusement un bras compatissant qu'il ne méritait pas. C'est du moins ce que pensait Moffat. Ce dernier se figea sur place, le bras levé - signal universel qui voulait dire « Stop ! ». Lorsque ses suiveurs parvinrent à son niveau, il leur indiqua du doigt le plafond à l'angle d'une intersection des couloirs.

- Caméra, chuchota-t-il.

Il sortit de sa poche une bombe de peinture, puis, avec des attitudes de sioux sur le sentier de la guerre, il rasa le mur. Arrivé à la bonne distance, il allongea son bras démesuré et pulvérisa d'un jet précis une giclée de peinture sur l’objectif de la caméra. Avec un sourire éclatant de satisfaction, il se remit en route, contrôlant d'un regard que le couple bancal suivait.

*

A bord du deuxième Black Hawk, le CoTac (Coordinateur Tactique) tapota un instant un des écrans devenu subitement noir. Il enfonça quelques touches sur son clavier d'ordinateur, sans plus d'effet. Le léger casque radio qu'il portait sur la tête était directement relié par un canal ouvert en permanence à ceux que portaient les autres militaires. Il se contenta donc de parler doucement dans son micro.

- Contact possible, pont 2, intersection coursive B et F, direction inconnue.

- Première équipe reçue, on y va ! lui répondit aussitôt une voix métallique.

*

Hellmann s'était rapproché de l'endroit où Paxton était allongé. Négligemment assis, une fesse posée sur un coin de table, il observait Igor poursuivre son petit numéro avec les commandos. Ces hommes étaient des durs à cuire tenant plus de la machine à tuer que de l'être humain. Ils l'avaient tous prouvé à maintes fois au cours de leur carrière militaire. Néanmoins, face à Igor, malgré leurs armes, leurs gilets pare-balle et tout leur attirail dernier cri, ils n'étaient rien de plus que des enfants apeurés. D'une certaine façon, le petit jeu d'Igor était emblématique du programme Energia - du moins en ce qui concernait la partie militaire : rendre obsolète tout armement conventionnel grâce à la suprématie de l'esprit sur la matière.

Hellmann dut s'avouer qu'il ressentait un certain plaisir à le voir ainsi martyriser nerveusement ces pauvres gars. Toutefois, ce n'était pas très bon pour le moral des troupes ; ils avaient déjà eu plusieurs demandes de mutation, ainsi que deux dépressions nerveuses. Le moment n'était pas propice à ce genre de problème. De plus, le temps passait. Il consulta sa montre : une heure quarante cinq avant le grand plongeon.

- Igor, il est temps de faire partir notre équipe numéro deux. J'aimerais que tu la diriges personnellement sur Matthias.

D'un léger signe de tête, Igor déclencha le départ de deux soldats.

Le chuintement des portes de l'ascenseur se referma sur eux comme un soupir de soulagement.

Hellmann reprit le cours de ses réflexions. Ellen et ses amis étaient partis se cacher, car ils savaient qu'on ne les laisserait pas survivre. Ils avaient parfaitement raison. Il n'y avait aucune cruauté gratuite dans cet état de fait, juste une implacable nécessité ; il ne pouvait subsister de témoins. Officiellement, la plus grande plate-forme pétrolière au monde disparaîtra corps et biens suite à un accident dont les causes ne seront jamais déterminées. Rien qui ne fasse les gros titres des journaux, de toute façon, pensa Hellmann.

Quant à Ellen, il pleurerait sa mort. Bien qu'il ait fait une croix sur ses sentiments envers elle depuis longtemps, il s'était aperçu en la revoyant que son amour ne s'était jamais totalement tari. Cependant, même s'il arrivait à la convaincre du bien fondé de ce programme – ce dont il doutait -, elle

serait une gêne pour le développement psychique de Matthias. Sa mort était inévitable.

Un sacrifice sur l'autel de la science, songea-t-il. Douloureux, mais nécessaire.

Quant à Matthias… L'esprit d'Hellmann s'enflammait lorsqu'il songeait aux perspectives. L'émergence réussie avait validé le protocole de programmation. C'était la plus grande percée scientifique jamais réalisée par l'homme. Lui, Karl Hellmann, avait créé de toute pièce un être psychokinétique de « Classe 4 ». Il avait créé l'Homme Nouveau, autrement dit, un dieu parmi les siens. Mais un dieu en devenir, le chemin à parcourir pour domestiquer ces pouvoirs surhumains restant long et non dénué de risques. Cependant, la jeunesse de Matthias était gage de docilité, et nul doute que son apprentissage se révèlerait passionnant.

En cet instant, Hellmann était un homme heureux. Il concrétisait le rêve de toute une vie. Un rêve au-delà de l'imagination la plus folle, d'une audace sans égale. Mais un rêve présomptueux, dont l'arrogance ne lui échappait pas. Cependant, pour le moment, rien n'était joué. Matthias n'était pas en sa possession ; il se cachait sur une plate-forme qui coulerait dans moins de deux heures et l'instabilité mentale d'Igor avait empirée. Tout pouvait encore basculer. Du bon comme du mauvais côté.

Toute entreprise d'envergure comporte des risques, qui sont proportionnels avec les enjeux, pensa-t-il. C'était une loi immuable à laquelle même lui devait se soumettre.

L'équipage de Titan avait démontré ces dernières heures des capacités d'adaptation hors norme. Hellmann les admirait pour cela. Scientifiquement parlant, ils étaient l'incarnation du principe de survie, l'essence fondamentale ayant permis le développement de la vie terrestre. Chaque être vivant jusqu'à la plus infime de ses cellules en était imprégné au plus profond de sa nature. Et Deville et ses acolytes en étaient les champions.

Les deux heures à venir seraient déterminantes.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 58

- Moffat, où allons-nous ?
- Faire une petite ballade.
- Allez, on est dans la même galère, non ? Vous pouvez me le dire, quand même !
- La ferme !
- Ecoutez, je vais probablement y laisser ma peau, tout comme vous. Alors, qu'est-ce que ça changera ?

Moffat ne répondit pas. Mc Pherson commençait à lui taper sérieusement sur le système. Il envisagea une seconde de l'enfermer dans la première pièce rencontrée, mais à la réflexion, il ne pouvait pas faire ça. Il n'aurait probablement pas le temps de revenir le chercher, ce qui équivalait à une condamnation à mort. Il marchait lentement, essayant de se concentrer sur l'observation du faux plafond.

- Allez quoi, dites-le moi.

Moffat se retourna brutalement, exaspéré.

- Vous la fermez maintenant ou je vous bâillonne ! C'est clair ?
- D'accord, ça va, pas la peine de vous énerver !

Moffat reprit sa lente progression, secouant la tête d'exaspération. Ce faisant, il ne vit pas le minuscule objectif caché dans un recoin d'ombre du faux plafond.

Mc Pherson le remarqua. Lorsqu'il passa à son aplomb, il ne put réprimer un sourire de satisfaction. Son petit numéro avait marché à la perfection.

*

A bord du Black Hawk, le CoTac observa le passage du trio sur l'un de ses moniteurs. Il frappa une touche de son ordinateur, ce qui eut pour effet d'afficher l'image sur un écran beaucoup plus grand, qui occupait le panneau mural face à lui. Une suite de chiffres et de lettres apparut au bas de l'écran, donnant les coordonnées de la caméra.

- Cibles identifiées : Moffat, Mc Pherson, Stavanger. Niveau 3, Coursive C, passant devant l'atelier numéro quatre, se dirigeant vers l'est, annonça le CoTac d’une voix sèche.

*

- Reçu.

L'homme qui venait de chuchoter dans son micro se déplaçait tel un félin rapide et silencieux ; il était suivi comme son ombre par une deuxième silhouette noire. Les deux hommes rasaient les parois d'un couloir, chacun d'un côté, se couvrant mutuellement de leurs armes automatiques. Ils avaient relevé leurs lunettes à amplification de lumière et portaient, à la place, devant l’œil droit, un petit rectangle transparent sur lequel étaient projetées à l'infini différentes informations, dont le plan du pont numéro trois.

Le soldat de tête raffermit la prise sur son arme.

- Attention, on approche, murmura-t-il à l'adresse de son équipier.

*

Moffat sursauta lorsqu'un cri déchira le silence pesant, juste dans son dos. Mc Pherson, les traits déformés par la douleur, se tenait la jambe à deux mains.

- Quoi encore ? soupira Moffat.
- La blessure... a dû se rouvrir... La douleur... C'est atroce !
- Manquait plus que ça, gronda l'ingénieur.

Il jeta un coup d’œil à Sandra, contrarié.

- Bon, on va l'enfermer quelque part !

Il s'approcha de l'ex-policier, l'attrapa fermement sous un bras. Sandra l'imita et ils le soutinrent sur les quelques mètres les séparant de la porte la plus proche. Moffat libéra une main pour tourner la poignée, puis, comme ils ne pouvaient pas pénétrer dans la pièce de front, il se plaça devant Mc Pherson pour l'aider à entrer. Leurs regards se croisèrent. Pendant une fraction de seconde, Moffat fut totalement pris au dépourvu. Toute trace de souffrance avait disparu du visage lisse de Mc Pherson, et, l'espace d'une seconde, il vit comme un éclair de triomphe passer dans ses yeux. Il n'eut

pas le temps de faire le moindre geste. Mc Pherson lui planta son genou dans l'entrejambe. Moffat se plia en deux en étouffant un cri. Dans le même temps, avec une rapidité stupéfiante, Mc Pherson pivota sur sa jambe valide et frappa de la pointe de son coude le menton de Sandra. La jeune femme voltigea jusqu'à la paroi opposée.

Du tréfonds de sa douleur, Moffat vit deux ombres noires surgirent du néant et braquer leurs armes sur sa tête.

Mc Pherson tendit la main. L'un des commandos dégrafa son casque radio et le donna à l'homme de la Norstrom.

- Ici Mc Pherson, je maîtrise la situation !

La voix d'Hellmann résonna dans l'écouteur.

- Ah, Carson ! Parfait ! Comment ça va ?

- Et bien voilà ce que j'appellerais un éclatant renversement de situation !

Il sourit triomphalement en observant Moffat qui était tombé à genoux et se tenait l'entrejambe, le visage tordu de douleur, le canon d'un fusil d'assaut à vingt centimètres de sa tête. Il tendit à nouveau la main vers l'un des soldats. Celui-ci dégrafa son baudrier et glissa un énorme pistolet automatique dans la paume offerte. Mc Pherson arma la culasse d'un geste rapide et précis, puis laissa retomber son bras nonchalamment. Il reprit, à l'adresse d'Hellmann.

- Bien, je propose une élimination immédiate !

Avec un sourire mauvais, Mc Pherson posa le canon de son arme sur la tempe de Moffat. Sandra se mit à hurler.

- Espèce de salaud ! Sale ordure !

Un coup de crosse la fit taire. La voix d'Hellmann reprit.

- Heu Carson... Nous aurons peut-être besoin d'une monnaie d'échange pour récupérer Matthias. Je vous propose de les garder en vie pour l'instant.

Moffat, qui ne pouvait pas l'entendre, ferma les yeux, attendant la détonation. Sandra tenta de se redresser, mais le canon que le soldat lui planta dans l'oreille la stoppa net.

- Carson, vous êtes là ?

Mc Pherson attendit encore une seconde avant de répondre, savourant son petit moment de triomphe.

- Oui, vous avez raison, nous pourrions en avoir besoin... Mais je préfère ne pas les ramener au central. Je vais les enfermer quelque part pour plus de sûreté.

Sur un signe, les soldats remirent le couple debout, leur lièrent les mains dans le dos avec des colliers en plastique souple, puis les poussèrent sans ménagement dans la coursive.

*

Igor était assis dans l'un des fauteuils du Central, les mains crispées sur les accoudoirs, ses paupières frémissant imperceptiblement sur ses yeux fermés.

Il venait d'établir un contact mental avec le jeune psychokinétique et le pistait comme un gibier. Pour lui, c'était presque un jeu. Ces six derniers mois, il s'était entraîné sur ordre d'Hellmann à l'intrusion mentale de Matthias. Tous les soirs à minuit précisément, il se connectait sur le rythme des ondes Delta du garçon pendant son sommeil profond.

La première fois, un contact visuel avait été nécessaire. Igor, installé dans une limousine aux vitres teintées en compagnie d'Hellmann, avait attendu la sortie d'école de Matthias. Lorsqu'Hellmann le lui avait désigné, il avait projeté sa force mentale sur l'esprit du garçon, et, à l'instar d'un magnétoencéphalographe, avait analysé en profondeur le champ magnétique de son cerveau. La carte neuronale qu'il en avait dressée était unique ; il l'avait fixée dans sa mémoire. A partir de cet instant, l'empreinte électromagnétique cérébrale de Matthias était devenue pour lui comme une balise dans l'éther. Il serait capable de la retrouver à des kilomètres à la ronde. Si on l'orientait dans une direction précise, il pourrait même le traquer sur une longue distance.

Hellmann appelait cela « l'harmonisation ». C'était grâce à ce procédé, et à la présence de Matthias sur Titan, qu'ils avaient pu diriger avec autant de précision leurs avatars météorologiques.

Igor parlait sporadiquement dans le micro du mini-casque qu'il avait coiffé afin de renseigner l'équipe lancée aux trousses de Matthias.

- II arrive... il sort... il est sur l'embase... il se dirige vers... il va descendre... plus bas.. vers le fond... le puits...

Il éleva soudain la voix.

- Rattrapez-le avant la descente !

*

Les deux soldats se déplaçaient à grandes enjambées le long d'une coursive du cinquième niveau. Ils avaient quitté l'ascenseur sur ordre d'Igor pour intercepter la cible qui empruntait l'escalier, mais il y avait eu un cafouillage. Igor avait perdu la trace médiumnique pendant quelques minutes, ce qui leur avait fait prendre un retard énorme. *Cinq étages.* Il était clair qu'ils ne les rattraperaient pas par les escaliers. La seule solution consistait à rejoindre les ascenseurs. Avec un peu de chance, ils pourraient les avoir avant qu'ils ne pénètrent dans le puits d'exploitation, si toutefois, telle était bien leur destination.

Tout en marchant, l'homme de tête examina le plan de Titan projeté devant son oeil droit. Ils avaient encore deux couloirs à parcourir avant d'atteindre ces maudits ascenseurs. Sans un regard pour son collègue qui lui collait au train, il accéléra, puis se mit carrément à courir.

Deville portant un Matthias toujours hébété, Ellen et Chimo sur ses talons, sortit en trombe de la cage d'escaliers et déboucha sur l'embase. La porte claqua derrière eux. Ils se retrouvèrent dans l'obscurité. Le froid les saisit à la gorge. Le canadien marqua un temps d'hésitation. Vingt mètres au-dessus de leurs têtes, la partie émergée de Titan les écrasait de toute sa masse. Deville se sentit pris au piège entre un marteau et une enclume géante. Une enclume d'un million de tonnes qui s'enfonçait dans les flots un peu plus à chaque minute qui passait. Il se passa les mains sur le visage.

La brusque arrivée des hélicoptères noirs les avait totalement pris au dépourvu. Ils n'avaient eu que le temps de se jeter dans les escaliers - son instinct lui avait dicté l'ordre impératif de ne pas s'enfermer dans le piège des ascenseurs - obéissant au réflexe primaire de la fuite. De toute façon, que pouvaient-ils faire d'autre, à part gagner du temps et espérer, comme avait dit Paxton.

John. Il était là-haut, avec eux maintenant. Deville secoua la tête, ramenant son esprit enfiévré à l'instant présent. Le schéma ténu de son embryon de plan ressurgit avec une acuité exacerbée, tel un phare en pleine tempête. Il fallait descendre. Descendre au fond de cette masse de béton qui plongerait définitivement par six mille mètres de fond dans moins de deux heures. Tout son être lui criait de ne pas faire une chose pareille, que

n'importe quoi valait mieux que descendre là-dedans et de s'enfermer dans cette tombe. Mais il n’y avait pas d’autre solution.

Son attention fut brusquement attirée par un mouvement. L'indicateur lumineux des ascenseurs affichait des chiffres décroissants. Ils arrivaient.

Le canadien déposa Matthias au sol et s'adressa à sa compagne d'une voix précipitée en désignant l’un des trois piliers soutènement, à quatre vingt mètres de là.

- Vite, emmenez Matthias dans le monte-charge et attendez-moi !

- Marc, qu'est-ce que vous allez faire ?

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom, mais ni l'un ni l'autre ne le remarquèrent.

- Un peu de ménage, ne vous inquiétez pas. Allez, dépêchez-vous !

Il se détourna. En quelques enjambées, il fut devant une armoire sécurité, boulonnée directement dans le mur séparant la porte des escaliers de celle des ascenseurs. Il l'ouvrit, inspectant son contenu. Il y avait des bouées en forme de fer à cheval, reliées par une cordelette en nylon à une lampe flottante, une grosse boite à pharmacie de premier secours, un brancard pliable, une radio portable, une corde de trente mètres de long, un pistolet lance-fusées et un extincteur. Il sortit le pistolet de son logement, bascula le canon, chargea une cartouche et le coinça dans sa ceinture. Ensuite, il décrocha l'extincteur de son support, enleva la goupille de sécurité et se plaqua contre le mur, à droite de la porte des ascenseurs.

Le cœur battant, il attendit.

*

Niveau 4... Niveau 3... Dans l'ascenseur, les agents se tenaient prêts à bondir à la poursuite de leurs gibiers. Ils fixaient les chiffres lumineux comme si leur vie en dépendait. Une très fine pellicule de transpiration - qui n'avait que peu de rapport avec leur précédente course précipitée - recouvrait le visage du chef de section.

Igor Gogolov… Le psychokinétique était la source de son anxiété, pour ne pas dire de sa peur. Le médium avait piqué une colère noire quelques minutes plus tôt, lorsqu'il avait perdu le contact avec l'enfant. Il avait décidé de leur en incomber la faute, à eux ! Ce cinglé était complètement

paranoïaque. Le problème, c'est qu'il était le dingue le plus dangereux que la planète eût jamais porté.

A l'Institut 166, une légende courrait à propos de ce dément. On racontait qu'un jour, en opération, alors qu'il était encore dans l'armée rouge, il avait piqué une crise et anéanti toute une escouade. Vingt hommes ! A lui tout seul, avec ses satanées capacités mentales !

Le chef de section avait toujours pensé que cette histoire était une pure foutaise, un truc que les sentinelles avaient inventé pour se foutre les jetons, la nuit, pendant les gardes. Pour rester éveiller. Rien ne vaut la peur pour ne pas s'endormir. Mais maintenant, après ce qu'il avait vu de ses propres yeux durant ces dernières vingt quatre heures, il était certain que c'était vrai.

Ou du moins, Igor en était capable.

La voix dans ses écouteurs le fit sursauter.

- Il est dans l'ascenseur du puits de forage... Je vous conseille de faire vite.

Une voix de reptile, basse et froide, vibrante et rappeuse. Un long frisson le parcourut.

Niveau 2...

On racontait aussi cette histoire sur ces deux psychologues. C'était arrivé il y avait un peu plus d'un an. Hellmann tentait de consolider l'instabilité mentale grandissante d'Igor par des séances de psychothérapie. Il s'était donc adjoint les services de deux pointures ; un psychiatre militaire habitué aux horreurs des champs de bataille, et un ancien chef de service du département de psychologie criminelle d'un pénitencier d'état, auteur d'une étude clinique sur un tueur en série qui avait défrayé la chronique en massacrant plus de quarante personnes.

Le premier était devenu une loque, incapable de lasser lui-même ses chaussures. D'ailleurs, la rumeur laissait entendre qu'on lui avait retiré ses lacets, de peur qu'il ne se pende avec. Il pourrissait dans un hôpital psychiatrique militaire, quelque part au fin fond du Nebraska.

On avait retrouvé le second pendu dans sa chambre. Il avait laissé une lettre expliquant que la race humaine, avec une âme si sombre, ne méritait pas de vivre, et qu'elle n'allait de toute façon pas tarder à disparaître, vu que Igor était l'Antéchrist.

Niveau 1...

Et puis, il y avait eu cet « accident », deux semaines plus tôt, dans le laboratoire. Et ça, ce n'était pas des on-dits, pas du blabla. Il avait vu le

pauvre type de ses propres yeux. Igor avait piqué une crise contre un technicien. Personne ne savait exactement pourquoi. Toujours est-il que le lendemain matin, on avait retrouvé le pauvre mec pissant le sang par les oreilles, le nez, la bouche, même les yeux, comme si tout le sang de son corps s'était accumulé dans sa tête, causant une surpression mortelle. Mais le plus incroyable, le truc qui foutait le plus la trouille, c'était que le cadavre flottait au milieu du labo comme un astronaute en lévitation dans sa capsule. Il ne touchait rien. Ni le sol, ni les murs, ni le plafond. Rien. Il flottait, tout simplement tel un ballon d'hélium à un mètre cinquante du plancher.

Hellmann avait tenté d'étouffer l'affaire, mais là, c'était trop. Il y avait eu des protestations. Enfin... il y eut un début de protestation. Mais l'armée étant ce qu'elle est, après quelques mutations, quelques promotions, quelques menaces aussi, tout rentra dans l'ordre rapidement.

Le chef de section se dit qu'il serait préférable - non, vital - de finir le boulot rapidement. Et sans bavure.

Niveau O...

Trouver le gamin, vite ! Tuer les autres et remonter !

Les portes coulissèrent silencieusement. Le chef de section se rua dehors le premier. Un éclair rouge apparut brusquement à sa gauche, en limite de son champ de vision.

Deville abattit l'extincteur sur la tempe du commando avec une violence inouïe. Le deuxième homme braqua son fusil d'assaut. Deville dirigea la buse de l'extincteur droit sur lui et appuya sur la détente. Une giclée de neige carbonique atteignit le soldat en plein visage, lui
arrachant un hurlement de douleur. Complètement aveuglé, il lâcha une rafale au hasard, touchant son collègue à bout portant. Une deuxième rafale déchira la nuit. Deville fit un bond de côté, puis lança de toutes ses forces l'extincteur qui percuta le commando en pleine poitrine. Le temps qu'il retrouve son équilibre et essuie la mousse qui lui brûlait les yeux, Deville avait sorti son pistolet lance-fusées et tirait. La boule incandescente percuta l'homme au milieu du buste, entra dans son gilet pare-balles dont elle dévora les fibres de kevlar comme un démon vorace. Le soldat hurla, lâcha son fusil, cherchant à se défaire de son équipement. En vain. Il fit quelques

mètres à reculons, puis partit en courant vers le bord de l'embase. Il se jeta à l'eau avec un cri déchirant.

Deville ramassa le fusil d'assaut et fit volte face vers l'ascenseur béant. Son regard croisa celui, défaillant, de son adversaire. Il visa et tira, mais l'autre avait déjà appuyé sur la commande de fermeture des portes. Le fusil tressauta dans ses mains, le vacarme de la rafale déchira ses tympans, les balles ricochèrent sur le métal de la porte. Une odeur de cordite emplit ses narines tendit qu'il ôtait le chargeur. Il était vide. Il balança l'arme dans la mer et se dirigea d'un pas rapide vers le monte-charge du puits de forage.

*

Igor bondit de son fauteuil avec un cri de rage. Il arracha son casque radio et le jeta à l'autre bout du central en hurlant.

- Les incapables !

Il traversa la pièce à grands pas, direction les ascenseurs.

- Je vais m'en occuper moi-même ! gronda-t-il.

- Igor, je préfère que tu n'y ailles pas seul.

Hellmann s'était levé et tentait maladroitement de rattraper le médium, le visage emprunt d'inquiétude. Il fit un signe discret aux deux commandos qui encadraient les portes coulissantes et qui n'en menaient pas large en voyant le colosse leur foncer dessus. Igor stoppa devant les ascenseurs et se retourna avec un rictus.

- Parce que tu crois que j 'ai besoin de tes gentils toutous ?

Il leur jeta un regard dédaigneux.

- S'il te plait, Igor, fit Hellmann avec un regard apaisant.

Les portes coulissèrent. Igor s'engouffra dans la cabine. Sur un signe d'Hellmann, les soldats lui emboîtèrent le pas.

*

Mc Pherson s'offrit le luxe d'un petit sourire de satisfaction. Les choses se déroulaient comme prévues. A part sa blessure à la cuisse, bien sûr, mais ce genre de chose faisait partie des risques. Et puis, la douleur était parfaitement maîtrisable. Il s'était même payé le luxe de refuser l'injection de morphine que lui avait proposée l'un de ses hommes, quelques minutes

plus tôt. Il aimait ça, la douleur. Il devait bien y avoir quelque chose de pervers là-dedans, il s'en doutait, mais surtout, elle agissait chez lui comme une sorte de catalyseur mental, affinant son esprit, aiguillonnant sa perception des choses et de son environnement comme s'il était sous l'emprise d'un psychotrope, les effets secondaires en moins.

Ils approchaient de l'endroit qu'il avait choisi pour ses prisonniers. Il avait décidé de ne pas les ramener au Central. La situation serait assez tendue, là-haut, pour qu'il n'ait pas à se préoccuper de cette source potentielle d'ennuis supplémentaires.

Il avait repéré l'endroit idéal pendant une de ses ballades, quelques jours plus tôt - ses petites inspections de routines, comme il aimait les appeler -, qui n'était autre que du repérage. Il avait déniché, bien que cela paraisse incroyable, une cellule.

A la réflexion, ce n'était pas aussi insensé. La plate-forme serait un microcosme autonome où se côtoieraient trois cents personnes dans une ambiance de travail survolté. Il y aurait des frictions, c'était inévitable. Une prison pouvait donc se révéler très utile. C'était un local sans fenêtre, qui servait pour l'instant de dépôt d'outillage. Mc Pherson avait fait un rapide inventaire, histoire de s'assurer que ceux qu'il enfermerait là-dedans ne pourraient pas s'échapper, en découpant par exemple la porte au chalumeau.

Il jeta un coup d'œil par dessus son épaule. Ses prisonniers le suivaient sans entrain, aiguillonnés par le canon des armes de ses hommes. La vision de Moffat grimaçant de souffrance à chaque pas le fit jubiler intérieurement.

Ils s'arrêtèrent devant une lourde porte étanche. Au-dessus, était inscrit au pochoir en grosses lettres noires : « LOCAL CELLULAIRE »

A l'évidence, les ingénieurs qui avaient conçu la prison étaient lourdement influencés par l'architecture maritime. Une porte étanche en guise de porte blindée ? Pourquoi pas, finalement ? De toute façon, il s'en moquait. La seule chose qui importait était la solidité à toute épreuve de la porte. De ce côté là, il pouvait être tranquille.

Il tourna le lourd volant de manœuvre et entra. La pièce était sombre, sentait le renfermé et une odeur indéfinissable de peinture ou de solvant. Il récupéra une barre à mine qui traînait contre le mur et la fit jouer lourdement dans sa paume en regardant le couple mal en point pénétrer à son tour.

- Mourir noyé dans le noir, quelle horreur, n'est-ce pas !? lança-t-il d’un air mauvais.

- C'est une porte étanche, banane !

Malgré la douleur, Moffat, à l'évidence, n'avait rien perdu de son arrogance. Cela amusa presque Mc Pherson. Il riposta, un sourire au coin des lèvres.

- Avec la pression qui règne à six mille mètres de fond, elle ne le sera pas bien longtemps... Je vous souhaite bien du plaisir !

Sur ces dernières paroles, il fit tournoyer sa barre de fer et l'abattit sur l'ampoule murale, plongeant la pièce dans le noir. Puis, il sortit et verrouilla la porte.

- Restez ici et ne quittez pas la porte des yeux ! aboya-il à l’intention d’un des deux soldats.

- Vous, venez avec moi ! lança-t-il à l’autre.

Ils s’en furent à grands pas pendant que le garde s'appuyait nonchalamment contre la cloison en face de la porte cellulaire.

*

Les portes du deuxième ascenseur s'ouvrirent au niveau zéro. Igor en sortit comme un diable en boite, suivi de ses deux séides et s'élança sur l'embase en direction du monte-charge. Un feulement discret stoppa net l'un des commandos qui pivota sur lui-même comme un fauve, l'arme pointée. L'autre ascenseur venait de s'ouvrir, révélant son sanglant contenu.

- Monsieur, il y a un survivant ! cria-t-il à l’adresse du médium.

Pendant que le soldat examinait les blessures de son collègue, Igor s'approcha.

Le militaire plaqua doucement son camarade contre la cloison de l'ascenseur, tentant d'évaluer l'ampleur des dégâts. Tout le côté gauche du visage était tuméfié, la peau entre sa tempe et l'oreille avait gonflé, mais le plus grave semblait être la blessure au thorax. Son plastron était couvert d'un sang noir qui coulait sur ses chaussures, s’épanchant sur le sol en une flaque visqueuse. L’homme avait les yeux vitreux.

- Aidez-moi, murmura-t-il.

- Vous avez échoué lamentablement, et vous voulez qu'on vous aide ?

Igor se tenait à l'entrée de l'ascenseur, les poings sur les hanches. Ses yeux étaient deux puits sans fond qui semblaient aspirer la lumière environnante. Le soldat valide tenta faiblement de s'interposer.

- Monsieur...

Mais il s'écarta précipitamment lorsque le blessé fut soulevé du sol.

La lumière des néons du plafonnier vacilla, son intensité déclinant presque de moitié.

Le soldat se réfugia dans un angle de la cabine. Il ne pouvait rien faire, qu'assister impuissant à l'agonie de son camarade. Celui-ci flottait maintenant au milieu de l'ascenseur, les jambes battant l'air à vingt centimètres du sol. Horrifié, il vit le sang se mettre d'abord à couler de son nez, puis de ses oreilles, et enfin de ses yeux, qui se révulsèrent. La force invisible qui le maintenait en lévitation parut soudain se déchaîner. Le malheureux fut projeté avec une violence inouïe contre le mur du fond. Il glissa jusqu'au sol, maculant la paroi d'une large traînée sanglante.

Igor ferma les yeux. La lumière revint. Le soldat sentit ses entrailles se liquéfier lorsque le regard brûlant du dément l'effleura. Le colosse fit brutalement demi-tour et s'enfonça dans la nuit sans un mot.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 59

Deville apprécia son travail d'un rapide coup d’œil. Dès son arrivée au fond du puit d'exploitation, aidé par Ellen, il avait bloqué les portes coulissantes des deux monte-charges avec des caisses de matériels, condamnant ainsi les ascenseurs à rester au fond. Leurs poursuivants seraient obligés d'emprunter les passerelles métalliques d'inspection, ce qui les retarderait considérablement.

Le canadien se retourna, englobant la gigantesque salle du regard. Malgré les lampes murales trop distantes et trop éparpillées pour assurer un éclairage correct - les projecteurs de travail n'avaient pas encore été mis en place - il y avait encore beaucoup trop de lumière à son goût. Il franchit les quelques mètres le séparant d'un tableau électrique, l'ouvrit et enleva méthodiquement les fusibles. La luminosité ambiante décrut rapidement. Lorsqu'il ne resta qu'à peine de quoi voir où poser les pieds, il referma le panneau et rejoignit la psy et son fils.

Ils devaient maintenant traverser le puits en direction du ballast numéro un. Devant eux se dressait une forêt dédaléenne de caisses et d'empilements disparates de matériel. Dans l'ombre nouvellement formée, on aurait dit les colossales pierres tombales d'un cimetière kafkaïen. Deville ne prit pas le temps d'en respirer l'obscure et mystérieuse atmosphère, il entraîna rapidement son petit monde à travers le sombre labyrinthe.

Ellen tirait Matthias par la main. Le petit garçon se laissait faire sans réaction, suivant sa mère comme un zombie. A ses côtés, Chimo trottait vaillamment, toute trace de son horrible blessure définitivement disparue.

Une imperceptible pression des petits doigts contre la paume de sa main fit se retourner Ellen. Un tressaillement apparut fugitivement dans le regard de son fils. Ellen ralentit sa marche, mais Deville la tira brutalement par le bras.

- Dépêchons-nous !

A contre cœur, elle reprit sa progression. Elle heurta l'angle de métal acéré d'une foreuse, ce qui lui arracha une grimace de douleur. Dans son

dos, un reniflement éclata, puis un cri.

- Maman !

La psychologue s'arracha à l'emprise du canadien et se jeta aux pieds de son fils. Le garçonnet clignait des yeux dans la demi-obscurité. Il se frotta les yeux de sa main libre pendant que sa mère le dévisageait avec une avidité toute maternelle. Il reprit, un sanglot dans la voix.

- J'ai mal à la tête.

Ellen le serra contre elle, caressant tendrement ses cheveux.

- Ça va aller, mon Chéri, ne t'en fais pas.

Matthias se dégagea et fixa gravement sa mère.

- Maman, j’ai vu l’Ogre.

- Quoi ?!

- L’Ogre, Maman, l’Ogre Rouge de mes rêves, je l’ai vu. Il est ici et il me cherche !

Ellen sentit un frisson glacial lui parcourir l’échine. Elle savait parfaitement de qui Matthias parlait.

Mon Dieu, se peut-il qu’il hante les rêves de mon fils ? Comment serait-ce possible ? Il ne connaît même pas son existence !

*

Mc Pherson sortit avec précaution de l'ascenseur. Sa jambe le faisait souffrir. La douleur avait empiré et commençait à lui taper sur les nerfs.

Hellmann, un large sourire fendant son visage, fit quelques pas pour l'accueillir.

- Carson, content de vous voir enfin !

Ils se serrèrent la main, mais aucune chaleur n'émanait de Mc Pherson. Bien au contraire.

- Il a fallu que vous l'ameniez ici ! lança-t-il d'une voix agressive.

- Il voulait absolument venir. Et vous le connaissez, répondit Hellmann sur un ton désabusé.

- Que trop bien, malheureusement... Et où est-il ?

Ses yeux firent rapidement le tour de la pièce. Lorsqu'ils se reposèrent sur Hellmann, ils lançaient des éclairs.

- Ne me dites pas que vous l'avez laissé descendre les chercher ?!

Hellmann fit un petit geste d'impuissance. Mc Pherson sentit une onde de colère le submerger. C'était toujours pareil avec les civils. Impossible de leur faire confiance. Impossible qu'ils respectent les ordres. Impossible de leur faire entendre raison sur les problèmes de sécurité. Mc Pherson dut se faire violence pour ne pas attraper le scientifique par le revers de sa veste et l'envoyer bouler à l'autre bout de la pièce.

Cela faisait maintenant six ans qu'il était attaché au projet Energia. Six années de stress incessant à s'occuper de la sécurité du plus ambitieux programme noir de l'histoire de la recherche militaire américaine. Même l'élaboration de la bombe atomique n'avait pas bénéficié d'autant de précautions. Il est vrai qu'à cette époque, les Etats Unis étaient en guerre et que le Congrès, les hommes politiques de tous bords, les différents lobby et les journalistes n'étaient pas en quête de savoir où passait le moindre dollar dépensé pour la recherche militaire. Néanmoins, le fondement même du problème de la sécurité était resté le même : faire comprendre à une bande de scientifiques civils par nature totalement indisciplinés, que le succès reposait entièrement sur le secret de leurs recherches. C'était l'axiome de base. Toute recherche était uniquement une question de temps et de moyens. Les savants voulaient y voir une histoire de talent et d'intelligence, mais c'était totalement faux. Si les Etats Unis avaient gagné la course de l'atome, c'était uniquement une question de temps et de moyens. S'ils avaient gagné la course de la conquête spatiale, c'était encore une fois une question de temps et de moyens. Les moyens, n'importe quelle grande puissance les avaient. Le temps, par contre, était une notion toute relative qui appartenait au premier qui se lançait dans l'aventure, qui savait garder son avance. Donc le secret.

Mc Pherson n'avait pas totalement menti à Deville et ses amis, lorsqu'il leur avait avoué son rôle. Sauf que son employeur n'était pas la Norstrom, mais l'U.S Air Force - dans laquelle il avait d'ailleurs le grade de colonel.

Mc Pherson était issu du renseignement militaire. Rien à voir avec un barbouze de la C.I.A. Non, son job à lui consistait à protéger les secrets de l'armée contre toute transpiration qui pourrait filtrer jusqu'au bureau d'une mission parlementaire, d'un membre du Congrès, d'un journaliste ou encore d'un ennemi quelconque des Etats Unis. Et Dieu sait qu'ils étaient nombreux.

Pour cela, rien de tel qu'une infiltration en règle du service soupçonné d'être à l'origine des fuites. Au fil de sa carrière, il était passé maître dans l'art de jouer des rôles de composition. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de se sentir dans la peau du chasseur. Un chasseur incognito qui grattait furtivement le vernis social et professionnel de chacun des acteurs de la pièce jusqu'à tomber sur la vérité toute crue. Celle-ci n'était jamais belle à voir. L'appât du gain, le sexe ou encore le désir de vengeance, étaient la trilogie incontournable des basses motivations qui poussaient un défenseur de l'état à s'épancher. Il y avait aussi un côté pervers à s'approprier le secret des autres. Mc Pherson aimait cela. Ses enquêtes révélaient toujours des travers croustillants insoupçonnables. L'âme humaine n'en sortait jamais grandie.

Au fil du temps, il avait fini par prendre son boulot comme un jeu. Un jeu presque trop facile. La découverte des coupables était devenue une certitude immuable dont la seule inconnue, finalement, était le temps qu'il mettrait à les confondre. Il excellait dans ce travail et c'est lui que l'on avait naturellement nommé à la tête du département sécurité du projet Energia.

Au début, l'ampleur de la tâche lui était apparue comme un défi à la mesure de ses talents. Les facultés psy étaient un phénomène tellement hors du commun que les gens ne pouvaient s'empêcher d'en parler. C'était plus fort qu'eux.

Mais il avait déjà eu affaire à ce genre de comportement et s'en était brillamment tiré, c'est pourquoi on l'avait choisi.

Dix ans plus tôt, en 1990, il avait été nommé responsable-adjoint de la sécurité sur la base aérienne de Nellis, dans le Nevada. La base couvrait des centaines d'hectares de désert totalement aride. Dans l'endroit le plus reculé, perdu à des dizaines de kilomètres de toute civilisation, il y avait une zone spéciale, dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par la voie des airs. L'endroit était si désolé que même les serpents n'y allaient pas. On l'appelait la Zone 51. Elle n'avait bien sûr pas d'existence officielle. Pourtant, la presse à sensation en avait fait ses choux gras. Quelques auteurs de science fiction en mal d'inspiration avaient fait monter sa côte. Puis, Hollywood et ses scénaristes s'étaient joints à la partie. L'idée générale était toujours la même : outre des prototypes ultra-secrets d'avions hypersoniques, la base abritait des débris de soucoupes volantes, soit disant récupérés dans le

désert du Nouveau Mexique - à Roswell exactement - en 1947, ainsi que quelques cadavres extraterrestres.

Les films de science fiction étaient bien en deçà de la vérité, à tel point que les personnels de la section 5, une unité construite 5 niveaux sous la surface du sol - d'où son nom - qui abritait la section « extra-terrestre», étaient tous suivis psychologiquement, afin de tenter de limiter les dépressions et les diverses affections psychologiques que la vue quotidienne de choses qui dépassaient leur entendement engendraient. La conséquence de tout ça, était que les gens avaient un besoin viscéral de parler. A leurs femmes, à leurs maîtresses, à leurs amis. Et le pire, c'était qu'on ne pouvait pas leur en vouloir. Oh, bien sûr, on les menaçait, on les mutait, on les rétrogradait, ou, au contraire, on leurs offrait des promotions, on les achetait. On leur faisait suivre des stages de motivations psychologiques afin de dédramatiser, de relativiser ce qu'ils voyaient. On leur expliquait que leur travail était nécessaire pour le bien des Etats Unis et le devenir de la race humaine toute entière. A l'opposé, certains scientifiques et techniciens qui travaillaient jour et nuit sur les applications de la technologie extraterrestre étaient si enthousiasmés par ce qu'ils faisaient, qu'ils avaient le plus grand mal à garder ça pour eux.

Bref, un nombre beaucoup trop important de personnes parlaient, ou avaient très envie de parler. La conséquence directe de cet état de fait était que la Zone 51 était le cauchemar des responsables de la sécurité.

Jusqu'à l'arrivée de Mc Pherson.

Le colonel avait des idées très précises et surtout très personnelles sur la façon de mener les choses. Les gens voulaient parler, c'était plus fort qu'eux ? On ne pouvait pas les en empêcher ? Bien, qu'on les laisse faire. Après tout, ce n'étaient pas les mots qui importaient, mais la réaction qu'ils suscitaient chez les oreilles attentives. Pour anéantir tous les effets fâcheux, il suffisait de désinformer.

Lecteur assidu de Vladimir Volkoff, Mc Pherson était un partisan acharné de la désinformation. Il avait été à bonne école pendant toute sa carrière dans l'U.S Air Force, dont les services secrets s'employaient depuis plus d'un demi siècle, à tromper le public. La désinformation concernant le phénomène OVNI était le plus grand bluff du siècle, peut-être même de l'histoire humaine. Et Mc Pherson n'était pas peu fier d'y avoir participé.

Le plus drôle, dans cette histoire, c'était que tromper le public était d'une facilité déconcertante. Les gens étaient naïfs, c'était à s'en tordre de rire. Ils avaient une confiance aveugle en leurs dirigeants. Depuis cinquante ans – en fait beaucoup plus si l'on prend en compte certains récits remontant jusqu'à l'antiquité -, les cieux du monde entier étaient traversés presque quotidiennement par des OVNI. Il existait des milliers de témoignages irréfutables - de pilotes de lignes, de pilotes militaires, de radaristes, de commandants de navires, de policiers, sans parler de ceux émanant de citoyens respectables. Empilés les uns sur les autres, ils pourraient remplir une salle entière de cent mètres carrés, du sol jusqu'au plafond. Malgré cela, les gouvernements occidentaux, celui des Etats Unis en tête, avaient si bien désinformé le public que les amateurs de soucoupes volantes étaient depuis longtemps considérés comme de doux dingues, qu'aucun journal digne de ce nom n'osait publier la moindre information sur le sujet, et qu'aucun scientifique n'aurait osé étudier le phénomène, de peur de perdre toute crédibilité. C'était parfait. Une conspiration à l'échelle planétaire.
Sauf en ce qui concernait la Zone 51. Et c'est là qu'intervenait le colonel Mc Pherson.

La Zone 51 focalisait les attentions car elle était non seulement la base et le centre d'essai des prototypes de l'U.S Air Force et de l'aéronavale, mais aussi et surtout l'endroit le plus secret des Etats Unis. Il y avait donc matière à exciter les imaginations.

En 1996, le film «Independance day » - dont le sujet était l'invasion de la terre par des extraterrestres belliqueux (On y montrait la fameuse base, ainsi que ce qu'elle était censée abriter : des extraterrestres et leur soucoupe volante) - raviva l'intérêt, et donc la polémique. De grosses légumes galonnées avaient menacé les producteurs, pendant le tournage, de retirer le soutien logistique de l'armée au film si l'on parlait de la fameuse zone. Cela se sut, bien évidemment. La presse à sensation monta ça en épingle et la Zone 51 fut à nouveau sous le feu des projecteurs. Des questions fusèrent, des conférences sur le sujet furent données. Las Vegas, la ville la plus proche de la base, vit un défilé ininterrompu d'ufologues dans les semaines qui suivirent la sortie du film.

Pendant ce temps, le service de presse des armées adoptait l'attitude habituelle qui consistait à s'offusquer : Quoi ? L’U.S Air Force cacherait des

soucoupes volantes sur une base secrète ? Ridicule ! Ou encore : Non, non, les soucoupes volantes, ça n'existe pas !

De l'avis de Mc Pherson, c'était une attitude stupide. Démentir était un aveu. Décrédibiliser, en revanche, désamorcer l'intérêt, là résidait tout l'art de la désinformation.

Mc Pherson réussit à convaincre ses chefs de lui laisser carte blanche pour contre attaquer. Les gens voulaient du sensationnel ? Ils allaient en avoir. Il mit son plan au point avec la minutie d'un homme de l'ombre habitué aux coups tordus. Tout d'abord, il fit courir le bruit qu'une autopsie d'un cadavre d'extraterrestre avait été filmée, sur une base secrète de l'armée, en 1947, après le fameux crash de Roswell, et que, suite au « Freedom of Information Act » (la nouvelle loi sur la liberté d'information qui oblige l'administration américaine à déclassifier périodiquement les documents secrets), un producteur indépendant avait réussi à se procurer le film. L'info passa sur les télévisions et dans la presse du monde entier. L'auteur du film avait un dossier en béton. C'était un ancien caméraman du service des archives de l'armée, aux états de service irréprochables, malheureusement mort depuis dix ans. Le producteur avait fait expertiser le film par les plus grands spécialistes, avait enquêté auprès de ses anciens collègues de travail. La presse avait enquêté de son côté. Bref, l'affaire présentait le plus grand sérieux. Les ufologues entamaient le chant de la victoire : on détenait enfin LA preuve ! La date annoncée de la diffusion fut savamment retardée, de manière à faire monter la pression.

Le film fut montré sur les écrans du monde entier. Des médecins légistes experts en autopsies, des spécialistes des effets spéciaux, des historiens militaires furent conviés aux différentes projections. Lors des débats, chacun donna son avis, mais sans être catégorique. Aucune opinion ne fut réellement tranchée. En définitive, rien ne fut prouvé. Ni l'authenticité, ni l'escroquerie.

C'était très fort, et cette remarquable manipulation eut deux effets psychologiques marquants. Le premier, à court terme, fut induit par la combinaison de deux facteurs : le sentiment d'avoir perdu son temps sur un sujet dont on aurait de toute façon jamais le fin mot : finalement, rien de neuf chez les extraterrestres, on n'était pas plus avancé ! Avec en prime le sentiment de s'être « fait avoir». Comment ? On avait fait tout ce foin pour ÇA ? Les gens en avaient subitement ras le bol d'être pris pour des

imbéciles, des idiots à qui on promettait des révélations fracassantes juste pour faire grimper l'audimat. De cela découla un sentiment de rejet général pour le phénomène OVNI.

Le deuxième effet, celui-là à long terme - et c'est là où c'était psychologiquement très fort - fut encore plus pervers. Avec le temps, les tenants et les aboutissants de l'affaire se diluèrent dans les esprits, à tel point que seulement deux ans plus tard, peu de gens se souvenaient de la conclusion de cette affaire. Tout ce qui restait, c'était qu'on avait disséqué un extraterrestre. Vrai, faux ? Allez donc savoir, on voit tellement de trucs incroyables de nos jours. Tout est possible, vous savez ! Et quoi qu'il en soit, ça n'avait pas changé le monde !

Mc Pherson et ses sbires avaient fait quelque chose d'ahurissant. Ils avaient tout simplement réussi à banaliser un fait qui aurait pu être d'une importance capitale. Ils avaient réussi à banaliser l’extraordinaire, et par là même, à préparer l'inconscient collectif, dans le cas où une fuite d'importance viendrait aux oreilles de ses compatriotes - de toute façon plus intéressés par les fluctuations du cours de la bourse que par les tribulations des OVNI sur le petit écran.

Oh, bien sûr, il y avait toujours cette bande d'excités hargneux qui campaient dans le désert, aux limites de la Zone 51, et qui ne démordraient jamais, mais qui les écoutaient ? Plus personne.

Mc Pherson avait gagné.

Il ne resta pas longtemps à Nellis. Ce succès total le propulsa directement en tête du département sécurité du projet Energia. Le colonel Mc Pherson quitta donc le désert du Nevada - et son infâme poussière - sans le moindre regret, pour s'installer avec entrain au sein de l’Institut 166, dans les monts Appalache.

Six ans plus tard, tout enthousiasme avait disparu. Mc Pherson commençait même à s'en mordre les doigts. Ce n'était pas à cause des difficultés. Il était intelligent, pervers, joueur. Il aimait ça. Non, ce qui l'inquiétait, c'était le subtil changement de son statut. Jusqu'ici, il avait été un chasseur, un manipulateur au service d'un système auquel il croyait, en l'occurrence, l'armée des Etats Unis d'Amérique. En retour, il était protégé par ce système. C'était un échange de bon procédé, un peu comme dans le monde animal, où certaines petites bestioles, en échange du gîte, du couvert et de la protection physique de leur hôte plus gros, les débarrassent de leurs

parasites. En fait, il se voyait plutôt comme un rouage d'une immense machinerie. Un rouage consciencieux, discret, efficace. Il protégeait la machine, et en retour, la machine le protégeait.

Sauf depuis peu. Pour la première fois de sa longue carrière, Mc Pherson se sentait nu. La protection n'était plus qu'une illusion. Igor était l'homme le plus dangereux de la planète et il était fou à lier. Il se souvenait avec une acuité exacerbée par les circonstances, de la première fois où Hellmann lui avait parlé de son plan démentiel pour faire éclore les pouvoirs de Matthias. Il aurait été beaucoup plus simple de balancer la mère dans une piscine avec un requin blanc, ou dans une cage avec un tigre, et d'attendre bien sagement la réaction du gamin. Mais non, Hellmann avait tenu à monter son plan tordu. Mc Pherson le soupçonnait d'être encore plus retors que lui-même, mais à la vérité, Hellmann était joueur, une race spéciale de joueur, expérimentateur dans l'âme, l'un de ces scientifiques pour qui la théorie ne vaut pas tripette face à une bonne démonstration in vivo, tout simplement parce qu'il accordait plus d'importance à l'intuition qu'au calcul. Ajoutez à cela une fascination totale pour l'instinct de survie - principe prépondérant et omnipotent du monde vivant, selon lui, aussi vivace au sein de l'organisme cellulaire le plus simple que chez l'espèce la plus aboutie, l'homme, et vous obteniez un plan tiré par les cheveux, où chaque protagoniste, du cobaye à l'expérimentateur, jouait sa peau.

Et risquer sa vie, Mc Pherson n'aimait pas ça du tout. Il avait accepté d'embarquer sur la plate-forme, de jouer ce rôle de composition car lui seul était capable de le faire. Il s'était investit totalement et cela lui avait rapporté un coup de poignard dans la cuisse et pas loin d'une balle dans la tête. Il avait dû affronter un typhon et un iceberg - même si on lui avait certifié qu'il ne risquait rien. Contre toute attente, ce plan machiavélique marchait à merveille et voilà que cet imbécile d’Hellmann risquait de tout faire rater en amenant avec lui son singe de foire ! Il savait pourtant qu’Igor était fortement perturbé par un environnement nouveau, que cela exacerbait ses déséquilibres, et surtout, surtout, sa paranoïa.

Le scientifique se tenait devant lui, se dandinant maladroitement d'une jambe sur l'autre. Il lui souriait de son habituel petit air suffisant. Qui aurait pu penser que derrière ce visage aimable, se cachait un incroyable manipulateur ?

Mc Pherson lui en voulait. Pas seulement d'avoir contrevenu au plan prévu en amenant le médium. Il lui en voulait de l'avoir laissé dans l'ignorance à propos du chien. Hellmann avait trafiqué le cerveau de ce foutu cabot sans le prévenir, et le chien l'avait mentalement attaqué !

Bien sûr, il aurait dû se douter que Hellmann ne lui avait pas tout révélé. C'était typique de son esprit d'expérimentateur maladif : mettre différents ingrédients dans un bocal, agiter, laisser agir et observer le résultat. Des rats. Il nous considère tous comme des rats de laboratoire.

Mc Pherson était en colère et la douleur qui irradiait dans toute sa jambe n'arrangeait rien.

- Nom d'un chien, Karl, ce mec est dingue, complètement incontrôlable ! Il est capable de tuer tout le monde, même Matthias ! lança-t-il d'un ton hargneux.

- Ne vous inquiétez pas, quelque chose me dit que notre petit prodige est parfaitement capable de se défendre tout seul.

- Qu'est-ce que vous voulez dire?

- Je fonde de grands espoirs sur ce petit, pas vous ?

Hellmann eut un large sourire. De toute évidence, il était ravi de la tournure que prenaient les évènements. Quelque chose d'imprévu semblait sur le point d'arriver, et cela l'amusait.

Ce mec est vraiment incroyable ! pensa Mc Pherson. Il voyait une sur-humanité dans les pouvoirs psy d'Igor. Mc Pherson, lui, ne voyait qu'une déviation maléfique, quelque chose d'inhumain. Une pensée lui vint à l'esprit : Seul Hellmann contrôle Igor. Mais pour combien de temps encore ?

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 60

Un craquement d'allumette éclata dans le silence. Presque aussitôt, la lueur tremblotante d'une petite flamme perça l'obscurité, éclairant faiblement les mains entravées de Moffat, derrière son dos. Il se tourna de façon à éclairer le fond de la pièce, là où était stocké le matériel.

- Trouve quelque chose à brûler, n'importe quoi, vite !

Sandra, handicapée elle aussi par ses liens qui lui maintenaient les poignets sur l'occiput, fouillait fébrilement parmi le ramassis d'objets divers qui jonchaient le sol. Elle donna des coups de pieds dans des cartons, renversa leur contenu et finit par trouver ce qu'elle cherchait. Avec un soupir de soulagement, elle ramassa une bouteille d'alcool à brûler. Elle ôta rapidement le bouchon – assez adroitement compte tenu des circonstances -, se rapprocha de son compagnon et versa une petite flaque sur le sol.

Moffat laissa tomber l'allumette ; l'alcool s'enflamma et une lumière bleutée se répandit dans la cellule. L'ingénieur s'était tellement contorsionné pour sortir la boite d'allumettes de sa poche de devant de son jean, qu'il en avait des crampes aux doigts et les poignets tout endoloris. Mais il ne perdit pas de temps à s'en affliger et s'approcha du capharnaüm. Il attrapa un bout de tissu graisseux et vint rejoindre Sandra.

Il roula le morceau d'étoffe comme une feuille de papier à cigarette, se plaça dos à dos avec sa compagne, puis entreprit de l'enfoncer à tâtons dans le goulot. Il y parvint après quelques secondes d'effort. Sandra approcha la mèche des flammes et une lumière plus vive s'épancha dans la pièce. Moffat poussa un soupir d'aise, et, depuis longtemps, se permit un sourire.

- On y voit déjà plus clair.

Il revint vers l'amas de matériel, repéra un morceau cassé d'une lame de scie à métaux qu'il saisit maladroitement de ses longues mains osseuses. Il le tendit ensuite à Sandra.

- Ma poule, tiens-le comme ça, s'il te plait.

En regardant par dessus son épaule, Moffat entreprit de scier le collier en plastique qui lui entravait les mains. Il lui fallut plusieurs minutes pour y parvenir. Il libéra ensuite sa compagne. Avec une satisfaction non

dissimulée, ils massèrent à l'unisson leurs poignets endoloris. Puis, leur sens pratique reprit le dessus. Tandis que l'ingénieur fouillait à nouveau parmi le matériel, Sandra tentait de faire tourner le volant de manœuvre de la porte étanche. Mais il était bloqué. Pire que ça, une voix assourdie leur cria de ne pas se fatiguer. Il y avait un garde devant la porte.

- Merde !

Sandra recula, dépitée. Elle jeta un oeil vers son compagnon qui examinait la pièce avec attention, en se frottant toujours les poignets. Elle consulta sa montre.

- Vaudrait mieux qu'on sorte de là vite fait. J'espère que t'as une idée, parce que là, je suis un peu en panne sèche.

- T'inquiète ma Poule, les idées, c'est pas ce qui manque.

Il se grattait maintenant le menton, l'air pensif.

- Suffit juste de trouver la bonne.

Son regard scrutait les murs, le plafond, le sol, comme s'il jaugeait le volume de la pièce.

- Mon grand-père était le Roi de la bricole. Il m'a appris pas mal de trucs dans ma tendre enfance.

Il fit brutalement demi-tour, fonçant vers le tas de bric à brac dont il éparpilla les composants dans toutes les directions. Il finit par dégager une longue bouteille métallique, qu'il redressa péniblement.

- Tiens, par exemple, sais-tu que l'oxygène (il désigna la bouteille) et la graisse sont des composant chimiquement antagonistes ?

Il la regardait fièrement, un grand sourire illuminant ses dents blanches, un bras passé négligemment autour du haut cylindre. Sandra secoua la tête.

- Don, on s'en tape ! Ce qu'il nous faut, c'est un chalumeau !

Le grand noir entreprit de tirer la lourde bouteille vers l'entrée.

- Ouais, et dans cent ans, quand les arrières petits enfants de l'équipe de renflouage du Titanic auront sorti notre tas de ferraille des grands fonds et ouvriront la porte de cette putain de cellule, ils verront nos deux squelettes arque boutés sur cette saloperie de chalumeau, siffla-t-il entre ses dents serrées par l’effort.

- Où est-ce que tu veux en venir ?

- Et bien je pourrais enfin reposer en paix dans le cimetière de ma famille

- Ouais, et alors ? fit Sandra.

Elle fouillait parmi le matériel et finit par extirper une vieille pompe à graisse toute maculée qu'elle tint quelques secondes devant ses yeux, entre le pouce et l'index. Elle l'examina d'un air dégoûté, avant de la jeter et d'essuyer la main sur sa combinaison de vol. Entre-temps, Moffat avait atteint la porte, contre laquelle il appuya la lourde bouteille d'oxygène. Il reprit son souffle un instant.

- Alors, il y aura forcément une stèle, poursuivit-il. Et sur cette stèle, il y aura mon épitaphe. Et tu sais ce qu'il y aura écrit ? Ci-gît Donald Moffat, valeureux ingénieur, mort par overdose de connerie.

- J'te suis pas là... Oh, ça y est !

Sandra se redressa soudain, exhibant un chalumeau avec un sourire triomphant. Moffat secoua la tête d'un air blasé.

- Sandra, cette porte, on en a pour deux jours avec ça (il pointa un long doigt décharné et accusateur). Et l'autre sbire qui nous attend derrière, tu l'as oublié ?

Le sourire de Sandra se figea comme un oiseau atteint en plein vol par un trait mortel. Son air enjoué s’évanouit.

- Tu as une meilleure solution ?

- Un peu mon n'veu... L'oxygène (il désigna la bouteille d'un coup de pouce nonchalant) et la graisse (il fit un geste significatif vers la pompe aux pieds de sa compagne), ça fait une bombe !

Son visage s'éclaira d'un grand sourire.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 61

Deville leva un regard inquiet vers le sommet du puits de forage. Le claquement sec d'une porte métallique ouverte à la volée roulait dans l'air saturé d'humidité, rebondissant de parois en parois comme une balle. Là-haut, à cent mètres du sol, trois silhouettes se découpaient dans la pénombre. Un frisson glacé le parcourut des pieds à la tête comme une vague. Il aurait juré que la forme humaine la plus épaisse braquait son regard directement sur lui. C'était impossible, il le savait. De là où ils se trouvaient, ils étaient invisibles. Néanmoins, il baissa instinctivement la tête et jeta un regard à la dérobée vers Matthias. Le gamin était entré dans une espèce de transe peu de temps après avoir repris conscience. Ni lui ni sa mère n'avaient pu faire quoi que ce soit. C'est comme s'il avait été aspiré à l'intérieur de lui-même par une force supérieure à sa volonté. Il se battait contre quelque chose. Il le voyait à ses yeux qui tournaient dans leur orbite, agitant la peau mince des paupières, à son souffle saccadé que perçait parfois un gémissement. D'une pression sur le bras d’Ellen, il lui intima l'ordre de reprendre la progression. Ils se dirigeaient vers la porte du ballast numéro un. Ils devaient faire vite ; leurs poursuivants dévalaient les marches d'acier à grand fracas.

*

Les semelles d’Igor rebondissaient sur le treillis métallique de l'étroite passerelle à une cadence infernale. Les deux soldats étaient obligés de courir pour ne pas se faire semer. Ils étaient déjà presque arrivés à mi-hauteur du gigantesque cylindre lorsqu'un tressaillement apparut brusquement dans le rythme des enjambées du colosse. Il ralentit imperceptiblement, secouant sa grosse tête chauve de droite à gauche, comme pour en chasser quelque chose. Il dévala un nouvel escalier avant que sa longue foulée ne marque une deuxième hésitation. Il porta les mains à ses tempes, fit encore quelques pas, puis tomba à genoux avec un

gémissement de douleur. Derrière lui, les deux hommes en noir stoppèrent net. Ils se regardèrent, interdits. L'un d'eux s'approcha, la main tendue.

- Monsieur... Est-ce que ça va ?

Igor se redressa péniblement, se rapprocha en chancelant de la rambarde, à laquelle il se cramponna frénétiquement. Les jointures de ses mains blanchirent. Igor tourna lentement la tête vers le soldat le plus proche.

- Ne me touchez pas, murmura-t-il entre ses dents serrées.

Le regard de dément qui accompagna son ordre fit reculer le commando. Igor rejeta la tête en arrière, aspirant bruyamment l'air dans ses poumons. Après quelques respirations profondes, il lâcha le garde-fou et reprit sa progression d'un pas chancelant. Les soldats échangèrent un regard dubitatif et lui emboîtèrent le pas, mais cette fois-ci, restèrent à distance respectueuse.

*

Deville avait du mal à se concentrer. Quelques secondes plus tôt, ils avaient franchi l'étroit boyau qui reliait le vaste volume du puits de forage au mince puits de visite des ballasts. L'ingénieur était maintenant devant le panneau de contrôle et tentait de se remémorer l'ordre précis de la séquence de lancement du piston géant. A moins d'un mètre de lui, Matthias était assis à même le sol, le dos appuyé contre la paroi circulaire. Il était toujours en transe, les yeux fermés, indifférent à ce qui l'entourait. Ellen, à genoux devant lui, couvait son fils d'un regard désespéré tandis que le petit chien observait son jeune maître en gémissant piteusement.

Deville dut faire un effort pour se concentrer. La fatigue et le stress énorme de ces dernières vingt quatre heures commençaient à avoir raison de sa capacité d'endurance. Et le bref combat avec les commandos avait puisé en lui plus d'énergie qu'il ne le pensait. Il le payait maintenant. Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir s'allonger quelques instants. Débrancher, ne plus penser à rien... Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Le plus dur restait à faire. Le plus dur et le plus dangereux. Il pressentait que ce qui se passerait ici serait bien plus terrible que tout ce qu'ils avaient vécu jusqu'à présent. Et cette fois-ci, il serait seul pour l'assumer. Il tendit l'oreille. Un murmure lui parvint par l'étroit boyau de liaison. Un martèlement de bottes

de combat qui se rapprochait de seconde en seconde. Ils seraient là dans moins de deux minutes. Il fallait faire vite.

- Ellen, approchez !

La psychologue se leva à regret pour s'approcher de Deville, non sans avoir jeté un dernier regard à son fils. Deville désigna le panneau de contrôle.

- Le dispositif est presque armé. La seule chose que vous aurez à faire, si moi je ne peux pas, sera d'entrer le dernier chiffre du code - c'est le chiffre 7 - (il montra le clavier) et d'attendre que le voyant vert s'allume. Après ça, vous appuyez sur le bouton rouge, ici, et la séquence se lance automatiquement.

Ellen hocha la tête. Leurs regards se croisèrent. Les yeux de la psychologue était deux abîmes de tristesse. Il la prit par les épaules.

- Vous y arriverez.

Elle esquissa un pâle sourire.

- Il le faudra bien... nous n’avons pas d’autre choix.

*

Moffat marchait lentement à reculons tout en déroulant avec d'infinies précautions une cordelette de nylon. Une extrémité était fixée à la commande d'ouverture de la longue bouteille d'acier, de telle sorte que la moindre traction sur la ficelle ouvrirait le débit d'oxygène. Auparavant, il avait fendu en deux la cartouche de graisse et l'avait fichée sur la valve de la bouteille.

En prenant bien soin de ne pas faire de mouvement brusque, il enjamba le tas de matériel qu'ils avaient érigé quelques minutes plus tôt en guise de protection. Il s'allongea derrière, juste à côté de Sandra. Celle-ci le dévisagea avec appréhension.

- Voilà, y'a plus qu'à tirer sur la ficelle et... BOUM !

Sur ce, il lui tendit la corde avec un large sourire.

- Honneur aux dames.

Moffat se recroquevilla en se bouchant les oreilles. La jeune femme s'aplatit au sol et tira d'un coup sec. L’explosion fut assourdissante. Une énorme boule de flamme éclaira la pièce d'une lueur de fin du monde tandis qu'une pluie de débris s'abattait sur eux.

Il leur fallut quelques secondes pour reprendre leurs esprits. Ils se redressèrent, sonnés et couverts de poussière et firent quelques pas en toussant. Devant eux, au travers des volutes de fumée, ils aperçurent le cadre béant de l'entrée, entouré de flammèches. La porte avait disparu. Moffat passa la tête avec circonspection, regardant à droite puis à gauche. Pas de trace du garde. La porte étanche était face à lui, incrustée dans la paroi opposée de la coursive. Une rigole de sang commençait à sourdre de sa base. Moffat s'approcha, tordit le cou pour regarder entre la porte et le mur. Il fit une grimace écœurée.

- Merde, ce mec est aussi plat que son flingue !

Le canon faussé du fusil d'assaut dépassait sur le côté.

- Allez viens, traînons pas !

Sandra attrapa l'ingénieur par la manche et l'entraîna à sa suite dans la coursive.

*

Igor, suivi de ses agents, dévala comme une avalanche le dernier escalier. Dès qu'ils foulèrent le sol de l'immense silo, le médium ralentit le pas, puis s'arrêta. Les soldats se déployèrent instinctivement derrière lui, les sens aux aguets, l'arme prête. Le sol était jonché de matériel et de caisses empilées au hasard. Du point de vue tactique, la situation était inquiétante. Chaque caisse offrait un abri potentiel pour un homme qui avait déjà tué deux des leurs. Le soldat qui avait disparu avait probablement été jeté à la mer. Ils avaient tous entendu sur le canal radio ses cris de douleur, suivis de bruits d'eau et du gargouillis de quelqu'un qui se noie. Mais son arme ? Il fallait raisonnablement penser que le canadien l'avait récupérée. De plus, la pénombre ambiante ajoutait encore à la difficulté. Leurs JVN ne leur étaient d'aucun secours. Pas assez sombre pour les utiliser, trop pour distinguer à l'œil nu ce qui se cachait dans l'ombre.

Igor était quelques mètres devant eux, immobile, les jambes écartées, les bras ballants. Les soldats pensèrent tout d'abord qu'il jaugeait la situation, évaluant les possibles positions ennemies, les dangers potentiels. Quand ils le virent porter encore une fois les mains à son visage, ils surent que quelque chose n'allait pas. Igor se mit à gémir sourdement. Il se tassa sur lui-même. La plainte se mua en un grognement sourd qui s'éleva crescendo

jusqu'à devenir un hurlement, une clameur sauvage de douleur autant que de rage.

Un frisson glacé parcourut l'épine dorsale des soldats.

L'écho du cri inhumain s'enroula le long des parois cylindriques, monta jusqu'à l'altitude insondable du plafond, puis redescendit en flèche, fondant sur eux comme le fantôme glacé d'un gigantesque rapace.

Alors, Igor tendit les bras devant lui. Comme par magie, les caisses les plus proches commencèrent à glisser lentement sur le sol, ouvrant un passage dans l'océan de matériel tel Moïse jadis dans la mer rouge. Le géant écarlate fonça tel un taureau en furie dans l'espace ainsi dégagé, droit sur l'énorme pilier d'acier noir de la colonne de forage. Lorsqu'il fut près de l'atteindre, il poussa un nouveau hurlement, se tordit de douleur et tomba à genoux. Pendant quelques instant, il resta là à gémir, la tête entre les mains. On aurait presque pu croire un adorateur priant devant le totem monstrueux de quelque sombre divinité serpentiforme.

Les soldats se regardèrent.

Merde ! Cette fois-ci, c'était sérieux.

L'un d'eux pressa le micro de son minicasque contre ses lèvres.

- Docteur Hellmann, nous avons un problème...

Il ne termina pas sa phrase. Avec une vélocité déconcertante, Igor fit demi-tour sur lui-même, le bras tendu vers les deux hommes. Le casque radio, comme attiré par un aimant ultra-puissant, fût arraché de la tête du commando et vint atterrir dans la main ouverte de Igor, qui le broya comme un insecte malfaisant.

Le médium cligna des yeux. La souffrance semblait l'avoir fait basculer dans un monde au-delà de toute raison. Une lueur de folie tourbillonnait dans le lac noir de son regard, tandis qu'un rictus mauvais prenait possession peu à peu de son visage blême. Le bras toujours tendu, il pointa l'index vers le commando qui avait tenté de prévenir Hellmann. Celui-ci fût propulsé en arrière, repoussé brutalement par une main invisible. Il percuta une lourde caisse dont les planches se fendirent sous l'impact. La violence du choc le fit involontairement appuyer sur la détente de son arme, déclenchant dans un tonnerre apocalyptique une rafale qui se perdit dans les hauteurs.

Son camarade recula de quelques pas, son fusil d'assaut braqué sur Igor. La panique le gagnait. Il n'avait pas été préparé à ça. Quelque chose de

chaud et gluant coulait sur son menton, dans son cou. Horrifié, il s'aperçut que c'était du sang. Son propre sang, qui s'échappait par son nez, ses oreilles. D'une pression de l'index, il actionna le viseur laser de son arme, le pointant droit sur la poitrine de Igor. Le médium était devenu fou. Il allait tous les tuer. Il n'hésita pas : il écrasa la détente. Le tressautement du fusil d'assaut lui arracha un frisson de satisfaction, une pulsion presque jouissive de puissance destructrice. Qui ne dura que... l'espace d'un battement de cœur. Igor, la main ouverte, déviait le jet de balles vers la droite, directement sur un chariot de manutention. La grêle d'acier supersonique rebondit sur l'engin dans un assourdissant concert de sifflements et d'étincelles.

Puis, le silence sauta à la gorge du commando. Le chargeur était vide. Igor n'avait pas une égratignure. Pire, il se redressait lentement en souriant de toutes ses dents. L'homme éjecta le chargeur vide d'une pression du pouce. Il tenta ensuite de réapprovisionner son arme, mais bizarrement, une sorte de viscosité mentale semblait s'être emparée de son esprit, rendant ses gestes lents et gauches.

Quelques mètres sur sa droite, l'autre militaire reprenait ses esprits. Le choc avec la caisse ne lui avait pas causé d'autres dommages qu'un bref passage à vide. Il comprit la situation en un éclair. Igor avait craqué. Ils s'y attendaient tous plus ou moins. L'instabilité mentale du médium était bien connue à l'institut, même du petit personnel. Ils en avaient parlé entre eux plus d'une fois. Les avis sur la conduite à tenir dans cette situation étaient unanimes : ce mec était beaucoup trop dangereux, il n'y aurait pas d'autre solution que de l'abattre. Tant pis pour le programme, tant pis pour les comptes à rendre, peut-être pour la cours martiale, la prison. L'important, c'était de survivre.

Mais il y avait juste un petit problème auquel personne n'avait pensé : les balles étaient inefficaces contre lui !

L'homme en noir se sentait pris au piège. Comme dans le pire des cauchemars, où, face au monstre, on est englué dans une espèce de poix qui ralentit les mouvements.

Quelques mètres devant lui, sur sa gauche, son compagnon tentait désespérément d'engager un nouveau chargeur dans son fusil d'assaut. Ses mouvements étaient désordonnés et saccadés. Il saignait maintenant

abondamment. L'hémorragie cérébrale était trop avancée. Il ne survivrait pas.

Le soldat décida de s'éclipser sans demander son reste. Igor était focalisé sur son collègue ; il avait une chance. Imperceptiblement, il glissa le long de la longue caisse. Il atteignit l'angle et le contourna. Le géant rouge disparut de sa vue. Il poussa un bref soupir de soulagement. Néanmoins, il n'était pas pour autant tiré d'affaire. Autour de lui s'étendait une véritable barrière de caisses en bois, haute de trois mètres cinquante. Il était hors de question de rejoindre le chemin dégagé par Igor. C'était bien trop dangereux. Le psycho avait basculé dans la folie destructrice. Il tuerait tout ce qui bougeait. Il leva les yeux. Malgré la pénombre, il distingua la double cage des ascenseurs qui s'élevait vers le plafond, le long de la paroi du puits. Environ cinquante mètres à parcourir pour y arriver. C'était faisable.

Il fit une prière muette et se coula silencieusement entre deux caisses. Une seule certitude l'habitait ; chaque pas l'éloignait un peu plus du cauchemar pour le rapprocher de son objectif : la surface, les Black Hawk, bref, se tirer d'ici le plus vite possible.

Au bout de quelques minutes, il progressa plus rapidement. Le fouillis de matériels en tous genres était moins dense. Il s'arrêta brusquement. Devant lui, s'étendait un large espace dégagé, une sorte de clairière dans la forêt d'équipements. Il hésita. La contourner lui ferait perdre un temps précieux qu'il ne pouvait se permettre de gaspiller. Peut-être Igor, dans sa folie maladive, l'avait-il oublié. Mais peut-être pas.

Il prêta l'oreille. Rien, pas un bruit pour le renseigner. Pire que ça, un silence particulier, à la fois pesant et malfaisant, rampait sur le sol, s'insinuait tel les tentacules immatériels d'une gigantesque pieuvre entre les caisses, les tubes d'acier noir, les pièces de rechanges métalliques aux contours torturés, rendant plus sombre les zones d'ombres et plus dangereuse l'obscurité elle-même. On aurait dit que chaque molécule composant l'environnement s'était soudainement figée, attentive, dans l'expectative vorace d'un drame à venir.

L'homme frissonna malgré lui. Le temps pressait. Il inspira un bon coup et s'engagea dans l'espace ouvert d'un pas rapide. Alors qu'il en atteignait le milieu, un bruit insolite retentit derrière lui et le figea. Il se retourna d'un bloc, l'arme braquée. Le bruit en question - un tintement métallique -, recommença. Il semblait provenir d'une pyramide de fûts qu'il avait frôlé,

quelques secondes plus tôt. La curiosité fut plus forte que la peur. Il s'approcha et posa une main sur l'un des bidons, pour s'apercevoir qu'il vibrait. Toute la pyramide vibrait en une sorte de pulsation régulière, comme sous l'effet d'un rythme interne, une espèce de battement cardiaque à la fois propre à chaque fût et pulsant à l'unisson des autres. L'homme retira sa main comme s'il avait été brûlé et recula lentement, tous les sens en alerte, tandis qu'une boule de glace se formait insidieusement au fond de son estomac. La vibration s'amplifia ; les bidons tressautèrent sur leur base, comme des petits pois dans une poêle à frire.

Le soldat accéléra son mouvement de repli. Il buta soudain contre quelque chose ; son cœur fit un bond dans sa poitrine et il faillit crier. Ce n'était que la rangée de caisses qui marquait la fin de l'espace dégagé. Il poussa un soupir de soulagement et chercha avidement du regard le passage qu'il avait précédemment repéré. Il sentit la panique affluer : le passage avait disparu ! Les caisses étaient maintenant soudées en une muraille infranchissable. Affolé, il chercha une autre issue, mais partout où se portait son regard, c'était la même chose : des caisses de trois mètres cinquante lui barraient le chemin en un mur continu.

Il aperçut enfin un étroit passage, entre deux parois abrupts, qui partait à quatre vingt dix degrés de sa route. S'attendant à chaque instant à être broyé par les lourdes caisses, il s'y engagea. Après quelques mètres, il déboucha dans le passage dégagé par Igor. Il passa la tête avec prudence. D'un côté, il apercevait la sinistre colonne de forage, de l'autre, à peu près à égale distance, les ascenseurs. Il n'y avait personne en vue, ni supplicié couvert de sang, ni son tortionnaire. Cela ne le rassura guère. Un fût de deux cents litres, de la même couleur rouge que ceux de la pyramide, était étrangement posé au beau milieu de l'allée, entre la colonne et lui. Il n'était pas là quelques minutes auparavant, il en était sûr. Nul doute que le cerbère écarlate avait été placé là par le médium.

Mais il n'avait pas le choix. Il s'engagea dans l'allée et se mit à courir vers les ascenseurs.

Derrière lui, un choc métallique suivi d'un grondement caractéristique lui fit tourner la tête. Ce qu'il avait secrètement redouté se produisait : le fût le poursuivait en roulant sur lui-même.

Il accéléra ; le fût aussi. Il était maintenant sur ses talons. Un choc prodigieux le catapulta dans les airs. Il retomba lourdement au sol tandis

que le fût, passant sous lui en continuant sa course folle, percuta avec fracas l'encadrement de l'un des ascenseurs et vomit son contenu huileux qui se répandit sur le sol en une mare visqueuse.

L'homme tenta de se relever, mais une douleur fulgurante lui arracha un cri. Le choc lui avait brisé net une cheville. S'appuyant sur son fusil comme sur une béquille, il parvint néanmoins à se remettre debout. Il risqua un regard en arrière, et ce qu'il vit le tétanisa : Igor se tenait debout, près de la colonne de forage. Bien campé sur ses jambes, les mains sur les hanches, il le fixait en souriant. Avec un cri où se mêlait autant le désespoir, la peur, que la douleur, il commença à clopiner vers les ascenseurs. Sa progression ne dura pas longtemps ; la mare d'huile venait à sa rencontre à une vitesse anormale. Il dérapa et s'étala de tout son long.

A cinquante mètres de là, Igor se délectait de la situation. Son esprit mutant ne lui permettait plus depuis longtemps de faire la part du bien et du mal, son ego surdimensionné ayant totalement éradiqué toute idée de conscience. Il était la puissance personnifiée de l'esprit sur la matière, l'évolution ultime de la race ultime. Dire que cet imbécile d'Hellmann pensait mener le jeu C'était à mourir de rire ! Lui seul menait le jeu, lui seul jouait. Il était LE pouvoir, il était un dieu. Un dieu cruel et impitoyable !

Il regarda le « soi-disant » soldat d'élite qui se traînait au sol, comme une larve. Un rictus de mépris creusa son pâle visage. Il dirigea son regard vers la gauche, sur la colonne de forage, au pied de laquelle une grosse chaîne d'acier (de la taille de celles qui équipent les navires) était entassée en un tas d'environ deux mètres de haut tel un long serpent endormi veillant sur l'angoissant totem. Son rictus s'accentua ; la chaîne fût parcourue par un long frémissement, comme un animal endormi se réveillant. Le lourd crochet d'acier d'un mètre de long qui terminait l'une des extrémités glissa de quelques centimètres. Pas encore, un peu de patience... Igor sourit, puis porta son regard sur une longue et basse caisse en bois qui gisait sur le sol, un peu plus loin, tel un cercueil abandonné. La texture de ses yeux se modifia, les iris devenant noir comme de l'ébène. La luminosité ambiante décrut. Le couvercle vibra, les clous qui le maintenaient en place sautèrent un par un.

Le commando était maintenant à moins de vingt mètres de la cage des monte-charges, rampant sur les coudes aussi vite qu'il le pouvait. Un son

étrange, allant crescendo, rebondit soudainement entre les parois du canyon formé par les hautes caisses, derrière lui. Il jeta un regard par dessus son épaule. La pénombre le gênait. En limite de portée visuelle, il crut pourtant discerner un mouvement, un déplacement rapide, quelque chose qui... Quelque chose volait à moins d'un mètre du sol ! Cela s'approchait à toute vitesse ! Il distingua enfin de quoi il s'agissait : un panneau de bois qui tourbillonnait comme un rotor d'hélicoptère en lui fonçant dessus ! Dans un réflexe d'autodéfense, il se retourna sur le dos, épaula et lâcha une longue rafale. Sous la grêle de balles, le couvercle se déchira. Il leva son fusil dans un geste dérisoire de protection. Emportés par leur élan, des morceaux de bois déchiquetés le frappèrent, lui enfonçant de longues échardes dans le corps. Il les arracha frénétiquement, gémissant de peur et de douleur. Serrant les dents, il reprit la rampante progression que le sol couvert d'huile et sa jambe cassée lui imposaient.

Moins de 10 mètres à parcourir !

Dans son esprit survolté, un signal d'alerte s'alluma. Il se passait autre chose derrière lui. Quelque chose de dangereux. Infiniment plus que tout ce qui s'était précédemment passé. Comme pour confirmer ses pensées, il entendit un sourd et long raclement métallique. Quelque chose de gros se rapprochait. Il se retourna. Ses intestins se liquéfièrent instantanément. Une énorme chaîne, dont les premiers mètres étaient dressés comme un cobra géant, s'approchait de lui en ondulant. Ce n'était pas qu'une analogie. La chaîne *était* un serpent. Elle en avait la fluidité, le mouvement ondulatoire jusque dans ses moindres détails. Il ne lui manquait que le sifflement reptilien, encore que le cliquetis des maillons aurait pu passer pour tel. Le mimétisme était parfait.

Le soldat resta tétanisé quelques secondes. Puis son instinct de survie reprit le dessus. Des flots d'adrénaline envahirent son système sanguin, annihilant la douleur, décuplant ses forces.

Il se redressa sur ses jambes et claudiqua, tel un handicapé survolté, vers son salut : les monte-charges. Malheureusement, le sol glissant et la gravité terrestre eurent raison de son équilibre. Le commando dérapa et s'étala de tout son long. Avec horreur, il regarda le serpent d'acier s'approcher implacablement. Avec ses maillons qui formait une courbe parfaite jusqu'à la masse qui lui servait de tête - un énorme crochet noir d'un mètre de long, qu'il balançait de droite à gauche à un mètre cinquante du sol -, il

ressemblait à ces squelette d'immenses monstres préhistoriques reconstitués que l'on trouve dans les musées ; plus exactement à un gigantesque reptile antédiluvien. L'homme poussa un gémissement de terreur, lâcha une rafale qui rebondit sur la tête de fer en une gerbe de frelons ardents, se releva, et repartit de plus belle.

Moins de cinq mètres !

Le monstre d'airain gagnait sur lui. Il dérapa une seconde fois, se rattrapa de justesse. Il atteignit enfin l'entrée du monte-charge. Une petite caisse de bois empêchait la grille de sûreté de coulisser, bloquant toute manœuvre de l'ascenseur. Il la repoussa vivement, risquant dans le même temps un regard en arrière. La chaîne se ruait sur lui. Il claqua la grille et se rejeta au fond de la cage. Le crochet d'acier percuta la porte grillagée avec une violence inouïe, ébranlant tout le monte-charge. Le treillage d'acier s'enfonça de plus d'un demi-mètre, mais tint bon.

Le bouton de commande était fixé sur l'un des montants principaux, tout à l'avant de la cage. Le soldat se jeta dessus, mais pas assez vite. La chaîne était revenue à la charge et le deuxième coup de boutoir fut encore plus violent que le premier. Dans un affreux déchirement métallique, la grille céda. Le commando fit un bond en arrière, se plaquant contre le mur du fond. Il vit avec horreur l'énorme crochet lui sauter au visage. Avec un claquement sec, celui-ci stoppa net à seulement vingt centimètres de ses yeux. La chaîne était totalement tendue. Quelque chose la retenait à son autre extrémité. Le soldat sentait ses cheveux se dresser sur sa tête. La terreur le paralysait. Son unique chance était d'atteindre ce maudit bouton de commande. Le dos collé à la paroi, il se déplaça lentement vers la droite, mais le crochet le suivit. Il pouvait sentir l'énergie maléfique qui habitait la chaîne, la tension énorme qui la bandait comme une corde d'arc. Si ce qui la retenait lâchait...

Un fourmillement de particules enrobait Igor suivant une trame géométrique concentrique. Il était au centre d'une sorte de malstrom énergétique, tel un puits gravifique absorbant toute énergie environnante pour la canaliser dans son sinistre dessein.

L'extrémité de la chaîne faisait une boucle autour de la colonne de forage. Igor se concentra dessus. Le métal torturé commença à céder.

L'homme en noir dégrafa son holster et sortit son pistolet automatique. La commande du monte-charge étant définitivement hors de sa portée, son unique chance était de l'atteindre d'une balle et d'espérer l'actionner de cette façon.

La sueur ruisselait dans son dos et sur son visage comme une fontaine. D'un revers, il essuya ses yeux, puis, avec des gestes très lents, il ajusta sa visée. Son bras frôlait le crochet. Il s'attendait à chaque seconde à se faire balayer par la masse de métal, mais celle-ci restait immuablement bloquée à vingt centimètres de son visage. Il tira une première fois, rata son but. Il tenta de calmer les battements de son cœur, d'apaiser son souffle, conditions sine qua non pour réussir son tir. La chaîne eut un soubresaut ; le crochet se rapprocha de quelques centimètres. L'homme serra les dents. Le dénouement était proche, il le sentait. Une question de secondes. Il joua son va-tout et vida le chargeur sur sa cible.

Igor concentrait la plus grande partie de son énergie sur l'un des maillons d'acier à haute résistance de cinq centimètres d'épaisseur. Le métal semblait fondre comme un morceau de plomb sous la flamme d'un chalumeau. Une branche du maillon céda. Celui-ci s'ouvrit alors lentement dans un grincement à faire se dresser les cheveux sur la tête.

Le soldat fixait le canon fumant de son arme vide. C'était fini, il le savait. La chaîne grinçait, frémissait d'impatience, le crochet s'approcha à le toucher. Il tremblait de tous ses membres mais garda les yeux ouverts. Il s'était toujours promis, le moment venu, de regarder la mort en face.

Le maillon céda et les cinquante mètres de chaîne fusèrent comme une flèche dans le monte-charge, écrasant celui-ci sous des tonnes de métal. Le bruit - on aurait dit un coup de canon - se répercuta dans la vaste enceinte, déchirant l'air, rebondissant sur les murs concaves dans une sarabande d'ondes sonores dont les échos roulèrent de nombreuses secondes.

Igor fermait les yeux, goûtant avec délectation le plaisir total de sa puissance destructrice, laissant ce sentiment profond l'envahir comme une drogue. La plus puissante des drogues. Puis, une autre émotion, presque complémentaire, vint doucement le caresser : il était seul à maîtriser cette puissance. Et seul au monde, il entendait bien le rester. Hellmann pouvait bien aller se faire foutre, avec ses désirs visionnaires de surhumanité. Le

programme était arrivé à maturité, et lui, Igor, en était l’unique dépositaire. Il n'y en aurait jamais d'autre, il ne le permettrait pas.

Il tourna un regard brûlant vers la porte menant au puits de visite. Il avait un petit travail à finir, un challenger à éliminer...

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 62

Le cylindre numéro un était le seul des ballasts à ne pas se remplir d'eau, car la vanne d’étanchéité avait correctement fonctionné après l’évacuation des cent vingt mille tonnes d’eau de mer. C'était un tube de vingt mètres de diamètre sur cent de haut, qu’éclairait difficilement une lumière glauque filtrant à travers les verres épais des lampes incrustées dans la paroi circulaire de métal rouillé. Une pénétrante odeur d'iode saturait l'atmosphère humide d'infects relents maritimes, donnant l’impression sinistre d'être dans la cale putride d'un vieux cargo délabré en sursis de naufrage.

Grâce à un réseau d'intercommunicabilité entre les trois dispositifs de CO2 pressurisé chargé d'évacuer l'eau des ballasts, Deville avait réussi à récupérer un peu de pression. Pas assez pour évacuer cent vingt mille tonnes d'eau, mais comme le tube était maintenant rempli d’air, cela serait suffisant pour propulser vers le haut comme un obus les cent tonnes du piston. Et Igor avec, s'ils avaient de la chance. Car tel était son plan.

Deville, Ellen, Matthias et son chien, étaient maintenant dans la gueule d'un canon géant dont la mèche était allumée. Le grand canadien ruminait ces sombres pensées en même temps qu'il tentait d'estimer leurs chances de réussite. Elles étaient minces. Mince à en faire peur. Néanmoins, elles avaient le mérite d'exister. Il avait tourné et retourné maintes fois le problème dans tous les sens, il n'y avait pas d'autre solution.

Il pataugeait dans dix centimètres d'eau glacée, face au sas d'entrée, une solide barre de fer à la main. Ses yeux se posèrent sur la psychologue et son fils. Ils se tenaient à quelques mètres de lui, serrés l'un contre l'autre, apeurés et frigorifiés. Le problème du froid ne l'inquiétait pas trop. Nul doute que, dans les minutes qui allaient suivre, la température allait monter. Ce qui le tracassait, en revanche, c'était la stabilité émotionnelle d’Ellen. Elle jouait non seulement sa vie, mais aussi celle de son fils. Tiendrait-elle le coup ? Il serait bientôt fixé. Il était temps de lui expliquer son plan. Il tira le pistolet lance-fusées de sa ceinture et le lui tendit.

- J'attirerai son attention quand il entrera. Armez le chien, ici, visez le buste et appuyez sur la détente. Ne le ratez pas, vous n’aurez pas le temps de recharger. Dans tous les cas, si ça tourne mal, vous sortez avec Matthias, vous refermez la porte étanche et vous actionnez le piston. D'accord ?

Ellen, mal à l'aise, détourna le regard. Deville lui prit le bras.

- Ellen, vous le ferez, d'accord ?

Elle le regarda tristement, puis hocha lentement la tête, à regret.

- Ellen, c'est notre seule chance, il n'y en aura pas d'autre !

- Je sais.

Elle ferma les yeux un moment, prit une profonde inspiration et planta son regard dans celui de l'ingénieur.

- Je le ferai.

Ellen prit la grosse main du canadien dans la sienne et la pressa fortement. Ils échangèrent un long regard. Il n'y avait rien de plus à dire, juste à agir. Et espérer.

Un bruit venant de l'extérieur mit fin à leur échange silencieux. D'un signe, Deville lui intima l'ordre de reculer. Ils se placèrent contre la paroi, de part et d'autre de la porte étanche. Deville affirma des deux mains sa prise sur la barre de fer et la leva au-dessus de sa tête, prêt à frapper.

Igor avançait courbé dans l'étroit boyau. Il déboucha enfin dans le puits de visite, se redressa lentement. Après un rapide coup d’œil circulaire, il vint se planter devant le panneau de commande des ballasts. Quelques secondes d'observation lui arrachèrent un sourire qu'il conserva lorsqu'il entra dans le cylindre des ballasts.

La tête d’Igor apparut, puis se retira aussitôt. Deville frappa le vide ; emporté par son élan, il perdit l'équilibre, fit un pas en avant pour se rattraper. Igor en profita ; il le saisit à deux mains, le souleva comme un fétu de paille et le projeta avec une force incroyable à l'autre bout du silo de fonte. L'ingénieur atterrit durement sur le dos, dans une gerbe d'éclaboussures.

Ellen était sur la droite d’Igor, à moins de deux mètres. Les deux bras tendus, elle tenait le médium en joue. Elle n'hésita qu'une fraction de seconde avant de faire feu. Son arme chuinta, crachant son venin incandescent.

Avec une rapidité déconcertante pour sa masse, Igor se baissa, évitant la fusée qui percuta à grande vitesse le mur opposé, sur lequel elle rebondit, éjectant au passage une gerbe d'étincelles. La boule de feu ricocha ensuite plusieurs fois sur les parois, passant en sifflant au ras des têtes.

Ellen se précipita vers son fils, le plaqua contre la paroi, près de la porte, le protégeant de son corps, tandis que la fusée accélérait, rebondissant de plus en plus vite, de plus en plus bas, en une brûlante et mortelle sarabande. Ellen se baissa encore, Deville resta allongé, Chimo s'aplatit dans l'eau en gémissant. La fusée virevoltait dans tous les sens comme un insecte fou, éjectant des nuées d'étincelles brillantes qui semblaient former un vaste tourbillon incandescent.

Malgré la fumée âcre qui lui piquait les yeux et lui brûlait la gorge, Ellen distingua Igor.

Le médium se tenait debout, les bras levés, au centre exact du maelström rougeoyant. Tel Vulcain échappé des entrailles de son volcan, il semblait commander un démon sorti tout droit des enfers, dirigeant le ballet flamboyant avec la maestria d'un antique Dieu du feu, maître des forges titanesques. Au bout de quelques secondes, le géant rouge rejeta la tête en arrière. La fusée s'éleva alors vers le haut, en une trajectoire parfaitement verticale, éclairant le silo d'une lueur rougeâtre à mesure de son élévation. Elle se planta dans le plafond cent mètres plus haut. Igor baissa alors un regard méprisant sur Ellen.

- Pitoyable ! cracha-t-il avec un rictus dédaigneux.

Ses yeux noirs glissèrent sur le pistolet, qui s'arracha brutalement des mains de la psy pour voltiger à l'autre bout du ballast où il tomba dans l'eau noirâtre avec un « plouf » sonore.

L’attention du colosse se porta ensuite sur Deville. Celui-ci se relevait, dégoulinant d'eau sale, la barre de fer dans la main droite, les bras écartés, le buste penché, prêt au combat. Igor marcha sur lui, le bras tendu. La barre s'échappa de la main de l'ingénieur pour atterrir dans celle de Igor. Il leva haut la tige d'acier et l'abattit avec force dans le flan de Deville lorsqu'il l'atteignit. De sa main libre, il le saisit à la gorge, le souleva sans peine à bout de bras. Les jambes du canadien battirent dans le vide tandis qu'il serrait convulsivement des mains celle de son agresseur dans un effort futile pour desserrer son étreinte.

Igor le plaqua violemment contre la paroi, approcha son visage du sien, à le toucher. Ses yeux était deux fentes dans lesquelles brûlait un feu plus tourmenté que l'enfer lui-même. Deville grimaçait sous la douleur et le manque d'air. Du sang commença à couler de son nez, de ses oreilles ; il étouffait, il sentait la vie le quitter.

Dix mètres derrière eux, Ellen paniquait. Ses yeux allaient alternativement des deux hommes à la porte, en passant par son fils - toujours en état d'hébétude. Elle croisa le regard de Chimo. Trempé, la queue entre les pattes, l'air abattu, le petit animal n'en menait pas plus large qu'elle. Néanmoins, alors qu'il aurait pu s'enfuir, on aurait dit qu'il attendait... quelque chose. Sa décision ? La promesse faite à Deville lui revint avec la force d'un coup de massue. Elle attrapa Matthias par le bras et l'entraîna vers l'ouverture béante de la lourde porte étanche. Au moment de la franchir, elle sentit son fils reprendre vie. Il se dégagea avec une soudaineté qui la prit au dépourvu. Ellen n'eut pas le temps de le retenir. Le jeune garçon se dégagea et courut vers Igor. Ellen aurait voulu hurler, mais ses cordes vocales étaient de glace. Il stoppa à seulement quelques mètres derrière le médium. Avec horreur, elle entendit sa petite voix fluette crever le silence.

- Hé, l'Ogre !

L'effet sur Igor fut immédiat. Il lâcha l'ingénieur et fit lentement demi-tour. Ellen sentit son cœur faire des bonds dans sa poitrine. Elle aurait voulu courir, attraper Matthias et s'enfuir d'ici, claquer la porte et lancer ce foutu piston, mais elle était totalement paralysée. Elle enregistra mentalement la vision de Deville qui s'effondrait au sol, hagard, cherchant à respirer. Il n'y aurait aucune aide à attendre de sa part. Elle revint à Igor. Le médium avançait lentement vers Matthias, un mince sourire aux lèvres. L'instinct maternel prit le pas sur la peur ; Ellen s'élança en hurlant.

- Ne vous approchez pas de mon fils !!

Elle atteignit Matthias, le saisit par un bras et l'entraîna en arrière. Igor s'était immobilisé et la regardait en souriant.

- La louve défend sa progéniture. Comme c'est touchant.

Sa voix râpait comme une langue de cuir trop rêche. Elle sentit sa détermination fondre comme neige au soleil. Ce sourire... Ces yeux… Son être entier, jusqu'à la moindre de ses fibres, dégageait une assurance incroyable, totale, sans la moindre faille. *Une confiance inhumaine.* Voilà ce

qui l'avait troublée, lors de leur première rencontre : Igor transpirait une foi en lui-même si profonde, une confiance si absolue qu'elle confinait au mysticisme, et par là-même à l'idée qu'Igor se faisait de lui-même : celle d'un dieu.

Outre un grand sentiment de trouble, quelque chose d'autre l'avait perturbée, initiant un malaise diffus qu'elle n'avait pas réussi à analyser sur le moment; les choses avaient ensuite été trop vite pour qu'elle ait eu le temps d'y repenser. Maintenant qu'elle le voyait à nouveau, cela la frappa de plein fouet : Igor dégageait une méchanceté au-delà de toute humanité. Et c'était complètement terrifiant.

Elle recula lentement, tenant Matthias fermement, son regard soudé à celui du médium, dans une sorte de communion ancestrale, ou plutôt une fascination, celle - perdurant depuis des millénaires - du prédateur et de sa proie.

Quelque chose grinça, derrière elle, mais elle n'osa, de peur peut-être de rompre le charme, détourner les yeux. Un claquement métallique, suivi d'un bruit de rouleau lui confirma ce qu'elle redoutait : la porte venait de se refermer. Elle poursuivit néanmoins sa progression, écoutant malgré elle une petite voix qui lui disait que tout n'était pas encore perdu.

« Bang ! ». Son talon droit buta contre la porte. D'une main - elle n'osait lâcher son fils -, à tâtons, elle essaya de manœuvrer le volant. Il était bloqué. Le sourire d'Igor s'agrandit. Il s'avança. Ellen déglutit avec peine. Une étrange sensation l'envahit, une sorte de pression intracrânienne, un peu comme si sa tête se remplissait d'eau. Quelque chose de chaud coula sur son menton, goutta dans l'eau sale qui recouvrait le sol, s'épancha en un fin nuage pourpre autour de ses pieds. Son sang, son propre liquide vital s'échappait lentement par son nez et ses oreilles. Un poids terrible s'abattit sur ses épaules. La fin était proche, elle le sentait. Ils n'avaient pas réussi. Leur plan désespéré était totalement insensé. C'était fini, ils allaient mourir.

Igor continuait de s'approcher. Elle ferma les yeux et pria de toutes ses forces. Elle n'était pas croyante, enfin, pas au sens religieux habituel du terme. Quinze mille ans d'histoire humaine n'avaient légué à Ellen qu'une image plutôt floue du concept de Dieu, une sorte de principe immatériel supérieur omnipotent, qui, à l'occasion, pouvait être imploré. Elle pria donc avec une ferveur dont l'intensité n'avait d'égale que celle du cauchemar dans lequel elle baignait depuis maintenant vingt quatre heures.

Et l'incroyable se produisit. Igor, l'invincible Igor hurla. Il rugit de douleur. Son cri déchirant fendit l'air comme une faux. Ellen faillit crier elle aussi, de surprise autant que de peur.

Igor tomba à genoux. Il se tint la tête entre les mains quelques instants, grimaçant de souffrance, puis il se mit à ramper, la main tendue dans un geste de supplique.

A cet instant, Ellen comprit que sa prière n'était en rien responsable des déboires d'Igor. C'était son fils, à moins que Matthias ne soit l'émanation de Dieu lui-même, ce qui, vu les circonstances, l'aurait à peine surprise.

- Nooon !!! Arrête ça !!

Il avançait vers eux en se traînant comme un animal blessé, implorant. Toute impression de puissance avait disparu. Il était maintenant à moins de trois mètres. Il était temps d'agir. Ellen lâcha son fils pour se tourner vers la porte, dont elle saisit le volant de commande à deux mains. Elle s'y arquebouta de toutes ses forces, en vain : il ne bougea pas d'un millimètre.

La barre de fer... Il fallait qu'elle retrouve cette foutue barre. Avec ça, elle parviendrait sûrement à le faire pivoter. Elle fit volte-face, juste au moment où Igor, dans un sursaut rageur, sautait sur Matthias. Il frappa le jeune garçon d'un violent revers de la main, l'envoyant voltiger à plusieurs mètres. Ellen hurla. Elle voulut se précipiter vers son fils, mais Igor s'était redressé ; il la coinça, puis la plaqua brutalement contre la paroi. Elle sentait le souffle chaud de son haleine caresser son visage. Il lui enserrait le cou d'une main, bloquant sa tête. Chimo se jeta sur le colosse, mais il fut cueilli d'un violent coup de pied qui l'envoya bouler à plusieurs mètres avec un jappement de douleur, juste à côté de Matthias.

Le cœur d'Ellen s'arrêta ; son fils était allongé sur le ventre, le visage baignant l'eau. Il ne bougeait pas. Il allait se noyer.

Ellen sentit un poids immense l'écraser comme si les tensions de toute une vie, amplifiées par le stress des dernières heures, déferlaient en elle à la seconde même. Ses émotions se transmutèrent en larmes. Elle sanglota quelques instants. Puis, sa peine se mua lentement en colère ; une colère froide, profonde, puissante comme une lame de fond. Elle se mit à hurler son refus avec une force dont elle ne se serait jamais cru capable. Igor cilla, desserrant légèrement son étreinte. Ce fut suffisant. Le colosse lâcha Ellen et recula, hébété. Ses yeux s'abaissèrent vers son ventre, d'où dépassait le manche du poignard de Cole Nootak.

Ellen courut vers Matthias et le redressa. A genoux dans l'eau, elle le berça doucement contre elle en sanglotant. Le garçon était inconscient, mais il respirait normalement. Un coup d'œil rapide vers Igor, dix mètres sur sa gauche, lui apprit ce qu'elle redoutait : la blessure qu'elle lui avait infligée, loin d'être mortelle, n'avait fait que décupler sa fureur destructrice. Le médium retirait lentement la longue lame ensanglantée de son ventre, un regard brûlant de haine dardé droit sur elle.

Elle n'avait pas la moindre idée de l'étendue des capacités psychiques de son fils. Apparemment, il était capable d'agir sur Igor avec efficacité. Cela semblait incroyable, pourtant elle l'avait vu de ses propres yeux. Pour la première fois depuis que le médium était entré dans le cylindre des ballasts, elle se dit qu'ils avaient peut-être une petite chance de s'en sortir. A condition que Matthias reprenne ses esprits.

Elle le secoua. Igor fit quelques pas en avant. Ellen, son fils dans ses bras, se traîna en arrière maladroitement. Elle secouait maintenant Matthias énergiquement. Elle tenta de se relever, mais c'était impossible. Elle poussa un cri de surprise ; une force l'empêchait de se redresser. Ses jambes se dérobèrent et elle retomba assise. Puis, elle se mit à glisser, comme attirée par un aimant, un aimant rouge de deux mètres de haut, qui la regardait approcher avec un regard emprunt de folie meurtrière, les doigts crispés sur le manche du poignard ensanglanté. La longue lame de trente centimètres semblait appeler elle-même au meurtre, au découpage des chairs, à la curée sanglante. Ellen racla le sol de toutes ses forces. En vain ; elle continuait de glisser inexorablement vers son bourreau. D'une brusque torsion des reins, elle se retourna, rampant sur les genoux, s'aidant de sa main libre - l'autre serrant Matthias sur son flan, mais il n'y avait rien à faire, elle continuait de glisser en arrière. Elle jeta un regard par dessus son épaule et gémit de terreur ; elle était arrivée aux pieds d'Igor. Le psychopathe la dominait de toute sa taille, le couteau brandi à bout de bras. Il la saisit brutalement par les cheveux, tirant sa tête en arrière, dégageant son cou. Il posa la lame sur la peau tendre. Ellen hurla de plus belle. Un filet de sang coula. Elle entendit un bruit mat ; la pression se relâcha, elle tourna la tête et aperçut Deville. Le canadien se tenait derrière Igor. Il abattit à nouveau sa barre d'acier sur la tête du médium, un coup à faire éclater le crâne d'un bœuf. Igor eut un soubresaut nerveux, lâcha Ellen, fit quelques pas en chancelant. Ses doigts laissèrent échapper le poignard pendant qu'il faisait volte face

vers son agresseur, le regard vide, la bouche pendante, les bras le long du corps. Deville se prépara à porter un nouveau coup terrible, mais les yeux d'Igor se ranimèrent soudain. Son bras gauche se détendit comme un serpent, saisissant l'ingénieur à la gorge, l'arrachant du sol. Deville lâcha son arme, tenta de se libérer de la poigne de fer qui menaçait de broyer son cou comme un étau. Il lança un violent coup de pied qui atteignit son adversaire à l'entrejambe, arrachant à ce dernier un grognement de douleur, mais Igor ne faiblit pas d'un pouce. Malgré sa terrible blessure - tout un côté de son crâne était enfoncé de plusieurs centimètres - il semblait avoir retrouvé toute sa vitalité. Deville suffoquait. A travers un brouillard rouge, il aperçut Ellen s'approcher dans le dos d'Igor.

Ellen avançait à pas de loup ; elle était consciente que si Igor l'entendait, elle était perdue. Elle avait ramassé la barre de fer, qu'elle agrippa fermement des deux mains avant de la lever le plus haut possible. Elle l'abattit de toutes ses forces sur le crâne chauve. Igor se cambra, poussa un cri, fit volte face. Ellen le frappa à nouveau, cette fois-ci en plein visage. Le médium tituba sous le choc, fit un pas en avant, parvint à bloquer la troisième attaque et lui assena un violent coup de poing en pleine figure. La psychologue fit un vol plané et s'étala de tout son long dans l'eau sale.

Le contact glacé raviva son esprit sonné. Relève-toi !! Elle chercha appui. Ce faisant, elle heurta quelque chose, un objet... le couteau de Cole. Du coin de l'œil, elle aperçut Igor qui venait vers elle, et juste derrière... Deville. D'un geste rapide, le canadien passa son bras autour du cou d'Igor, bloqua ses jambes et le fit basculer en arrière. Le colosse tomba à plat dos dans une gerbe d'éclaboussures.

- Marc !!

Leurs regards se croisèrent. Instantanément, elle sut ce qu'il fallait faire. Elle lança le couteau.

Par une étrange distorsion des perceptions, le temps parut ralentir. Le poignard de Cole tournoya dans les airs. Les gemmes du manche richement sculpté accrochèrent la lumière glauque à intervalles réguliers, renvoyant des éclats ardents avec une puissance presque magique. Il atterrit dans la main de Deville avec une précision qu'aurait enviée le plus talentueux des lanceurs de couteau. Le canadien se laissa tomber à genoux à côté du visage d'Igor. Dans le même temps, il leva haut son arme. Il hésita une fraction de seconde, puis, d'un coup sec, planta le poignard jusqu'à la garde dans le

front du médium. Igor écarquilla les yeux de surprise autant que de douleur, ouvrit la bouche pour crier mais aucun son n'en sortit.

Deville se remit sur ses pieds, rejoignit Ellen qu'il aida à se relever. Il ramassa la barre d'acier et ils se dirigèrent vers Matthias, assis par terre, le dos appuyé contre la cloison. Pendant que la psy prenait le jeune garçon dans ses bras, Deville ne put s'empêcher de jeter un regard inquiet à Igor, qui, toujours allongé, râlait doucement.

- Sortons d'ici, vite !

Ils marchèrent vers la porte. Le volant de commande tourna sans résistance, la porte glissa sur ses gonds. Deville fit sortir la femme et l'enfant en premier. Il s'apprêtait à franchir à son tour l'ouverture lorsqu'un jappement le fit sursauter. Contre toute attente, Chimo était toujours vivant. Il était allongé dans l'eau, le long de la paroi du cylindre, à l'exact opposé de la porte, et semblait sérieusement blessé. Deville hésita ; tout son instinct lui hurlait de déguerpir d'ici au plus vite. Le médium était mortellement touché, cela ne faisait aucun doute, néanmoins, Dieu seul savait de quoi il était encore capable avant de mourir.

Il frissonna.

Chimo poussa une autre plainte. Avec un soupir résigné, Deville courut vers lui en faisant un large détour pour éviter de passer trop près d’Igor. Il attrapa le jeune chien par la peau du dos et repartit dans l'autre sens.

Au moment où il franchit la porte, Igor hurla. Deville croisa son regard ; il le regretta aussitôt. Le médium avait saisi le manche à deux mains et retirait lentement la lame de sa tête. Deville l'entendait grogner de douleur autant que de rage. Son visage n'était plus qu'un masque ensanglanté totalement déformé par la haine.

Deville claqua la lourde porte, manœuvra le volant et le bloqua avec la barre de fer. Il se précipita ensuite sur le panneau de commande, lança rapidement la séquence.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Deville s'appuya le dos au mur, fermant les yeux quelques secondes. A ses côtés, Ellen berçait doucement son fils.

La séquence démarra ; un grondement sourd ébranla le sol. Le miaulement des canalisations sous haute pression résonna dans toute la structure ; on aurait dit que le puits prenait vie, que ses organes internes s'animaient sous la peau mince des parois.

Deville connaissait bien la cinématique de lancement du piston géant ; il en était le concepteur. En ce moment même, les six compresseurs géants Caterpillar terminaient de remplir de CO2 la chambre de pression située juste sous le ballast. Lorsque la compression atteindrait dix atmosphères - ce qui n'était plus maintenant qu'une question de minutes, peut-être même de secondes -, les valves de lancement s'ouvriraient, le gaz comprimé catapulterait les cent tonnes du piston vers le haut comme une balle. Et Igor avec. Les chuintements et craquements qu'ils entendaient en ce moment même étaient causés autant par les dilatations du métal soumis à des pression énormes, que par celles induites par la différence de température entre le gaz et l'acier. Cette dernière réaction physico-chimique lui avait causé, lors de la conception, bien des soucis. La compression de fluide étant une réaction exothermique, ils avaient dû faire placer des échangeurs thermiques afin de refroidir le gaz compressé arrivant à grande vitesse sur de l'acier gelé, sous peine de voir celui-ci littéralement éclater.

Deville pensait à cela lorsqu'un bruit incongru le fit sursauter : un choc sourd contre la lourde porte étanche.

Il échangea un regard inquiet avec Ellen.

Le volant de commande vibra quelques secondes. Avec angoisse, ils le virent commencer à tourner très lentement, et la barre qui le bloquait, plier doucement, dans un gémissement à faire grincer les dents.

Deville se précipita sur le volant, s'y arquebouta de toutes ses forces ; en vain. Millimètre par millimètre, il tournait irrémédiablement. Encore quelques secondes, et les tenons lâcheraient. L'ingénieur jura. Il revint vers le panneau de commande, frappa du poing la cloison.

- Allez, vas-y, démarre ! cria-t-il.

La porte gémissait de plus belle.

Ellen était blanche comme un linge, Deville pâle comme un mort.

Le voyant vert s'alluma. Un chuintement assourdissant leur broya les oreilles, suivi d'un grondement qui secoua tout le puits. Un retentissant « GLONG » métallique attesta de la libération du piston. Toute la structure vibra sous la puissance du gaz comprimé qui chassait le piston vers le haut.

- Crève, salopard ! murmura Deville entre ses dents serrées.

Dans le cylindre, allongé sur le sol, Igor hurlait à plein poumon. Il était catapulté à toute vitesse vers le plafond. Dans un geste désespéré, il tendit

les bras devant lui, lançant sa force mentale. Sa volonté implacable batailla, lutta pied à pied avec la douleur provoquée par ses multiples blessures, ce qui entravait la mobilisation de ses ressources psychiques. Il parvint néanmoins à se concentrer suffisamment pour freiner le défilement des parois de métal rouillé. Le sommet n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Il parvint à ralentir encore l'ascension. Lançant ses dernières ressources, il réussit presque à immobiliser le piston géant, qui arrivait en fin de course. Ses mains vinrent se poser à plat sur la surface grumeleuse du plafond du ballast. Il gémit sous l'effort dément qu'il fournissait.

Deville, posté devant le tableau de contrôle, l'observait avec une inquiétude grandissante. Le deuxième voyant vert, annonciateur de la montée complète du piston, restait irrémédiablement éteint.

Ellen s'approcha. Il sentit son regard plein d'incompréhension se poser sur lui.

- Il y a quelque chose qui cloche, souffla-t-il.

Le visage d'Igor frémissait sous l'effort. Il avait besoin de temps et d'énergie pour réparer les lésions causées à son cerveau. Malheureusement pour lui, il avait aussi besoin d'énergie pour contre-carrer la puissance terrible du ballast. Car de l'autre côté du plancher de métal, le $CO_2$ développait la formidable pression de cent tonnes au centimètre-carré.

Pour l'instant, il réussissait à maintenir un équilibre précaire, intermède que, dans l'intimité de son crâne, ses cellules nerveuses mettaient à profit pour se reconstituer à une vitesse incroyable. Encore quelques minutes et il aurait recouvré sa puissance mentale antérieure. S'il tenait jusque là, il ferait alors redescendre le piston, éventrerait la porte étanche, et... les ferait payer ce qu'ils avaient oser lui faire ! Au centuple !

La rage le submergea un instant. La brusque augmentation de pression intracrânienne engendrée par cette émotion aussi brève qu'intense, fut suffisante pour déchirer une trop fraîche réparation sur l'un des canaux d'irrigation situé entre les deux hémisphères cérébraux. Un flot de sang envahit l'intérieur de son crâne, puis s'échappa par l'ouverture béante de son front. Le sang l'aveugla. Il secoua la tête pour le chasser de ses yeux, mais la distraction fut fatale à sa concentration ; ses bras fléchirent lentement, le

plafond d'acier rouillé se rapprocha inexorablement. Lorsqu'il sentit les os de son crâne et de sa cage thoracique craquer, Igor hurla.

Le voyant vert s'alluma. Deville faillit s'écrouler de soulagement autant que de fatigue.

Ellen ferma les yeux un moment, respirant à plein poumon l'air humide et glacé, savourant soudain le simple fait d'être encore en vie.

OceanofPDF.com

# CHAPITRE 63

Karl Hellmann sortit un mouchoir de sa poche et essuya délicatement le sang qui suintait de son nez. Il se remettait lentement de l'onde cérébrale qui l'avait traversé quelques secondes plus tôt.

Igor...

Ce n'était pas la première fois qu'il subissait l'intrusion psychique du psychokinétique.

La première fois, le phénomène l'avait laissé sans voix. Désemparé. C'était comme... comme recevoir en une fraction de seconde un condensé d'émotions violentes, une rafale de pensées étrangères à soi qui éclatait tel un feu d'artifice en pleine tête et dont chaque corolle s'épanchait indépendamment, prenait vie, puis mourait ensuite lentement, ne laissant pour tout souvenir qu'un flash éphémère et douloureux.

Un goût amer dans la bouche, Hellmann secoua la tête. Ce qu'il venait de ressentir n'avait aucune commune mesure avec les intrusions précédentes. C'était... bien plus fort, mais surtout, totalement désespéré ; une onde de pure détresse.

Connaissant Igor, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose.

Hellmann se passa la main sur le visage. Depuis quelques mois déjà, il envisageait la mort d'Igor comme une éventualité qui, le temps passant, confinait de plus en plus à la nécessité.

L'instabilité mentale du médium était devenu, au fil des derniers mois, un problème majeur que lui-même, bien qu'il s'efforçait de minimiser les choses face à son équipe, prenait très au sérieux. Igor souffrait d'un syndrome de paranoïa aigu. Son état dégénérait depuis la découverte de son « don », avec toutefois une nette détérioration depuis le début de la dernière phase du projet. Pour Hellmann, ce problème majeur était totalement prévisible. Igor n'était absolument pas préparé à ce qui lui arrivait. Sa « surhumanité » lui était tombée dessus d'une façon terriblement brutale. Il n'en avait perçu qu'une facette, n'avait retenu que le principe qui gouvernait sa vie : la destruction. Après tout, on ne pouvait lui en vouloir ; Igor était un soldat d'élite, un tueur au sang froid.

Ce qui amenait directement au cœur de la question fondamentale qui rongeait Karl Hellmann depuis le début : pourquoi Igor Gogolov ? Pourquoi quelqu'un de non préparé, un soldat qui plus est, avait-il pu accéder à un domaine habituellement réservé aux seuls initiés ?

Le concept du surhumain était lié intrinsèquement à l'histoire humaine. Il était à la base de toutes les religions, de tous les mythes et mystères. Les grands initiés, de Moïse à Jésus, en passant par Bouddha et Hermès Trismégiste, avaient des capacités extra-sensorielles hors du commun. Pourquoi donc, à l'aube du troisième millénaire, un tueur avait-il hérité de la face sombre de ce pouvoir ? Etait-ce le signe d'une déchéance si profonde de l'humanité ?

Hellmann ne croyait pas au hasard. Il y voyait même un signe, dont la signification lui échappait certes pour le moment, mais dont il prendrait connaissance un jour, il n'en doutait pas.

Il était aussi totalement persuadé que le développement des capacités mentales de l'homme était le devenir de l'humanité, l'évolution ultime qui parachevait la phase de l'étape technologique actuelle.

Pour le moment, travailler avec les militaires était un mal nécessaire - la fin justifiait les moyens - mais il espérait bien avec Matthias pouvoir évoluer vers quelque chose de moins restrictif, plus à la mesure de ses ambitions.

Pour l'heure, il était indispensable de récupérer le jeune prodige. Il consulta sa montre : moins de soixante minutes avant le plongeon final ; il était grand temps d'agir.

- Carson ?

L'interpellé terminait de s'équiper. Il avait troqué son complet Armani pour une combinaison d'intervention noire, des bottes de saut en cuir souple, ainsi qu'un gilet par-balle en Kevlar. En outre, il portait un holster de combat sur la cuisse droite, ainsi qu'un léger casque radio posé sur son crane, dont il terminait les branchements avec l'aide d'un de ses hommes. Il se retourna d'un air agacé.

- J'ai bien peur qu’Igor n'ait lamentablement échoué, dit Hellmann.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Que ce qu'espérait secrètement chacun des protagonistes de notre petit programme, vient de se réaliser : notre estimé Igor Gogolov n'est plus.

- Quoi ?! Vous voulez dire que... Igor est... mort ?

Mc Pherson semblait sidéré.

- C’est indéniable.

- Comment pouvez vous en être aussi sûr ?

- Il vient de me le faire savoir à sa manière.

Hellmann tamponna une nouvelle goutte de sang. Mc Pherson le fixa quelques instants sans rien dire, prenant la mesure de ce que cela impliquait. Il n'avait aucune raison de douter des paroles d’Hellmann. Celui-ci connaissait Igor mieux que quiconque. Les liens implicites entre les deux hommes étaient évidents, connus de tous. Un prodige et son mentor. Bizarre que le scientifique n'ait pas l'air plus affecté. Hellmann se permit même de décocher un sourire.

- Sans vouloir vous commander, Carson, je suggère que nous descendions récupérer nous-mêmes Matthias.

Le colonel avait soudain l'esprit vidé. Non pas qu'il n'eut lui aussi envisagé la disparition - pour ne pas dire l'élimination du médium -, mais pas maintenant, pas aussi soudainement, pas comme ça !

Hellmann s'avança vers les ascenseurs. Mc Pherson fit demi-tour et, suivi de deux de ses hommes, lui emboîta le pas mécaniquement.

*

Moffat et Sandra progressaient dans la coursive avec une extrême prudence. Les caméras cachées étaient leur hantise. Par bonheur, ils n'en avaient rencontré aucune depuis leur échappée. Moffat fit halte devant une porte surmontée d'une inscription « ATELIER SECONDAIRE N$^{0}$2 ». Il l'ouvrit, entra avec sa compagne et referma silencieusement le battant. Il alluma la lumière, ce qui révéla une pièce relativement grande abritant de nombreux racks de rangement fixés aux murs avec leurs outils bien en place, comme dans un magasin de bricolage. Un long établi courrait sur toute la longueur de la paroi du fond, avec du matériel plaqué au mur juste au-dessus. Moffat se dirigea rapidement vers l'angle droit.

- On a le choix des armes !

Sandra, les mains sur les hanches, contemplait le décor d'un air dubitatif.

- Ouais, ben avec ça, on ne va pas aller loin !

Elle fit quelques pas tandis que Moffat dégageait plusieurs cartons posés sur une grande poubelle.

- Détrompe-toi ma Chérie.

Il ôta le couvercle, le jeta par terre.

- Nous avons trois préceptes dans la famille Moffat...

Il se pencha sur la poubelle et commença à en vider le contenu à grandes poignées.

- Le premier...

- Ouais, je connais : il y a une solution à tout problème !

Sandra tournait lentement sur elle-même, détaillant le contenu de la pièce méthodiquement. Moffat déballait un lot de chiffons. Sandra, apercevant enfin ce qu'elle cherchait - un petit coffre encastré sous l'établi, dans l'angle gauche - s'y dirigea rapidement. Une épaisse porte, qui semblait avoir été découpée, gisait par terre, juste à côté. Elle se pencha et regarda dedans.

- Oh non...

L'intérieur était totalement vide.

- Donald, les explosifs...

Moffat sortit un dernier paquet de la poubelle, enrobé dans du plastique. Elle lui jeta un regard dépité.

- Le deuxième précepte, c'est : si tu veux éviter un problème, anticipe-le.

Sur ces mots, il plongea la main dans le sac plastique, en sortit un objet rectangulaire de la taille d'une brique, qu'il lança à sa compagne.

Sandra l'examina quelques instants ; on aurait dit de la pâte à modeler vert foncé.

- Mais c'est...

- Du C4, plastic à haut pouvoir brisant, la coupa Moffat. Développé par l'armée et strictement réservé à un usage militaire. Enfin jusqu'au jour où ces salopards trouvèrent mieux. Une petite idée anti-sabotage que j'ai eue dans un de mes éclairs de génie.

Un large sourire éclaira sa face sombre. Sandra désigna d'un signe de tête le coffre violé.

- Mc Pherson, tu crois ?

- Y'a des chances.

- Quel salaud celui-là !

- J'te l'fais pas dire. Bon, j’en ai récupéré quatre, ça devrait suffire. Viens m'aider, s'il te plait.

Ils étalèrent sur l'établi divers matériels qu'ils enfournèrent ensuite dans un grand sac noir en nylon. Sandra plaça les pains de plastic en dernier,

avec précaution. Sans les détonateurs, il n'y avait aucun danger d'explosion, elle le savait, mais c'était plus fort qu'elle. Elle décocha un regard en coin à son compagnon.

- Et ton troisième précepte, c'est quoi ?

- Ah ça ma Poule, c'est un secret de famille !

Sur ce, Moffat tira la fermeture éclair du sac et le tendit à sa complice. Il décrocha un rouleau de câble électrique du tableau mural, qu'il passa à son épaule, puis se dirigea à grandes enjambées vers une armoire incendie, l'ouvrit, en sortit une lourde hache.

Il rejoignit l'entrée.

- Assez glandé, on a du boulot !

Sur ces édifiantes paroles, il ouvrit la porte et sortit d'un air décidé.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 64

Les pensées de Mc Pherson étaient aussi noires que la nuit qui l'environnait. Ils étaient arrivé sur l'embase et marchaient en direction du pilier ouest vers la cage des monte-charges. Le colonel inspira une longue bouffée d'air salé. La mer paraissait beaucoup trop proche. Normalement situé trois mètres au-dessus du niveau de l'océan, le sommet de l'embase sur lequel il se déplaçait en était maintenant à moins d'un mètre. La plate-forme s'enfonçait lentement sous la clarté lunaire. Un petit vent glacé venant directement du Groenland mordait cruellement les chairs.

Mc Pherson frissonna. Pas seulement de froid ; il ressassait les dernières paroles d'Hellmann. Igor était mort. C'était un constat inattendu qui avait des conséquences profondes pour le devenir du programme tout entier. Pour chacune des cinq cents personnes qui travaillait sur ce projet depuis plus de six ans, dont lui-même. Surtout lui-même. Sa responsabilité personnelle serait engagée. Il aurait des comptes à rendre à des gens représentant des intérêts puissants, ce qui l'inquiétait terriblement. Energia était ce qu'on appelle un « projet noir », autrement dit, un programme financé sur des fonds militaires secrets. Le bras armé de la nation américaine n'aimait pas les ingérences étrangères à lui-même dans sa politique décisionnaire concernant ses projets, à fortiori les plus sensibles. De l'argent était donc régulièrement détourné des comptes courants de l'armée, au profit de fonds secrets. Ceux-ci étaient gérés au plus haut niveau des instances militaires par une poignée de décideurs intimement convaincus du bien fondé de leur action. Leur but était simple : soustraire au pouvoir politique la décision concernant certains projets définis comme étant vitaux pour la défense, ou bien servant leurs intérêts personnels. Le procédé était imparable : les comptes n'apparaissant pas, il était donc impossible qu'un membre du Congrès, diligenté par un lobby quelconque, une pression populaire ou encore un média, lance une mission d'enquête. De plus, l'action étant menée finement à des niveaux stratégiques de « la grande muette » - qui portait plus que jamais son nom. Une armée de juristes et d'expert-comptables bataillant pendant des années n'aurait rien trouvé de compromettant.

La perfection du procédé n'avait d'égal que sa perversité, car les militaires n'étaient malheureusement pas seuls ; ils avaient un partenaire de poids : le lobby de l'armement, recordman du chiffre d'affaire mondial, toutes catégories confondues, ainsi que celui de pétrole, plus quelques autres industriels triés sur le volet.

Les marchands de mort, de par leur considérable puissance financière, contribuaient d'une façon générale allégrement aux financements occultes, infléchissaient les prises de décisions depuis des décennies. Maintenant, ils réclamaient leur dû : un retour sur investissement qui se chiffrait en milliards de dollars.

Mais ce n'était pas ce qui inquiétait le plus Mc Pherson. Finalement, on arrivait toujours à traiter avec ces gens là. On faisait partie du même bord. Les uns fabriquaient, vendaient les armes, les autres les utilisaient. Les conflits étaient savamment orchestrés et tout le monde était content. Sauf les pauvres bougres en première ligne et leur famille, mais ça, c'était une autre histoire. Non, ce qui inquiétait Mc Pherson était un phénomène totalement nouveau, inhérent à la nature même du programme Energia - qui permettrait d'influer directement sur les bourses du monde entier. Pour la première fois, on voyait émerger des bas fonds une autre race de requins avides, infiniment plus inquiétants que les autres : des financiers de hauts rangs, appâtés par la promesse de profits boursiers considérables. Ceux-là étaient les plus dangereux, car ils avaient le seul pouvoir qui comptait réellement dans ce bas monde, la vraie puissance, celle des ressources financières illimitées. Et à ces hommes, il ne servait à rien de présenter des excuses. Aucune erreur ne serait tolérée. Si la moindre responsabilité du chef de la sécurité ressortait dans la mort du médium, ce serait un échec dont il ne se relèverait pas. Ils avaient perdu Igor ; il était vital de récupérer le gamin. C'était la seule façon d'atténuer cet échec.

Ils étaient arrivés devant la cage des monte-charges. Le pilier ouest, énorme masse sombre de vingt mètres de haut sur quinze de large, les écrasait de toute sa taille.

Mc Pherson s'adressa à ses hommes d'un ton sec.

- Je veux l'enfant vivant. Quant aux autres, s'ils opposent la moindre résistance... tuez-les.

Il avait prononcé les derniers mots en fixant Hellmann droit dans les yeux. Le scientifique n'avait pas bronché. Finalement, sous ses grands airs,

il ne valait pas mieux que lui. Tout bien considéré, il était même pire. Mc Pherson eut un rictus dégoûté avant d'aboyer dans son micro.

- CoTac, quelle est la situation ?

Bien à l'abri dans son alcôve saturée d'électronique, l'opérateur s'empressa de répondre.

- Les caméras du puits d'exploitation sont opérationnelles à cinquante pour cent, mais je n'ai aucun mouvement pour l'instant, Monsieur.

Mc Pherson reçut l'information sans broncher. Une idée terrible lui traversa l'esprit : et s'ils s'étaient tous entretués ? Un frisson glacial lui remonta le long de l'échine. Il chassa ses funestes pensées et pressa à nouveau les boutons d'appel des monte-charges. Encore une fois, rien ne se produisit. Avec un soupir résigné, il ouvrit la porte latérale et se lança dans les escaliers.

*

Deville était au-delà de l'épuisement. Il se mouvait de plus en plus difficilement, comme un nageur évoluant dans un liquide à la densité croissante. Il posa Matthias au sol, le dos appuyé contre une caisse et souffla quelques secondes. Son regard se posa sur la petite face livide auréolée d'une forêt de mèches brunes. Le gamin semblait s'être à nouveau retiré en lui-même. Deville jura intérieurement. Une bouffée d'émotion l'envahît soudainement. Le jeune garçon avait bravé Igor pour lui sauver la vie. A ses yeux, c'était un acte d'une prodigieuse bravoure qui démontrait une grandeur d'âme peu commune.

Ellen le rejoignit, s'agenouilla à ses côtés. Elle portait Chimo, dont l'une des pattes, apparemment brisée, empêchait toute autonomie. Elle eut à peine le temps de s'enquérir de son fils qu'un bruit de cavalcade lui fit dresser la tête. Tout là-haut, à cent mètres au-dessus de leurs têtes, des hommes lourdement bottés dévalaient les marches d'acier.

- Faut qu'on trouve un coin pour se cacher, et vite, souffla Deville d'une voix usée.

Ils se redressèrent à moitié et avancèrent le dos courbé, cherchant les ombres protectrices. Deville s'arrêta, cherchant à s'orienter parmi le

capharnaüm du vaste puits. Il fit un signe de tête à sa compagne, l'engageant à le précéder dans un étroit passage délimité par une rangée de containers. Ellen, Chimo serré contre elle, fonça tête baissée. L'ingénieur lui emboîta le pas. Ce faisant, l'une des chaussures de Matthias accrocha une charnière métallique, se déchaussa du petit pied et tomba au sol. Inconscient du témoin silencieux de leur passage, les deux adultes s'enfoncèrent dans la pénombre.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 65

Moffat rajusta son bonnet de laine et maugréa une imprécation vers la voûte étoilée dont la proximité semblait irradier le froid même de l'espace intersidéral. Un air glacial picotait désagréablement sa peau sombre. La température, pour un mois de Décembre, n'était en fait pas si basse, seulement Moffat avait un défaut qu'il n'avait jamais voulu avouer à quiconque : il était extrêmement frileux.

Il remonta le col de sa parka, puis posa son matériel au sol, imité par sa compagne. Devant eux, à une cinquantaine de mètres, les larges baies vitrées du Central se découpaient dans la nuit polaire comme autant de soleils rectangulaires, éclaboussant de longues flaques lumineuses le sol du pont supérieur.

Ils sortirent deux walkies-talkies du sac, les branchèrent sur une fréquence commune, puis Moffat s'éloigna. En évitant soigneusement les zones éclairées, il se rapprocha prudemment de l'angle nord-ouest. Il s'accroupit à l'aplomb de l'une des baies, calma sa respiration quelques secondes, puis risqua un oeil à l'intérieur. Ce qu'il vit ne l'enchanta guère. Il s'assit, dos à la paroi et pressa la radio contre ses lèvres bleuies par le froid.

- Ça va pas être coton... Ils sont trois et la porte extérieure a l'air salement verrouillée.

Son regard balaya le pont. Les silhouettes torturées des infrastructures se dressaient dans la nuit tels des spectres décharnés. Les surfaces glacées luisaient comme une peau humide ; on aurait dit que le métal transpirait, non pas sous l'effet d'une quelconque chaleur interne, mais plutôt d'une humeur malsaine cherchant à contaminer la pureté de la nuit.

Il avisa une masse sombre au pied de la grue la plus proche.

Un treuil. Parfait.

Il passa la tête à l'angle de la construction, observant l'enfilade de la face est du central, jaugeant la distance. Cela devrait aller.

Il se remit à l'abri et approcha la radio de sa bouche.

- Sandra, j 'ai une idée...

La chaude quiétude intérieure du Central ne laissait en rien présager du déchaînement de violence qui allait bientôt s'y produire. Pourtant, un observateur averti aurait pu déceler chez John Paxton un comportement singulier. L'ingénieur était allongé sur son matelas dans un coin de la vaste pièce et gardait les yeux braqués sur les trois gardes. Deux étaient assis à la console centrale et buvaient un café pendant que le troisième fumait nonchalamment une cigarette, près de la porte extérieure.

Paxton étendit très lentement sa main droite et saisit le pied de la console murale.

Personne n'avait rien remarqué.

Il affermit sa prise, puis tira doucement. Le matelas glissa sur le sol carrelé, se rapprochant centimètre par centimètre de la base de la longue table. Lorsqu'il fut arrivé contre les pieds, il risqua un regard vers le haut. Le revolver de Mc Pherson était bien là, scotché sous le rebord, à portée de main.

Paxton ferma les yeux et pensa à ses amis. Ils avaient réussi. D'après Hellmann, le médium était probablement mort. Il sentit une bouffée d'euphorie le submerger.

Ils avaient réussi !

Son intuition, dopée par ce regain inattendu d'optimisme, lui criait des choses presque agréables. Ses amis donnaient du fil à retordre à ces salopards. Tant mieux, bravo, alléluia ! Et ce n'était pas fini, oh non, loin de là !

Une grande sérénité l'envahit tout à coup, comme le calme avant la tempête. Il se prépara mentalement à l'action.

Moffat s'agenouilla et souffla quelques secondes. Son haleine formait un petit nuage éphémère que la luminosité lunaire nimbait de blanc. Il avait la nette impression de perdre un peu plus de sa chaleur corporelle à chaque respiration. Réprimant un frisson, il se concentra sur sa tâche.

La porte extérieure du Central se découpait à moins de dix mètres.

Encore un petit effort.

Il inspira une goulée d'air glacé, se redressa à moitié, reprit sa lente et circonspecte progression. De la main gauche, il dévidait une rallonge de fil électrique, et de la droite, tirait un câble métallique de trois centimètres de diamètre. Celui-ci raclait le sol avec, ce qu'il lui semblait être un bruit

épouvantable. A chaque seconde, il s'attendait à voir apparaître le regard inquisiteur de l'un des hommes en noir à travers une baie vitrée, mais il parvint au pied de son objectif - la porte du Central - sans encombre.

Avec d'infinies précautions, il passa le câble dans le volant de commande et le referma en boucle avec le crochet qui le terminait. Puis il sortit un couteau pliant de sa poche, et entreprit de dénuder l'extrémité des fils électriques. Il attacha le premier brin au volant, tout en faisant bien attention que le deuxième ne touche rien. Il saisit enfin sa radio.

- Bien, paré pour la démonstration du troisième précepte... Souhaite-moi bonne chance !

Un encouragement laconique lui transperça les oreilles. Il remit la radio dans sa poche et leva les yeux au ciel avec un regard faussement dévot.

- Grand-père, un p'tit coup de pouce pour sauver l'honneur familial... et moi surtout !

Moffat frotta ses paumes gantées rapidement l'une contre l'autre, respira un bon coup, saisit le volant de commande à pleines mains et le secoua brutalement.

Les trois agents sautèrent sur leurs pieds comme un seul homme, l'arme braquée sur la porte extérieure. L'un d'eux - le plus proche - jeta un oeil prudent par la vitre ovale de l'entrée.

Moffat s'était plaqué au pied de la porte, dans l'ombre et hors du champ visuel de tout observateur. Il posa la radio contre son oreille, guettant le signal de sa complice.

Sandra s'était juchée sur le gros treuil jouxtant la grue la plus proche du central. De là, elle avait une vision parfaite de l'intérieur du poste de commande de Titan, tout en restant hors de vue de ses occupants. Ces derniers se préparaient à agir. Elle en vit deux prendre position près de la porte de manière à se ménager un angle de tir correct vers l'extérieur, tandis que leur camarade, l'arme à la bretelle, déverrouillait le mécanisme d'ouverture. Lorsqu'il saisit le volant à deux mains, Sandra cria dans sa radio.

- Maintenant !

Moffat posa la partie dénudée du deuxième fil électrique sur le volant. Avec un violent grésillement, un éclair bleuté parcourut instantanément la porte.

Le soldat tressauta comme une marionnette dont le manipulateur aurait souffert de la maladie de Parkinson. Il hurla. Une odeur de brûlé envahit la pièce tandis que les lumières vacillaient. L'homme lâcha prise et tomba à plat dos sur le sol, inconscient.

Moffat retira le fil, tourna le volant et entrouvrit la porte de quelques centimètres. La réponse ne se fit pas attendre : un tonnerre éclata, une grêle de balles siffla sur le pont, rebondit sur le sol de fer, pour se perdre dans la nuit. Mais l'ingénieur s'était déjà éclipsé. Il se hissa silencieusement sur le toit, récupéra la hache qu'il y avait déposée au préalable et se dirigea à pas de loup vers la verticale de la porte.

- Vas-y, chuchota-t-il dans sa radio.

Sandra tenait dans sa main une télécommande industrielle à fil reliée au treuil qu'elle surmontait. Elle enfonça l'un des boutons, déclenchant le démarrage. Instantanément, le tambour enroula le câble qui filait vers le Central.

Les deux commandos se lancèrent un regard dubitatif et raffermirent la prise sur leur arme. La porte était maintenant ouverte à quatre vingt dix degrés et faisait entendre d'étranges gémissements de métal torturé. Avec effarement, ils virent les gonds commencer à céder, puis se déchirer brusquement. La porte fut arrachée et littéralement catapultée dans la nuit. Ils l'entendirent rebondir sur le pont avec grand fracas.

Le silence revint. Les deux hommes se regardèrent. Le plus gradé fit signe à son collègue d'avancer. Celui-ci resserra les doigts sur la crosse de son fusil d'assaut, se tassa sur lui même et marcha vers l'ouverture béante. Il la franchit lentement, tous ses sens aux aguets.

Moffat se tenait debout à l'aplomb de la porte, les jambes largement écartées, les pieds au bord du toit et la hache levée au-dessus de sa tête.

Le soldat fit un pas de plus en avant, roulant des yeux inquiets dans toutes les directions. Il eut la vision fugitive d'un fer de hache surgissant verticalement du néant, droit entre ses yeux. Il mourut sans comprendre ce qui lui arrivait.

Le dernier commando, horrifié, ouvrit le feu en hurlant. Ses balles déchirèrent la nuit en pure perte.

Paxton avait profité de la diversion pour décrocher le revolver. L'homme était à moins de dix mètres, il ne pouvait le manquer, néanmoins, il ne lui restait qu'une seule balle. Il prit son temps pour viser et pressa doucement la détente. Le coup de feu claqua ; un point écarlate s'étiola sur la tempe du soldat. Celui-ci tituba, tourna un regard étonné vers Paxton, puis, comme une marionnette soudain privée de ses fils, s’écroula au sol.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 66

Mc Pherson examinait le panneau de commande du puits de visite d'un air songeur. Il venait de comprendre le plan de Deville et ne pouvait qu'en admirer l'audace. Et l'efficacité, puisque apparemment, il avait réussi à éliminer Igor.

Y avait-il eu des survivants ? Sans le moindre doute, quelqu'un ayant dû déclencher le mécanisme depuis l'endroit même où il se tenait.

Ils - Mc Pherson se persuada d'employer le pluriel - ils, donc, n'avaient pu remonter par les monte-charges, ceux-ci étant bloqués au fond de leur cage respective, ni par les escaliers métalliques, ils les auraient fatalement rencontrés. Il ne restait donc qu'une seule option : ils se terraient quelque part dans le puits d'exploitation.

Mc Pherson rejoignit l'immense silo, s'arrêta un moment, considérant le volume encombré comme un chien de chasse humant l'air, incertain de la piste à suivre. La vue qui s'offrait à ses yeux était à la fois grandiose et pesante. Grandiose par ses dimensions impressionnantes, pesante par son atmosphère glacée, chargée d'ombres qui rongeaient les parois, s'immisçaient dans chaque recoin avec la voracité d'une lèpre.

Ils sont là, cachés quelque part.

Le colonel consulta sa montre. Plus que trente minutes et la plate-forme sombrerait. Il avait un quart d'heure pour les trouver.

- CoTac, des nouvelles ? aboya-t-il dans son micro.

- Toujours rien, Monsieur.

Bien sûr, bien sûr… Cela aurait été trop facile. Il avait placé lui-même les caméras, pendant ses soit-disant tours d'inspection. La prudence ayant prévalu à la nécessité de surveillance, il s'était contenté d'en poser dans des endroits stratégiques - escaliers, ascenseurs, passages obligatoires.

La prudence... Un éclair de rage traversa fugacement ses pupilles. Comment avait-il pu en arriver là ? Les choses lui échappaient et il détestait cela au plus haut point. Il sentit une colère froide et profonde monter en lui comme une marée irrésistible. Il en voulait à Hellmann, à Igor, au programme et à ses dirigeants, au monde entier, à lui-même. Surtout à lui-

même. Il était payé pour anticiper, prévoir l'impensable et empêcher que ce genre de situation arrive.

Il avait merdé.

La rage fut à deux doigts de le submerger, puis elle reflua lentement. Ce n'était pas le moment de céder à la colère. Un bon professionnel ne laissait jamais ses émotions le dominer.

Mc Pherson se força à respirer profondément. Une phrase de Sun Tsu lui revint en mémoire : « Connais ton ennemi comme toi-même et la victoire te sourira ».

Il connaissait les dossiers psychologiques de l'équipage de Titan et des Menken par cœur. Il lui restait quelques atouts dans sa manche. Un plan commença à s'élaborer dans son cerveau tortueux et il ferma les yeux quelques secondes, lâchant la bride à son esprit. Une sorte de griserie l'envahit. Echafauder des stratégies était, pour lui, quelque chose d'exaltant.

Un petit sourire arqua ses lèvres minces ; il tenait son plan. Cela risquait même d'être amusant.

Il était temps de lancer la première phase.

Par radio, il rameuta ses troupes, donnant des ordres secs et précis.

*

Malgré le chauffage poussé au maximum, le froid pénétrait insidieusement dans le Central par l'ouverture béante de la porte arrachée. Les doigts gourds, Moffat finissait de cacher dans le faux-plafond un petit boîtier de la taille d'une boite d'allumettes - le relais de mise à feu des pains de C4 qu'il avait disséminés dans toute la pièce. Il tira une minuscule antenne télescopique, pressa un petit bouton, une diode rouge s'alluma ; le système était armé. Il sauta de la chaise sur laquelle il était monté et se rapprocha de Paxton.

- Voilà, tout est prêt.

La gorge nouée, il lui tendit la télécommande de mise à feu - une boîte guère plus épaisse que la précédente. Paxton la prit sans un mot ; il en connaissait parfaitement le fonctionnement pour l'avoir utilisée à maintes reprises dans le cadre de son travail. Cette fois-ci serait un peu spéciale, et surtout, définitive.

- Bon Dieu, John, murmura Sandra.

La jeune femme s’était agenouillée près du blessé ; elle se détourna, les yeux embués de larmes. Paxton posa une main sur son bras.

- Il n'y a pas d'autre solution, tu le sais très bien.
- Il y en a toujours, fit Moffat.
- Pas cette fois-ci, les enfants.

Il prit leur main dans les siennes, les serra quelques instants. Une communion silencieuse s'établit entre eux, un échange de regards et de pensées qui bannissait tacitement la maladresse des mots. Paxton les secoua enfin.

- Vous avez encore du boulot, c'est pas le moment de se relâcher, alors remuez-vous.

Les deux jeunes gens se relevèrent. Sandra essuya quelques larmes, Moffat renifla. Ils se dirigèrent rapidement vers la sortie.

- Hé les gamins ! Faites-moi plaisir : pétez-leur la gueule ! lança Paxton.

Sandra fit un triste sourire.

- T'inquiète pas, fit-elle en désignant son compagnon du menton, ce mec-là, avec un rouleau de chatterton et une pince multiprise, il te rase New York mieux que Godzilla !
- Alors allez-y, pas de quartier, répondit Paxton d'une voix forte.

Sur un dernier regard, ils sortirent dans la nuit étoilée.

*

Ellen et Deville portant l'enfant et le chien, avaient trouvé refuge dans l'ombre d'un épais collecteur de conduites. Deville paraissait totalement épuisé ; il était appuyé contre la paroi, les yeux fermés, le teint pâle, respirant difficilement. Ellen l'observa une minute en se disant qu'il devait avoir au minimum plusieurs côtes cassées, peut-être même des organes atteints.

A ses côtés, Matthias semblait tenir d'une parenté directe avec l'ingénieur, tant le mimétisme était proche : même teint cireux, une grosse marque rouge à l'endroit où l'avait frappé Igor. Il était toujours inconscient.

Ellen se frotta énergiquement le visage. Le froid l'engourdissait; une torpeur l'envahissait insidieusement. Comme il aurait été bon de fermer les yeux à son tour, de se laisser aller et ne plus penser à rien. Finalement, la mort pouvait aussi être douce, une délivrance…

Un grognement la sortit de ses réflexions morbides. Chimo, tout ses sens en éveil, fixait quelque chose en grondant imperceptiblement.

Ellen vit une ombre bouger à l'orée de l'enfilade de containers qui formait comme une allée menant directement à leur cachette. Quelqu'un approchait. Son sang se glaça soudain en apercevant la chaussure de Matthias posée en plein milieu du passage, à une dizaine de mètres de là, tel un indice immanquable déposé par quelque lutin malicieux.

Elle se redressa. Trop tard. Une silhouette se découpait contre le fond plus clair d'une caisse en pleine lumière. L'homme avançait lentement, l'arme braquée, explorant chaque recoin. Il y avait dans sa façon de se déplacer, quelque chose de dérangeant, un savant mélange de mécanique et de bestialité, une alliance inhumaine de machine et d'animal, tel un robot méthodique avec des instincts de fauves. Comme pour renforcer cette impression terrible, le laser de son arme découpait les ombres de son rayon rouge sang, courait sur le sol, les parois, rebondissait dans chaque anfractuosité, dessinait des arabesques envoûtantes, de mortels signes cabalistiques annonciateurs du carnage à venir.

Ellen frissonna. Ils étaient pris au piège, enfermés dans cette maudite souricière. Ils allaient mourir.

L'homme disparut de sa vue quelques secondes dans une encoignure. Ellen en profita pour déplier la vieille bâche poussiéreuse que Deville avait ramassée quelques minutes plus tôt. Elle la rabattit sur eux, recouvrant ses compagnons, elle-même et Chimo du mieux qu'elle pût. Seule sa tête dépassait. Le jeune chien sauta sur ses genoux, sortit son museau. Il s'était remis à grogner faiblement. Curieusement, sa patte ne semblait plus le faire souffrir. Ellen le caressa machinalement, regarda la chaussure, puis Chimo, et encore la chaussure. Une idée folle lui traversa l'esprit. Elle enserra le petit animal dans ses bras et murmura doucement à son oreille.

- Chimo, la chaussure, regarde.

Elle tendit l'index. Chimo redressa les oreilles.

- Rapporte-la... Allez, rapporte.

Le jeune chien tenta de se dégager, mais Ellen le tînt fermement. Il pleura doucement, essaya encore de s'échapper.

- Aller Chimo, fais-le. Vas-y, je sais que tu peux le faire.

Chimo se débattit quelques secondes encore, puis il se figea et fixa le soulier avec intensité. Il pencha la tête sur le côté. Ellen ne quittait pas la

chaussure des yeux. Celle-ci trembla un peu, puis s'éleva dans les airs de quelques centimètres.

L'homme revint dans l'allée centrale. Le cœur d’Ellen battait la chamade. Le tueur se rapprocha de quelques pas. Le rayon laser découpait la pénombre comme une lame, en ligne droite vers la chaussure. Puis, poursuivant son exploration méthodique, il bifurqua à nouveau.

Ellen poussa un soupir. La chaussure glissa vers eux, flottant à quelques centimètres du sol. Chimo la saisit délicatement dans sa gueule, se tourna vers Ellen et la lui tendit gentiment en remuant la queue.

Les larmes aux yeux, murmurant de tendres paroles, la psychologue serra le petit chien contre elle.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 67

Le hangar hélico était plongé dans une obscurité presque totale. Seule une infime lumière stellaire perçait par les vitres des portes coulissantes.

A l'intérieur, une écœurante odeur de liquide hydraulique prenait à la gorge. Moffat fit la grimace. Il se laissa guider par la jeune pilote qui connaissait l'endroit comme sa poche.

Ils avaient choisi cette voie d'accès car elle semblait la plus propice à une approche discrète des hélicoptères. Arrivés auprès des portes, ils regardèrent prudemment par les vitres ; les deux Black Hawk étaient là, dehors, sur l'aire d'appontage, posés sur leurs courtes pattes comme de gros insectes patauds.

Sandra repéra tout de suite celui occupé par le coordinateur tactique ; une faible lueur émanait des vitres de la cabine passager. Ils cherchèrent ensuite les gardes. Il devait en rester au moins un, après que Mc Pherson ait rameuté les deux autres. Ils l'avaient entendu sur le canal radio, grâce aux casques qu'ils avaient récupéré sur les hommes du Central.

- Là, le voilà, souffla Moffat.

Il désigna le point rouge mouvant d'une cigarette.

- Et les pilotes ? s'inquiéta Sandra.

Ils attendirent quelques minutes, scrutant à s'en user la rétine la pénombre extérieure. Ils les virent enfin s'approcher du garde et quémander du feu.

- Et bien… reste plus qu'à les descendre !

- Tu sais te servir de ça ?

Sandra désignait l'arme automatique que tenait Moffat. L'ingénieur eut l'air embarrassé.

- Heu... pas trop en fait... Et toi ?

- C'est pas vraiment mon truc, les flingues.

- T'as raison, c'est pour les mauviettes. Et puis, faut qu'on se débarrasse de ces types en silence. On va trouver autre chose.

Ses yeux avaient eu le temps de s'habituer à l'obscurité. Il fit un lent panoramique.

- Donald, quoi qu'on fasse, va falloir faire vite, fit Sandra en consultant sa montre.

Le visage de Moffat s'éclaira soudain.

- No problémo, Poupée, je crois que j’ai trouvé de quoi faire le ménage !

*

Mc Pherson s'était perché sur le sommet d'un container. De sa position dominante, il avait une vue imprenable sur le puits d'exploitation et son contenu hétéroclite.

Lui aussi avait érigé la notion de temps à la place d'honneur dans le champ de ses pensées. Le moment était venu d'accélérer les choses. Il prit une profonde inspiration et cria de sa voix la plus puissante.

- Monsieur Deville ! Docteur Menken ! Le temps de jouer touche à sa fin ! Dans moins de trente minutes maintenant, cette plate-forme sera en route pour un plongeon de six mille mètres ! Montrez-vous, rendez-vous, et je vous promets la vie sauve. Vous avez ma parole !

Ellen avait totalement remonté la bâche sur sa tête. Dans l'intimité de l'obscurité ainsi créée, elle avait l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des centaines de mètres à la ronde. En tout cas, ils couvraient presque la voix de Mc Pherson.

Le soldat était tout proche maintenant. Elle ne l'entendait pas mais pouvait sentir sa présence comme si la main glacée de la mort enserrait déjà son cou.

Chimo remua. Sa patte semblait inexplicablement guérie. Matthias n’étant pour rien dans cette rémission miraculeuse, Ellen se rendit à l’évidence : l’auto-guérison faisait partie des talents cachés de Chimo.

Elle tenta de calmer le jeune chien, mais il glissa entre ses jambes, et avant qu'elle ait pu le retenir, fila hors de la bâche. Ellen serra les dents, attendant la rafale inéluctable, mais rien ne se produisit.

Chimo se faufila dans l'ombre en longeant les containers, tel un renard en maraude. Il se tapit un instant, attendant le moment où l'homme détournerait

les yeux. Il passa à moins d'un mètre des pieds bottés et s'enfonça dans le dédale du puits.

Hellmann avait rejoint le colonel sur son perchoir. Il parla à son tour. Sa voix n'avait pas la morgue puissante de celle de Mc Pherson, mais, curieusement, elle portait presque plus.

- La partie est terminée, Ellen !

Le cerveau d'Ellen semblait fonctionner à deux vitesses. D'un côté, il enregistrait crûment les paroles d'Hellmann, sans la moindre volonté d'en disséquer le contenu ; de l'autre, il avait une conscience aiguë de la menace de mort qui progressait vers elle un peu plus à chaque seconde.

Une déchirure dans le tissu de la bâche lui permit de risquer un oeil.

Son cœur rata un battement ; elle voyait les pieds du soldat. Il était à moins de deux mètres, immobile.

- Mourir noyé dans une eau à deux degrés, voilà une perspective peu réjouissante ! poursuivit Hellmann.

Le soldat se pencha lentement, entraînant le canon de son arme dans le mouvement.

- Je ne pense pas que cela soit un avenir très prometteur pour ton fils !

La torche laser fixé sous le canon pointait son doigt de feu vers son visage. Elle ferma les yeux.

- Tu peux lui en offrir un, Ellen ! JE peux vous offrir un avenir à tous les deux... parce que
j'ai besoin de vous !

Le soldat, plié en deux, scrutait de son regard acéré la zone d'ombre sous l'amoncellement de tubulures. Le faisceau laser courait sur une vieille bâche bizarrement étalée. Il fit un pas en avant, la main tendue vers le tissu poussiéreux.

Chimo apparut soudainement dans l'allée, sans le moindre bruit, quelques mètres derrière l'homme en noir. Le regard fixé sur les fesses offertes, il montra les dents, grognant doucement, puis il se jeta en avant, la gueule grande ouverte, et la referma sur l'entrejambe de l'agent. Celui-ci hurla de douleur, appuyant involontairement sur la détente de son arme. Le vacarme explosa, les balles déchirèrent les parois minces de l'une des tubulures ; un

jet de vapeur sous pression s'échappa brutalement de la conduite crevée, atteignant l'homme en plein visage. Le soldat cria de plus belle, lâcha son arme, tituba en arrière, les mains sur ses yeux dans un geste vain de protection.

Mc Pherson dégaina son pistolet, prit son élan et sauta sur le container le plus proche, puis encore sur un autre, de façon à se rapprocher des hurlements. Il aperçut fugitivement un mouvement sur sa gauche. Son deuxième homme accourait. D'un point situé à une dizaine de mètres, montaient des volutes de vapeur. Il se rapprocha, plus facilement cette fois-ci car les containers se touchaient presque. Les cris s'étaient mués en gémissement. Il vit le commando agenouillé, les impacts de balles dans la tuyauterie.

Sur quoi cet imbécile avait-il tiré ? pensa-t-il.

Un mouvement rapide dans l'ombre, presque sous ses pieds, lui offrit la réponse : Chimo !

Ce salopard de cabot détalait comme un rat !

Mc Pherson visa, tira tout en hurlant.

- C'est le chien !! Tuez-le !! Tuez-le !!

Aux explosions assourdissantes de son pistolet, se mêla le tonnerre du fusil d'assaut de son agent.

Les balles sifflaient aux oreilles du petit animal, ricochaient, rebondissaient sur les parois métalliques des containers dans des gerbes d'étincelles. Chimo, les oreilles baissées, filait comme l'éclair, changeait de cap toutes les secondes comme s'il anticipait les trajectoires mortelles. Il longea quelques instants une conduites, que les balles déchirèrent. De puissants jets de vapeur s'en échappèrent, rajoutant à la confusion. En quelques secondes, un brouillard opaque noya tout. Les tirs cessèrent.

Mc Pherson resta quelques secondes immobile à contempler la vapeur. On aurait dit des spectres s'échappant de tombes froides et humides, s'enchevêtrant en se bousculant pour monter plus vite et s'enfuir loin d'ici, de ce piège glacé. Il poussa un soupir. Ce brusque déchaînement de violence semblait l'avoir calmé et quelque peu diminué son sentiment de frustration. Il consulta sa montre ; il était grand temps de passer à la phase

suivante. D'un signe de tête, il ordonna à son agent d'aller secourir son collègue, puis il fit lentement demi-tour et s'en revint vers Hellmann. Le scientifique, les bras croisés, le dévisageait d'un air narquois, mais il s'en moquait ; la partie n'était pas terminée. Loin de là.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 68

Debout, les jambes largement écartées, Moffat tenait à pleines mains la hampe de cuivre de la lance à incendie du hangar aviation. Il sentit la pression arriver et se crispa. La manche, derrière lui, se gonfla comme un serpent en colère. Sandra, qui venait d'ouvrir la vanne d'arrivée d'eau, accourut. Quelques gouttes s'échappaient de l'extrémité de la hampe et coulaient par terre. La jeune femme fit glisser silencieusement l'une des portes d'entrée de quelques dizaines de centimètres. Moffat s'avança maladroitement, serrant son arme improvisée comme s'il tenait un canon surpuissant. Sandra vînt s'appuyer contre lui.

- Tiens bon la barre, Chérie, ça va nettoyer, chuchota Moffat.

Puis il siffla doucement entre ses dents. Aussitôt, la silhouette du soldat pivota. Moffat manœuvra le levier de commande de la lance. Celle-ci tressauta violemment entre ses mains ; un jet d'eau d'une extrême violence frappa l'homme en pleine poitrine et le catapulta littéralement en arrière, le balayant comme un fétu de paille. Les pilotes restèrent figés une seconde, puis le jet surpuissant les balaya à leur tour. Maîtrisant leur arme à grand peine, le corps soudé l'un à l'autre, l'ingénieur et sa compagne firent quelques pas chancelants en avant. Percutés par un déluge d’eau sous pression, n’ayant rien à quoi se raccrocher, les trois hommes glissèrent sur le dos, inexorablement poussés vers le bord externe de l'aire d'appontage. Les pilotes furent éjectés et tombèrent vers la mer, soixante mètres plus bas, tandis que le garde, dans un suprême effort, parvint à s'agripper à la grille d'amarrage des hélicos. Il resta là, immobilisé, tournant la tête dans tous les sens pour éviter le jet surpuissant. Il voulut crier mais le flot sous pression emplit brutalement sa bouche. Il lâcha prise et disparu dans le vide sans un cri.

Moffat ferma la vanne et posa la lance au sol. Il prit appui sur les genoux dans un geste futile pour reprendre son souffle. A ses côtés, Sandra inspirait et expirait profondément.

- Bien... et maintenant... à lui ! dit Moffat entre deux respirations profondes.

D'un signe de tête, il désigna l'hélico du CoTac.

Moffat se redressa lentement. L'obscurité les enveloppait comme un linceul. Le réchauffement dû à l'exercice physique intense qu'ils avaient mené quelques instants plus tôt, s'évaporait déjà. Moffat réprima un frisson, puis fit signe à sa compagne de le suivre. Ils s'approchèrent discrètement du Black Hawk, prenant bien garde de rester hors de vue depuis les hublots de la cabine.

- Donne-moi la caméra, chuchota Moffat.

Sandra marqua un temps d'hésitation, puis se rappela le petit objet que Moffat lui avait donné, juste avant l'assaut des troupes d'Hellmann. Elle sortit la caméra miniature d'une de ses poches et la tendit à l'ingénieur. Celui-ci l'examina un moment, puis la lui rendit. Moffat poussa Sandra tout contre la carlingue, à l'aplomb de la porte latérale, tandis qu'il se positionnait face à elle. En prenant bien garde de ne pas apparaître devant la vitre de la porte, il orienta la main de Sandra de façon à braquer la caméra droit sur lui.

- Tiens-là bien comme ça et ne fais pas un bruit.

Il se redressa de toute sa taille, mouilla ses doigts avec sa langue et se lissa les cheveux.

- A quoi tu joues ?

- Tu vas voir... Enlève le scotch et enfonce l'interrupteur.

Le CoTac ne quittait pas ses écrans des yeux. Son regard sautait alternativement de l'un à l'autre, en un ballet bien réglé. L'un des moniteurs hors service s'anima tout à coup. C'était un de ceux du Central qui avait été désactivé par l'équipage avant leur arrivée. Intrigué, il vit un visage en gros plan ; un visage sombre dans un environnement encore plus noir. Il mit quelques secondes à reconnaître l'ingénieur de couleur, ce Donald Moffat. Etrangement, celui-ci gesticulait avec véhémence, comme s'il voulait le prévenir de quelque chose de grave ; plus que ça, de vital !

Intrigué, le CoTac se pencha vers l'écran. Les paroles de Moffat étaient inaudibles. Il tourna un potentiomètre situé juste sous le moniteur, d'abord progressivement, puis jusqu'à son maximum. En vain ; seul un bruit de fond grésillait dans ses écouteurs.

Moffat poursuivit ses mimiques silencieuses encore quelques secondes, puis brusquement, il colla sa bouche contre le micro intégré de la caméra et cria de toutes ses forces.

Le bruit fut épouvantable. Le CoTac hurla de douleur. Il arracha son casque et se plaqua les mains sur les oreilles, le visage tordu de souffrance. La porte latérale s'ouvrit ; il n'eut pas le temps de saisir son arme, à peine celui de reconnaître Moffat dont la silhouette s'encadrait dans l'ouverture, et un poing énorme lui arriva droit entre les yeux.

Moffat frotta sa main endolorie.

- Si vous voulez éviter les emmerdes, les mecs, ne faites jamais, au grand jamais, chier un Moffat ! Troisième précepte, annonça l’homme de couleur à sa compagne.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 69

Le sifflement lancinant des tubulures crevées sonnait dans le puits d'exploitation tel le clairon de la retraite - tout au moins dans l'esprit de Mc Pherson.

Le colonel sentait la frustration monter en lui comme une marée irrésistible. Il regarda sa montre ; les chiffres s'égrenaient froidement, le narguaient. Le temps lui-même se liguait contre lui. Tel un château de sable s'effritant sous l'assaut des vagues, tout partait à vaux l'eau. Il maudit silencieusement la terre entière.

- Docteur Menken, vous creusez votre propre tombe, pour vous et votre fils ! hurla-t-il.

C'était plus une ultime bravade qu'un acte raisonné. Il n'espérait plus de reddition. La fusillade inutile autant qu'incontrôlée avait annihilé toute issue diplomatique à cette situation catastrophique, il en était certain.

De son regard acéré, il avisa néanmoins chaque zone d'ombre, scruta chaque recoin qu'il pouvait apercevoir de sa position, espérant secrètement un revirement de dernière minute. Nul mouvement ne vint heurter ses rétines. Il se détourna brutalement, crachant un « On dégage ! » chargé de rancœur. Hellmann eut la bonne idée de ne rien dire qui eut pu le mettre davantage hors de lui. Son agent soutenant son collègue blessé, les quatre hommes se dirigèrent vers les monte-charges.

D'un geste rageur, Mc Pherson balaya la caisse qui bloquait la grille de sécurité. Ils embarquèrent.

- Nous allons maintenant jouer à ma façon, murmura-t-il entre ses dents serrées.

Hellmann garda le silence.

*

Sandra brancha le contact général ; le tableau de bord s'illumina comme un arbre de Noël. Elle hésita ; le Black Hawk était un appareil nouveau pour

elle. Il lui fallut plusieurs secondes pour se repérer et débuter la check-list de mise en route. Moffat passa la tête dans la cabine.

- Grouille ! Mc Pherson et sa clique remontent !
- Seuls ? fit Sandra, sans se détourner des instruments.
- Ouais !

Moffat disparut dans la soute arrière pour reprendre sa place devant les moniteur vidéo. Sandra s'activa. Le démarreur retentit. Le sifflement rauque des turbines creva le silence nocturne de la nuit polaire.

*

Mc Pherson fit glisser la grille, avança de quelques pas sur l'embase et pataugea aussitôt dans l'eau. La plate-forme s'enfonçait et la mer submergeait déjà l'embase. Son agent valide lui jeta un regard inquiet. Imperturbable, le colonel s'élança vers le pilier est. Arrivé à quelques mètres des ascenseurs, il stoppa net et tendit l'oreille. Un son incongru couvrait le grondement de l'océan, faisant vibrer l'air. Il mit quelques instants à réaliser qu'il s'agissait du bruit des moteurs d'un hélicoptère.

*

Le vacarme des turbines jumelées et du rotor était assourdissant. L'appareil trépignait sur place comme un gros bourdon frétillant, pressé de prendre son envol. Sandra vérifia une dernière fois les pressions hydrauliques, les tours moteurs, les températures. Tous les instruments étaient dans le vert. Elle tira sur le manche du cyclique, et aussitôt, le lourd appareil s'éleva.

A l'arrière, Moffat regarda, par la porte largement ouverte, l'aire d'appontage s'enfoncer. D'un geste sec, il arma le fusil d'assaut qu'il tenait entre ses mains, l'épaula, visa le deuxième hélico et pressa la détente. L'arme tressauta contre son épaule, sa joue, ses mains. Il vida le chargeur en quelques secondes, criblant de balles le Black Hawk.

Un vrai tir aux pigeons, pensa-t-il.

*

Mc Pherson hurlait dans son micro. Personne ne lui répondit, ni le CoTac, ni les hommes du Central. Un terrible pressentiment le traversa. Il sprinta vers le rebord de l'embase. Ses pires craintes se réalisaient. L'un des hélicos décollait. Il ne pouvait s'agir que de Moffat et Russo. Comment avaient-ils pu se libérer ? Et venir à bout de ses hommes surentraînés ?

Une énorme silhouette sombre se découpa sur le ciel étoilé, cinquante mètres au-dessus de sa tête. Mc Pherson dégaina son arme et fit feu, bientôt imité par son agent.

Moffat fit un bond en arrière, criant autant de peur que de surprise. Une rafale de balles ricocha dans l'habitacle ; plusieurs écrans explosèrent, projetant des étincelles et des éclats de verre dans toutes les directions.

Sandra fit brutalement basculer l'appareil sur la gauche, plongeant vers l'océan qui, la lune s'étant cachée derrière des nuages, paraissait encore plus noir que la nuit elle-même.

- On remonte, vite !! hurla Mc Pherson.

Il courut vers les ascenseurs, suivi de son séide, s'y engouffra devant un Hellmann médusé. Pendant que les portes se refermaient, Mc Pherson siffla d'une voix blanche.

- Tout ça, c'est de votre faute !

Les portes claquèrent sur les deux hommes, laissant Hellmann seul. Le scientifique regarda autour de lui. Les trois piliers géants paraissaient dorénavant sortir tout droit de l'océan. L'eau avait complètement submergé l'embase. Puis ses yeux s'attardèrent sur le commando blessé. Il était assis, le dos appuyé contre la paroi séparant les deux ascenseurs. Le visage rouge, boursouflé, il geignait doucement. Hellmann baissa ensuite les yeux. Pendant quelques instants, il contempla l'eau qui baignait ses chevilles. Il pensa à Igor, mort, à Ellen et Matthias coincés en bas. Pour la première fois depuis bien longtemps, Hellmann douta. Du programme, de lui, de ses convictions profondes, de la vie elle-même. Il se sentit soudain comme une vieille coquille vide, un homme sans âme. Il s'appuya contre le mur du pilier, ferma les yeux, laissant le claquement du rotor qui s'estompait dans la nuit envahir son cerveau, annihiler ses pensées, gommer sa conscience et son esprit.

*

Moffat passa sa tête dans le cockpit.

- Ça va toi ?

- Je crois qu'ils n'ont rien touché de vital, répondit Sandra.

Ses yeux balayaient la planche de bord avec une attention soutenue. Aucun voyant rouge n'était allumé, pas d'alarme sonore, tous les paramètres semblaient corrects.

- Ne t'éloigne pas trop, poursuivit Moffat, je vais essayer de repérer Marc et les Menken.

- D'accord.

Moffat retourna dans la cabine arrière. Il s'assit à la place du CoTac et coiffa son casque radio. Il l'arracha aussitôt avec une grimace, chercha des yeux parmi les moniteurs vidéo. Son regard s'arrêta sur une paire de chaussures en gros plan. Il baissa le volume et recoiffa les écouteurs. La voix de Mc Pherson lui parvint à nouveau, cette fois-ci avec un volume sonore correct : « Bien, nous allons donc... »

- ... employer les grands moyens, déclara le colonel.

Il était campé devant le deuxième Black Hawk, évaluant les dégâts. Le tireur avait fait ce qu'on appelle un carton plein. La majorité des impacts était concentré sur les deux turbines. L'appareil ne volerait plus jamais. Cette constatation, que, dans les circonstances présentes, d'autres auraient considéré comme fatale, loin d'abattre le colonel, semblait au contraire le stimuler et alimenter sa hargne. Une froide détermination s'empara de lui. Il ne jeta pas le moindre regard à Hellmann qui les avait rejoints et fit brutalement demi tour, marchant d’un pas rapide vers le hangar aviation et au-delà : les ascenseurs. Son dernier agent lui emboîta le pas comme un seul homme.

Hellmann resta seul à contempler le désastre. Il entendait presque les trompettes des archanges sonner le glas du programme Energia, de ce pour quoi il se battait depuis des années. Curieusement, il n'en ressentit aucun abattement. Il acceptait son échec.

Il regarda l'horizon ; les prémisses d'une aube naissance teintaient lentement le ciel à l'est. Un jour nouveau allait bientôt se lever sur le monde, un monde que lui, Karl Hellmann, avait rêvé de changer. Peut-être

était-il encore trop tôt, pour l'humanité, de prendre conscience de ses capacités les plus profondes ? Hellmann secoua la tête.

Depuis cent mille ans, les hommes utilisaient leur intelligence pour dompter la matière ; la pierre, le bois, le bronze, le fer, et depuis peu, l'atome et le gène. Plus ils avançaient dans cette voie dominatrice, plus les hommes se coupaient de leurs racines, de la nature, et, en fin de compte, d'eux-mêmes. L'ère industrielle avait révolutionné, organisé et accéléré cette marche inexorable vers une destinée mécanique et matérialiste à l'excès. Pourquoi ? Quel en était le but ? Vivre mieux ? La vie sociale débilitante d'homo modernicus ne pouvait pas être le but ultime de quatre milliards d'années d'évolution. C'était trop absurde. Il y avait une autre raison.

Peut-être l'humanité devait-elle pousser à son paroxysme sa maîtrise technologique pour s'apercevoir finalement qu'elle était vaine, qu'elle s'était engagée dans une mauvaise direction, une impasse, dont on apercevait déjà les travers avec la pollution, les marées noires, les déchets nucléaires, la déforestation, l'empoisonnement des sols, des rivières, le réchauffement de l'atmosphère. L'avidité divisait les hommes, les rendait de plus en plus égoïstes, déclenchait des guerres. Les généticiens, les derniers avatars de la science, jouaient à se prendre pour Dieu, érigeant leurs tours de Babel. Arrivait-on en bout de spirale ? Et après ?

Le dénominateur commun de l'histoire humaine était l'intelligence. L'intellect était le fondement de la société humaine. Mais il y avait autre chose. Hellmann en avait été le témoin, et d'autres hommes, à travers les âges, l'avaient vu ; certains en avaient usé. L'homme avait d'autres facultés mentales que son intelligence et s'en réduire à cette seule qualité, c'était accepter d'être un homme aux capacités bridées, un demi-homme, moins que cela même, un dixième d'homme.

Que de souffrances, que de temps perdu, pensa Hellmann.

Il sentit une grande tristesse s'abattre sur lui. Son rêve de surhomme prenait fin.

Oh, il ne doutait pas un instant que le fils prodigue de la création ne surgisse un jour. C'était inéluctable, il le savait. Son pêché d’orgueil avait été de croire que lui, Karl Hellmann, pourrait être à son origine, et que le temps de son avènement était venu. Il s'était trompé. Sa vanité l'avait aveuglé, et maintenant, il allait en payer le prix.

Hellmann sentait que la fin, SA fin, était proche. Il n'aurait su expliquer d'où lui venait cette certitude. Elle le remplissait, c'était tout. Il allait mourir bientôt, mais il n'avait pas peur. Après tout, la mort elle-même n'était-elle pas une expérience ?

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 70

Sandra lança son appareil dans une très large courbe. Par la vitre latérale de la verrière, elle distingua les lumières de la plate-forme qui brillaient tel un phare. Elle avait coiffé un casque et interrogea Moffat par le canal de l'intercom.

- Don, est-ce que tu les vois ?

- Non, mais y'a pas mal d'écrans HS, répondit l'ingénieur.

Il tripotait les boutons et secouait les moniteurs tout en maugréant. Son regard fut attiré par une image trop sombre, un peu floue. Il se crispa, puis son visage s'éclaira.

- Je les ai ! cria-t-il.

*

Ellen puisait dans ses dernières réserves énergétiques. Elle se traînait péniblement, portant son fils, toujours inconscient, et soutenant Deville qui menaçait de s'écrouler à chaque pas. Elle parvint enfin devant les monte-charges. Deville tomba à genoux et resta ainsi prostré, incapable du moindre mouvement, tandis que la psy adossait Matthias à une caisse. Son esprit embrumé de fatigue nota que le sol était trempé. Elle leva la tête ; des cascades d'eau coulaient bruyamment dans la cage des monte-charges, alimentant une flaque qui s'étendait davantage à chaque seconde. Un signal d'alarme retentit dans son cerveau, mais elle fut incapable d'en comprendre la raison. La seule chose qu'elle savait, c'est qu'elle devait déguerpir d'ici le plus vite possible. Elle regarda autour d'elle ; le monte-charge de droite paraissait totalement hors service. Toute la paroi du fond était défoncée, bloquant les glissières. Une énorme chaîne en occupait la plus grande partie. L'eau qui s'en échappait était étrangement teintée de rouge. Le monte-charge de gauche n'était pas en bas. Mc Pherson, Hellmann et leurs hommes l'avait probablement utilisé pour remonter. Priant secrètement pour que le mécanisme fonctionne, elle pressa le bouton d'appel. Un lointain claquement métallique résonna, aussitôt suivi d'un bruit de moteur. Le

monte-charge, cent mètres plus haut, débuta sa descente. Ellen s’adossa contre la paroi et ferma les yeux. Le bruit de cascade s'intensifia. Elle sentit l'eau pénétrer ses chaussures, mais c'est autre chose qui la tira de sa torpeur : une cassure dans le rythme du moteur du monte-charge. Les lumières vacillèrent, le monte-charge s'arrêta, repartit, ralentit et s'arrêta à nouveau.

- Oh non, c'est pas vrai !

Ellen martela le bouton d'appel.

- Allez, démarre ! Démarre, saloperie !

Elle donnait des coups de poings furieux sur la commande lorsque toutes les lumières du puits s'éteignirent. Ellen hurla. Un long cri de désespoir qui fusa du plus profond d'elle-même. Elle frappa frénétiquement la paroi de ses poings, criant des imprécations désespérées.

Une obscurité plus noire que la plus sombre des nuits avait refermé ses ailes d'ébène sur le puits, scellant celui-ci comme un tombeau.

Ellen se mit à sangloter.

*

Sandra dirigeait le Black Hawk droit vers la plate-forme. Derrière elle, l'aube naissante déchirait la nuit d'éclats rougeoyants sur lesquels Titan se découpait en ombre chinoise. Sandra plissa les yeux ; les lumières de la plate-forme tressaillirent, puis s’éteignirent totalement comme si elles avaient été happées par l'obscurité encore maître du ciel.

- Donald, toutes les lumières viennent de s'éteindre. Qu'est-ce qui se passe ?

- C’est probablement un court-circuit. En tout cas, ils sont coincés en bas et Marc a l'air trop salement touché pour remonter à pince. Branche-moi sur le Central, grouille-toi !

*

L'éclairage de secours baignait le Central d'une lumière blafarde. Paxton avait abandonné son matelas et se traînait péniblement au sol en direction de la console centrale. La voix de Moffat, amplifiée par les haut-parleurs, creva l’oppressant silence.

- John, est-ce que tu me reçois ? ... John, il faut que tu démarres la séquence de secours. Marc, Ellen et le gosse sont coincés en bas !

Après quelques instants d'efforts, Paxton parvint enfin au pied de la table surélevée. S'aidant des pieds, puis du rebord de la console, les muscles de ses bras saillant sous l'effort, il se hissa laborieusement sur le siège. Un fois installé, il se jeta sur le clavier de l'ordinateur central et pianota frénétiquement. Les générateurs de secours allaient démarrer automatiquement d'une seconde à l'autre, mais il devait d'abord vérifier les disjoncteurs du puits d'exploitation et plus précisément ceux des monte-charges. Car, si comme il le pensait, l'eau de mer était à l'origine de la panne, il devrait déconnecter totalement le réseau électrique du puits d'exploitation, sinon tout l'ensemble risquait bien de disjoncter une nouvelle fois.

Paxton fit glisser sa souris et sélectionna les différents circuits à mettre en quarantaine.

Sur son écran, le compte à rebours du démarrage des générateurs égrenait ses chiffres. Il afficha zéro et la lumière revint presque instantanément. Paxton chercha dans le menu le disjoncteur alimentant les monte-charges. Il le sélectionna, croisa mentalement les doigts et le remit en fonction.

Tout à sa tâche, il ne vit pas l'indicateur lumineux des ascenseurs égrener ses chiffres.

*

Un rai de lumière s'abattit sur Ellen comme une faux, faisant scintiller des sillons de larmes sur son visage. Elle cligna des yeux quelques instants, hébétée sous l'éclat aveuglant du projecteur de secours. Le bruit du monte-charge reprenant sa descente la ramena à la réalité. Elle leva les yeux, le cœur au bord des lèvres, s'attendant à chaque seconde à une nouvelle panne. Le niveau de l'eau avait encore monté ; il atteignait maintenant ses chevilles. Mais il n'y eut cette fois aucune coupure et quelques instants plus tard, le monte-charge arriva en bas. Ellen fit coulisser la grille, souleva son fils et le porta à l'intérieur, Chimo sur ses talons. Puis elle revint chercher Deville. L'ingénieur avait le teint terreux. Elle l'appuya contre la paroi du fond, referma la grille et pressa le bouton de commande. Avec un mouvement sec, le monte-charge démarra et entreprit sa lente remontée.

Ellen s’agrippa à la grille et regarda le fond du puits s’éloigner au rythme lancinant du moteur électrique. Elle pria silencieusement pour que l’ascenseur ne s’arrête pas en cours de route.

*

- John ! Attention, Mc Pherson est dans l’ascenseur !

L’avertissement de Moffat, amplifié par les haut-parleurs du Central, claqua comme un coup de fouet, mais il était trop tard. Les portes coulissantes s’ouvrirent ; Mc Pherson et son séide sortirent de l’ascenseur et s’avancèrent vers lui, leurs armes braquées.

Paxton se maudit intérieurement ; la commande de mise à feu des explosifs était cachée sous son matelas, à plus de cinq mètres de là. Dans sa hâte, il l’avait totalement oubliée.

Paxton serra les dents, le regard rivé à celui de Mc Pherson.

Le colonel s’arrêta devant la console de contrôle aérien et s’empara du micro.

- Monsieur Moffat, m’entendez-vous ?

- Tout est fini Mc Pherson. Laissez tomber !

- Oh non, monsieur Moffat. Rien n’est fini, bien au contraire. Il y a une solution à tout problème, rappelez-vous. Votre propre maxime mon cher.

Mc Pherson fixa Paxton d’un air sadique.

- La compassion, monsieur Moffat, voilà votre faiblesse et… ma solution. Vous avez une minute pour revenir vous poser, sinon…

Mc Pherson déposa son pistolet sur la console, dégaina un long poignard de combat d’un étui pendu à sa ceinture et se dirigea vers l’ingénieur, une expression d’intense cruauté sur le visage.

- Je jette votre ami à la mer morceau après morceau !

Mc Pherson frappa Paxton d’une manchette en plein visage, puis le saisit par l’arrière de la nuque et l’envoya voltiger avec une extrême violence au milieu du Central. Le blessé s’étala au sol, les lèvres éclatées, mais il se rétablit aussitôt sur le ventre et se mit à ramper vers le matelas. Une seule pensée emplissait l’esprit de Paxton, une pensée en forme de boite noire.

Mc Pherson le rattrapa facilement. Le dominant de toute sa hauteur, un rictus mauvais déformant sa bouche, il posa le pied sur la main droite de

l’ingénieur, bloquant sa progression. Paxton grimaça ; son tortionnaire se pencha sur lui, plaça la lame de son couteau sur l’articulation du poignet et approcha le micro de ses lèvres.

- Je commence par la main droite ! monsieur Moffat, hurla-t-il.

Trop sûr de sa supériorité physique, Mc Pherson ne vit pas ce que préparait l’ingénieur.

Paxton banda tous ses muscles, se propulsa sur son bras gauche tout en se retournant sur lui-même avec une célérité qui ne laissa aucun temps de réaction à Mc Pherson. Paxton frappa sa cuisse blessée d’un formidable coup de poing avant de retomber à plat ventre.

La douleur submergea Mc Pherson comme un ras de marée. Il ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son n’en sortit. Le poignard et le micro s’échappèrent de ses doigts tétanisés et glissèrent au sol.

Tandis qu’il se prenait la cuisse à deux mains en lâchant enfin un long cri de souffrance, Paxton se mit à ramper tel un forcené vers le matelas. Il était à moins de deux mètres.

Le commando fit quelques pas en braquant son arme. Décontenancé, il guettait un signe de son chef, mais ce dernier, le visage déformé par la rage et la douleur, n’avait d’yeux que pour la source de son tourment. Il récupéra son poignard et se rua en claudiquant vers l’ingénieur.

Paxton atteignit le bord inférieur du matelas et le retourna d’un geste brusque, découvrant le boîtier de la télécommande. Mc Pherson comprit en un éclair ; avec un hurlement, il se jeta sur Paxton, mais n’attrapa que ses jambes. Il les tira violemment en arrière, mais c’était trop tard : la main droite de l’ingénieur se referma sur le boîtier. Le colonel tenta de le lui arracher mais Paxton se retourna vivement et frappa le militaire d’un coup de coude en plein visage.

Le nez éclaté, le visage en sang, Mc Pherson s’écroula au sol.

Le soldat visa Paxton de son arme ; le rayon laser dessina un point rouge sur le front de l’ingénieur. Il hésita à tirer, quémandant un ordre que Mc Pherson était pour le moment incapable de lui donner. Cela leur fut fatal.

Du pouce, Paxton souleva le cache en plastique et bascula un interrupteur ; une petite lumière rouge s’alluma. Il posa ensuite son doigt sur le bouton de mise à feu.

Le temps parut se suspendre.

Une intense satisfaction envahit Paxton. Pour la première fois depuis longtemps, il était redevenu maître de son destin. Il savoura cet instant, cette petite victoire personnelle qui parachevait une vie bien remplie. Il tourna la tête vers Mc Pherson. Leurs regards se croisèrent ; le visage de Paxton s'éclaira d'un sourire las. Il pressa lentement le bouton.

*

Le Black Hawk était à moins d'un kilomètre de la plate-forme pétrolière. Sandra orientait le nez de l'appareil afin de prendre un cap de retour direct lorsque le Central explosa. L'intensité de la déflagration l'éblouit un instant. Elle cligna des yeux, la persistance rétinienne imprimant des flammes contre l'écran noir de ses paupières tandis que des débris enflammés tombaient à la mer dans de grandes gerbes d'écume.

*

Quatre étages sous le niveau du pont supérieur, Karl Hellmann tentait désespérément d'échapper à la pluie de débris enflammés qui s'abattait sur l'aire d'appontage. Sa seule chance était d'atteindre le hangar. Il se mit à courir, mais ne fut pas assez rapide. Plusieurs poutrelles arrachées de leur support par l'explosion retombaient vers la plate-forme. Hellmann ne les vit pas arriver. La première toucha verticalement le sol dans un terrible claquement métallique, juste devant lui. Il parvint à l'éviter tandis qu'elle rebondissait, mais la deuxième lui fut fatale ; elle impacta un mètre sur son avant droit et le faucha en rebondissant. Il s'écrasa au sol sous le choc, le corps brisé.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 71

La mer avait envahi l'embase sur presque un demi-mètre de hauteur.

L'eau se précipita à l'intérieur du monte-charge en grondant lorsque les portes s'ouvrirent. Helen cria, un instant paniquée. Elle prit son fils dans ses bras, soutint Deville et s'avança à découvert, vers le pilier nord, là où se trouvaient les ascenseurs pour les niveaux supérieurs. Ils devaient rejoindre l'aire d'appontage le plus rapidement possible. Titan s'enfonçait. Ce n'était plus maintenant qu'une question de minute avant qu'elle ne coule et les entraîne dans une plongée vers les grands fonds.

Ellen fit quelques pas, mais l'eau lui arrivant aux genoux ralentissait ses mouvements. Elle avait quatre vingt mètres à parcourir pour atteindre l'entrée des ascenseurs. Portant Matthias et soutenant Deville, elle dut lutter contre un léger courant. Elle sentait ses maigres forces l'abandonner, mais serra les dents et avança lentement, se concentrant sur chaque pas.

Il lui fallut plusieurs minutes pour parcourir la moitié du chemin.

L'aube naissante diffusait une lumière spectrale qui laissait entrevoir l'océan. L'embase était maintenant totalement invisible, cachée sous l'eau noire et Ellen avait ainsi l'impression de marcher sur les flots. Heureusement, la mer était calme.

Encore quelques minutes d'effort et elle parvint enfin devant le pilier nord. Elle pressa frénétiquement le bouton d'appel des ascenseurs, mais rien ne se passa.

Deville l'arrêta d'un geste fatigué.

- Ça ne sert à rien… l'explosion qu'on a entendue… c'était le Central… (il reprenait difficilement son souffle tout en parlant)… John l'a fait sauter … les ascenseurs ont été pulvérisés.

Il grimaça soudain de douleur. Ellen le traîna vers les escaliers et l'aida à s'asseoir délicatement sur les premières marches. Elle installa son fils inconscient à ses côtés et s'apprêtait à ausculter l'ingénieur lorsqu'un gémissement retentit dans son dos. Elle fit volte face. Chimo se débattait dans l'eau, affolé. Il n'avait pu parvenir jusqu'aux ascenseurs et maintenant le courant avait raison de lui et l'entraînait vers le large. Il était à moins

d’une vingtaine de mètres d’elle, entre deux piliers. Ellen se précipita, mais gênée par l’eau, ne put qu’avancer lentement. Dans sa hâte, elle glissa une première fois et tomba à plat ventre dans l’eau sombre et froide. Elle se releva dégoulinante et frigorifiée, perdant de précieuses secondes. Si le courant emmenait Chimo au-delà de la surface de l’embase, il était perdu. Ellen ne pourrait perdre pied pour aller le chercher. Elle redoubla d’effort tandis que le jeune chien s’épuisait à nager.

- Nage Chimo, nage !!

Ellen tendit les bras tout en l’encourageant, mais elle voyait bien qu’elle arriverait trop tard. Dans un sursaut d’énergie, elle plongea sur lui et parvint à le saisir par le collier. Mais le sol se déroba sous ses pieds. Elle avait atteint le bord de l’embase et disparut complètement sous les flots. Elle émergea une seconde plus tard en suffocant. Le courant menaçait de l’emporter au loin. Sans lâcher le collier, elle se mit à nager fiévreusement. Elle parvint à reprendre pied sur l’embase. Elle s’y effondra à genoux. L’eau lui arrivait à la poitrine, lui coupant le souffle. Elle se redressa en serrant Chimo dans ses bras et entreprit de rejoindre le pilier nord.

Lorsqu’elle y parvint, Deville avait perdu connaissance. Elle déposa Chimo sur les marches et secoua énergiquement l’ingénieur.

- Allez, Marc, réveillez-vous !

Deville émit un faible râle. Elle l’aspergea d’eau glacée jusqu’à ce qu’il ouvre les yeux.

- Levez-vous ! La plate-forme va couler d’un instant à l’autre !

- Je n’y arriverai pas. Prenez votre fils et partez, souffla-t-il avec difficulté.

- Mais qu’est-ce que vous avez à la fin ! cria-t-elle d’une voix désespérée.

Deville secoua la tête de dépit, mais son teint terreux parlait pour lui. Il souffrait d’une hémorragie interne.

Ellen se redressa, serra les poings. Des larmes roulèrent sur son visage. Elle se pencha sur l’ingénieur et l’attrapa par ses vêtements.

- Non, vous allez y arriver ! Allez, debout !

Deville lui prit les mains et l’obligea à le lâcher.

- Ellen, ça ne sert à rien, je vais mourir. Partez, je vous en prie.

Ellen pleurait à chaudes larmes. Elle se laissa tomber à ses côtés, brisée. Elle ne pouvait abandonner l’homme qui l’avait sauvée, elle et son fils. Mais elle était incapable de le porter dans les escaliers.

Deville se pencha doucement vers elle, et, très délicatement, dégagea une mèche de cheveux mouillés de son visage. Elle prit sa main entre les siennes et la serra très fort.

Une intimité aussi profonde que déchirante s'installa entre eux, trop brièvement. Deville rompit le charme.

- Vous n'avez plus le temps. Partez.

A cet instant, la porte en haut des marches s'ouvrit à la volée. Moffat surgit comme un diable et dévala l'escalier.

- Hé, c'est pas le moment de glander ! Je vous signale qu'on coule !

Il attrapa Deville sous les aisselles. Ellen l'aida à le charger sur son dos, prit son fils dans ses bras et suivit l'homme de couleur vers les étages supérieurs.

*

Le Black Hawk était posé sur une partie à peu près vierge de débris de l'aire d'appontage, moteurs tournants.

Confortablement installé dans le siège ergonomique du cockpit, Sandra surveillait l'entrée du hangar avec grande impatience. Elle vérifia ses instruments pour la n-ième fois, consulta sa montre et pesta contre le temps qui filait bien trop vite. La plate-forme pouvait s'enfoncer à chaque seconde. Elle était prête à décoller à la moindre alerte, mais pas sans ses compagnons.

*

La petite troupe entra dans le hangar aviation et se dirigea vers l'hélicoptère vrombissant aussi vite que le leur permettaient leurs jambes martyrisées. La montée des quatre étages par les escaliers en portant Deville avait épuisé Moffat. L'ingénieur serra les dents pour un dernier effort et courut presque jusqu'à l'appareil. Il posa Deville sur le rebord de la cabine arrière, puis bondit à l'intérieur. Il le tira à l'abri avant de saisir Matthias des bras de sa mère. Chimo fut dans la cabine en un bond. Ellen s'apprêtait à monter à son tour lorsqu'un mouvement en limite de son champ visuel attira son attention. Dans la lumière de l'aube naissante, elle reconnut

Hellmann. Il était à l'extrémité sud-est de l'aire d'appontage, à quelques mètres de la grande porte coulissante.

Moffat posa une main sur l'épaule de la psychologue.

- Je l'ai examiné avant de descendre vous chercher. Il s'est mangé une barre en acier, on ne peut rien pour lui. Faut partir. Montez !

Il lui tendit la main mais Ellen fit un pas en arrière.

- Donnez-moi deux minutes !

- Ellen, nous n'avons plus le temps !

- Il faut que je sache, Donald. Pour Matthias.

Elle fit brusquement demi-tour et courut vers Hellmann.

Elle ralentit à son approche, puis stoppa à quelques pas de lui. Il s'était traîné jusqu'au mur du hangar, contre lequel il s'appuyait. Le scientifique était mal en point. Il respirait difficilement et avait le teint cireux. Une mousse rosée écumait à ses lèvres, attestant que des côtes cassées avaient percé ses poumons. Il reconnut cependant Helen et tenta de lui sourire mais n'en réussit qu'une macabre parodie. La psychologue s'agenouilla auprès de lui. Ils se regardèrent quelques instants sans rien dire, puis Hellmann eut un curieux sourire.

- Ah Helen… Helen… La vie est si étrange parfois.

Il tendit la main et saisit ses doigts d'une étreinte glaciale.

- Karl, tout est fini à présent. Il faut que je sache ce qui se passe avec Matthias. Comment savais-tu qu'il avait des prédispositions ? Dis-le moi !

Hellmann ferma les yeux un instant.

- Je suis si fatigué, murmura-t-il.

- Karl, j'ai besoin de savoir ! cria Helen en lui secouant le bras.

Hellmann grimaça sous la douleur. Ellen le lâcha, sa voix se fit implorante.

- Karl, je t'en prie… dis-le moi, explique-moi. Il faut que je sache.

Hellmann poussa un profond soupir ; l'air fit entendre un son bizarre en sortant de ses poumons percés. Il resserra sa prise sur les doigts de la psychologue.

- Tu as pu te rendre compte que… Matthias a des prédispositions psychiques phénoménales.

A l'évocation de ce qu'il considérait comme son plus grand succès, malgré sa condition de mourant, Hellmann retrouva un peu de vigueur. Il se

permit un maigre sourire envers son ancienne disciple et la fixa dans les yeux avec ferveur.

- Matthias est un « Classe 4 », Ellen. Plus puissant qu'Igor, plus puissant que n'importe quel être sur cette planète ! annonça-t-il en lui secouant la main.

- Mais comment ? Comment est-ce possible ?

Ellen serra les dents de toutes ses forces pour ne pas crier.

- Je veux savoir ce que tu as fait à mon fils, gronda-t-elle.

- Ça ne va pas te plaire ma Chérie…

Ellen sentit son sang se glacer, mais elle le pressa de continuer. Elle *devait* savoir. Quoi que cela lui coûte. Pour leur avenir à tous deux. S'ils en avaient encore un.

Hellmann hocha imperceptiblement la tête.

- Cela remonte deux ans avant la naissance de Matthias. Lorsque ton mari et moi avons réceptionné Igor, nous avons cherché à comprendre l'origine de ses prédispositions psychiques. Nous avons donc séquencé son ADN, puis l'avons comparé avec les données de décodage du génome humain alors fourni par la recherche publique. Nous avons pu déterminer qu'Igor possédait, non pas des gènes supplémentaires, mais une activation de certains segments inopérants chez l'homme courant.

Hellmann reprit son souffle difficilement, mais la passion fut plus forte que son mal.

- Nous avons prélevé ces gènes, reprit-il, nous avons créé un vecteur lentivirus afin de pouvoir les injecter avec succès dans le génome de cellules hôte. Nous avons affiné le protocole sur des animaux avant de le tester sur un être humain en développement. Sur le fœtus que tu portais, Ellen.

L'énormité que venait de prononcer Hellmann mit quelques secondes à parvenir à la conscience d'Ellen. Ses yeux s'agrandirent d'horreur.

- Nous n'avions pas le choix, poursuivit Hellman, indifférent à sa peine. Les cellules du cerveau ne se reproduisant pas à l'âge adulte, il nous fallait un embryon. Cela s'est passé pendant ton amniocentèse, dans cette clinique privée que Marcus, ton mari, avait choisie sur mon ordre. Le directeur était un de mes anciens élèves, tout dévoué à ma cause. Le médecin t'a endormie et j'ai pu moi-même injecter le vecteur dans le cerveau de Matthias. Grâce

au lentivirus, celui-ci s'est inséré dans les cellules cibles et a délivré son message génétique.

Hellmann toussa ; de la mousse sanglante coula sur son menton.

- Ton fils a en quelque sorte deux pères, Ellen.

La psychologue ferma les yeux ; des larmes roulèrent sur ses joues. Ce qu'elle redoutait au plus profond d'elle même avait pris forme sous les paroles d'Hellmann. Son fils, son propre enfant était… un monstre ! Un mutant !

Ellen pleura quelques instants, mais se reprit rapidement. Car une autre question lui brûlait les lèvres.

- Est-ce que Marcus était au courant ?

Hellmann sourit tristement. Lorsqu'il hocha très lentement la tête, elle sut au plus profond d'elle même qu'il ne mentait pas et son cœur se brisa en mille morceaux. L'homme qu'elle avait aimé à la folie, dont elle portait le deuil depuis huit ans, se révélait être une ordure.

Ellen se prit la tête entre les mains, anéantie, et pleura de toute son âme.

- Je suis désolé, fit Hellmann. Quand nous avons évoqué la possibilité de tester le protocole sur un être humain, Marcus a parlé de ta grossesse. J'ai sauté sur l'occasion car c'était le meilleur choix possible. Le fils de mon propre assistant comme sujet d'expérience ! Je ne pouvais rêver mieux !

Hellmann se tut. Les sanglots d'Ellen se perdaient dans le bruit des turbines du Black Hawk. Elle redressa soudain la tête et darda sur son ancien mentor un regard chargé de haine.

- Espèce de salaud ! hurla-t-elle.

Elle le saisit aux épaules et le secoua violemment, puis le gifla plusieurs fois.

- Ordure ! Pourquoi est-ce que tu as fais ça !?!

Elle le frappa à nouveau avant que Moffat ne surgisse derrière elle et lui bloque les bras. Elle se débattit quelques instants en pleurant.

- Ellen, arrêtez ! s'écria Moffat.

La psychologue s'effondra sur elle-même en sanglotant.

- Pourquoi… pourquoi est-ce que tu as fait ça à mon fils !?

- Il faut partir maintenant, venez ! lança Moffat.

Il tenta de la relever mais elle lui résista. Hellmann la regarda tristement.

- Tu ne devines pas ? Pourquoi le monde n'est que feu et sang depuis l'aube de l'humanité ? Pourquoi les guerres n'ont jamais été aussi

meurtrières qu'à notre époque moderne ? Crois-tu que nous ayons progressé en sagesse et en bonté depuis dix mille ans ? Notre seul progrès est technologique et notre seul but est de posséder, d'amasser toujours plus de richesses et d'augmenter notre puissance. Sais-tu pourquoi ? Pour le pouvoir… juste et uniquement le pouvoir.

Hellmann fit une pause pour reprendre son souffle. Il était à bout de force.

- J'ai fait de ton fils le roi de ce monde, Ellen. Il est l'empereur d'une aire nouvelle, le summum de l'évolution terrestre, l'Esprit enfin libéré, Ellen, l'Esprit, siffla-t-il d'une voix de plus en plus faible.

- L'esprit n'est rien sans la conscience de l'âme, espèce de fou ! Tout cela ne mène qu'à la destruction et à la mort ! Regarde-toi !

Ellen se prit le visage dans les mains.

- Mon Dieu, comment as-tu pu te tromper à ce point ?

Elle le fixa dans les yeux. Hellmann lui rendit son regard. Une regard exprimant autant la tristesse que le détachement.

- Qu'as-tu fait à ton âme Karl ?

- J'ai bien peur de ne pas en avoir, répondit-il avec un piteux sourire.

- Alors tu es un monstre. Et un fou.

Ellen ferma les yeux avec force. Elle aurait voulu le faire disparaître, l'effacer de sa mémoire à jamais, mais transmuter la réalité n'était pas à sa portée. Ni à celle d'aucun humain, fut-t-il le plus grand des psychokinétiques, Igor, ou même son fils, pensa-t-elle avec amertume.

Elle garda les yeux rivés au sol en se levant, ne voulant plus jeter le moindre regard vers Hellmann.

Moffat lui passa un bras autour des épaules et l'entraîna vers le Black Hawk.

OceanofPDF.com

## CHAPITRE 72

L’hélicoptère noir se maintenait en vol stationnaire à environ trois cents mètre de la plate-forme. Titan s’enfonçait lentement dans la mer et son équipage profitait du spectacle

Assise à l’arrière, son fils serré contre elle, Ellen observait par le hublot la plate-forme pétrolière. En moins d’une minute, elle disparut totalement sous les eaux.

Alors l’appareil vira vers l’ouest et prit sa vitesse de croisière.

Ellen caressa doucement les cheveux de Matthias. Bercée par le ronronnement lancinant des turbines, elle laissa son esprit vagabonder.

Sur la futilité de la destiné.

Sur la vanité humaine.

Sur son fils et leur avenir. Un avenir qui lui apparaissait aussi sombre que les nuages noirs dévorant le ciel à l’horizon, vers Terre-Neuve.

Qu’allait-elle faire maintenant ? Qu’allait devenir son fils ?

En cet instant, une seule certitude l’habitait : sa vie d’avant était finie. Car il ne faisait aucun doute qu’elle ne pouvait aller trouver la police ou qui que ce soit d’officiel. Les services secrets de l’armée étoufferaient l’affaire et la feraient disparaître corps et âme. Dorénavant, elle et Matthias devraient fuir et se terrer, en espérant qu’ils ne les retrouvent pas. Car l’Institut 166 les pourchasserait. Ils voudraient à tous prix récupérer l’unique « Classe 4 » vivant au monde pour l’intégrer à leur programme de dément.

Son fils. Son propre fils, songea-t-elle avec un mélange d’amertume et d’horreur.

Dans le cœur d’Ellen naquit soudain une douleur infinie, qui s’épancha peu à peu jusqu’au tréfonds de son âme. Une résignation désespérée s’empara d’elle. Des ombres noires se succédèrent dans son esprit tandis qu’un immense vide prenait possession d’elle, annihilant toute pensée cohérente autre que celle, lancinante, qui revenait sans cesse heurter sa conscience. Son fils était un mutant.

Combien de temps cela dura-t-il ? Ellen n’aurait su le dire. Elle était hors du temps, perdue dans une irréalité dont son esprit avait un besoin ardent

pour accepter, pour se reconstruire. Son ancienne vie s'écoulait au rythme de ses larmes, et lorsqu'elles se tarirent, ses sombres pensées refluèrent et son mental put enfin rassembler les morceaux de réalité épars qui constituaient sa nouvelle carte du monde. Celle d'un univers dur, âpre, qui avait fait basculer son existence hors de toute normalité.

Alors la vérité lui apparut de façon crue. Elle, la célèbre parapsychologue, auteur d'un best seller mondialement reconnu, directrice de recherche à l'université de Princeton, appréciée de ses pairs et mère d'un adorable petit garçon de huit ans, était maintenant une fugitive. Et son garçon n'était plus un charmant bambin, mais un psychokinétique capable de tuer avec son esprit. De guérir aussi.

Etrange parabole du destin, pensa-t-elle avec amertume. Que lui réservait l'avenir ? Elle n'aurait su le dire. Cependant, l'âpreté de cette nouvelle réalité imposa en elle une certitude. Elle ne laisserait pas l'Institut récupérer son fils. Elle ne le permettrait pas. Tant qu'elle serait vivante, elle se battrait. Jusqu'à la mort s'il le fallait.

Elle devrait également découvrir quel potentiel exact renfermait l'esprit de Matthias, l'aider à le développer, lui apprendre à gérer ces immenses pouvoirs. Elle devrait le faire seule, avec son expérience du cerveau humain, avec son savoir de parapsychologue. Avec son amour de mère. Tout en priant pour que son fils ne devienne pas un monstre comme Igor.

Alors, malgré le froid et la fatigue, malgré l'odeur de mort qui l'imprégnait comme un parfum nauséeux, malgré les gènes de ce dément qui habitaient l'esprit de son fils, Ellen sentit une lueur d'espoir la traverser.

Comme en contrepoint de ses pensées, un embrasement perça la voûte des nuages et enveloppa l'hélicoptère d'une chaude lumière aurorale. Un rayon pénétra dans la cabine et vint caresser le visage d'Ellen. La psychologue ferma les yeux un instant, goûtant intensément la chaleur solaire.

Puis les turbines du Black Hawk firent entendre un nouveau son ; l'hélicoptère amorçait sa descente vers Terre-Neuve.

Ellen regarda par le hublot la terre se rapprocher. Dans quelques instants, ils seraient posés.

Et sa nouvelle vie commencerait.

OceanofPDF.com